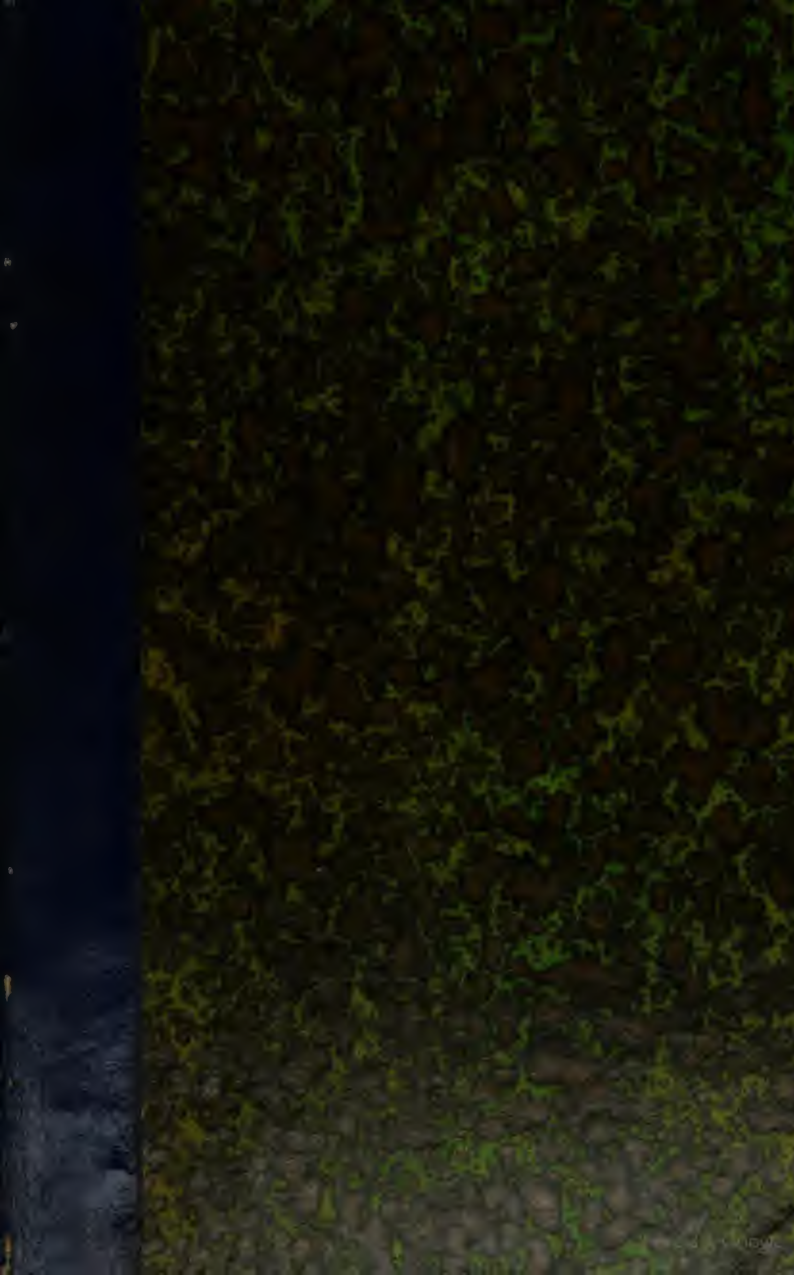




ODYSSÉE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

HOMÈRE

ODYSSÉE

TRADUCTION NOUVELLE

AVEC ARGUMENTS ET NOTES EXPLICATIVES

PAR ÉMILE PESSONNEAUX

PROFESSEUR AU LYCÉE NAPOLÉON
TRADUCTEUR DE SUÉTONE, DE VIRGILE, ETC.



PARIS

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

28, QUAI DE L'ÉCOLE

1866

ODYSSÉE

CHANT PREMIER

ARGUMENT

1. Invocation. — 2. Les dieux, Neptune excepté, ont pitié d'Ulysse retenu, malgré lui, dans l'île de Calypso. Minerve propose à Jupiter d'envoyer Mercure porter à Calypso l'ordre de laisser partir le héros; elle-même se rendra à Ithaque pour encourager Télémaque et l'envoyer à la recherche de son père. — 3. Minerve arrive dans le palais d'Ulysse sous la figure de Mentès, roi des Taphiens et ancien hôte d'Ulysse. Télémaque reçoit la déesse, et la fait asseoir à l'écart, tandis que les prétendants se livrent au jeu. — 4. Télémaque se plaint à son hôte de l'absence de son père et de l'insolence des prétendants qui dévorent son bien; il lui demande son nom, son pays, le but de son voyage. — 5. Minerve, après avoir satisfait à ses questions, l'assure qu'Ulysse vit encore et qu'il sera bientôt de retour. Elle lui conseille de chasser les prétendants, et d'aller à Pylos et à Sparte chercher des nouvelles de son père; puis, elle disparaît après avoir refusé les présents de Télémaque. — 6. Après le départ de la déesse, Télémaque rejoint les prétendants. Phémius chantait au milieu d'eux le funeste retour des Grecs : Pénélope descend de l'étage supérieur, et le prie de cesser un chant qui lui brise le cœur; mais Télémaque, prenant la parole, invite sa mère à se retirer : c'est aux hommes, à lui surtout, qu'il appartient de commander. — 7. Il annonce

aux prétendants que, le lendemain, il tiendra une assemblée et leur donnera l'ordre d'évacuer le palais. Antinoüs s'étonne du langage hardi de Télémaque; Eurymaque l'interroge sur l'hôte qu'il a reçu; quel est-il et que veut-il? Télémaque répond que cet étranger est Mentès, le Taphien; et que, pour lui, il ne croit plus au retour de son père. — 8. Les chants et la danse durent jusqu'à la nuit : les prétendants se retirent, et Télémaque, rentré dans son appartement, rêve aux paroles de la déesse.

1. Muse, dis-moi ce guerrier, fécond en ressources, qui erra si longtemps, après avoir renversé la ville sacrée de Troie : il vit les cités de bien des peuples, et s'instruisit de leurs mœurs; sur la mer, il souffrit en son cœur des peines sans nombre, dans le but d'assurer et son salut et le retour de ses compagnons. Mais il ne sauva pas, même à ce prix, ses compagnons, quelque désir qu'il en eût : car ils périrent victimes de leur propre folie, les insensés, qui mangèrent les bœufs du Soleil, fils d'Hypérion [1]; et le Dieu leur ravit le jour du retour. Déesse, fille de Jupiter, dis-nous, à nous aussi, une partie de ces aventures.

2. Déjà tous les autres Grecs, qui avaient échappé à la mort cruelle, étaient rentrés dans leurs foyers, quittes de la guerre et de la mer; Ulysse seul, malgré son vif désir de revoir sa patrie et son épouse, était retenu dans des grottes profondes par une nymphe auguste, Calypso [1], noble entre les déesses, qui souhaitait de l'avoir pour époux. Mais, bien que le cours des années eût déjà amené l'époque marquée par les dieux pour son retour dans Ithaque, sa patrie, il ne se voyait pas quitte encore de

[1] Ulysse ayant abordé à l'île de Thrinacrie, avait fait jurer à ses compagnons qu'ils ne toucheraient point aux troupeaux du Soleil; ceux-ci manquèrent à leur serment; et, lorsque, sept jours après, ils mirent à la voile, ils périrent tous, foudroyés par Jupiter. *Voyez* chant XII. — [2] Fille d'Atlas, selon Homère; de l'Océan, selon Hésiode.

ses épreuves et au milieu de ses amis; et tous les dieux avaient pitié de lui, à l'exception de Neptune, qui ne cessait d'en vouloir à Ulysse, semblable aux dieux, avant qu'il rentrât dans son pays. Cependant le dieu s'était rendu dans la terre lointaine des Ethiopiens (les Éthiopiens, les plus reculés des hommes, sont séparés en deux peuples qui habitent les uns à l'occident, les autres à l'orient), pour recevoir une hécatombe de taureaux et d'agneaux. Tandis qu'il se délectait, assis à un festin, les autres divinités se réunirent dans le palais de Jupiter Olympien. Le père des hommes et des dieux prit la parole au milieu d'eux : car il avait présent à la pensée le souvenir de l'irréprochable [1] Égisthe, que le fils illustre d'Agamemnon, Oreste, avait tué naguère. Jupiter, s'étant donc souvenu de lui, adressa ces mots aux Immortels : « Hélas! comme les mortels accusent les dieux! c'est de nous, disent-ils, que viennent les maux; mais d'eux-mêmes aussi, et par leur propre folie, ils ont des peines, en dépit du destin. Ainsi, naguère encore, en dépit du destin, Égisthe a épousé la femme légitime du fils d'Atrée, et l'a tué lui-même après son retour : il savait la mort terrible qui l'attendait, puisque nous lui avions dit d'avance en lui envoyant Mercure, le meurtrier d'Argus au regard perçant, de ne pas tuer Agamemnon et de ne pas convoiter son épouse : car Oreste vengerait le fils d'Atrée, quand il aurait grandi et voudrait revoir son pays. Ainsi parla Mercure; mais ces sages conseils ne fléchirent pas l'âme d'Égisthe, qui a payé aujourd'hui tous ses forfaits d'un seul coup. » Minerve, la déesse aux yeux étincelants, lui répondit alors : « O notre père, fils de Saturne, ô le plus puissant des souverains : celui-là, certes, a péri d'une mort bien méritée. Ainsi périsse

[1] Cette épithète ne s'applique d'ordinaire qu'aux avantages matériels, à la naissance, par exemple, ou à la beauté.

encore quiconque oserait commettre de pareilles actions! Mais mon cœur saigne, à moi, quand je songe au prudent Ulysse, à cet infortuné qui souffre depuis longtemps, loin de ses amis, dans une île [1] enveloppée par les flots et située au centre de la mer. C'est une île boisée, où habite et demeure une déesse, fille du farouche Atlas, qui connaît les abîmes de toute la mer, et soutient à lui seul les hautes colonnes qui séparent et la terre et le ciel. Sa fille retient Ulysse, malheureux et gémissant; elle ne cesse de le charmer par de douces et séduisantes paroles, pour lui faire oublier Ithaque; mais lui, qui ne demanderait même qu'à voir s'élever la fumée de sa terre natale, souhaite de mourir [2]. Et ton cœur n'est point ému, roi de l'Olympe? Ulysse n'a donc pas su te plaire en t'offrant des sacrifices, près des vaisseaux des Grecs, devant la vaste Troie? Pourquoi donc es-tu si fort irrité contre lui, Jupiter? » Jupiter, qui rassemble les nuages, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Ma fille, quelle parole s'est échappée de tes lèvres? Comment oublierais-je jamais le divin Ulysse, qui surpasse en intelligence tous les mortels, et qui a offert de nombreux sacrifices aux dieux immortels, habitants du vaste ciel? Mais Neptune, qui soutient la terre, lui garde une éternelle rancune, pour avoir crevé l'œil au cyclope Polyphème, semblable aux dieux, qui l'emporte en force sur tous les cyclopes [3]. Or, la nymphe Thoosa, fille de Phorcys, un des souverains de la mer stérile, s'étant unie à Neptune dans ses grottes profondes, enfanta Polyphème. Depuis lors, Neptune, qui ébranle la terre, s'il ne fait point périr Ulysse, le repousse du moins loin de sa terre natale. Mais allons, nous tous

[1] L'île fabuleuse d'Ogygie.— [2] C'est-à-dire refuse l'immortalité que lui offre Calypso. — [3] Polyphème avait dévoré six des compagnons d'Ulysse : celui-ci l'enivra, et, profitant de son sommeil, lui creva l'œil avec un pieu embrasé. *Voyez* chant IX.

qui sommes ici, avisons aux moyens d'assurer son retour : Neptune renoncera à sa colère : car il ne pourra lutter seul contre la volonté de tous les dieux immortels. » Minerve, la déesse aux yeux étincelants, lui répondit alors : « O notre père, fils de Saturne, ô le plus puissant des souverains : s'il plait maintenant aux dieux bienheureux que le sage Ulysse rentre dans ses foyers, envoyons alors le meurtrier d'Argus, messager des dieux, dans l'île d'Ogygie, pour annoncer au plus tôt à la nymphe, aux belles tresses, notre ferme volonté que le patient Ulysse effectue son retour. Moi, je me rendrai à Ithaque, afin de stimuler le zèle de son fils et de mettre la force dans son cœur : je veux qu'il appelle à l'assemblée les Grecs chevelus, et congédie tous ces prétendants, qui ne cessent d'égorger en foule ses moutons et ses bœufs, à la marche pénible et aux cornes recourbées. Je l'enverrai à Sparte et à la sablonneuse Pylos, pour qu'il recueille tout ce qu'il entendra dire sur le retour de son père chéri, et pour qu'il obtienne lui-même une bonne renommée parmi les hommes. »

3. Après avoir ainsi parlé, elle attacha sous ses pieds de belles sandales, divines et toutes d'or, qui la portaient, comme le souffle du vent, sur les eaux et sur la terre immense ; elle saisit une forte lance, armée d'une pointe d'airain : lance lourde, grande et pesante, qui dompte les phalanges des guerriers, contre lesquels veut se courroucer cette fille d'un père puissant ; puis, s'élançant à la hâte des sommets de l'Olympe, elle s'arrêta dans le pays d'Ithaque, devant le vestibule d'Ulysse, sur le seuil de la cour : elle tenait à la main sa lance d'airain, et avait pris la figure de Mentès, hôte d'Ulysse et chef des Taphiens [1]. Elle trouva donc les fiers prétendants, qui se récréaient

[1] Ils habitaient les petites îles situées entre l'Acarnanie et la Leucadie, et dont la plus grande s'appelait Taphos.

à jouer aux jetons, assis aux portes sur les peaux des bœufs qu'eux-mêmes avaient tués. Autour d'eux étaient des hérauts et des serviteurs empressés, dont les uns mêlaient dans des cratères le vin et l'eau, tandis que les autres essuyaient les tables avec des éponges à mille trous, les plaçaient devant les convives et découpaient des viandes en abondance. Or, Télémaque, semblable aux dieux, vit de beaucoup le premier la déesse : car il était assis parmi les prétendants; et, le cœur affligé, il songeait en lui-même à son noble père, et souhaitait qu'il revînt pour disperser les prétendants à travers le palais, jouir de son titre et rentrer en possession de ses biens. Telles étaient ses pensées, lorsqu'assis parmi les prétendants il aperçut Minerve. Il alla droit au vestibule, et s'indigna dans son cœur qu'un étranger attendît si longtemps aux portes; et, s'arrêtant près de la déesse, il lui prit la main droite, reçut la lance d'airain; puis, élevant la voix, il lui adressa ces paroles ailées : « Salut, étranger! tu seras reçu en ami chez nous; et, après que tu auras mangé, tu diras ce dont tu as besoin. » A ces mots, il marcha le premier, et Pallas-Minerve le suivit. Quand ils furent arrivés dans l'intérieur du palais élevé, Télémaque alla poser la lance contre une haute colonne, dans une armoire bien polie, où se voyaient beaucoup d'autres lances, appartenant au sage Ulysse. Il mena la déesse vers un siége élevé, où il la fit asseoir, après avoir étendu sous elle une étoffe belle et artistement travaillée; un escabeau était sous ses pieds. Il plaça pour lui-même, à côté d'elle et à distance des prétendants, un fauteuil bien façonné : il craignait que l'étranger, importuné par le bruit, n'eût point de goût au repas, en compagnie de ces insolents; il voulait aussi le questionner sur l'absence de son père. Alors une servante, apportant l'eau pour laver les mains, la versa d'une belle aiguière d'or dans un bassin d'argent,

et plaça devant eux une table bien polie. La vénérable intendante vint leur apporter du pain, et leur servit une foule de mets, sans ménager les provisions. [L'écuyer-tranchant prit dans ses mains et leur servit des plats de viandes de toute sorte, et mit près d'eux des coupes d'or]. Un héraut allait et venait, leur versant fréquemment du vin.

4. Alors entrèrent les fiers prétendants, qui s'assirent successivement sur des fauteuils et sur des siéges. Et d'abord des hérauts leur versèrent l'eau sur les mains; puis, des servantes entassèrent du pain dans des corbeilles, et des jeunes gens couronnèrent les cratères de vin; et les convives étendaient les mains vers les mets préparés et servis devant eux. Mais, la faim et la soif apaisées, les prétendants passèrent à d'autres soins, et songèrent au chant et à la danse : car ce sont là les ornements d'un festin. Un héraut mit une cithare magnifique entre les mains de Phémius, qui ne chantait que par force devant les prétendants; et, tandis qu'il préludait à ses chants par des accords mélodieux, Télémaque adressa la parole à Minerve, aux yeux étincelants, en approchant sa tête de celle de la déesse, pour ne pas être entendu des autres : « Cher hôte, seras-tu offensé de ce que je vais dire? Voilà ce qui les occupe, la cithare et le chant; et cela leur est facile, puisqu'ils dévorent impunément le bien d'autrui, le bien d'un homme, dont les os blanchis et gisant sur la terre ferme, pourrissent sans doute quelque part à la pluie, ou roulent au sein de l'onde amère. Certes, s'ils le voyaient de retour à Ithaque, tous aimeraient mieux être rapides à la course que pourvus d'or et vêtus de riches habits. Mais aujourd'hui Ulysse a péri, comme je disais, d'une mort funeste; et il n'est plus de consolation pour nous, dût quelqu'un des hommes, habitants de la terre, affirmer qu'il reviendra : c'en est fait

pour lui du jour du retour. Mais allons, réponds-moi et parle sincèrement : qui es-tu, et quel peuple est le tien? où est ta ville, où tes parents? sur quel navire es-tu arrivé? comment les matelots t'ont-ils amené à Ithaque? Qui prétendent-ils être eux-mêmes? car je ne suppose pas que tu sois venu à pied jusqu'ici. Et dis-moi tout cela avec franchise, afin que je sache à quoi m'en tenir. Est-ce pour la première fois que tu nous visites, ou bien es-tu un hôte de mon père? Bien d'autres, en effet, sont entrés dans notre demeure, parce qu'Ulysse aussi aimait à fréquenter les hommes. » Alors Minerve, la déesse aux yeux étincelants, lui dit à son tour : « Oui, je vais répondre à tes questions en toute sincérité. Je me glorifie d'être Mentès, fils du sage Anchialus; et je règne sur les Taphiens, habiles à manier la rame. Aujourd'hui j'ai abordé ici avec mon vaisseau et mes compagnons, en naviguant sur la sombre mer : je vais chez des hommes qui parlent une langue étrangère, à Témèse [1], pour chercher du cuivre, et j'y mène du fer étincelant. Mon navire est à l'ancre sur une grève fertile, à distance de la ville, dans le port Réithron [2], au pied du Néion [3], couvert de forêts. Depuis longtemps l'hospitalité nous unit l'un à l'autre, ton père et moi : tu le sauras, pour peu que tu ailles interroger le vieux Laerte. Ce héros, dit-on, ne vient plus à la ville, et vit retiré à la campagne, en proie au chagrin, avec une vieille servante, qui lui sert à manger et à boire, quand il s'est fatigué les membres à se traîner au milieu des vignes de son fertile enclos. Or, je suis venu aujourd'hui, parce qu'on disait ton père au milieu des siens; mais les dieux sans doute font obstacle à son retour. Car le divin Ulysse n'est pas mort

[1] Ville de l'île de Chypre, suivant les uns; de la basse Italie, selon les autres. — [2] Port d'Ithaque, au nord de la ville. — [3] C'est sur le penchant de cette montagne que la ville était bâtie.

encore sur la terre; au contraire, il vit retenu, au sein de la vaste mer, dans une île enveloppée par les flots; peut-être est-il aux mains d'hommes cruels, sauvages, qui l'arrêtent malgré lui. Toutefois, je te le prédis aujourd'hui, selon la pensée que me suggèrent les Immortels; et ma prédiction s'accomplira, je pense, quoique je ne sois ni devin ni habile dans les augures : il ne sera plus longtemps éloigné de sa chère patrie, fût-il chargé de chaînes de fer; il avisera aux moyens de revenir : car il est fécond en expédients. Mais allons, réponds-moi, et parle avec franchise : vois-je en toi, grand comme tu es, le fils de ce même Ulysse? En effet, tu lui ressembles extraordinairement : je reconnais sa tête et ses beaux yeux : car nous avions de fréquentes relations l'un avec l'autre, avant qu'il s'embarquât pour Troie, où d'autres princes des Grecs sont allés aussi sur des vaisseaux creux : depuis lors, Ulysse et moi, nous ne nous sommes pas vus. » Alors le prudent Télémaque lui répondit : « Oui, étranger, je te parlerai avec une entière franchise : ma mère, il est vrai, dit que je suis fils d'Ulysse; pour moi, je n'en sais rien : car personne jusqu'ici n'a connu par lui-même son père. Que ne suis-je plutôt le fils d'un père opulent, que la vieillesse ait atteint au milieu de ses domaines! mais c'est à celui des hommes mortels qui a été le plus malheureux que je dois, dit-on, la naissance, puisque tu m'interroges sur ce point. » Minerve, la déesse aux yeux étincelants, lui répondit : « Certes, les dieux n'ont pas voulu que ta famille restât sans nom dans la postérité, puisque Pénélope t'a enfanté tel que je te vois. Mais allons, réponds-moi et parle avec franchise : quel est ce repas? quelle est cette foule? qu'as-tu besoin de ces convives? Est-ce une fête, une noce? car ce n'est point là un festin par écot. Voilà des gens qui me paraissent manger dans ta demeure avec une insolence qui passe la mesure : tout

homme sensé, qui entrerait ici, serait indigné à la vue de toutes ces turpitudes. » Le sage Télémaque lui répondit alors : « Étranger, puisque tu m'interroges et me questionnes là-dessus, sache que cette maison paraît avoir été jadis opulente et magnifique, alors que ce héros était au milieu des siens; mais aujourd'hui les dieux, animés de funestes desseins, en ont décidé autrement, eux qui l'ont entièrement dérobé à la connaissance de tous les hommes. Je ne serais pas affligé à ce point de sa mort, s'il avait péri aux champs de Troie, ou s'il avait expiré entre les bras de ses amis, après avoir terminé la guerre : les Grecs, tous ensemble, lui eussent élevé un tombeau, et son fils eût hérité de lui une grande gloire pour l'avenir. Mais aujourd'hui les Harpyes l'ont enlevé [1] sans gloire; il a disparu, sans qu'on sache ou apprenne rien de lui, et il m'a laissé l'affliction et les gémissements; et, dans ma douleur, ce n'est pas sur lui seul que je pleure, parce que les dieux m'ont causé d'autres peines cruelles. Car tous les princes qui règnent dans les îles, à Dulichium [2], à Samé [3], à Zacynthe [4], couverte de forêts, et tous ceux qui commandent dans la rocailleuse Ithaque, recherchent ma mère en mariage et ruinent ma maison. Pénélope, sans repousser un hymen odieux ne peut se résoudre à l'accomplir; eux cependant dissipent et dévorent mon bien; et bientôt, assurément, ils me feront périr aussi moi-même. »

5. Pallas-Minerve, indignée, lui répondit : « Grands dieux! combien tu dois regretter qu'Ulysse ne soit pas là pour appesantir ses mains sur ces prétendants sans pudeur! Car s'il était de retour, et qu'il parût en ce moment

[1] C'est-à-dire : il a disparu : manière de parler proverbiale. — [2] Ile de la mer Ionienne, au sud-est d'Ithaque, habitée par les Épéens. — [3] Cette île, appelée plus tard Céphallénie, était séparée d'Ithaque par un petit détroit. — [4] Petite île, au sud de Samé.

aux portes du palais, tenant une hache, un bouclier et deux javelots, tel enfin que je le vis pour la première fois, buvant et se réjouissant dans notre demeure, lorsqu'il revenait d'Éphyre[1], de chez Illus, fils de Merméris (Ulysse y était allé sur un rapide vaisseau chercher un poison mortel, pour en frotter ses dards à la pointe d'airain; mais Illus, craignant le courroux des dieux immortels, ne lui en donna pas : ce fut mon père qui lui en donna, parce qu'il l'aimait extraordinairement); si, tel que je le vis, Ulysse tombait sur les prétendants, ils auraient tous une courte existence et de tristes noces. Mais c'est aux dieux qu'il appartient de décider s'il reviendra ou non se venger dans son palais. Pour toi, je t'engage à chercher les moyens de chasser les prétendants hors du palais. Écoute-moi donc, et tiens compte de mes paroles. Demain, convoque en assemblée les héros grecs, et adresse-leur à tous un discours en prenant les dieux à témoin. Invite les prétendants à rentrer chacun dans leurs domaines; que ta mère, si son cœur la pousse à se marier, retourne dans le palais de son père tout-puissant : ses parents lui trouveront un époux, et lui prépareront une dot considérable, égale à celle que doit emporter une fille chérie. Pour toi, j'ai un sage conseil à te donner, si toutefois tu veux m'entendre. Pars, sur un vaisseau excellent et monté par vingt rameurs, à la recherche de ton père, absent depuis si longtemps : vois si quelqu'un des mortels te parlera de lui, ou si tu entendras cette voix, venue de Jupiter, qui, plus que tout le reste, contribue à la renommée des hommes. Rends-toi d'abord à Pylos et interroge le divin Nestor; de là, va à Sparte, chez le blond Ménélas : car c'est lui qui est revenu le dernier de tous les Grecs, à la cuirasse d'airain. Or, si tu apprends l'existence de ton père et son retour,

[1] Ville antique de la Thesprotie.

tu devras, malgré ton impatience, attendre encore un an ; mais, si tu entends dire qu'il est mort et qu'il n'existe plus, alors, de retour dans ta patrie, tu lui élèveras un tombeau et célébreras ses funérailles avec la magnificence qui convient; puis, tu donneras un époux à ta mère. Ces soins accomplis, cherche en toi-même et dans ta pensée les moyens de tuer les prétendants au sein de ton palais, soit par la ruse, soit ouvertement; il ne faut pas que tu t'amuses à des jeux d'enfants : car tu n'es plus d'âge à cela. Ne sais-tu point quelle gloire a conquise parmi tous les hommes le divin Oreste, pour avoir tué le meurtrier de son père, l'artificieux Égisthe qui avait assassiné son illustre père? Toi aussi, mon ami, car je te vois beau et grand, montre du cœur, pour mériter comme lui les éloges de la postérité. Pour moi, je vais rejoindre mon rapide vaisseau et mes compagnons, qui s'impatientent sans doute beaucoup en m'attendant. Toi, songe à ce que j'ai dit, et tiens compte de mes paroles. » Le sage Télémaque lui répondit alors : « Étranger, c'est assurément dans des intentions bienveillantes que tu me parles, et comme un père à son fils : aussi n'oublierai-je jamais tes conseils. Mais, allons, attends encore, quelque pressé que tu sois de poursuivre ta route; et, quand tu auras pris un bain, et que tu te seras réjoui le cœur, tu retourneras à ton vaisseau, l'âme satisfaite, emportant un don précieux, magnifique, en souvenir de moi, et tel que les hôtes affectueux en offrent à leurs hôtes. » Minerve, la déesse aux yeux étincelants, lui répondit alors : « Cesse de me retenir maintenant : car j'ai hâte de me mettre en route. Le présent que ton cœur te pousse à me faire, tu me le donneras à mon retour, pour que je l'emporte dans ma patrie : et, si beau que tu l'aies choisi, il t'en sera fait un d'égale valeur. »

6. Après avoir ainsi parlé, Minerve, aux yeux étince-

lants, disparut et s'envola dans les airs comme un oiseau; mais elle mit dans le cœur de Télémaque le courage et l'audace, et le fit souvenir de son père plus encore qu'auparavant. Télémaque, réfléchissant en lui-même, eut l'âme saisie d'effroi : car il crut reconnaître une divinité. Aussitôt le héros, semblable à un dieu, rejoignit les prétendants. Au milieu d'eux chantait un aède illustre, et ils l'écoutaient assis en silence. Il chantait le retour funeste que Pallas-Minerve avait préparé aux Grecs au sortir de Troie[1]. Du haut de l'étage supérieur, la fille d'Icarius[2], la prudente Pénélope entendit ces chants divins : elle descendit le haut escalier qui conduisait à son appartement; elle n'était pas seule : deux suivantes l'accompagnaient. Lors donc que Pénélope, la plus noble des femmes, fut arrivée auprès des prétendants, elle s'arrêta sur le seuil de la salle, solidement construite, en ramenant sur ses joues son voile resplendissant : ses fidèles suivantes se tenaient l'une et l'autre debout à ses côtés. Alors toute en larmes, elle adressa la parole au divin aède : « Phémius, tu connais assez d'autres récits, propres à charmer les mortels; tu sais les actions des hommes et des dieux que célèbrent les aèdes : chante-leur donc quelqu'un de ces hauts faits, et qu'eux boivent le vin en silence : mais cesse ce chant lamentable, qui toujours me brise le cœur dans la poitrine, car un deuil immense m'accable plus que personne : je regrette une tête si chère, et me souviens toujours de ce héros, dont la gloire est répandue dans la Hellade et jusqu'au centre d'Argos. » Le sage Télémaque lui répondit alors : « Ma mère, pourquoi reprocher à l'aède harmonieux de nous charmer, selon ce que lui inspire son esprit? Ce ne sont pas les aèdes qu'il faut accuser, mais Jupiter, qui distribue les biens et les maux aux mortels

.our venger Cassandre, sa prêtresse, outragée par Ajax. — [2] Fils de Périérès et de Gorgophoné, et frère de Tyndare.

industrieux, et fait à chacun sa part. Il n'y a pas lieu d'en vouloir à Phémius parce qu'il chante le triste sort des Grecs : car les hommes applaudissent de préférence au chant qui vient le dernier frapper leurs oreilles. Aie donc assez de cœur et de courage pour l'entendre. Car Ulysse n'est pas le seul à qui le jour du retour ait été ravi devant Troie; bien d'autres guerriers ont péri comme lui. Mais rentre dans ton appartement et vaque à tes travaux; reprends ta toile, ton fuseau, et ordonne à tes femmes d'accomplir leur tâche; parler sera le partage des hommes, et le mien avant tout : car c'est moi qui suis le maître céans. » Pénélope, interdite, retourna dans son appartement, l'esprit pénétré des sages paroles de son fils : elle remonta à l'étage supérieur avec les femmes, ses suivantes, et pleura son cher époux, Ulysse, jusqu'à l'heure où Minerve, aux yeux étincelants, versa le doux sommeil sur ses paupières.

7. Cependant les prétendants remplissaient de tumulte le palais obscur, et tous désiraient partager le lit de Pénélope. Le sage Télémaque prit le premier la parole et leur dit : « Prétendants de ma mère, qui poussez l'insolence à l'excès : réjouissons-nous présentement en faisant bonne chère; mais que les clameurs cessent : car il est juste d'écouter un aède tel que celui-ci, comparable aux dieux pour la voix. Demain matin, allons tous siéger en assemblée, afin que je vous déclare sans détour ma volonté que vous sortiez de ce palais. Préparez d'autres festins, et dévorez vos biens en vous traitant tour à tour dans vos propres demeures. Mais s'il vous semble meilleur et plus avantageux de consumer impunément les ressources d'un seul homme, dissipez-les; moi, j'invoquerai les dieux immortels, et je demanderai à Jupiter de vous rétribuer selon vos œuvres et de vous faire périr tous sans vengeance au sein de ce palais. » Il dit; et tous, se mordant les lè-

vres, s'étonnaient d'entendre Télémaque parler avec cette audace. Antinoüs, fils d'Eupithès, lui répondit : « Ce sont les dieux eux-mêmes, sans aucun doute, qui te soufflent ce ton hautain et ce langage hardi. Puisse le fils de Saturne ne point te faire roi de l'île d'Ithaque, malgré les droits que tu tiens de ton père, en raison de ta naissance! » Le sage Télémaque lui répliqua : « Antinoüs, peut-être trouveras-tu mauvais ce que je vais dire? Oui, je voudrais recevoir la royauté des mains de Jupiter. Prétends-tu que la royauté soit le pire des maux parmi les hommes? Un roi, certes, n'est pas malheureux : sa maison devient à l'instant opulente, et lui-même est plus honoré. Mais les Grecs ont bien d'autres princes, jeunes et vieux, dans l'île d'Ithaque : l'un d'eux peut s'emparer de l'autorité, puisque le divin Ulysse est mort. Pour moi, je serai le maître de notre maison et des esclaves que le divin Ulysse m'a acquis à la guerre. » Eurymaque, fils de Polybe lui répondit alors : « C'est aux dieux qu'il appartient de décider qui des Grecs règnera dans l'île d'Ithaque; pour toi, garde tes biens et gouverne ta maison. Ne crains pas qu'un homme vienne jamais, par force et malgré toi, te dépouiller de tes biens, tant qu'Ithaque sera habitée. Mais je veux, mon cher, t'interroger sur cet étranger : d'où est cet homme, et de quel pays se vante-t-il de tirer son origine? Où est donc sa famille et la terre de sa patrie? T'apporte-t-il la nouvelle du retour de ton père, ou vient-il ici pour réclamer le payement d'une dette? Comme il s'en est allé soudain et précipitamment, sans nous laisser le temps de le connaître! Et pourtant il n'a pas l'air d'un homme de rien. » Le sage Télémaque lui répondit alors : « Eurymaque, c'en est fait du retour de mon père. Aussi je ne crois plus aux nouvelles qui m'arrivent, et je ne m'inquiète pas des prédictions que font à ma mère les interprètes des dieux, mandés au palais. Or, cet homme,

hôte de mon père, est de Taphos[1]. Il se vante d'être Mentès, fils du belliqueux Anchialus, et il règne sur les Taphiens, habiles à manier la rame. » Ainsi parla Télémaque; mais, en lui-même, il avait reconnu la déesse immortelle.

8. Les prétendants savouraient les charmes de la danse et de la musique, en attendant que le soir fût arrivé; et, tandis qu'ils se divertissaient, survinrent les ombres du soir. Alors donc chacun d'eux se retira dans sa demeure pour dormir. Télémaque, l'esprit agité de mille pensées, gagna, pour se mettre au lit, l'appartement élevé qui avait été construit pour lui dans une partie isolée de la magnifique habitation. Avec lui, marchait, portant des flambeaux allumés, la vertueuse Euryclée, fille d'Ops et petite-fille de Pisénor. Elle était à la fleur de l'âge, lorsque Laerte l'acheta jadis de ses deniers, au prix de vingt bœufs. Il l'honora dans son palais, à l'égal de sa chaste épouse; mais il n'entra point dans sa couche, craignant la colère de sa femme. Elle accompagnait Télémaque, portant dês flambeaux allumés, et l'aimait plus que les autres servantes, et l'avait élevé, quand il était tout enfant. Lorsqu'elle eut ouvert les portes de la chambre, solidement construite, il s'assit sur le lit, ôta sa tunique moelleuse, et la remit aux mains de la sage vieille. Euryclée plia et arrangea avec soin la tunique, et la suspendit à une cheville, près du lit bien façonné; puis, elle sortit de la chambre, et tira la porte avec l'anneau d'argent, et lâcha la courroie qui retenait le levier. C'est là que Télémaque, durant la nuit entière, enveloppé de la fine laine d'une brebis, réfléchit en lui-même au voyage que lui avait conseillé Minerve.

[1] *Voyez* page 5, note 1.

CHANT II

ARGUMENT

1. Télémaque se plaint, dans l'assemblée, de l'audace des prétendants, et fait appel à la pitié du peuple. Antinoüs déclare que les prétendants ne se retireront pas avant que Pénélope ait choisi un époux. Télémaque répond qu'il ne chassera pas sa mère du palais, et appelle sur les prétendants la vengeance des dieux. — 2. Jupiter envoie à Télémaque un présage favorable. Le vieillard Halitherse, habile dans l'art des augures, annonce aux prétendants qu'un grand malheur les menace. Eurymaque répond que les prétendants ne craignent personne, et qu'ils continueront de dissiper les biens d'Ulysse, tant que Pénélope différera son mariage. Télémaque leur demande un vaisseau, pour aller chercher à Pylos et à Sparte des nouvelles de son père. Mentor reproche aux Ithaciens leur ingratitude. Léocrite répond que les prétendants ne redoutent même pas Ulysse; et il congédie l'assemblée. — 3. Télémaque, seul, sur le bord de la mer, invoque Minerve. La déesse lui apparaît sous la figure de Mentor : elle le console, l'encourage, et lui conseille de tout préparer pour son départ. — 4. Télémaque rentre au palais : Antinoüs l'invite à prendre part à leurs festins; le fils d'Ulysse refuse et annonce sa ferme volonté de partir. — 5. Les prétendants tournent en ridicule le projet de Télémaque. — 6. Télémaque se rend auprès d'Euryclée et lui ordonne de préparer pour le soir les provisions nécessaires à son voyage. — 7. Minerve se procure un vaisseau, et recrute des compagnons : puis, elle endort les prétendants, et revient chercher Télémaque : on embarque les provisions, et le navire, poussé par un vent favorable, part pour Pylos.

1. Quand parut la fille du matin, l'Aurore aux doigts de rose, le fils chéri d'Ulysse, s'élança hors de sa couche, après avoir revêtu ses habits· il suspendit à son épaule

un glaive acéré, attacha sous ses pieds brillants de belles sandales, et sortit de sa chambre, ouvertement semblable à un dieu. Aussitôt il ordonna aux hérauts, à la voix perçante, d'appeler à l'assemblée les Grecs chevelus : les hérauts obéirent, et les Grecs s'assemblèrent en toute hâte. Lorsqu'ils furent réunis, Télémaque se rendit à l'assemblée : il tenait dans sa main une lance d'airain, et n'était pas seul : deux chiens, aux pieds agiles, suivaient ses pas. Minerve avait répandu sur sa personne une grâce divine, et le peuple tout entier fut saisi d'admiration en le voyant s'avancer. Il s'assit sur le trône de son père, et les vieillards s'écartèrent devant lui. Ensuite le héros Égyptius prit le premier la parole : courbé par la vieillesse, il savait une foule de choses : car le belliqueux Antiphus, son fils, s'était embarqué avec le divin Ulysse sur les vaisseaux creux qui le conduisirent à Ilion, féconde en coursiers; mais le cruel Cyclope le tua dans son antre profond, et en fit son dernier repas. Égyptius avait encore trois fils : l'un, Eurynomus était au nombre des prétendants, et les deux autres cultivaient assidûment les champs paternels. Cependant le vieillard, qui n'avait pas pour cela oublié Antiphus, se lamentait et pleurait; et alors il prit la parole en versant des larmes et leur dit : « Écoutez-moi maintenant, habitants d'Ithaque, quoi que j'aie à dire. Nous n'avons eu ni assemblée, ni séance, depuis le jour où le divin Ulysse est parti sur ses vaisseaux creux. Qui donc nous a rassemblés aujourd'hui? A quel besoin pressant a cédé un de nos jeunes gens ou de nos vieillards? A-t-il reçu quelque nouvelle du retour de l'armée[1], et veut-il nous dire clairement ce qu'il a appris le premier? ou bien a-t-il quelque mesure utile au public à proposer et développer? c'est, à ce qu'il me semble, un honnête homme, un

[1] L'armée d'Ithaque, partie avec Ulysse au siége de Troie.

homme avisé. Puisse Jupiter mener à bonne fin le projet qu'il roule dans son esprit! » Il dit; et le fils chéri d'Ulysse se réjouit du présage. Il ne resta pas longtemps assis; mais il se prépara à prendre la parole. Debout au milieu de l'assemblée, il reçut le sceptre des mains du héraut Pisénor, animé de sages pensées; puis, s'adressant d'abord au vieillard, il lui dit : « O vieillard, il n'est pas loin, l'homme dont tu parles : tu le connaîtras bientôt toi-même : c'est moi qui ai convoqué le peuple : car la douleur la plus grande m'accable. Je n'ai reçu aucune nouvelle du retour de l'armée, et je ne veux rien vous dire clairement que j'aie appris le premier. Je n'ai pas non plus de mesure utile au public à proposer et développer. C'est une affaire qui me regarde personnellement. Un double malheur est tombé sur ma maison : d'abord, j'ai perdu ce bon père, qui régnait jadis sur vous tous avec une douceur paternelle; puis, ce qui est bien plus malheureux, ce qui perdra bientôt complétement toute ma maison et ruinera entièrement ma fortune, c'est que des prétendants, fils des hommes qui sont ici les plus puissants, ont assailli ma mère, contre son gré. Ils n'ont point osé se rendre à la maison de son père Icarius, pour qu'il dotât lui-même sa fille et la donnât à celui qu'il voudrait choisir et dont la personne lui agréerait. Mais ils viennent tous les jours dans notre demeure, égorgeant bœufs, brebis et chèvres grasses, ils festinent et boivent follement le vin, plein de feu : la plus grande partie de mon bien est déjà consumée. C'est qu'il n'y a point ici d'homme, tel qu'était Ulysse, pour écarter ce fléau de ma maison; nous ne sommes point du tout en état de le faire (et sans doute, après cet aveu, nous passerons pour faibles et inhabiles à nous défendre); certes, je me vengerais, si j'en avais le pouvoir. Car de tels actes ne se peuvent plus supporter, et ma maison périt sans honneur.

Témoignez donc, vous aussi, votre indignation, et craignez les peuples voisins, qui nous entourent; redoutez la colère des dieux, et gardez qu'irrités de ces méfaits ils n'en fassent tomber la peine sur vous. Je vous en conjure, au nom de Jupiter Olympien et de Thémis qui convoque et dissout les assemblées des hommes : cessez, mes amis, et laissez-moi seul en proie à ma douleur cruelle. Si jamais le vaillant Ulysse, animé de sentiments hostiles, a maltraité les Grecs, aux belles cnémides, vengez-vous sur moi, et maltraitez-moi, à votre tour, en excitant les prétendants. Il me serait plus avantageux que vous consommassiez mes provisions et mes troupeaux : si c'était vous qui dévoriez mon bien, j'obtiendrais peut-être satisfaction : car je vous poursuivrais d'invectives par la ville en réclamant mon avoir, jusqu'à ce que tout me fût rendu; mais aujourd'hui vous accablez mon cœur de douleurs sans remède. » C'est ainsi qu'il parla, courroucé, et il jeta son sceptre à terre en pleurant à chaudes larmes. Le peuple entier fut saisi de compassion. Alors tous les autres restèrent silencieux, et nul n'osa répondre à Télémaque par de dures paroles. Seul, Antinoüs prit la parole et lui dit : « Télémaque, harangueur hautain, dont la colère ne connaît pas de frein, quel langage est le tien? Pourquoi nous outrager? Veux-tu donc nous couvrir d'opprobre? Ce ne sont pas les prétendants grecs qu'il te faut accuser, mais ta propre mère, qui se connaît si bien en ruses. Car, voici déjà trois ans, il y en aura bientôt quatre, qu'elle frustre le cœur des Grecs. Elle nous donne à tous de l'espoir, et fait des promesses à chacun, en nous envoyant des messages; mais son cœur nourrit d'autres pensées. Voici le nouveau stratagème que son esprit a imaginé. Sur un métier dressé dans le palais, elle s'est mise à tisser un voile fin et démesurément grand, et aussitôt elle nous a dit : « Jeunes gens, qui prétendez à ma main, puisque le divin Ulysse

« est mort, attendez, au lieu de presser le moment de « mon hymen, que j'aie terminé ce voile funèbre, destiné « au héros Laerte (puisse l'ouvrage de mes mains n'être « pas entièrement perdu !), lorsque la Parque fatale de la « mort l'aura couché dans le tombeau. Plus d'une femme « grecque, dans le pays, s'indignerait contre moi, si je « laissais gisant sans linceul un homme qui a possédé « tant de biens. » Elle dit; et notre cœur généreux se laissa encore une fois persuader. Et alors elle ourdissait, pendant le jour, cette grande toile; et, la nuit, à la clarté des flambeaux, elle la défaisait. C'est ainsi que durant trois années elle tint sa ruse cachée, et séduisit les Grecs. Mais quand le cours des saisons eut amené la quatrième année, alors une de ses femmes, instruite de la vérité, nous avertit, et nous surprîmes Pénélope défaisant le superbe tissu. Voilà comment elle l'a terminé, malgré elle et par contrainte. Or, écoute ce que les prétendants te déclarent, afin que tu le saches au fond de ton âme ainsi que tous les Grecs. Renvoie ta mère, et ordonne-lui d'épouser celui que son père désignera et qu'elle-même agréera. Si longtemps encore elle fatigue les fils des Grecs, et qu'elle se fie en son âme aux dons excellents de Minerve, à son habileté à faire de beaux ouvrages, à son esprit inventif, à ses ruses (nous n'avons ouï-dire rien de semblable des femmes d'autrefois, de ces Grecques, aux belles tresses, qui furent jadis, et Tyro, et Alcmène, et la belle Mycéné[1] : nulle d'entre elles n'égalait Pénélope en adresse), sache qu'elle a pris là une résolution funeste. Car les prétendants consumeront tes biens et tes richesses, tant qu'elle persistera dans la pensée que les dieux lui inspirent aujourd'hui. Si elle acquiert par là une grande

[1] Tyro, fille de Salmonée et d'Alcidicé, épouse de Créthée; Alcmène, femme d'Amphitryon de Thèbes et mère d'Hercule; Mycéné, fille d'Inachus et femme d'Arestor.

gloire, elle te fera perdre et regretter une partie de tes biens. Nous ne retournerons point à nos champs, ni ailleurs, avant qu'elle ait pris parmi les Grecs un époux à son gré. » Le sage Télémaque lui répondit à son tour : « Antinoüs, il ne m'est pas permis de chasser, malgré elle, de la maison, celle qui m'a enfanté et qui m'a nourri. Ou mon père vit sur la terre étrangère, ou il est mort : il serait dur pour moi de payer une forte somme à Icarius, si je prenais sur moi de congédier ma mère. Outre que mon père me maltraiterait, la divinité m'infligerait un autre châtiment : car ma mère, en quittant la maison, invoquerait les terribles Furies; la vengeance des hommes tomberait aussi sur moi : aussi jamais ne prononcerai-je cette parole. Si votre âme s'en indigne, sortez de mon palais; préparez d'autres festins et dévorez vos biens en vous traitant tour à tour dans vos propres demeures. Mais s'il vous semble meilleur et plus avantageux de consumer impunément les ressources d'un seul homme, dissipez-les; moi, j'invoquerai les dieux immortels, et je demanderai à Jupiter de vous rétribuer selon vos œuvres et de vous faire périr tous sans vengeance au sein de ce palais. »

2. Ainsi parla Télémaque; et Jupiter, aux vastes regards, fit partir, à son intention, du sommet élevé de la montagne deux aigles, qui, s'abandonnant au souffle des vents, volèrent d'abord l'un près de l'autre, les ailes déployées; mais, lorsqu'ils furent arrivés au milieu de l'assemblée bruyante, ils battirent plusieurs fois des ailes en tournoyant, et, les yeux attachés sur la tête de tous les prétendants, ils annoncèrent leur perte; puis, se déchirant avec les ongles les joues et le cou, ils s'envolèrent à droite, à travers les demeures et la ville des Ithaciens. A la vue de ces oiseaux, les Grecs furent saisis d'étonnement et méditèrent en leur âme sur les événements qui

devaient s'accomplir. Alors se leva le héros Halitherse, fils de Mastor : ce vieillard excellait entre tous ceux de son âge à connaître le vol des oiseaux et à prédire l'avenir. Plein du désir de leur être utile, il prit la parole et leur dit : « Écoutez-moi maintenant, Ithaciens, quoi que j'aie à dire. C'est aux prétendants surtout que s'adresse mon discours : car un grand malheur les menace. Non, Ulysse ne sera plus longtemps séparé de ses amis; mais peut-être est-il déjà près d'ici, préparant la perte et la mort de tous ceux-ci; il arrivera malheur aussi à plusieurs d'entre nous qui habitons Ithaque, exposée au couchant. Eh bien! songeons longtemps à l'avance aux moyens de les réprimer. Qu'eux-mêmes se contiennent : il y a là pour eux profit immédiat. Car je ne suis pas un devin inexpérimenté : je parle avec certitude. Or, j'affirme que toutes choses s'accompliront ainsi que je l'annonçais quand les Grecs s'embarquèrent pour Ilion et qu'avec eux partit l'ingénieux Ulysse : je lui dis qu'après avoir souffert bien des maux et avoir perdu tous ses compagnons, il reviendrait dans sa patrie, au bout de vingt ans, inconnu de tout le monde : tout cela s'accomplit aujourd'hui. » Eurymaque, fils de Polybe, lui répondit alors : « Vieillard, va-t'en chez toi prédire l'avenir à tes enfants, de peur qu'il ne leur arrive malheur plus tard : sur ce point, je suis bien meilleur prophète que toi. On voit une foule d'oiseaux voler aux rayons du soleil, et tous ne présagent pas l'avenir. D'ailleurs Ulysse est mort loin d'ici, et plût aux dieux que tu eusses péri avec lui! tu ne débiterais pas tant de choses d'un ton d'oracle, et tu n'animerais pas ainsi Télémaque irrité, dans l'espoir qu'il fera quelque don à ta famille. Mais je te le dis, et ma parole s'accomplira : si tu emploies ta vieille et longue expérience à tromper ce jeune homme, et que par ton langage tu l'excites à sévir, sa destinée d'abord n'en sera que plus fu-

neste [et il ne tirera aucun profit de tes prédictions.] Pour toi, vieillard, nous t'infligerons une peine que tu ne subiras pas sans gémir au fond de ton cœur : et tu ressentiras une douleur cruelle. Voici ce que je proposerai moi-même à Télémaque en présence de tous : qu'il ordonne à sa mère de retourner chez son père : ses parents lui trouveront un époux, et lui prépareront une dot considérable, égale à celle que doit emporter une fille chérie. Car je ne crois pas que les fils des Grecs renoncent auparavant à leur pénible poursuite. En effet, nous ne craignons personne absolument, pas même Télémaque, tout grand parleur qu'il est; nous ne nous soucions pas non plus, vieillard, des prophéties que tu débites en vain, et qui ne font qu'accroître notre haine. Nous consumerons méchamment les richesses d'Ulysse; et jamais elles ne seront restituées, tant que Pénélope amusera les Grecs en différant son mariage. Pour nous, attendant chaque jour, nous luttons à cause de sa vertu, et nous n'allons pas trouver d'autres femmes, qu'il siérait à chacun de nous d'épouser. » Le sage Télémaque lui répondit alors : « Eurymaque, et vous tous, nobles prétendants, je ne vous adresse plus à ce sujet ni prière, ni aucune parole : car les dieux et tous les Grecs savent désormais ce qu'il en est. Mais, allons, donnez-moi un vaisseau rapide et vingt compagnons, pour parcourir avec moi la mer en tous sens. Car je vais à Sparte et à la sablonneuse Pylos, m'informer de mon père, absent depuis longtemps, et voir si quelqu'un des mortels me parlera de lui, ou si j'entendrai cette voix, venue de Jupiter, qui, plus que tout le reste, contribue à la renommée des hommes. Si j'apprends l'existence de mon père et son retour, alors, malgré mon impatience, j'attendrai encore un an. Si j'entends dire qu'il est mort et qu'il n'existe plus, je lui élèverai un tombeau, une fois de retour dans ma patrie, et je célébre-

rai ses funérailles avec la magnificence qui convient; puis, je donnerai un époux à ma mère. » Après avoir ainsi parlé, il s'assit, et Mentor se leva : c'était le compagnon de l'irréprochable Ulysse, qui, le jour où il s'embarqua, lui confia toute sa maison, commit tous ses biens à sa garde et voulut qu'on obéit au vieillard. Mentor, plein du désir de leur être utile, prit la parole et leur dit : « Écoutez-moi maintenant, Ithaciens, quoi que j'aie à dire. Que nul roi, porteur du sceptre, ne se montre désormais bienveillant, affable, animé de bons sentiments; mais qu'il soit toujours cruel et pratique l'injustice, puisqu'il n'y a personne, parmi le peuple qu'il gouvernait, qui se souvienne du divin Ulysse et de sa douceur paternelle! Après tout, je n'empêche pas les prétendants superbes de commettre, par méchanceté d'âme, des actes de violence : car c'est au péril de leurs têtes qu'ils ruinent par force la maison d'Ulysse, dans la pensée qu'il ne reviendra plus. Mais c'est au reste du peuple que j'en veux, parce que vous demeurez tous sans voix, et que vous ne réprimez point par de sévères paroles ce petit nombre de prétendants, quoique vous soyez plus nombreux. » Léocrite, fils d'Événor, lui répondit : « Mentor, vieillard insensé dont l'esprit est troublé par la passion, qu'as-tu dit là, pour exciter le peuple à nous réprimer? Il serait difficile même à des guerriers plus nombreux de lutter contre nous à l'heure du festin. Si le roi d'Ithaque, Ulysse lui-même, trouvant, à son arrivée, les fiers prétendants à table dans sa maison, concevait la pensée de les chasser du palais, sa femme ne se réjouirait pas de son retour qu'elle souhaite bien vivement : car il rencontrerait ici-même une mort honteuse, s'il attaquait des ennemis plus nombreux. Tu as donc parlé contre toute raison. Mais, allons, séparez-vous et retournez chacun à vos travaux. Mentor et Halitherse, qui sont depuis longtemps les compagnons d'Ulysse, presseront le voyage

de son fils. Mais je pense qu'assis longtemps encore dans Ithaque, il apprendra des nouvelles, et qu'il n'accomplira jamais ce voyage. » C'est ainsi qu'il parla, et il se hâta de congédier l'assemblée. Les Grecs se dispersèrent et rentrèrent chacun dans sa maison; les prétendants retournèrent au palais du divin Ulysse.

3. Télémaque s'en alla, seul, sur le rivage de la mer; et, après avoir lavé ses mains dans l'écume amère, il invoqua Minerve : « Entends-moi, déesse, toi qui vins hier dans notre palais. Tu m'ordonnas de m'embarquer sur la sombre mer, pour chercher des nouvelles de mon père, absent depuis longtemps. Mais les Grecs s'opposent à tout cela, et surtout les prétendants, dont la coupable insolence est sans bornes. » Telle fut sa prière; et Minerve, prenant la figure et la voix de Mentor, s'approcha de lui; et élevant la voix, elle lui adressa ces paroles ailées : « Télémaque, tu ne seras à l'avenir ni lâche, ni insensé. Si ton père t'a donné avec la vie cette mâle énergie qui assurait l'effet de ses actions et de ses paroles, ton voyage ne sera pas stérile et sans résultat. Mais si tu n'es pas le rejeton d'Ulysse et de Pénélope, je n'espère pas que tu viennes un jour à bout du projet que tu médites. Car peu d'enfants ressemblent à leurs pères; la plupart sont pires, et peu sont meilleurs que leur père. Mais comme tu ne seras à l'avenir ni lâche ni insensé, et que la sagesse d'Ulysse ne t'a pas du tout abandonné, j'espère que tu mèneras à fin ton entreprise. Ainsi donc méprise aujourd'hui les desseins et les manœuvres de ces prétendants insensés : car ils ne sont ni raisonnables ni justes. Ils ne voient pas la mort et la Parque noire qui est déjà près d'eux et va les perdre tous en un même jour. Le voyage que tu as résolu ne sera pas longtemps différé : car moi, l'ancien compagnon de ton père, j'équiperai pour toi un vaisseau rapide, et je t'accompagnerai

moi-même. Va dans ton palais te mêler aux prétendants. Prépare les provisions et enferme le tout dans des vases; mets le vin dans des amphores, et la farine, moelle des hommes, dans des outres épaisses; moi, je réunirai à l'instant parmi le peuple des compagnons de bonne volonté. Il y a dans l'île d'Ithaque une foule de vaisseaux, neufs et vieux : je choisirai dans le nombre celui qui est le meilleur; et, après l'avoir rapidement équipé, nous le lancerons sur la vaste mer. »

4. Ainsi parla Minerve, fille de Jupiter; et Télémaque ne s'arrêta pas longtemps, après avoir entendu la voix de la déesse. Il retourna au palais, le cœur plein de tristesse. Or, il trouva les fiers prétendants, qui dépouillaient des chèvres et flambaient des porcs dans la cour. Antinoüs vint droit à Télémaque, en riant; il lui saisit la main, prit la parole et dit : « Télémaque, harangueur hautain, dont la colère ne connaît pas de frein, ne songe plus désormais en ton cœur à rien faire, à rien dire de mal; viens-t'en plutôt manger et boire, comme par le passé. Les Grecs prépareront toutes choses pour ton départ, un vaisseau et des compagnons choisis, afin que tu arrives au plus vite à la divine Pylos pour t'informer de ton illustre père. » Le sage Télémaque lui répondit alors : « Antinoüs, il ne m'est plus permis de manger avec vous, hommes arrogants, et de me divertir tranquillement. N'est-ce pas assez que jusqu'à présent vous ayez dissipé mes nombreuses et belles richesses, alors que j'étais encore un enfant? Mais aujourd'hui que je suis grand, que je m'instruis en écoutant parler les autres, et que la volonté se développe en moi, je tâcherai de lancer sur vous les Parques cruelles, que j'aille à Pylos, ou que je reste ici, dans ce pays. Je partirai, et le voyage que j'annonce ne sera pas vain : je partirai, simple passager : car je ne possède ni vaisseau, ni rameurs : sans doute

il vous a semblé plus avantageux qu'il en fût ainsi. »

5. A ces mots, il arracha sa main de la main d'Antinoüs. Dans le palais, les prétendants préparaient leur festin : ils se répandaient en railleries blessantes et en propos injurieux. Voici comment parlait un de ces jeunes insolents : « Assurément Télémaque médite notre mort. Il ramènera des auxiliaires de la sablonneuse Pylos ou même de Sparte : car il en a furieusement envie. Peut-être aussi veut-il aller à Éphyre [1], cette terre fertile, pour en rapporter des poisons mortels, les mêler dans le cratère, et nous faire tous périr. » Un autre de ces jeunes insolents disait encore : « Qui sait, si, parti sur un vaisseau creux, et errant à l'aventure, il ne périra pas lui-même loin de ses amis, comme Ulysse? Mais alors il nous donnerait un surcroît de peines : car nous partagerions tous ses biens, et donnerions sa maison à sa mère, pour qu'elle la possédât avec l'homme qu'elle épouserait. »

6. C'est ainsi qu'ils parlaient. Télémaque descendit dans le cellier de son père : pièce vaste, à la voûte élevée, où se trouvaient des monceaux d'or et d'airain, des coffres pleins de vêtements, et de l'huile parfumée en abondance. On y voyait en outre, rangés en ordre contre la muraille, des tonneaux contenant du vin vieux et doux à boire : breuvage sans mélange et digne des dieux, destiné à Ulysse, s'il revenait jamais dans ses foyers, après avoir souffert bien des maux. Des portes à deux battants, solidement assujetties, fermaient cette pièce, où nuit et jour se tenait une intendante, qui veillait sur tous ces trésors avec une grande prudence : c'était Euryclée, fille d'Ops et petite-fille de Pisénor. Télémaque l'appela alors dans le cellier et lui dit : « Bonne vieille, puise-moi dans les amphores un vin délectable, le plus

[1] Ville antique de la Thesprotie.

doux après celui que tu gardes en attendant ce héros infortuné : si toutefois le noble Ulysse revient jamais, après avoir échappé à la mort et aux Parques. Remplis douze vases, et garnis-les tous de couvercles. Verse-moi de la farine dans des outres bien cousues : je veux vingt mesures de farine d'orge, broyée par la meule. Que toi seule sache mon projet; et rassemble toutes ces provisions : car je les prendrai ce soir, quand ma mère sera montée dans son appartement et songera à se coucher. En effet, je vais à Sparte et à la sablonneuse Pylos, chercher des nouvelles d'un père chéri et voir si j'entendrai parler de lui. » Il dit; et, sa tendre nourrice, Euryclée se lamenta; et elle lui adressa en gémissant ces paroles ailées : « Comment, mon cher enfant, ce dessein est-il entré dans ton esprit? Pourquoi veux-tu parcourir une grande étendue de pays, toi, fils unique et tendrement aimé? Le noble Ulysse est mort, loin de sa patrie, sur une terre étrangère. Tu ne seras pas plutôt parti, que les prétendants conspireront contre tes jours, pour te faire traîtreusement périr, et se partager tous tes biens. Reste donc ici, tranquille au milieu des tiens : il ne faut pas t'exposer à mille maux ni errer au hasard sur la mer stérile. » Le sage Télémaque lui répondit alors : « Rassure-toi, bonne vieille : car ce dessein ne m'est pas venu sans l'inspiration d'une divinité. Mais jure-moi que tu ne le découvriras point à ma mère avant onze ou douze jours, à moins qu'elle ne regrette mon absence et n'ait appris mon départ. Car alors je craindrais qu'elle ne gâtât son beau corps en pleurant. » Il dit; et la vieille jura par le grand serment des dieux. Quand elle eut juré et achevé son serment, elle puisa aussitôt après le vin dans les amphores, et versa la farine dans des peaux bien cousues. Télémaque, rentrant au palais, se mêla aux prétendants.

7. Cependant Minerve, la déesse aux yeux étincelants, imagina autre chose. Sous la figure de Télémaque elle parcourait la ville en tous sens, et, adressant la parole à chacun de ceux qu'elle rencontrait, elle les invitait à se rassembler sur le vaisseau rapide. D'ailleurs, elle demandait un rapide vaisseau à Noémon, fils illustre de Phronius, qui le lui promettait avec empressement. Le soleil se coucha, et toutes les rues se couvrirent de ténèbres. Alors elle tira à la mer le vaisseau rapide, et le pourvut de tous les agrès que comportent les navires garnis de bons rameurs. Elle le plaça à l'extrémité du port; et, autour d'elle, se rassemblèrent ses vaillants compagnons, et la déesse encouragea chacun d'eux. Alors Minerve, la déesse aux yeux étincelants, imagina autre chose. Elle se rendit au palais du divin Ulysse, et répandit le doux sommeil sur les yeux des prétendants : ils buvaient, quand, abusés par la déesse, ils laissèrent les coupes glisser de leurs mains. Ils se hâtèrent donc de traverser la ville pour aller dormir, et ne restèrent plus longtemps assis, une fois que le sommeil eut appesanti leurs paupières. Alors Minerve, aux yeux étincelants, sous la figure de Mentor dont elle avait pris et la taille et la voix, adressa la parole à Télémaque, après l'avoir invité à sortir du superbe palais : « Télémaque, voilà tes compagnons, aux belles cnémides, assis déjà près des rames, et n'attendant plus que ton arrivée. Mais allons, et ne différons pas davantage notre départ. » Après avoir ainsi parlé, Pallas-Minerve marcha la première d'un pas rapide, et Télémaque suivit les traces de la déesse. Puis, quand ils furent arrivés au vaisseau et à la mer, ils trouvèrent sur le rivage leurs compagnons, à la longue chevelure. Or, le divin et courageux Télémaque leur adressa ces mots : « Allons, amis, apportons les provisions : car tout est déjà rassemblé dans le palais. Ma mère ne sait rien de mon projet, non

plus que les autres femmes : une seulement a reçu ma confidence. » Après avoir ainsi parlé, il marcha le premier, et ses compagnons le suivirent : alors, ils apportèrent toutes les provisions, et les déposèrent dans le navire, au solide tillac, comme l'ordonnait le fils chéri d'Ulysse. Puis, Télémaque monta sur le navire ; Minerve le précédait, et elle prit place sur la poupe, et Télémaque s'assit près d'elle. Les matelots délièrent les câbles, et, montant à leur tour, s'assirent sur les bancs. Minerve, aux yeux étincelants, leur envoya un vent favorable, le Zéphire au souffle puissant, qui retentissait sur la sombre mer. Télémaque, excitant ses compagnons, leur ordonna de mettre la main aux agrès ; eux, dociles à sa voix, élevèrent et dressèrent le mât de sapin au milieu de la traverse creuse [1], et l'assujettirent avec des cordages ; puis, ils tendirent les voiles blanches avec des courroies bien tordues. Le vent enfla le milieu de la voile ; et, tandis que le navire avançait, la vague empourprée mugissait autour de la carène ; et le vaisseau courait sur les flots, en poursuivant sa route. Lorsqu'ils eurent enfin attaché les agrès dans le rapide et noir navire, ils dressèrent des cratères de vin, remplis jusqu'aux bords, et firent des libations aux dieux immortels qui sont de toute éternité, mais surtout à la fille de Jupiter, la déesse aux yeux étincelants. Durant toute la nuit, et même au retour de l'aurore, elle parcourut la route avec eux.

[1] Poutre transversale, nommée *coursier*, dans laquelle était planté le mât.

CHANT III

ARGUMENT

1. Télémaque, à son arrivée à Pylos, trouve Nestor et ses fils en train d'offrir un sacrifice à Neptune : il invoque avec eux le dieu, et prend part à leur festin; après quoi, il supplie Nestor de l'instruire du sort de son père.— 2. Nestor raconte à Télémaque le retour des Grecs, contrarié par la division des deux Atrides : il n'a point de nouvelles d'Ulysse. — 3. Télémaque déplore sa destinée; Nestor le console et Minerve proclame la toute-puissance des dieux. — 4. Télémaque prie Nestor de lui raconter la mort tragique d'Agamemnon. Récit de Nestor : il conclut, en conseillant à Télémaque de ne pas rester trop longtemps absent; qu'il aille néanmoins trouver Ménélas. — 5. Le sacrifice achevé, Télémaque et Minerve veulent retourner à leur vaisseau. Nestor décide le fils d'Ulysse à passer la nuit dans son palais; et, Minerve, après avoir prié Nestor de fournir à Télémaque, pour son voyage, un char et un guide, s'envole et disparaît. Nestor reconnaît la déesse, et lui promet un sacrifice. — 6. De retour au palais, Nestor fait des libations à Minerve, et chacun se retire dans son appartement. Le lendemain, une génisse, aux cornes dorées, est immolée en l'honneur de Minerve. Description du sacrifice. — 7. Nestor fait atteler un char; et Télémaque, accompagné de Pisistrate, quitte Pylos. Ils passent la nuit à Phères, et arrivent le lendemain, au coucher du soleil, à Lacédémone.

1. Le Soleil, ayant quitté son lac [1] d'une admirable beauté, s'élança vers le ciel tout d'airain, pour éclairer les Immortels et les hommes mortels répandus sur la terre féconde : c'est alors qu'ils arrivèrent à Pylos, la ville bien bâtie de Nélée [2]. Sur le rivage de la mer, les Pyliens

[1] C'est le lac où le Soleil baigne ses coursiers pour remonter ensuite au ciel. *Voir* un fragment d'Eschyle conservé par Strabon (I, 33.) — [2] Fils de Neptune et de Tyro, père de Nestor.

offraient en sacrifice à Neptune, aux cheveux azurés, des taureaux entièrement noirs. Il y avait neuf bancs, sur chacun desquels étaient assis cinquante personnes, et chaque groupe présentait neuf taureaux. Ils avaient déjà mangé les entrailles, et brûlaient les cuisses en l'honneur du dieu, lorsque les Ithaciens abordèrent directement, carguèrent les voiles du navire, aux flancs égaux, entrèrent dans le port et débarquèrent. Télémaque descendit aussi du vaisseau : Minerve le précédait. La déesse, aux yeux étincelants, lui dit ces mots la première : « Télémaque, il ne faut plus que tu sois timide le moins du monde. Tu n'as traversé la mer que pour savoir en quel coin de la terre est caché ton père, et quelle destinée il a subie. Eh bien ! va-t'en droit à Nestor, dompteur de coursiers : apprenons quelle pensée il cache dans son cœur. Prie-le de te dire l'exacte vérité. Il ne te fera point de mensonge : car il est doué d'une grande sagesse. » Le sage Télémaque lui répondit alors : « Mentor, comment l'aborderai-je ? comment entrerai-je en rapport avec lui ? Je ne suis point encore expert en paroles avisées ; et j'ai honte, moi jeune homme, de questionner un vieillard. » Minerve, la déesse aux yeux étincelants, lui dit à son tour : « Télémaque, tu trouveras de toi-même en ton cœur une partie de ce qu'il faut dire : une divinité te suggérera le reste : car ce n'est point malgré les dieux, je pense, que tu es né et que tu as été élevé. » A ces mots, Pallas-Minerve marcha la première d'un pas rapide, et Télémaque suivit les traces de la déesse. Ils arrivèrent à l'endroit où siégeait l'assemblée des Pyliens. Là, Nestor était assis avec ses fils [1], et autour de lui ses compagnons, occupés des apprêts du festin, rôtissaient une partie des

[1] Nestor avait sept fils : Persée, Stratius, Arétus, Échéphron, Pisistrate, Thrasymède, Antiloque : ce dernier avait été tué par Memnon, au siége de Troie.

viandes et embrochaient l'autre. Lors donc qu'il virent les étrangers, ils allèrent tous ensemble à leur rencontre, leur serrèrent affectueusement la main et les invitèrent à prendre place. Le premier de tous, Pisistrate, fils de Nestor, s'étant approché, leur prit la main à tous deux, et les fit asseoir au banquet sur des peaux moelleuses, le long des sables du rivage, entre son frère Thrasymède et son père. Il leur donna une part des entrailles [1], et leur versa du vin dans une coupe d'or; puis, buvant à leur santé, il dit à Pallas-Minerve, fille de Jupiter qui porte l'égide : « Invoque maintenant, étranger, le puissant Neptune, puisque vous arrivez au milieu d'un repas offert à ce dieu. Quand tu lui auras fait des libations et des prières, comme c'est l'usage, donne alors à celui-ci la coupe de vin, doux comme le miel, pour qu'il l'épanche à son tour : je suppose que lui aussi invoque les Immortels : car tous les hommes ont besoin des dieux; mais, plus jeune que toi, il est de mon âge : aussi est-ce à toi que je donnerai d'abord la coupe d'or. » A ces mots, il lui mit dans les mains la coupe, pleine d'un vin délicieux. Minerve fut satisfaite de la sagesse et de la justice du héros, parce qu'il lui avait présenté la coupe d'or à elle la première. Aussitôt elle invoqua longuement le puissant Neptune : « Exauce-moi, Neptune, toi qui soutiens la terre, et ne nous refuse pas, à nous qui te prions, de mener à bonne fin cette entreprise. Avant tout, comble de gloire Nestor et ses fils; puis, accorde à tous les Pyliens une gracieuse compensation de cette magnifique hécatombe. Donne-nous encore, à Télémaque et à moi, de retourner dans notre patrie, après avoir exécuté le dessein qui nous a conduits ici sur un rapide et noir vaisseau. » Tels sont

[1] Aussitôt que la victime était immolée, le cœur, le foie et le poumon étaient détachés, rôtis et mangés, pendant qu'on brûlait les cuisses offertes à la divinité.

les vœux qu'elle adressa à Neptune et qu'elle accomplit tous elle-même; ensuite, elle passa la double coupe à Télémaque, et le fils chéri d'Ulysse répéta la même prière. Quand ils eurent rôti les chairs supérieures et qu'ils les eurent tirées du feu, ils distribuèrent les parts, et firent un splendide festin. Dès qu'ils eurent apaisé la faim et la soif, Nestor, le cavalier de Gérénia, prit le premier la parole au milieu d'eux : « Maintenant que nos hôtes sont rassasiés de bonne chère, il convient mieux de les questionner et de leur demander qui ils sont. Étrangers, qui êtes-vous? D'où venez-vous à travers les plaines humides? Est-ce pour une affaire, ou bien errez-vous à l'aventure, comme font sur mer les pirates qui exposent leur vie et apportent le malheur aux étrangers? » Le sage Télémaque lui répondit alors avec assurance : car Minerve elle-même avait mis la confiance dans son cœur, pour qu'il l'interrogeât sur le compte de son père absent [et s'acquît une bonne renommée parmi les hommes.] « O Nestor, fils de Nélée, grande gloire des Grecs, tu demandes d'où nous sommes : je vais te le dire. Nous venons d'Ithaque, située au pied du Néion [1]. C'est une affaire privée, et non publique, dont j'ai à te parler. Je vais chercher des nouvelles de mon glorieux père, m'informer du divin et courageux Ulysse, qui, dit-on, combattit jadis avec toi, et renversa la ville des Troyens. Car tous les autres héros qui ont fait la guerre aux Troyens, nous savons en quel lieu chacun d'eux a subi une mort cruelle; mais le fils de Saturne a laissé la destinée d'Ulysse inconnue. En effet, nul ne peut dire avec certitude où il a péri, s'il a succombé sur le continent aux efforts de ses ennemis, ou s'il est mort dans la mer, au sein des flots d'Amphitrite. C'est pourquoi j'embrasse maintenant tes genoux

[1] Montagne située dans la partie septentrionale de l'ile d'Ithaque.

et te supplie de me raconter sa fin déplorable, soit que tu l'aies vue de tes propres yeux, soit que tu l'aies apprise de la bouche d'un autre guerrier errant comme lui : car sa mère l'enfanta malheureux entre tous. Ne va point me flatter par respect ou par compassion ; mais dis-moi bien comment tu as assisté à ce spectacle. Si jamais mon père, le vaillant Ulysse, t'a servi, comme il l'avait promis, en parole ou en action, au milieu de ce peuple troyen, où vous autres Grecs avez souffert tant de maux, souviens-t'en, je te conjure, aujourd'hui, et dis-moi l'exacte vérité. »

2. Nestor, le cavalier de Gérénia, lui répondit alors : « O mon ami, tu m'as remis en mémoire les souffrances que nous avons endurées chez ce peuple, nous autres fils des Grecs, au courage invincible, soit lorsque nous errions avec nos vaisseaux sur la mer brumeuse, à la recherche du butin, partout où nous conduisait Achille, soit lorsque nous combattions autour de la grande ville du roi Priam. C'est là que furent tués alors tous les plus braves : là est tombé le vaillant Ajax [1], et Achille [2], et Patrocle [3], comparable aux dieux par la sagesse de ses conseils ; là est tombé mon cher fils, aussi noble que brave, Antiloque [4], vite à la course et bon guerrier plus que personne. Nous avons souffert bien d'autres maux encore : quel est celui d'entre les hommes mortels qui pourrait les raconter tous ? Dusses-tu rester ici cinq ans, six ans même, à me demander tout ce que là-bas ont enduré de maux les nobles Grecs, que, fatigué de mon récit, tu retournerais avant la fin dans ta patrie. Car, durant neuf années nous

[1] Ajax, fils de Télamon, le plus brave des Grecs après Achille, disputa à Ulysse les armes de ce héros, et se tua de rage de ne les avoir point obtenues. (*Voyez*, chant XI, 9.) — [2] Achille mourut, percé d'une flèche empoisonnée, que lui décocha Pâris dont Apollon conduisait le bras. — [3] Sur la mort de Patrocle, Voyez, *Iliade*, chant XVI, 8. — [4] Antiloque, fils aîné de Nestor, fut tué par le roi des Éthiopiens, Memnon. (*Voyez* chant IV, 4.)

machinâmes la perte des ennemis, en les enveloppant dans toute sorte de ruses; et c'est à grand'peine que le fils de Saturne fit aboutir notre entreprise. Là, personne ne prétendit jamais s'égaler ouvertement au divin Ulysse en prudence : car ton père (puisque vraiment tu es issu de ce héros) l'emportait infiniment sur les autres par ses ruses de toute sorte. Je suis frappé de surprise en te regardant : car tu parles comme lui, et l'on ne saurait croire qu'un jeune homme eût un langage si conforme au sien. Là, tant que dura la guerre, nous ne fûmes jamais partagés de sentiment, Ulysse et moi, ni dans l'assemblée, ni dans le conseil; mais, animés tous deux du même esprit, nous cherchions avec réflexion et avec prudence tout ce qui devait être le plus avantageux aux Grecs. Cependant, quand nous eûmes saccagé la ville élevée de Priam, et que nous nous fûmes embarqués, un dieu dispersa les Grecs. Dès lors, Jupiter prépara aux Grecs, dans sa pensée, un funeste retour, parce que tous n'avaient été ni sages ni justes. C'est pourquoi beaucoup d'entre eux ont subi une affreuse destinée, victimes du courroux pernicieux de la déesse [1] aux yeux étincelants, fille d'un père tout-puissant, qui avait semé la discorde entre les deux Atrides. Or, ceux-ci ayant, sans réflexion et contre l'usage, convoqué en assemblée tous les Grecs, au soleil couchant (et les fils des Grecs y vinrent, appesantis par le vin), exposèrent pour quelle raison ils avaient assemblé le peuple. Alors donc Ménélas invita tous les Grecs à songer au retour sur le vaste dos de la mer; mais Agamemnon ne goûta pas du tout cet avis : car il voulait retenir l'armée et immoler des hécatombes sacrées, pour apaiser le terrible courroux de Minerve : l'insensé! il ignorait qu'il ne devait point la fléchir : car

[1] Minerve était irritée contre les Grecs, parce qu'Ajax avait outragé Cassandre, sa prêtresse.

l'esprit des dieux éternels ne change pas tout d'un coup. Ainsi les deux Atrides échangèrent là de rudes paroles; puis, les Grecs, aux belles cnémides, se levèrent en poussant une clameur immense : car ils hésitaient entre deux partis. Nous passâmes la nuit, en cet état, roulant dans notre esprit de fatals projets les uns contre les autres : car Jupiter apprêtait contre nous le fléau du malheur. Au retour de l'aurore, la moitié d'entre nous tira ses navires dans la mer divine, et embarqua ses trésors et les femmes, à la large ceinture : l'autre moitié de l'armée resta sur les lieux avec Agamemnon, fils d'Atrée et pasteur des peuples. Pour nous, qui étions parmi les premiers, une fois embarqués, nous levâmes l'ancre; et les vaisseaux voguaient très-vite : car un dieu avait aplani la mer immense. Arrivés à Ténédos [1], nous offrîmes aux dieux des sacrifices, impatients que nous étions de revoir notre patrie; mais Jupiter n'avait pas encore décidé notre retour. Ce dieu cruel suscita de nouveau parmi nous la discorde funeste. Les compagnons d'Ulysse, ayant fait rebrousser chemin à leurs mobiles vaisseaux, s'en retournèrent avec ce roi prudent et artificieux, pour plaire à Agamemnon, fils d'Atrée. Moi, je partis avec les navires qui m'avaient suivi, tous marchant de conserve, parce que j'avais le pressentiment des maux que nous préparait la divinité. Le vaillant fils de Tydée partit aussi, et excita ses compagnons à le suivre. Le blond Ménélas ne nous rejoignit que vers le soir, et nous trouva dans l'île de Lesbos [2] à délibérer sur notre long voyage, incertains que nous étions si nous devions passer au-dessus de la rocailleuse Chio [1], devant l'île de Psyria [3] que nous aurions laissée à gauche, ou passer au-dessous de Chio,

[1] Ile de la mer Égée, sur la côte de la Troade. — [2] Ile de la mer Égée, sur la côte d'Asie. — [3] Ile de la mer Égée, sur la côte d'Ionie. — [4] Petite île entre Lesbos et hio.

près du Mimas [1], exposé aux vents. Nous demandions au dieu [2] de faire paraître un signe à nos yeux : il nous l'envoya en effet, et nous ordonna de fendre le milieu de la mer, dans la direction de l'Eubée [3], afin de pouvoir éviter au plus tôt notre ruine. Cependant un vent sonore commença de souffler, et les navires, qui suivaient d'une course rapide les sentiers poissonneux, abordèrent dans la nuit à Géresse [4]. Alors nous plaçâmes sur le feu, en l'honneur de Neptune, plusieurs cuisses de taureaux, après avoir traversé la mer immense. Ce fut le quatrième jour que les compagnons de Diomède, dompteur de coursiers, mirent à la côte, dans Argos, leurs vaisseaux bien proportionnés; pour moi, je me dirigeai vers Pylos : car le vent favorable n'était point tombé encore, depuis le moment où un dieu l'avait fait souffler pour la première fois. Voilà comme je suis arrivé, mon cher enfant, sans rien apprendre : je ne sais pas du tout ni ceux des Grecs qui ont été sauvés, ni ceux qui ont péri. Tout ce que j'ai entendu raconter sans sortir de mon palais, je t'en instruirai et ne te cacherai rien. Ainsi l'on dit que les Myrmidons, habiles à manier la lance, et que conduisait le fils illustre du magnanime Achille [5], sont heureusement revenus; heureusement aussi est rentré Philoctète, le noble fils de Pæan. Idoménée a ramené en Crète tous ses compagnons qui avaient échappé à la guerre, sans que la mer lui en ait enlevé un seul. Quant au fils d'Atrée, vous avez ouï dire, malgré la distance, comment, à son arrivée, Égisthe trama son trépas lamentable; mais ce misérable a payé son forfait par un terrible châtiment :

[1] Promontoire de l'Asie Mineure, à l'est de Chio. — [2] Ce qui suit donne lieu de supposer que ce dieu est Neptune. — [3] Ile de la mer Égée, séparée de la Béotie par l'Euripe.— [4] Promontoire et port de l'Eubée : primitivement temple et bois sacré de Neptune. — [5] Néoptolème.

Il est heureux pour le héros qui meurt assassiné de laisser un fils après soi ! car celui-là [1] aussi a puni le meurtrier de son père, l'artificieux Égisthe, qui avait tué l'illustre auteur de ses jours. Et toi, mon ami (car je te vois beau et grand), sois vaillant, afin que la postérité parle de toi avec éloge. »

3. Le sage Télémaque lui répondit alors : « O Nestor, fils de Nélée, grande gloire des Grecs, Oreste a bien vengé son père, et les Grecs lui départiront une ample gloire, qui passera aux races à venir. Ah ! si les dieux me donnaient également le pouvoir de châtier la cruelle insolence de ces prétendants, qui m'outragent et trament des actions criminelles ! Mais les dieux ne m'ont point filé une semblable destinée, non plus qu'à mon père : je dois maintenant me résigner à tout. » Nestor, le cavalier de Gérénia, répondit ensuite : « O mon ami, que dis-tu là, et quel souvenir tu me rappelles ! on raconte en effet qu'un grand nombre de prétendants à la main de ta mère, réunis dans ton palais, malgré toi, t'accablent de maux. Dis-moi si c'est volontairement que tu te soumets, ou si les peuples du pays, en te haïssant, obéissent à la voix d'un dieu. Qui sait ? peut-être ton père, de retour dans Ithaque, les punira-t-il de leur violence, soit seul, soit de concert avec tous les Grecs. Car si Minerve, aux yeux étincelants, voulait te chérir, comme elle s'intéressait au glorieux Ulysse, au milieu de ce peuple troyen, où les Grecs enduraient tant de maux (car je n'ai jamais vu les dieux chérir un héros aussi ouvertement que Pallas-Minerve protégeait ton père), si Minerve, dis-je, voulait te témoigner la même affection, le même intérêt de cœur, plus d'un sans doute parmi ces prétendants ne songerait plus à l'hymen. » Le sage Télémaque reprit à

[1] Oreste, fils d'Agamemnon.

son tour : « O vieillard, je ne crois pas que cette parole s'accomplisse jamais : tu me parles d'un bonheur trop grand : j'en suis frappé de surprise. Non, je n'oserais espérer qu'une pareille chose arrive, lors même que les dieux y consentiraient. » Minerve, la déesse aux yeux étincelants, lui dit alors : « Télémaque, ah! quelle parole s'est échappée de tes lèvres! un dieu, si telle est sa volonté, peut aisément sauver un homme, même de loin. Pour moi, j'aimerais mieux, même après avoir souffert bien des maux, revenir dans ma patrie et voir le jour du retour, que de périr, en rentrant, dans mes foyers, comme est mort Agamemnon par la perfidie d'Égisthe et de sa propre femme. Mais les dieux eux-mêmes ne peuvent exempter de la mort, commune à tous, le héros qui leur est cher, lorsqu'une fois l'a voulu la Parque fatale, qui couche l'homme dans le tombeau. »

4. Le sage Télémaque lui répondit alors : « Mentor, ne parlons plus de cela, quelque affligés que nous soyons. Il n'est plus question de retour pour mon père; mais les Immortels l'ont depuis longtemps livré à la sombre Parque de la mort. Maintenant je veux adresser d'autres questions à Nestor : car il surpasse beaucoup les autres en justice et en prudence, et l'on dit qu'il a déjà régné sur trois générations d'hommes : aussi, quand je le regarde, je crois voir un des Immortels. O Nestor, fils de Nélée, dis-moi la vérité : comment est mort le fils d'Atrée, le puissant Agamemnon? où était Ménélas? quel piége lui a tendu le perfide Égisthe? car il a tué un héros bien plus vaillant que lui. Ménélas, absent d'Argos l'Achéenne[1], voyageait-il en quelque autre lieu, parmi les hommes, ce qui a enhardi l'assassin. » Nestor, le cava-

[1] Cette épithète sert à distinguer l'Argos, capitale de l'Argolide, de l'Argos Pélasgique, ville de Thessalie, soumise à la domination d'Achille.

lier de Gérénia, lui répondit ensuite : « Oui, mon enfant, je te dirai toute la vérité. La chose s'est passée en effet ainsi que tu le supposes. Si le fils d'Atrée, le blond Ménélas, à son retour de Troie, eût trouvé dans le palais Égisthe encore vivant, jamais on n'eût amassé sur lui la terre du tombeau ; mais les chiens et les oiseaux eussent déchiré son cadavre, gisant dans la plaine, loin de la ville ; et pas une des femmes grecques ne l'eût pleuré : car il avait commis un grand forfait. Tandis que nous restions là-bas à soutenir de nombreux combats, lui, tranquille au fond d'Argos, mère des coursiers, séduisait à loisir par ses paroles l'épouse d'Agamemnon. La noble Clytemnestre refusa d'abord de consentir à cet acte infâme : car elle avait l'âme vertueuse, et près d'elle était un aède, auquel le fils d'Atrée, en partant pour Troie, avait instamment recommandé de veiller sur sa femme. Mais, quand la volonté des dieux la força de succomber, Égisthe, alors, transporta l'aède dans une île déserte, où il l'abandonna pour être la proie des oiseaux ; puis, au gré de leur désir mutuel, il emmena Clytemnestre dans sa maison. Il brûla bien des cuisses sur les saints autels, suspendit bien des offrandes, des tissus, de l'or, pour prix du grand succès qu'il avait obtenu, et qu'il n'avait jamais espéré au fond du cœur. Cependant Ménélas et moi, unis par l'amitié, nous naviguions ensemble au sortir de Troie. Mais, lorsque nous arrivâmes à Sunium [1], promontoire sacré des Athéniens, Phœbus-Apollon attaqua et tua de ses douces flèches [2] le pilote de Ménélas, Phrontis, fils d'Onétor, qui tenait dans ses mains le gouvernail du vaisseau courant sur les flots : or, il n'avait pas son pareil parmi tous les

[1] Promontoire qui forme l'extrémité méridionale de l'Attique. — [2] Ces flèches sont appelées douces, parce qu'elles causaient une mort prompte et sans douleur. Les morts *douces* et soudaines étaient attribuées pour les hommes à Apollon, pour les femmes à Diane.

hommes pour gouverner un navire, quand se déchaînaient les tempêtes. Ménélas, tout impatient qu'il était de continuer sa route, s'arrêta dans ces parages, pour enterrer son compagnon et lui rendre les honneurs funèbres. Mais lorsqu'en courant sur la sombre mer avec ses vaisseaux creux, il eut atteint le cap élevé des Maléens [1], Jupiter, aux vastes regards, résolut de rendre le trajet difficile, et déchaîna le souffle des vents sonores; et les vagues s'enflèrent, énormes, pareilles à des montagnes. Alors le dieu, ayant dispersé les vaisseaux, poussa les uns vers la Crète, à l'endroit où habitaient les Cydoniens [2], sur les bords du Iardanus [3]. A l'extrémité de Gortyne [4], au milieu de la mer brumeuse, est une roche lisse et élevée, qui s'avance dans les flots : là, le Notus pousse de grandes vagues à gauche, sur le cap Phæstus; et un petit rocher arrête de grandes vagues. C'est là que vinrent échouer les navires : les hommes n'échappèrent qu'avec peine à la mort; mais les flots brisèrent les navires contre les écueils. Quant aux cinq autres vaisseaux, à la proue azurée, le vent et l'onde les portèrent jusqu'en Égypte. Tandis qu'il amassait dans ce pays de grands biens et de l'or, en visitant sur ses vaisseaux les peuples étrangers, Égisthe consomma en Argos ce forfait déplorable, en égorgeant le fils d'Atrée; et le peuple fut soumis à ses lois, et pendant cinq ans il régna sur l'opulente Mycènes; mais, la huitième année, revint d'Athènes [5], pour son malheur, le noble Oreste ; et celui-ci tua le meurtrier de son père, le perfide Égisthe, qui avait assassiné l'illustre auteur de ses jours. Oreste, après l'avoir immolé, offrit

[1] Ce cap est à l'extrémité de la presqu'île située entre les golfes Laconique et Argolique. — [2] Ils habitaient le nord-ouest de l'île de Crète. — [3] Rivière de Crète — [4] Ville de Crète. — [5] Suivant une autre tradition, adoptée par les poëtes tragiques, Oreste, sauvé par Électre, avait été en Phocide, chez le père de Pylade.

aux Argiens le repas des funérailles de sa détestable mère et du lâche Égisthe. Ce fut ce jour-là qu'arriva Ménélas, habile à pousser le cri de guerre, apportant beaucoup de richesses, autant que ses vaisseaux pouvaient en contenir. Toi, mon ami, n'erre pas trop longtemps loin de ta demeure, laissant tes biens, dans ton palais, à la merci de ces hommes si arrogants : crains qu'ils ne consument tout ton avoir, après s'être partagé tes richesses, et que tu n'aies fait un voyage inutile. Mais je t'invite et t'engage à te rendre auprès de Ménélas : car il n'y a pas longtemps qu'il est arrivé de ces régions lointaines, d'où n'espérerait pas revenir tout homme que les tempêtes auraient d'abord égaré sur une si vaste mer, et d'où les oiseaux eux-mêmes ne reviennent pas en une année : tant le trajet est long et difficile. Pars donc maintenant avec ton vaisseau et tes compagnons; si tu veux faire la route par terre, je mets à ta disposition un char et des chevaux; mes fils sont là, qui te conduiront jusqu'à la divine Lacédémone, chez le blond Ménélas. Supplie-le de te dire la vérité : il ne te fera pas de mensonge : car il est doué d'une grande sagesse. »

5. Il dit; et le soleil se coucha, et les ténèbres survinrent. Minerve, la déesse aux yeux étincelants, leur adressa alors la parole : « O vieillard, tu as parlé comme il faut. Mais, allons, coupez les langues des victimes, et mélangez le vin, afin qu'après avoir fait des libations à Neptune et aux autres Immortels, nous allions nous coucher : car il en est temps : déjà la lumière a fait place aux ténèbres; il ne convient pas de rester plus longtemps assis au sacrifice des dieux : il faut se retirer. » La fille de Jupiter ayant ainsi parlé, on obéit à sa voix. Des hérauts versèrent l'eau sur leurs mains, et des jeunes gens remplirent les cratères d'un vin qu'ils distribuèrent à tous, en buvant les premiers à chaque coupe; ils jetèrent les

langues dans le feu, et, debout, versèrent le vin sur la flamme. Quand ils eurent achevé les libations et bu au gré de leur désir, alors donc Minerve et Télémaque, semblable aux dieux, s'apprêtèrent tous deux à retourner au vaisseau creux; mais Nestor, pour les retenir, leur parla en ces termes : « Que Jupiter et les autres dieux immortels ne permettent pas que vous me quittiez pour gagner votre rapide vaisseau, comme si j'étais un homme entièrement dépourvu de hardes, pauvre et n'ayant chez lui ni tapis ni couvertures où lui-même et ses hôtes puissent dormir mollement. Au contraire, j'ai des tapis et de belles couvertures. Jamais le fils chéri d'un héros tel qu'Ulysse ne couchera sur le tillac d'un vaisseau, tant que je vivrai, et que je laisserai, après moi, des fils pour accueillir tous les hôtes qui entreront dans ma demeure. » Minerve, la déesse aux yeux étincelants, lui répondit alors : « C'est bien dit à toi, cher vieillard. Télémaque doit t'obéir : c'est de beaucoup le plus sage parti. Qu'il te suive donc maintenant, pour dormir dans ton palais : moi, je retourne au vaisseau noir, pour encourager nos compagnons et leur donner mes ordres. Je me glorifie d'être plus âgé qu'eux tous : les autres sont des jeunes gens, du même âge que le magnanime Télémaque, et l'ont suivi par affection. Je vais donc passer cette nuit dans le vaisseau noir, et, dès l'aurore, je partirai pour le pays des magnanimes Caucones[1], où m'appelle une dette qui n'est ni récente, ni modique. Pour toi, puisque Télémaque est entré dans ta demeure, fais-le partir avec un char et l'un de tes fils; donne-lui ceux de tes chevaux qui sont les plus légers à la course et les plus vigoureux. » Après avoir ainsi parlé, Minerve, aux yeux étincelants, disparut sous la forme

[1] Ils habitaient la Triphylie, dans la partie la plus méridionale de l'Élide.

d'une orfraie : tous les assistants furent saisis d'effroi; et Nestor, plein d'admiration, à la vue de ce prodige, saisit la main de Télémaque, prit la parole et lui dit : « O mon ami, je ne présume pas que tu deviennes jamais pervers et lâche, puisque, si jeune, tu as déjà des dieux pour conducteurs. Quelle autre divinité serait-ce, en effet, parmi les habitants de l'Olympe, sinon la fille de Jupiter, la meneuse de butin, Tritogénie[1], qui honorait aussi ton valeureux père entre tous les Grecs. Eh bien! reine, sois-nous propice, et donne-moi une gloire brillante, à moi, à mes enfants et à ma vénérable épouse[2]. De mon côté, je t'immolerai une génisse d'un an, au large front, indomptée et que personne n'aura encore soumise au joug : je te l'immolerai, après lui avoir doré les cornes. »

6. Telle fut sa prière; et Pallas-Minerve l'exauça. Ensuite Nestor, le cavalier de Gérénia, précédant ses fils et ses gendres, retourna dans son beau palais. Arrivés à la magnifique demeure du roi, ils s'assirent en ordre sur des fauteuils et sur des siéges. A peine furent-ils entrés, que le vieillard mélangea pour eux dans le cratère un vin, doux à boire, conservé depuis onze ans dans un vase dont une intendante brisa le couvercle. Le vieillard mélangea donc ce vin dans le cratère, et, faisant des libations, il adressa une fervente prière à Minerve, fille de Jupiter qui porte l'égide. Quand ils eurent achevé les libations et bu au gré de leur désir, ils allèrent se coucher, chacun dans son appartement. Nestor, le cavalier de Gérénia, fit dresser là, pour Télémaque, le fils chéri du divin Ulysse, un lit percé à jour, sous le portique retentissant : auprès de lui reposa Pisistrate, chef des guerriers, habile à manier la lance, le seul des enfantsde sa maison qui ne fût pas marié. Quant à Nestor, il dormit dans la partie la plus reculée de

[1] Voyez *Iliade*, chant IV, page 89. — [2] Elle s'appelait Eurydice.

sa demeure élevée, où la reine, son épouse, lui avait préparé son lit et sa couche. Quand parut la fille du matin, l'Aurore aux doigts de rose, Nestor, le cavalier de Gérénia, s'élança hors de sa couche, et, sortant du palais, alla s'asseoir sur des pierres polies, blanches et frottées d'huile, qui étaient devant les portes élevées[1]. C'est là que s'asseyait jadis Nélée[2], comparable aux dieux pour la sagesse de ses conseils; mais, dompté par la Parque, il était déjà descendu chez Pluton. Nestor de Gérénia, le rempart des Grecs, s'assit alors en cet endroit, son sceptre dans la main. Autour de lui se rassemblèrent ses fils, sortis de leurs appartements, Échéphron, Stratius, Persée, Arétus et Thrasymède, égal aux dieux : le sixième, le héros Pisistrate, vint ensuite se joindre à eux. Ils amenèrent Télémaque, semblable aux dieux, et le placèrent à leurs côtés. Alors Nestor, le cavalier de Gérénia, leur adressa le premier la parole : « Hâtez-vous, mes chers enfants, d'exécuter ma volonté, afin que je me rende propice, avant tous les autres dieux, Minerve, qui m'est apparue, sous une forme sensible, au splendide festin de Neptune. Que l'un de vous aille aux champs, et dise au bouvier de m'amener au plus vite une génisse. Qu'un autre aille au noir vaisseau du magnanime Télémaque chercher tous ses compagnons, et qu'il n'en laisse que deux. Un troisième ordonnera au doreur Laercée de venir ici, pour dorer les cornes de la génisse. Quant à vous autres, restez tous ici, et dites aux servantes de la maison de préparer un festin dans mon superbe palais, et d'apporter du bois et une eau limpide. » Il dit, et tous s'empressèrent de lui obéir. La génisse arriva des champs;

[1] « C'était sur ces pierres, placées à la porte des palais, que s'asseyaient les rois dans les occasions solennelles, et surtout lorsqu'ils rendaient la justice. Dans la Bible, les assemblées des juges se tiennent toujours aux portes de la ville. » Dugas-Montbel. — [2] Père de Nestor.

les compagnons du magnanime Télémaque arrivèrent du vaisseau rapide, aux flancs égaux; l'ouvrier vint aussi, tenant dans ses mains ses outils d'airain, instruments de son art, l'enclume, le marteau, les tenailles, faites avec art, avec lesquelles il travaillait l'or; Minerve vint également, pour assister au sacrifice. Le vieux cavalier, Nestor, donna l'or à l'ouvrier, qui le façonna et l'appliqua sur les cornes de la génisse, afin que la déesse prît plaisir à voir cette offrande. Stratius et le divin Échéphron amenèrent la génisse par les cornes; Arétus, venant du palais, leur apporta l'eau lustrale dans un bassin, orné de fleurs; de l'autre main, il portait l'orge mondé dans une corbeille; le belliqueux Thrasymède se tenait près de la victime, tenant à la main une hache acérée, pour la frapper; enfin, Persée avait le vase destiné à recueillir le sang. Alors le vieux cavalier, Nestor, commença par répandre l'eau lustrale et l'orge sacrée; puis, il adressa de nombreuses prières à Minerve, en jetant dans le feu les poils de la tête. Ils n'eurent pas plutôt achevé leurs prières et répandu l'orge sacrée, que le fils de Nestor, le magnanime Thrasymède, s'approcha de la victime et frappa : la hache coupa les nerfs du cou et brisa les ressorts de la vie : alors les filles de Nestor, ses brus et sa vénérable épouse, Eurydice, l'aînée des filles de Clyménus, poussèrent le cri accoutumé[1]. Ensuite ils soulevèrent la génisse, étendue sur la terre aux larges voies, et Pisistrate, chef des guerriers, l'égorgea sur-le-champ. Quand le sang noir eut cessé de couler, et que la vie eut abandonné le corps, ils dépecèrent aussitôt l'animal; ensuite, ils détachèrent les cuisses entières, selon le rite, les enveloppèrent d'une double couche de graisse, et jetèrent par-

[1] S'il faut en croire Eustathe, c'était un usage consacré de crier ὀλολοί (d'où ὀλολύζω), quand la victime était frappée : on croyait par là obtenir un présage favorable. *Voyez* Hérodote, IV, 189.

dessus des morceaux de chair crue. Le vieillard les brûla sur des bûchettes de bois sec et les arrosa d'un vin plein de feu; près de lui, des jeunes gens tenaient des fourches à cinq pointes. Les cuisses consumées, quand ils eurent mangé les entrailles, ils coupèrent le reste en menus morceaux, qu'ils embrochèrent et firent rôtir en tenant dans leurs mains les broches aiguës[1]. Cependant la plus jeune des filles de Nestor, fils de Nélée, la belle Polycaste, conduisit Télémaque au bain. Après qu'elle l'eut baigné, et frotté d'huile grasse, elle le revêtit d'une tunique et d'un beau manteau; puis, le fils d'Ulysse, sortant du bain, semblable par la taille aux Immortels, vint prendre place auprès de Nestor, pasteur des peuples. Les viandes rôties et retirées du feu, ils s'assirent pour manger; et d'excellents serviteurs se levèrent et versèrent le vin dans des coupes d'or.

7. Lorsque la faim et la soif furent apaisées, Nestor, le cavalier de Gérénia, leur adressa le premier la parole : « Allons, mes fils, amenez pour Télémaque les chevaux à la belle crinière, et attelez-les au char, afin qu'il accomplisse son voyage. » Il dit; eux, dociles à sa voix, s'empressèrent d'obéir : ils attelèrent rapidement au char les rapides coursiers. L'intendante y déposa le pain, le vin et les aliments que consomment les rois, nourrissons de Jupiter. Télémaque monta dans le char magnifique, et le fils de Nestor, Pisistrate, chef des guerriers, montant à côté de lui, prit les rênes dans ses mains, et fouetta pour lancer les chevaux, qui volèrent avec ardeur dans la plaine et s'éloignèrent des remparts élevés de Pylos. Durant tout le jour, ils secouèrent le joug qui les rassemblait. Le soleil se coucha et tous les sentiers s'obscurcirent. Ils arrivèrent à Phères[2], dans le palais de Dioclès,

[1] *Voir*, pour les détails de ce sacrifice, *Iliade*, I, page 21, notes 1, 2, 3, 4. — [2] Ville de Messénie, sur le fleuve Nédon.

fils d'Orsiloque, issu lui-même d'Alphée. Ils y passèrent la nuit, et Dioclès leur servit les dons de l'hospitalité. Quand parut la fille du matin, l'Aurore aux doigts de rose, ils attelèrent les chevaux, montèrent dans le char élégamment façonné [et sortirent du vestibule et du portique retentissant]. Pisistrate fouetta, pour lancer les coursiers, qui volèrent avec ardeur et entrèrent dans la plaine féconde. Ensuite ils arrivèrent au terme du voyage : tant les chevaux les emportaient avec rapidité. Le soleil se coucha, et tous les sentiers s'obscurcirent.

CHANT IV

ARGUMENT

1. Télémaque et Pisistrate arrivent à Lacédémone au moment où Ménélas célébrait le double hymen de son fils et de sa fille. Le fils d'Atrée les accueille avec bonté et les fait asseoir au banquet. — 2. Télémaque admire les richesses étalées dans le palais; Ménélas lui répond que c'est au prix de bien des souffrances qu'il les a acquises : de tous les héros qui ont combattu avec lui sous les murs de Troie, il n'en est pas qu'il regrette autant qu'Ulysse; nul ne sait s'il vit ou s'il est mort. Au seul nom de son père, Télémaque verse des larmes. — 3. Hélène survient, et croit reconnaître le fils d'Ulysse ; Pisistrate confirme ce soupçon. Ménélas leur fait part des projets qu'il avait formés pour témoigner à Ulysse sa reconnaissance : en l'écoutant, tous fondent en larmes. — 4. Pisistrate est d'avis qu'on renvoie au lendemain ces tristes entretiens. Hélène mêle au vin des convives un breuvage qui procure l'oubli et la joie. Ménélas et Hélène, à son tour, vantent le courage et la prudence d'Ulysse. — 5. Après le repas, chacun se retire. Le lendemain Ménélas demande à Télémaque pourquoi il est venu à Lacédémone : Télémaque le supplie de lui donner des nouvelles d'Ulysse. Ménélas lui raconte comment il a été sauvé par la fille de Protée. Le dieu marin lui a appris la mort d'Ajax et celle d'Agamemnon : quant à Ulysse. il vit, mais Calypso l'arrête dans son île. Ménélas essaye vainement de retenir Télémaque. — 6. Les prétendants prennent la résolution de tendre des embûches à Télémaque à son retour de Lacédémone. — 7. Le héraut Médon avertit Pénélope du projet des prétendants. — 8. Désespoir de Pénélope. Euryclée lui conseille d'invoquer Minerve. — 9. Antinoüs s'embarque avec vingt hommes déterminés. — 10. Minerve envoie à Pénélope endormie un fantôme semblable à Iphthimé sa sœur, et qui rassure Pénélope sur le sort de Télémaque. — 11. Les prétendants se mettent en embuscade dans l'île d'Astéris.

1. Arrivés à la vallée qu'occupe la spacieuse Lacédé-

mone, ils se dirigèrent vers le palais du glorieux Ménélas: ils le trouvèrent qui offrait à de nombreux amis, dans sa maison, le repas des noces de son fils et de sa noble fille[1]. Il envoyait celle-ci au rejeton d'Achille, fléau des guerriers : c'est à Troie que pour la première fois il avait promis et juré de la lui donner; et les dieux accomplissaient alors leur hymen. Ménélas allait donc l'envoyer avec des chevaux et des chars à la ville fameuse des Myrmidons[2], où régnait Néoptolème. Il avait fait venir de Sparte la fille d'Alector, pour l'unir à son fils, le vaillant Mégapenthès, qu'il avait eu, dans un âge avancé, d'une esclave : car les dieux ne donnèrent plus d'enfant à Hélène, depuis le jour où elle mit au monde l'aimable Hermione, aussi belle que Vénus, la toute d'or. [C'est ainsi que dans le vaste palais, à la voûte élevée, les voisins et les amis du glorieux Ménélas se livraient à la joie du festin; et, parmi eux, chantait un aède divin, qui jouait de la lyre; et, tandis qu'il préludait à son chant, deux bateleurs pirouettaient au milieu de l'assemblée.] A ce moment, le héros Télémaque et l'illustre fils de Nestor s'arrêtèrent, eux et leurs chevaux, devant les portes du palais. Le puissant Étéonée[3], serviteur empressé du glorieux Ménélas, accourut et les vit : il traversa le palais, pour en porter la nouvelle au pasteur des peuples; et, s'approchant, il lui adressa ces paroles ailées : « Voici deux étrangers, ô Ménélas, nourrisson de Jupiter : tous les deux semblent issus du grand Jupiter. Mais dis-moi si nous devons dételer leurs rapides coursiers, ou les adresser à un autre, pour qu'il les reçoive en ami. » Le blond Ménélas, plein de colère, lui répondit : « Tu n'as point été sot jusqu'à ce

[1] Hermione. Suivant une tradition postérieure, elle avait été fiancée à Oreste, qui tua Néoptolème et épousa Hermione. — [2] Phthie. — [3] Étéonée, quoique serviteur, avait l'autorité sur les esclaves de Ménélas, ce qui justifie l'épithète de *puissant*.

jour, Etéonée, fils de Boëthoüs; mais aujourd'hui, tu ne dis que des sottises, comme un enfant. Nous-mêmes, ce n'est qu'après avoir goûté souvent les mets de l'hospitalité chez les autres hommes, que nous sommes arrivés en ces lieux : et puisse Jupiter mettre désormais un terme à nos souffrances! Va donc dételer les chevaux de ces étrangers, et introduis-les pour qu'ils fassent bonne chère. » Il dit; Etéonée s'élança hors du palais, et ordonna aux autres serviteurs empressés de le suivre. Ils dételèrent les chevaux qui suaient sous le joug, les attachèrent devant les râteliers, et leur apportèrent de l'épeautre mêlé avec de l'orge blanche; ils remisèrent le char contre le mur tout resplendissant : puis, ils introduisirent les hôtes dans l'auguste demeure. Eux, contemplaient avec admiration la maison du roi, nourrisson de Jupiter : tel est, en effet, l'éclat brillant du soleil ou de la lune, telle était la splendeur du palais, à la voûte élevée, du glorieux Ménélas. Quand ils eurent rassasié leurs yeux de ce spectacle, ils montèrent dans des baignoires bien polies, où ils se baignèrent. Après que des servantes les eurent lavés, frottés d'huile, et revêtus ensuite de tuniques et de manteaux moelleux, ils vinrent s'asseoir sur des siéges auprès de Ménélas, fils d'Atrée. Alors une servante, apportant l'eau pour laver les mains, la versa d'une belle aiguière d'or dans un bassin d'argent pour qu'ils se lavassent, et plaça devant eux une table bien polie. La vénérable intendante vint leur apporter du pain, et leur servit une foule de mets, sans ménager les provisions. [L'écuyer tranchant prit dans ses mains et leur servit des plats de viandes de toute sorte, et mit près d'eux des coupes d'or.] Cependant le blond Ménélas prenant par la main ses deux hôtes, leur dit : « Prenez de la nourriture, et réjouissez-vous. Votre repas achevé, nous vous demanderons alors qui vous êtes. Car vos parents ne sont

point d'une race obscure; mais vous êtes issus des rois, nourrissons de Jupiter et qui portent le sceptre : des gens de rien ne sauraient avoir des enfants tels que vous. » A ces mots, il prit dans ses mains et plaça devant eux le dos succulent d'un bœuf rôti, qu'on lui avait servi, comme la part d'honneur; eux, avancèrent les mains vers les mets préparés et placés devant eux.

2. Quand la faim et la soif furent apaisées, alors Télémaque adressa la parole au fils de Nestor, en se penchant vers lui, pour n'être pas entendu des autres convives : « Vois, fils de Nestor, si cher à mon cœur, quel éclat jettent dans ces demeures sonores et l'airain, et l'or, et l'électrum, et l'argent, et l'ivoire! Tel est sans doute, à l'intérieur, le palais de Jupiter Olympien. Que de merveilles! je suis frappé d'admiration à cette vue. » Le blond Ménélas l'avait entendu parler; et, élevant la voix, il leur adressa ces paroles ailées : « Chers enfants, nul parmi les mortels ne saurait le disputer à Jupiter : car son palais et ses biens sont immortels. Entre les hommes, les uns m'égalent en richesses, les autres ne m'égalent pas. D'ailleurs, c'est après avoir beaucoup souffert, après avoir longtemps erré, que je les ai rapportées dans mes vaisseaux; et je ne suis revenu qu'au bout de huit ans. J'ai visité dans mes courses errantes Chypre, la Phénicie, l'Égypte, l'Éthiopie, Sidon [1], les Érembes [2], et la Libye, où les agneaux naissent avec des cornes, où les brebis mettent bas trois fois dans le cours d'une année. Là, ni le maître, ni le berger ne manquent jamais ni de fromage, ni de viande, ni d'un lait délectable : les brebis y fournissent toute l'année du lait à traire. Tandis que j'errais dans ces contrées, et amassais de grands biens, un

[1] Ville de Phénicie. — [2] Ils habitaient à l'ouest de l'Égypte, dans l'Arabie.

autre [1] a tué mon frère en secret et à l'improviste, par la trahison d'une épouse pernicieuse. Aussi ne suis-je point heureux de posséder de telles richesses. Vos pères, quels qu'ils soient, doivent vous avoir appris tout cela : car j'ai souffert bien des maux, et j'ai vu ruiner une maison [2] florissante, qui renfermait de nombreux et riches trésors. Que je voudrais, au sein de ce palais, n'en posséder que la troisième partie, et voir sains et saufs tous les guerriers qui périrent alors dans la vaste Troie, loin d'Argos, mère des coursiers! Je me lamente et je pleure sur eux tous également (bien souvent assis au fond de mon palais, tantôt je soulage mon cœur à gémir, tantôt aussi je fais trêve à mes regrets : car on se lasse vite de la douleur amère); mais, quel que soit mon chagrin, je pleure moins sur tous ces héros ensemble que sur un seul, dont le souvenir me rend le sommeil et la nourriture odieuse : car aucun des Grecs n'a souffert autant de maux qu'Ulysse en a souffert et supporté. Nous étions donc destinés, lui au malheur, et moi à la douleur inconsolable que me cause son absence prolongée! Nous ne savons même pas s'il vit ou s'il est mort. Tous les siens le pleurent sans doute, et le vieux Laërte, et la prudente Pénélope, et Télémaque, qu'il a laissé bien jeune encore dans son palais. » Il dit; et ses paroles firent gémir Télémaque sur le sort de son père. Des larmes tombèrent de ses paupières jusqu'à terre, au nom de son père, et, avec ses deux mains, il tint son manteau de pourpre élevé devant ses yeux. Ménélas le reconnut; et il délibéra en lui-même et dans son esprit, s'il le laisserait parler de son père, ou s'il le questionnerait d'abord et l'interrogerait en détail.

3. Tandis qu'il roulait ces pensées en lui-même et dans son esprit, Hélène, semblable à Diane au fuseau

[1] Égisthe. — [2] Parle-t-il ici de sa propre maison ou de celle de Priam? *Grammatici certant.*

d'or, descendit de son appartement parfumé et aux lambris élevés. Adrasté lui présenta un siége élégant; Alcippe lui apporta un tapis d'une laine moelleuse, et Phylo une corbeille d'argent, présent d'Alexandre, épouse de Polybe, qui habitait à Thèbes, en Égypte, où les palais regorgent de richesses. Polybe avait donné à Ménélas deux baignoires d'argent, deux trépieds et dix talents d'or. De son côté, Alcandre fit à Hélène de magnifiques présents, une quenouille d'or, et une corbeille ovale, en argent, dont les bords étaient couronnés d'or. La suivante Phylo déposa donc auprès d'Hélène cette corbeille, pleine de fils bien filés, et sur laquelle était étendue la quenouille entourée de laine violette. Elle s'assit sur son siége, les pieds appuyés sur un escabeau, et interrogea aussitôt son époux en ces termes : « Savons-nous, ô Ménélas, nourrisson de Jupiter, qui prétendent être ces étrangers venus dans notre demeure? Vais-je me tromper ou dire la vérité? mon cœur m'ordonne de parler. Non, je ne sache point avoir vu d'homme ni de femme qui ressemblât à un autre, autant que ce jeune homme ressemble au fils du magnanime Ulysse, à Télémaque, que ce héros laissa encore enfant dans son palais, lorsque, à cause de moi, femme impudique, les Grecs vinrent sous les murs de Troie, projetant une guerre hardie. » Le blond Ménélas, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Ma pensée, en ce moment, femme, est conforme à la tienne. Tels sont, en effet, les pieds du héros, telles ses mains, et son coup d'œil, et sa tête, et la chevelure qui la couronne. Et quand tout à l'heure, en parlant d'Ulysse, je rappelais tous les maux qu'il a endurés pour moi, alors des larmes amères ont mouillé les paupières de ce jeune homme, et il a tenu son manteau de pourpre élevé devant ses yeux. » Le fils de Nestor, Pisistrate, prit alors la parole : « Fils d'Atrée, Ménélas, nourrisson de Jupiter et chef des peu-

ples : tu vois effectivement le fils d'Ulysse, ainsi que tu le dis. Mais il est modeste, et craint dans son âme, en venant ici pour la première fois, de proférer des paroles inconsidérées devant toi, dont la voix nous charme comme celle d'un dieu. Nestor, le cavalier de Gérénia, m'a chargé de l'accompagner : car il désiraît te voir, pour que tu le conseillasses sur ce qu'il doit dire ou faire. L'enfant, dont le père est absent, souffre bien des maux dans sa demeure, lorsqu'il n'a personne autre pour le défendre. C'est ce qui arrive aujourd'hui à Télémaque : son père est absent, et nul parmi le peuple n'est disposé à le protéger contre le malheur. » Le blond Ménélas, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Grands dieux ! le voilà donc dans ma maison le fils de l'homme qui a subi tant d'épreuves pour ma cause, et que je croyais traiter, à son arrivée, avec plus de cordialité que le reste des Grecs, si Jupiter Olympien, aux vastes regards, n'avait point fermé le retour à nos rapides vaisseaux ! Pour lui, j'aurais fait évacuer une de ces villes qui m'entourent et sont soumises à mon sceptre ; je l'aurais installé dans le pays d'Argos, et je lui aurais construit un palais, où il serait venu d'Ithaque se fixer avec ses trésors, son fils et tous ses peuples. Là, nous nous serions visités souvent, et rien n'aurait troublé notre amitié et notre joie, jusqu'à ce que les noires ombres de la mort nous eussent enveloppés. Mais un dieu lui-même devait nous envier ce bonheur, puisqu'à cet infortuné seul il a interdit le retour. » Il dit ; et ses paroles les attendrirent tous : Hélène l'Argienne, issue de Jupiter, se mit à pleurer ; Télémaque pleura, ainsi que Ménélas, fils d'Atrée ; le fils de Nestor ne put non plus retenir ses larmes, en songeant au fond du cœur à l'irréprochable Antiloque, immolé par l'illustre fils de la brillante Aurore. Plein de ce souvenir, il adressa à Ménélas ces paroles ailées :

4. « Fils d'Atrée, le vieux Nestor disait souvent que tu étais le plus prudent des mortels, toutes les fois que nous venions à parler de toi [dans son palais, et que nous discourions ensemble]. Écoute-moi donc aujourd'hui, si la chose est possible : les lamentations, à table, sont pour moi sans charmes. Mais, quand paraîtra l'Aurore, fille du matin, je ne trouve point mauvais du tout qu'on pleure alors les mortels qui ne sont plus et qui ont accompli leur destinée : le seul honneur qu'on puisse rendre aux misérables mortels, c'est de se couper les cheveux et de verser des larmes. Moi aussi, j'ai perdu un frère, qui n'était pas le plus lâche des Grecs : tu dois le savoir : moi, je ne l'ai jamais rencontré ni vu; mais on dit qu'il surpassait les autres et par sa vitesse à la course et par sa vaillance dans les combats. » Le blond Ménélas, prenant la parole à son tour, lui répondit : « O mon ami, tu viens de dire ce que pourrait dire et faire l'homme le plus sage et qui serait ton aîné. On voit bien quel est ton père, aux sages discours que tu tiens. On reconnaît aisément la postérité de l'homme auquel le fils de Saturne a filé une heureuse destinée au moment de sa naissance et de son mariage. C'est ainsi qu'aujourd'hui il a donné à Nestor un bonheur constant et non interrompu, a voulu qu'il vieillît doucement au sein de son palais, et que ses fils fussent avisés et habiles à manier la lance. Pour nous, cessons de pleurer, comme nous faisions auparavant; reprenons notre repas, et qu'on verse l'eau sur nos mains; au retour de l'aurore, Télémaque et moi nous causerons et discourrons ensemble. » Il dit; et Asphalion, serviteur empressé du glorieux Ménélas, versa l'eau sur leurs mains; et ils étendirent les mains vers les mets préparés et servis devant eux. Alors Hélène, la fille de Jupiter, s'occupa d'un autre soin : elle jeta dans le vase où ils puisaient le vin un suc magique, propre à calmer la douleur et la colère, et qui

fait oublier tous les maux. Quiconque en a bu, lorsqu'une fois on l'a mêlé dans le cratère, ne verse pas une seule larme durant tout le jour, quand même son père et sa mère seraient morts, quand même son frère et son fils chéri seraient égorgés avec l'airain, en sa présence et sous ses propres yeux. Telles étaient l'efficacité et la vertu du breuvage que possédait la fille de Jupiter : elle le tenait de l'Égyptienne Polydamna, épouse de Thon [1] : car, dans ce pays, la terre fertile produit une foule de plantes dont beaucoup sont salutaires et beaucoup aussi pernicieuses ; tous les hommes y sont habiles médecins plus que partout ailleurs, parce qu'ils sont issus de Péon [2]. Lorsque Hélène eut mêlé ce breuvage dans le cratère, et ordonné qu'on versât le vin, elle prit de nouveau la parole en ces termes : « Fils d'Atrée, Ménélas, nourrisson de Jupiter, et vous, enfants de héros valeureux (car le grand Jupiter dispense tour à tour les biens et les maux, et son pouvoir n'a pas de bornes) ; festinez-donc présentement, assis dans nos demeures, et récréez-vous à converser : car je vais faire un récit intéressant. Je ne saurais raconter ni même citer tous les travaux de l'intrépide Ulysse ; mais je rappellerai seulement l'entreprise que ce vaillant héros hasarda et exécuta chez le peuple troyen, où les Grecs ont souffert tant de maux. Il se meurtrit le corps de blessures honteuses; et, les épaules couvertes de misérables haillons, il pénétra, pareil à un esclave, dans la ville spacieuse des ennemis : caché sous ce déguisement, on l'eût pris pour un mendiant, lui qui n'était rien moins qu'un mendiant sur les vaisseaux des

[1] Il résidait près de Canope, vers l'embouchure la plus occidentale du Nil. — [2] Le médecin des dieux : il guérit Mars et Pluton blessés. Il ne faut pas le confondre avec Apollon, auquel Homère n'attribue pas l'art de guérir

Grecs. Il entra donc en cet état dans la ville des Troyens : tous le méconnurent; moi seule devinai qui il était, et le questionnai; mais lui, usant d'adresse, évitait de me répondre. Cependant, lorsque je l'eus baigné, frotté d'huile et revêtu d'autres habits, quand je lui eus juré par un serment redoutable de ne point découvrir Ulysse aux Troyens, avant qu'il fût arrivé jusqu'aux rapides vaisseaux et aux tentes, alors il m'expliqua toute la pensée des Grecs. C'est après avoir tué avec l'airain, au large tranchant, une foule de Troyens, qu'il alla retrouver les Grecs, et leur rapporter de nombreux renseignements. Tandis que toutes les Troyennes poussaient des cris de désespoir, mon cœur était dans la joie : car j'avais changé d'idée et j'aspirais déjà à retourner dans mes foyers : je déplorais l'erreur fatale où m'avait jetée Vénus, le jour où elle me conduisit là, loin de ma chère patrie, après m'avoir séparée de ma fille, du lit nuptial, et de mon époux, qui ne le cède à personne ni pour la sagesse ni pour la beauté. » Le blond Ménélas, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Oui, tout ce que tu as dit là, femme, est conforme à la vérité. J'ai connu l'esprit et les pensées d'un grand nombre de héros, et j'ai parcouru bien des contrées; mais je n'ai encore vu de mes yeux personne dont le cœur fût comparable à celui de l'intrépide Ulysse. Que n'a-t-il point hasardé et fait ce vaillant guerrier dans le cheval de bois où s'étaient renfermés les plus braves des Grecs, préparant la perte et le trépas des Troyens. Tu vins ensuite en cet endroit : un dieu sans doute avait conduit tes pas, qui voulait combler de gloire les Troyens; Déiphobe, semblable aux dieux, t'avait accompagnée. Trois fois tu fis le tour de la machine creuse, en y portant les mains, et tu appelais par leur nom les chefs des Grecs, en imitant la voix de leurs épouses; le fils de Tydée, le divin Ulysse et moi, assis au milieu des

Grecs, nous entendîmes tes paroles. Diomède et moi nous brûlions tous deux de nous élancer au dehors ou de te répondre de l'intérieur; mais Ulysse nous retint et modéra notre ardeur. [Alors tous les autres fils des Grecs demeurèrent silencieux : seul, Anticlus voulait t'adresser la parole; mais Ulysse lui ferma constamment la bouche avec ses fortes mains, et sauva ainsi tous les Grecs : il ne le lâcha point que Pallas-Minerve ne t'eût éloignée.] »

5. Le sage Télémaque lui répondit : « Fils d'Atrée, Ménélas, nourrisson de Jupiter et chef des peuples, tu accrois ma douleur : car ces exploits n'ont pu garantir mon père contre la triste mort, et ne l'eussent point garanti, quand même il aurait eu un cœur de fer. Mais allons, conduisez-nous à notre couche, afin que nous goûtions les charmes du sommeil. » Il dit; Hélène l'Argienne ordonna à ses femmes de dresser des lits sous le portique, d'étendre de beaux tissus de laine, teints en pourpre, de les recouvrir avec des tapis, et de placer par-dessus des couvertures d'un épais tissu pour s'envelopper la nuit. Les femmes sortirent de la demeure, un flambeau dans les mains, et elles dressèrent les lits; un héraut conduisit les étrangers. Le héros Télémaque et l'illustre fils de Nestor couchèrent ainsi sous le portique du palais; le fils d'Atrée alla dormir dans la partie la plus retirée de son palais élevé; Hélène, au large voile, Hélène noble entre toutes les femmes, se coucha à ses côtés. Quand parut la fille du matin, l'Aurore aux doigts de rose, Ménélas, habile à pousser le cri de guerre, s'élança hors de sa couche, après s'être revêtu de ses habits; il suspendit à son épaule un glaive acéré, et attacha sous ses pieds de belles sandales : puis, il sortit de son appartement, pareil à un dieu, vint s'asseoir auprès de Télémaque, prit la parole et lui dit : « Quel besoin pressant, héros Télémaque,

t'a conduit ici, dans la divine Lacédémone, sur le vaste dos de la plaine liquide? Est-ce une affaire publique ou privée? Dis-moi la vérité. » Le sage Télémaque lui répondit : « Fils d'Atrée, Ménélas, nourrisson de Jupiter et chef des peuples : je suis venu chercher auprès de toi des nouvelles de mon père. Mes biens sont dissipés, mes fertiles domaines dépérissent; ma maison est remplie d'ennemis qui ne cessent d'égorger en grand nombre et mes brebis et mes bœufs, à la démarche lente et aux cornes recourbées : ce sont les prétendants de ma mère, hommes d'une insolence démesurée. C'est pourquoi j'embrasse aujourd'hui tes genoux, et te supplie de me raconter la fin déplorable de ce héros, soit que tu l'aies vue de tes propres yeux, soit que tu l'aies apprise de la bouche d'un autre guerrier errant comme lui : car sa mère l'enfanta malheureux entre tous. Ne va point me flatter par respect ou par compassion; mais dis-moi bien comment tu as assisté à ce spectacle. Si jamais mon père, le vaillant Ulysse, t'a servi, comme il l'avait promis, en parole ou en action, au milieu de ce peuple troyen, où vous autres Grecs avez souffert tant de maux, souviens-t'en, je t'en conjure, aujourd'hui, et dis-moi l'exacte vérité. » Le blond Ménélas lui répondit en poussant un profond soupir : « Grands dieux! ils voudraient sans doute coucher dans le lit de ce guerrier intrépide, lâches comme ils sont! comme, lorsqu'une biche, après avoir déposé dans le gîte d'un fort lion ses jeunes faons, encore à la mamelle, parcourt les hauteurs et broute l'herbe des vallées : le lion rentre ensuite dans sa tanière et leur fait souffrir à tous deux une mort affreuse : de même Ulysse fera souffrir aux prétendants une mort affreuse. Ah! plût au ciel, grand Jupiter, Minerve et Apollon, qu'Ulysse se montrât aux prétendants tel qu'on le vit jadis dans la superbe Lesbos, lorsqu'à la suite d'un défi il se leva, et

lutta contre Philomélidès[1] qu'il terrassa rudement aux applaudissements de tous les Grecs! S'il tombait ainsi sur eux, ils auraient tous une courte existence et de tristes noces. Quant à ce que tu me demandes d'un ton suppliant, j'y répondrai sans m'écarter de la vérité, et je ne t'abuserai pas. Tout ce que m'a dit le véridique vieillard des mers[2], je te le répéterai sans te cacher ni te dissimuler aucune de ses paroles. Les dieux me retenaient en Égypte, malgré mon impatience de revoir Lacédémone, parce que je ne leur avais pas offert de parfaites[3] hécatombes. [Or, les dieux veulent que nous nous souvenions toujours de leurs ordres.] Dans la mer aux flots agités, en avant du fleuve Égyptus[4], est une île appelée Pharos, à la distance que parcourt en une journée un vaisseau creux, qui a le vent en poupe : cette île a un port commode, d'où les nautonniers lancent à la mer leurs vaisseaux bien proportionnés, après avoir puisé de l'eau à une source profonde. C'est là que les dieux me retinrent durant vingt jours, sans qu'aucun de ces vents favorables se levât sur la mer, qui sont les guides des vaisseaux sur le vaste dos de la plaine liquide. Toutes mes provisions allaient être bientôt épuisées, ainsi que l'énergie de mes compagnons, lorsqu'une divinité eut pitié de moi et me sauva : ce fut la fille du redoutable Protée, vieillard des mers, Idothée, dont le cœur fut vivement ému de mon sort, et qui m'apparut, comme j'errais seul, loin de mes compagnons : eux, dispersés dans l'île, pêchaient sans cesse avec des hameçons recourbés : car la faim rongeait leurs entrailles. La déesse, s'approchant de moi, prit la

[1] C'était, suivant Eustathe, un roi de Lesbos, qui provoquait à la lutte tous ceux qui abordaient dans son île. — [2] Protée. — [3] C'est-à-dire complètes pour le nombre ou dont les victimes sont irréprochables. — [4] L'Égypte, dans Homère, porte le même nom que le fleuve qui l'arrose.

parole et me dit : « Étranger, es-tu donc à ce point dé-
« pourvu de raison ou de courage; ou bien te laisses-tu
« aller volontairement, et trouves-tu des charmes à la
« souffrance, puisque tu séjournes si longtemps dans cette
« île, sans pouvoir trouver un terme à tes maux, tandis
« que s'épuisent les forces de tes compagnons? » Elle dit;
et moi, prenant la parole à mon tour, je lui répondis :
« Qui que tu sois parmi les déesses, je te dirai que je sé-
« journe malgré moi dans cette île; c'est que j'ai sans
« doute offensé les Immortels, qui habitent le vaste ciel.
« Mais dis-moi (car les dieux savent tout) quel est celui
« des Immortels, qui m'empêche de partir et me ferme le
« retour à travers la mer poissonneuse? » Je dis; et la no-
« ble déesse me répondit aussitôt : « Étranger, je vais te
« parler avec une entière sincérité. Cette plage est fré-
« quentée par le véridique vieillard des mers, l'immortel
« Protée, Égyptien, qui connaît toutes les profondeurs de
« la mer, et l'un des serviteurs de Neptune. On dit qu'il
« est mon père et qu'il m'a donné le jour. Si tu peux
« t'emparer de lui par surprise, il t'enseignera la route
« à suivre, la longueur du chemin, et comment tu retour-
« neras dans ta patrie à travers la mer poissonneuse. Il te
« dira aussi, ô nourrisson de Jupiter, si tu le veux, tout
« ce qui s'est passé de bien et de mal dans ton palais, en
« ton absence et durant tes longs et pénibles voyages. »
Elle dit; et moi, prenant la parole à mon tour, je lui ré-
pondis : « Enseigne-moi donc aujourd'hui le moyen de
« surprendre le divin vieillard, de peur que, devinant et
« prévenant mon approche, il ne m'échappe. Car il est dif-
« ficile à un homme mortel de triompher d'un dieu. » Je
dis; et la noble déesse me répondit aussitôt : « Étranger,
« je vais te parler avec une entière sincérité. Quand le
« soleil est parvenu au milieu du ciel, le véridique vieil-
« lard sort de la mer, au souffle du Zéphire, qui le dé-

« robe aux yeux en agitant les flots assombris; sorti de la « mer, il se couche à l'abri d'une grotte profonde; et, au-« tour de lui, dorment en foule les phoques palmipèdes, « enfants de la belle Halosydne[1], sortis du sein de la mer « écumante et exhalant l'odeur amère de l'abîme salé. « C'est là que je te conduirai aux premières lueurs de l'au-« rore, et te placerai en embuscade; pour toi, choisis avec « soin trois de tes compagnons, les plus braves qui soient « sur tes navires, garnis de bons rameurs. Je vais te dire « tous les artifices du vieillard. Il commencera par comp-« ter et passer en revue ses phoques; puis, quand il les « aura dénombrés et examinés, il se couchera au milieu « d'eux, comme un pâtre parmi ses moutons. Aussitôt que « vous le verrez assoupi, mettez en œuvre sans retard la « force et la violence, et retenez-le immobile, malgré ses « efforts et la peine qu'il se donnera pour vous échapper. « Car il essayera de se transformer en tous les êtres qui se « meuvent sur la terre : il deviendra même eau et feu dé-« vorant; mais vous, tenez-le fortement et serrez-le plus « encore. Lorsque enfin il t'interrogera de lui-même, en « reprenant la figure que vous lui aurez vue alors qu'il « était endormi, renonce alors à la violence, héros, et dé-« lie le vieillard; puis, demande-lui quel est le dieu qui te « persécute, et comment tu pourras revenir dans ta patrie « à travers la mer poissonneuse. » A ces mots, Idothée se plongea dans la mer écumante. Cependant je me dirigeai vers l'endroit où mes vaisseaux étaient tirés sur le sable; et, pendant le trajet, mon cœur était agité de mille pensées. Quand je fus arrivé au vaisseau, sur le rivage, nous préparâmes le souper; et, lorsque la nuit divine arriva, nous nous couchâmes sur le bord de la mer. Dès que parut la fille du matin, l'Aurore aux doigts de rose, je me

[1] C'est un surnom d'Amphitrite, qui signifie : *qui se meut dans la mer* ou *nourri par la mer*.

rendis au rivage de la vaste mer, en adressant aux dieux de ferventes prières; puis, j'emmenai trois de mes compagnons en qui j'avais particulièrement confiance pour toute espèce d'entreprise. Cependant Idothée, ayant pénétré dans le vaste sein des flots, avait tiré de la mer quatre peaux de phoques, qu'elle nous apporta : elles étaient nouvellement écorchées. C'était une ruse qu'elle ourdissait contre son père. Elle avait creusé pour nous des lits dans la grève, et s'était assise en nous attendant. A peine fûmes-nous arrivés près d'elle qu'elle nous y coucha et jeta une peau sur chacun de nous. Certes, l'embuscade était affreuse : car l'odeur pernicieuse des phoques, ces enfants de la mer, nous tourmentait cruellement. Qui pourrait, en effet, se coucher auprès d'un monstre marin? Mais la déesse, pour nous sauver, imagina un puissant remède : elle apporta et approcha des narines de chacun de nous l'ambroisie, dont le suave parfum anéantit l'odeur qu'exhalait le monstre. Nous attendîmes patiemment toute la matinée. Les phoques sortirent en foule de la mer, après quoi ils se couchèrent en ordre le long du rivage. A midi, le vieillard sortit aussi de la mer, et trouva ses phoques, chargés de graisse : il les passa tous en revue et en fit le dénombrement : il nous compta des premiers au nombre des phoques, sans soupçonner en son âme aucune ruse. Ensuite, il se coucha comme eux. Aussitôt nous nous élançâmes avec de grands cris, et l'entourâmes de nos bras. Le vieillard n'oublia point alors son art trompeur; mais il se transforma d'abord en lion, à l'épaisse crinière, puis en dragon, en panthère, en énorme sanglier : il devint ensuite eau qui coule, arbre au feuillage élevé. Nous, sans perdre patience, nous le tenions ferme; jusqu'à ce qu'enfin le vieillard se lassa, malgré sa science perfide; et alors, m'adressant la parole, il me dit : « Quel est donc le dieu, fils d'Atrée, qui s'est

« concerté avec toi et t'a instruit à me surprendre contre « ma volonté? Que veux-tu de moi? » Il dit; et moi, prenant la parole à mon tour, je lui répondis : « Tu le sais, « vieillard : pourquoi dissimuler et me faire cette ques- « tion? Voilà longtemps déjà que je suis retenu dans cette « île, sans pouvoir trouver de terme à mes maux; et mes « forces s'épuisent. Mais dis-moi (car les dieux savent tout) « quel est celui des Immortels qui m'empêche de partir, « et me ferme le retour à travers la mer poissonneuse. » Je dis; et Protée, prenant la parole à son tour, me répondit : « Tu aurais bien dû faire de beaux sacrifices à Jupiter « et aux autres dieux, avant de t'embarquer pour retour- « ner au plus vite dans ta patrie en naviguant sur la som- « bre mer. Car le destin s'oppose à ce que tu revoies tes « amis, à ce que tu rentres dans ta riche demeure et sur « le sol chéri de ta patrie, avant que tu aies sillonné une se- « conde fois les eaux de l'Égyptus, fleuve issu de Jupiter, « et offert des hécatombes sacrées à tous les dieux im- « mortels qui habitent le vaste ciel : alors seulement les « dieux t'ouvriront la route que tu veux franchir. » Il dit; et mon cœur se brisa, à l'ordre de retourner en Égypte à travers la mer brumeuse, voyage long et périlleux; néanmoins, je repris la parole, et lui dis : « J'accomplirai, « vieillard, tout ce que tu me prescris. Mais dis-moi en- « core, et parle avec franchise, si tous les Grecs, que Nes- « tor et moi avons laissés, à notre retour de Troie, sont « arrivés sains et saufs avec leurs vaisseaux, ou si quel- « qu'un d'entre eux est mort inopinément sur son navire « ou entre les bras de ses amis, après avoir terminé la « guerre. » Je dis; et lui, prenant la parole à son tour, me répondit : « Fils d'Atrée, pourquoi me faire ces questions? « Il n'est pas bon que tu saches la vérité et que tu con- « naisses ma pensée : tu ne seras pas longtemps, je crois, « sans verser des larmes, quand tu auras tout entendu.

« Car beaucoup d'entre eux sont morts, et beaucoup ont « survécu. Parmi les chefs des Grecs, cuirassés d'airain, « deux seulement ont péri dans le retour (tu le sais, toi « qui as pris part à la guerre); un autre[1], encore plein de « vie, est retenu au milieu de la vaste mer. Ajax a péri avec « ses navires, aux longues rames. Neptune l'avait d'abord « approché des vastes roche rs de Gyra[2], et l'avait sauvé « de la mer. Il eût échappé au trépas, tout odieux qu'il « était à Minerve, si, dans son fol égarement, il n'avait tenu « un langage insolent : or, il dit qu'en dépit des dieux il « échapperait aux profonds abîmes de la mer. Neptune « entendit ce propos arrogant; et aussitôt, saisissant d'une « main vigoureuse son trident, il en frappa la roche de « Gyra et la fendit : une moitié resta en place; l'autre « moitié tomba dans la mer : c'était là qu'Ajax, dans son « fol égarement, s'était assis tout d'abord : elle l'emporta « dans la mer immense, houleuse [où il périt, après avoir « bu l'onde amère]. Quant à ton frère, il put éviter la mort, « et s'échapper avec ses vaisseaux creux : l'auguste Junon « le sauva. Mais comme il allait atteindre le cap élevé des « Maléens[3], un coup de vent l'entraîna sur la mer pois- « sonneuse et le porta, malgré ses gémissements, à l'ex- « trémité du champ où jadis Thyeste avait sa demeure, et « où résidait alors le fils de Thyeste, Égisthe. Dès lors son « retour paraissait assuré : les dieux changèrent la direc- « tion du vent, et les Grecs entrèrent dans le port. Aga- « memnon descendit, plein de joie, sur la terre natale, et « baisa, en le touchant, le sol de sa patrie; et bien des lar- « mes brûlantes coulèrent de ses yeux : tant il était heu- « reux de revoir son pays ! Mais un espion le vit de la hau- « teur où le perfide Égisthe l'avait aposté lui-même avec « promesse de lui donner deux talents d'or; depuis un

[1] Ulysse. — [2] Rochers voisins du cap Capharée, en Eubée. — [3] Promontoire situé au sud-est de la Laconie.

« an, il était aux aguets, de peur qu'Agamemnon n'arrivât « à son insu et n'eût recours à sa force indomptable. Il « courut donc au palais en porter la nouvelle au pasteur « des peuples. Aussitôt Égisthe ourdit une trame perfide : « il choisit dans le peuple vingt hommes intrépides, et les « plaça en embuscade, tandis que d'autre part il ordonnait « de préparer un festin; pour lui, il sortit avec son char « et ses chevaux, pour convier Agamemnon, pasteur des « peuples, en méditant un horrible forfait. Il ramena ce « héros, qui ne songeait pas à la mort et l'assassina à la « fin du repas, comme on égorge un bœuf à l'étable. Pas « un des compagnons du fils d'Atrée ne survécut; pas un « des complices d'Égisthe : mais tous furent tués dans le « palais. » Il dit : et mon cœur fut brisé de douleur; et je pleurais, assis sur la grève; et je ne voulais plus vivre et voir la lumière du soleil. Cependant, quand j'eus pleuré et que je me fus roulé dans le sable au gré de mon envie, alors le véridique vieillard des mers me dit : « Cesse, ô « fils d'Atrée, de pleurer ainsi sans mesure et sans fin, « puisque nous ne trouverons pas de remède à ton mal- « heur; mais avise au plus tôt à retourner dans ta patrie. « Car, ou tu trouveras Égisthe vivant, ou bien Oreste, « prenant les devants, l'aura tué, et tu arriveras pour les « funérailles. » Il dit; et, tout affligé que j'étais, je sentis la joie dilater intérieurement mon cœur et mon âme généreuse. J'élevai la voix et j'adressai à Protée ces paroles ailées : « Je connais désormais leur sort; mais nomme- « moi le troisième héros, qui est retenu, encore vivant, « sur la vaste mer [ou qui a péri : je veux, tout affligé que « je suis, connaître sa destinée.] » Je dis; et lui, prenant la parole à son tour, me répondit : « C'est le fils de Laërte, « qui habite dans Ithaque. Je l'ai vu fondre en larmes « dans l'île et dans le palais de la nymphe Calypso, qui le « retient contre son gré : il ne peut retourner dans sa pa-

« trie : car il n'a ni vaisseaux, pourvus de rameurs, ni com- « pagnons, pour le transporter sur le vaste dos de la plaine « liquide. Pour toi, ô Ménélas, nourrisson de Jupiter, la « volonté des dieux n'est pas que tu meures et que tu ac- « complisses ta destinée dans Argos, mère des coursiers; « mais les Immortels t'enverront aux extrémités de la terre, « dans les champs Élyséens[1], où le blond Rhadamanthe « réside, où les hommes jouissent d'une vie heureuse, où « l'on ne connaît ni la neige, ni le long hiver, ni la pluie, « mais où l'Océan, pour rafraîchir les hommes, envoie « sans cesse les douces haleines du bruyant Zéphire. Tel « sera ton sort, parce que tu es l'époux d'Hélène et qu'ils « voient en toi le gendre de Jupiter. » Après avoir ains parlé, Protée se plongea dans la mer écumante. Pour moi, je retournai vers mes navires avec mes divins compagnons; et, pendant le trajet, mon cœur était agité de mille pensées. A peine fûmes-nous arrivés au vaisseau et à la mer, que nous apprêtâmes le souper; et, lorsque survint la nuit divine, nous nous couchâmes sur le rivage de la mer. Quand parut la fille du matin, l'Aurore aux doigts de rose, nous commençâmes par lancer nos navires à la mer divine; nous assujettîmes les mâts et les voiles; les matelots montèrent et prirent place sur les bancs; puis, assis en ordre, ils battirent avec leurs rames la mer blanche d'écume. Entré pour la seconde fois dans les eaux de l'Égyptus, fleuve issu de Jupiter, je mis à l'ancre mes vaisseaux, et j'immolai des hécatombes parfaites. Ensuite, lorsque j'eus apaisé le courroux des dieux immortels, j'élevai un tombeau à Agamemnon, afin que sa gloire fût éternelle. Ces devoirs accomplis, je partis : les Immortels m'accordèrent un vent favorable, et me ramenèrent en peu de temps dans ma patrie. Mais, allons, reste encore dans

[1] On plaçait les champs Élyséens à l'extrémité occidentale du monde connu des anciens, un peu à l'ouest de l'Espagne.

mon palais jusqu'au onzième ou douzième jour; et alors je te congédierai comme il convient, et te donnerai de riches présents, trois chevaux et un char bien poli ; je te donnerai en outre une belle coupe, pour qu'en faisant des libations aux dieux immortels, tu te souviennes de moi tous les jours. » Le sage Télémaque lui répondit alors : « Fils d'Atrée, ne me retiens pas ici plus longtemps : aussi bien resterais-je une année entière assis à tes côtés, sans regretter ni ma maison ni mes parents: car j'éprouve un plaisir extraordinaire à écouter tes récits et tes discours. Mais les compagnons que j'ai laissés dans la divine Pylos s'affligent déjà de mon absence, et tu veux prolonger mon séjour en ces lieux! Quelque présent que tu me fasses, il aura du prix pour moi; mais je n'emmènerai pas les chevaux à Ithaque; je te les laisserai comme l'ornement de ces lieux : car tu règnes sur de vastes plaines, où croissent en abondance le lotus, le souchet, le froment, l'épeautre et l'orge blanche; dans Ithaque, il n'y a ni vastes espaces, ni prairies : elle est propre à nourrir des chèvres; et pourtant je la préfère aux contrées où l'on élève des chevaux. Aucune des îles qu'entoure la mer n'est favorable aux coursiers ni fertile en pâturage; et Ithaque l'est encore moins que toutes les autres. » Il dit; et Ménélas, habile à pousser le cri de guerre, se mit à sourire. Il lui saisit la main, prit la parole et lui dit : « Tu es d'un noble sang, mon cher fils: on le voit à ton langage. Eh bien! je changerai mes présents : car je peux le faire. De tous les trésors qui sont en réserve dans mon palais, je te donnerai le plus beau et le plus précieux : je te donnerai un cratère travaillé avec art : il est tout d'argent, et les bords en sont couronnés d'or: c'est l'œuvre de Vulcain : le héros Phédime, roi des Sidoniens, m'en fit présent, lorsqu'il m'accueillit dans sa demeure, à mon retour d'Ilion : je veux te l'offrir à mon tour. » Tels étaient les discours

qu'ils échangeaient. Cependant les commensaux[1] du divin roi entrèrent dans le palais : ils amenaient des brebis et apportaient un vin généreux; leurs femmes, le front ceint de belles bandelettes, apportaient le pain. C'est ainsi que dans le palais se faisaient les apprêts du repas.

6. Les prétendants se divertissaient à lancer le disque et le javelot, devant le palais d'Ulysse, sur le parvis artistement travaillé, théâtre ordinaire de leur insolence. Antinoüs et Eurymaque, semblable aux dieux, les principaux et les plus vaillants des prétendants, étaient assis, lorsque Noémon, fils de Phronius, s'approcha d'eux, et, s'adressant à Antinoüs, lui dit : « Antinoüs, savons-nous au juste, ou ne savons-nous pas quand Télémaque reviendra de la sablonneuse Pylos? Il est parti avec mon navire; et j'en ai besoin pour me transporter dans l'Élide, aux vastes plaines, où j'ai douze cavales, et, sous elles, d'infatigables mulets, encore indomptés : je voudrais en amener un pour le dompter. » Il dit; et leur âme fut saisie d'étonnement : car ils ne pensaient pas que Télémaque fût parti pour la Néléenne Pylos : ils le croyaient aux champs, au milieu de ses brebis ou près de son porcher. Antinoüs, fils d'Eupithès, répondit à Noémon : « Dis-moi sans mentir, quand il est parti, et s'il a choisi pour le suivre des jeunes gens d'Ithaque, ou des mercenaires et des esclaves : car il aurait pu faire l'un ou l'autre. Apprends-moi aussi, pour que je sache à quoi m'en tenir, s'il t'a pris ton noir vaisseau, malgré toi et de force, ou si tu le lui as donné volontairement, quand il t'en a eu fait la demande. » Noémon, fils de Phronius, lui répondit : « C'est moi qui le lui ai donné volontairement. Pouvait-on accueillir autrement la prière d'un homme tel que Télémaque, dont le cœur

[1] Les commensaux du roi dînaient à sa table pour lui faire honneur, mais apportaient leurs provisions.

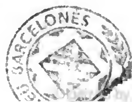
est rempli de soucis? Il eût été difficile de repousser sa demande. Quant aux jeunes gens, qui l'ont suivi, ce sont avec nous les plus illustres parmi le peuple; le pilote, et je l'ai vu monter, est Mentor ou quelque dieu en tout semblable à Mentor. Mais une chose m'étonne : j'ai vu le divin Mentor hier, au lever de l'aurore; et pourtant il s'est embarqué alors pour Pylos. » Après avoir ainsi parlé, il retourna dans la maison de son père; et l'âme hautaine des deux autres demeura stupéfaite. Les prétendants cessèrent leurs jeux et s'assirent ensemble. Antinoüs, fils d'Eupithès, leur adressa la parole : il était abattu; son cœur, enveloppé d'un sombre nuage, était gonflé de colère, et ses yeux ressemblaient à une flamme étincelante : « Grands dieux! quelle grande entreprise audacieusement exécutée que ce voyage de Télémaque! et nous croyions qu'il ne s'accomplirait pas. Malgré nous tous, tant que nous sommes, un jeune enfant n'a pas craint de partir, après avoir équipé un vaisseau et choisi les plus illustres d'entre le peuple. Ce début n'annonce rien de bon pour l'avenir. Mais puisse Jupiter le faire périr, avant qu'il ait préparé notre perte! Eh bien! donnez-moi un vaisseau rapide et vingt compagnons, afin que, placé en embuscade, j'épie son retour, et le guette, dans le détroit d'Ithaque et de la rocailleuse Samé : ce sera pour son malheur qu'il aura navigué à la recherche de son père. » Il dit; et tous l'applaudirent et l'encouragèrent. Aussitôt après ils se levèrent et entrèrent dans le palais d'Ulysse.

7. Or, Pénélope ne fut pas longtemps sans être informée des projets que les prétendants machinaient au fond de leur cœur : ce fut le héraut Médon qui lui en fit part : placé en dehors de la cour, il avait surpris leurs desseins, tandis qu'ils machinaient leur trame au-dedans. Il courut au palais en porter la nouvelle à Pénélope, qui, le voyant

arriver sur le seuil, lui dit : « Héraut, pourquoi les fiers prétendants t'ont-ils envoyé? Est-ce pour dire à mes femmes de cesser leurs travaux et d'apprêter leur festin? Ah! puissiez-vous, renonçant désormais à votre poursuite et à vos réunions, faire aujourd'hui votre dernier et suprême repas, vous qui, dans vos assemblées continuelles, dévorez le riche héritage du prudent Télémaque! N'avez-vous jamais entendu dire à vos pères, dans votre enfance, quel homme fut Ulysse pour vos parents? Jamais il ne fit tort à personne parmi le peuple, ni en action, ni en parole : ce qui est la coutume des rois, issus de Jupiter, qui chérissent l'un et haïssent l'autre; mais lui ne fit jamais de mal à qui que ce soit. Vous, votre âme se fait voir dans vos indignes attentats; et il n'y a plus de reconnaissance pour les bienfaits reçus. » Le sage Médon lui répondit : « Plût au ciel, ô reine, que ce fût là le plus grand malheur! mais les prétendants en machinent un autre bien plus grand et bien plus terrible : veuille Jupiter ne pas l'accomplir! Ils songent à tuer Télémaque avec l'airain acéré, à son retour dans Ithaque : car il est allé chercher des nouvelles de son père dans la sainte Pylos et la divine Lacédémone. » A ces mots, les genoux et le cœur manquèrent à Pénélope : elle fut longtemps sans mot dire; ses yeux se remplirent de larmes, et sa voix sonore demeura muette. Enfin elle lui répondit en ces termes : « Héraut, pourquoi mon fils est-il parti? Quel besoin avait-il de monter sur ces rapides navires, qui sont pour les hommes les coursiers de la mer, et franchissent la plaine liquide? Est-ce pour ne laisser pas même le souvenir de son nom parmi les hommes? » Le sage Médon lui répondit ensuite : « Je ne sais si quelque dieu lui a suggéré cette pensée, ou s'il a obéi à la seule impulsion de son cœur en allant à Pylos, pour s'informer du retour de son père ou savoir de quelle mort il a

péri. » Après avoir ainsi parlé, il se retira dans le palais d'Ulysse.

8. Pénélope demeura en proie à une mortelle douleur : elle n'eut pas la force de se tenir sur un siége, quoiqu'elle en eût beaucoup dans sa demeure. Elle s'assit sur le seuil de son magnifique appartement, et se lamenta à faire pitié ; toutes les femmes, qui étaient dans le palais, jeunes et vieilles, gémissaient autour d'elle. Pénélope leur dit avec force sanglots : « Écoutez-moi, mes amies : car les dieux de l'Olympe m'ont condamnée à la souffrance plus que toutes les femmes qui sont nées et ont grandi avec moi. D'abord j'ai perdu un époux brave et magnanime, qui excellait entre les Grecs par toute sorte de vertus [un héros, dont la gloire est répandue dans la Hellade, et jusqu'au centre d'Argos]. Et voilà qu'aujourd'hui les tempêtes ont ravi sans gloire et emporté loin de cette demeure mon fils chéri, sans que j'aie été avertie de son départ ! Malheureuses, comment n'avez-vous pas eu chacune la pensée de m'arracher au sommeil, vous qui connaissiez la vérité, lorsqu'il s'est embarqué sur un noir et large navire ? Car si j'avais su qu'il projetât ce voyage, ou je l'aurais certainement retenu, tout impatient qu'il était de partir, ou il m'eût laissée morte dans ce palais. Mais que l'une de vous se hâte d'appeler le vieux Dolius, mon esclave (qui me fut donné par mon père, lorsque je vins pour toujours en ces lieux, et qui a soin des arbres nombreux du jardin), afin qu'il aille au plus vite raconter tout ce qui se passe à Laërte : peut-être le vieillard, ayant imaginé quelque expédient, et sortant de sa retraite, se plaindra-t-il devant le peuple de ceux qui veulent faire périr sa postérité et celle du divin Ulysse. » Euryclée, sa nourrice chérie, lui répondit : « Ma chère fille, tue-moi avec l'airain impitoyable ou laisse-moi dans ce palais; mais je ne te cacherai pas la vérité. Je savais tout : c'est



moi qui lui ai donné tout ce qu'il a demandé, le froment et le vin délectable; mais je lui ai juré avec force de ne t'en rien dire avant le douzième jour, à moins que tu ne regrettasses son absence ou que tu n'apprisses son départ : il craignait que tu ne gâtasses ton beau corps en pleurant. Mais, après t'être baignée et avoir revêtu de purs vêtements, monte à l'étage supérieur avec les femmes, tes suivantes, et invoque Minerve, la fille de Jupiter qui porte l'égide : car elle pourra sauver ton fils même de la mort. N'afflige pas ce vieillard déjà si affligé : car je ne crois pas que la race du fils d'Arcésius[1] soit à ce point haïe des dieux bienheureux; mais il restera sans doute encore quelque héros pour posséder ce palais, à la voûte élevée, ces champs vastes et fertiles. » Ces paroles calmèrent la douleur de Pénélope et séchèrent les larmes de ses yeux. Après s'être baignée et avoir revêtu de purs vêtements, elle monta à l'étage supérieur avec les femmes, ses suivantes; elle déposa l'orge sacrée dans une corbeille et invoqua Minerve : « Exauce-moi, fille de Jupiter qui porte l'égide, Minerve l'indomptable! Si jamais l'industrieux Ulysse a brûlé pour toi, dans son palais, les cuisses grasses d'un bœuf ou d'une brebis, souviens-toi aujourd'hui en ma faveur de ces hommages; sauve mon fils chéri, et défends-nous contre l'insolente audace des prétendants. » Après avoir ainsi parlé, elle poussa le cri accoutumé; et la déesse entendit sa prière.

9. Cependant les prétendants s'agitaient en tumulte dans le palais obscur; et l'un de ces jeunes orgueilleux parlait ainsi : « Sans doute la reine, dont nous briguons la main avec tant d'ardeur, fait les préparatifs de ses noces; et elle ne sait pas que le trépas de son fils s'apprête. » Voilà comme il parlait; mais ils ne savaient pas

[1] Fils de Jupiter et d'Euryodie, père de Laërte.

comment les choses s'étaient passées. Antinoüs prit la parole et leur dit : « Insensés, réprimez tous également ces propos téméraires, de peur qu'on ne dénonce nos projets à l'intérieur. Mais, allons, levons-nous en silence, et mettons à exécution le dessein que nous avons tous approuvé en nous-mêmes. » Après avoir ainsi parlé, il choisit vingt hommes des plus braves; puis, ils se rendirent au vaisseau rapide, sur le rivage de la mer. Ils commencèrent par tirer le navire dans la mer profonde; puis, ils assujettirent le mât et les voiles du vaisseau noir, emboitèrent toutes les rames dans les courroies de cuir [comme il convient, et déployèrent les blanches voiles]. De nobles serviteurs leur apportèrent des armes : après quoi, ils montèrent eux-mêmes et mouillèrent au large : là, ils prirent leur repas, et attendirent que le soir fût venu.

10. La prudente Pénélope, après être montée à l'étage supérieur, s'était couchée à jeun, sans avoir ni bu ni mangé : elle se demandait si son noble fils échapperait à la mort, ou s'il tomberait sous les coups des audacieux prétendants. Telle est la perplexité d'un lion environné d'une foule de chasseurs et tremblant de crainte à la vue du cercle trompeur qu'ils ont formé autour de lui : tels étaient les soucis de Pénélope, lorsque le doux sommeil la surprit : elle se laissa aller sur sa couche, s'endormit, et tous ses membres se détendirent. Alors une autre pensée occupa Minerve, la déesse aux yeux étincelants. Elle forma un fantôme qui ressemblait pour la taille à Iphthimé [1], fille du magnanime Icarius et épouse d'Eumélus qui habitait à Phères [2]. Elle l'envoya dans le palais du divin Ulysse, pour voir si elle apaiserait les pleurs et les gémissements plaintifs de Pénélope affligée et gémissante.

[1] Elle était sœur de Pénélope. — [2] Ville de Thessalie.

Le fantôme entra donc en se glissant le long de la courroie qui retient le verrou; il s'arrêta au-dessus de la tête de Pénélope, et lui parla en ces termes : « Dors-tu, Pénélope, malgré la douleur qui t'accable? Les dieux bienheureux ne veulent point que tu pleures ni que tu t'affliges : ton fils doit revenir : car il n'a pas offensé les dieux. » La prudente Pénélope, doucement endormie dans le palais des songes, lui répondit alors : « Pourquoi venir en ces lieux, ma sœur? tu ne les a guère fréquentés jusqu'à ce jour : car tu habites des demeures fort éloignées. Tu m'invites à calmer mon chagrin et les douleurs sans nombre qui tourmentent mon esprit et mon cœur? D'abord j'ai perdu un époux brave et magnanime, qui excellait entre les Grecs par toute sorte de vertus [un héros, dont la gloire est répandue dans la Hellade et jusqu'au centre d'Argos]; et voilà que mon fils s'est embarqué sur un vaisseau creux, jeune comme il est et peu fait aux travaux et aux assemblées publiques : c'est pour lui plutôt que pour son père que je m'afflige : je tremble à son sujet, et je crains qu'il ne lui arrive quelque malheur, soit dans le pays où il est allé, soit sur mer : car de nombreux ennemis lui tendent des embûches et désirent le tuer avant qu'il revienne dans sa patrie. » L'obscur fantôme, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Rassure-toi, et que ton esprit ne conçoive pas des craintes exagérées : ton fils, en effet, a près de lui un guide dont les autres hommes souhaiteraient l'assistance (car sa puissance est grande) : c'est Pallas-Minerve, qui a pitié de ta douleur et m'a envoyée en ce moment pour te dire tout cela. » La prudente Pénélope reprit alors : « Si tu es une divinité et que tu aies entendu la voix d'une déesse, parle-moi donc du malheureux Ulysse : dis-moi s'il vit encore et voit la lumière du soleil, ou s'il a péri et est descendu au séjour de Pluton. » L'obscur fantôme, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Je ne

te donnerai point de détails sur le compte d'Ulysse, et ne te dirai point s'il est vivant ou mort : il est mal de proférer de vaines paroles. » A ces mots, le fantôme, se glissant le long du verrou de la porte, s'évapora dans les airs. La fille d'Icarius se réveilla, et son cœur s'ouvrit à la joie, parce qu'un songe clair lui avait été envoyé dans l'ombre de la nuit.

11. Les prétendants, qui s'étaient embarqués, voguaient sur la plaine liquide, méditant en leur esprit le trépas de Télémaque. Il y a au milieu de la mer une petite île hérissée de rochers : c'est Astéris, entre Ithaque et la rocailleuse Samé : elle a deux ports d'un accès facile et commode pour les vaisseaux : c'est là que les Grecs s'arrêtèrent en embuscade.

CHANT V

ARGUMENT

1. Dans l'assemblée des dieux, Minerve implore la pitié de Jupiter en faveur d'Ulysse, retenu dans l'île de Calypso. Jupiter charge Mercure de se rendre auprès de la nymphe et de lui ordonner, en son nom, de laisser partir le héros. — 2. Mercure, arrivé dans l'île de Calypso, lui transmet l'ordre de Jupiter; Calypso se plaint de la dureté des dieux et promet d'obéir. — 3. La nymphe va trouver Ulysse sur le rivage, et lui annonce qu'elle est prête à le laisser partir : Ulysse craint d'abord quelque embûche; mais Calypso le rassure par un serment redoutable. Tous deux rentrent dans la grotte, où ils passent la nuit dans les bras l'un de l'autre. — 4. Le lendemain Ulysse commence la construction d'un radeau; son œuvre est achevée au bout de cinq jours, et il s'embarque tout joyeux. — 5. Neptune aperçoit Ulysse et déchaîne contre lui une furieuse tempête. — 6. La déesse Leucothée lui conseille de quitter son radeau : tandis qu'il hésite, une vague énorme brise le radeau et le jette lui-même à la mer. Après avoir nagé pendant deux jours, il aperçoit la terre des Phéaciens, et fait de vains efforts pour aborder. — 7. Arrivé à l'embouchure d'un fleuve, il touche enfin la terre ferme, et gagne un bois voisin où il passe la nuit endormi sur un lit de feuillage.

1. L'Aurore s'élança de la couche du noble Tithon, pour porter la lumière aux Immortels et aux mortels. Or, les dieux s'assirent dans le lieu de leurs assemblées, et, au milieu d'eux, siégeait Jupiter, au bruyant tonnerre, et dont la puissance est infinie. Minerve leur racontait les nombreux malheurs d'Ulysse, présents à sa mémoire : car elle s'intéressait à ce héros, que la Nymphe retenait

dans sa demeure : « Jupiter souverain, et vous tous dieux bienheureux et immortels, que nul roi, porteur du sceptre, ne se montre désormais bienveillant, affable, animé de bons sentiments; mais qu'il soit toujours cruel et pratique l'injustice, puisqu'il n'y a personne, parmi le peuple qu'il gouvernait, qui se souvienne du divin Ulysse et de sa douceur paternelle! Mais il gémit, accablé de mille maux, dans l'île et dans le palais de la nymphe Calypso, qui le retient contre sa volonté; il ne peut point retourner dans sa patrie : car il n'a ni vaisseaux, pourvus de rameurs, ni compagnons, pour le transporter sur le vaste dos de la plaine liquide. Voilà qu'aujourd'hui les prétendants veulent tuer son fils chéri, à son retour dans Ithaque : car il est allé chercher des nouvelles de son père dans la sainte Pylos et la divine Lacédémone. » Jupiter, qui rassemble les nuages, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Ma fille, quelle parole s'est échappée de tes lèvres? N'est-ce pas toi-même qui as décidé qu'Ulysse, à son retour, se vengerait d'eux? Quant à Télémaque, conduis-le avec prudence (car tu le peux), pour qu'il revienne sain et sauf dans sa patrie, et que les prétendants s'en retournent avec leur vaisseau. » Il dit; et adressa la parole à Mercure, son fils chéri : « Mercure (car aujourd'hui encore, comme autrefois, tu es mon messager), dis à la Nymphe, aux belles tresses, que ma ferme volonté est que le patient Ulysse retourne dans sa patrie, et que, sans être conduit par les dieux ni par les hommes mortels, mais seul, sur un radeau, et souffrant mille maux, il arrive le vingtième jour à la fertile Schérie [1], dans le pays des Phéaciens, qui sont presque égaux aux dieux. Ils l'honoreront de cœur, à l'égal d'une divinité, et le reconduiront sur un vaisseau dans sa chère patrie,

[1] Peut-être est-ce l'île appelée plus tard Corcyre et que nous nommons Corfou.

en lui donnant une grande quantité d'airain, d'or, de vête ments, plus de trésors enfin qu'Ulysse n'en eût jamais rapportés de Troie, s'il fût revenu sans accident, après avoir obtenu sa part de butin. C'est à ces conditions qu'il est destiné à revoir ses amis, et à rentrer dans sa demeure, au toit élevé, et sur le sol de sa patrie. »

2. Il dit; et le meurtrier d'Argus, messager des dieux, s'empressa d'obéir. Aussitôt il attacha à ses pieds les belles, les divines sandales d'or, qui le portent sur la mer et sur la terre immense, aussi rapide que le vent; il prit la baguette avec laquelle il assoupit les yeux des mortels, quand il veut, ou les tire du sommeil. Cette baguette à la main, le puissant meurtrier d'Argus s'envola : il franchit la Piérie et s'élança du haut de l'éther dans la mer, où il vogua rapidement sur les flots, pareil à la mouette, qui, en poursuivant les poissons à travers les immenses sinuosités de la mer inféconde, mouille ses ailes épaisses dans l'onde amère : tel Mercure était porté sur l'immensité des vagues. Mais, quand il fut enfin arrivé à l'île lointaine de Calypso, il sortit alors de la mer sombre pour prendre terre, et marcha jusqu'à ce qu'il eût atteint la vaste grotte dans laquelle habitait la Nymphe aux belles tresses; et il la trouva dans l'intérieur. Or, un grand feu brûlait dans le foyer et l'odeur du bois de cèdre et de thuia embrasés se répandait au loin et parfumait l'île; la déesse était au dedans, occupée à faire une toile, qu'elle tissait avec une navette d'or en chantant d'une voix mélodieuse. Une forêt verdoyante avait poussé autour de la grotte : c'étaient et l'aune, et le peuplier et le cyprès odorant, où nichaient des oiseaux au vol rapide, chats-huants, éperviers, et corneilles marines, à la voix glapissante, qui se plaisent aux choses de la mer. Là aussi, se déployait autour de la grotte profonde une vigne pleine de vigueur et chargée de raisins. Quatre fontaines parallèles versaient

une eau limpide, et, quoique voisines l'une de l'autre, elles se dirigeaient chacune dans un sens différent. De molles prairies, émaillées de violettes et d'aches, fleurissaient alentour. Un dieu même, arrivant dans ces lieux, eût admiré ce spectacle, et se fût réjoui au fond de l'âme. Le meurtrier d'Argus, messager des dieux, s'arrêta, saisi d'admiration. Puis, quand il eut tout admiré en silence, il entra aussitôt dans la vaste grotte. Calypso, noble entre les déesses, ne l'eut pas plutôt vu qu'elle le reconnut : car les dieux immortels ne restent pas inconnus les uns aux autres, quelque éloignées que soient leurs demeures. Mercure ne trouva pas le magnanime Ulysse dans la grotte : il pleurait, assis sur le rivage, où, comme par le passé, il se consumait dans les larmes, les gémissements et le chagrin, les yeux attachés sur la mer inféconde et baignés de pleurs. Calypso, noble entre les déesses, interrogea Mercure, après l'avoir fait asseoir sur un siége éclatant et magnifique : « Pourquoi, Mercure, à la baguette d'or, toi que je respecte et que j'aime, viens-tu dans ces lieux? Jusqu'à ce jour, tu ne les as pas visités souvent. Explique-moi ta pensée : mon cœur me pousse à te satisfaire, si toutefois la chose est en mon pouvoir, et qu'il soit possible de la réaliser. [Mais suis-moi plus avant, afin que je te serve les dons de l'hospitalité.] » Après avoir ainsi parlé, la déesse plaça une table devant lui; elle la couvrit d'ambroisie et mélangea le rouge nectar. Le meurtrier d'Argus, messager des dieux, but et mangea. Puis, le repas achevé, lorsque la nourriture eut réparé ses forces, il prit la parole à son tour, et dit à Calypso : « Tu veux savoir, déesse, pourquoi je viens, moi, un dieu? Eh bien! je te répondrai sans déguisement, puisque tu l'ordonnes. C'est Jupiter qui m'a commandé de venir ici, et cela contre mon gré. Qui donc, en effet, traverserait volontiers une étendue immense, infinie, d'eau salée? et

il n'y a dans le voisinage aucune ville, où les mortels offrent aux dieux des sacrifices et des hécatombes choisies. Mais il n'est point du tout permis aux autres divinités d'enfreindre ou d'éluder l'ordre de Jupiter, qui porte l'égide. Or, il dit que tu as près de toi le plus malheureux de tous les héros qui ont combattu durant neuf ans autour de la ville de Priam, et qui, après l'avoir saccagée la dixième année, sont retournés dans leur patrie. Mais, en route, ils ont offensé Minerve, qui déchaîna le vent et souleva les flots contre eux. [Alors périrent tous les braves compagnons d'Ulysse; mais lui, le vent et les vagues le poussèrent sur ce rivage.] Jupiter t'ordonne aujourd'hui de le renvoyer au plus vite : car son lot n'est pas de mourir loin de ses amis; il est destiné à revoir ses amis, et à rentrer dans sa demeure, au toit élevé, et sur le sol de sa patrie. » A ces mots, Calypso, noble entre les déesses, frémit d'horreur; et, élevant la voix, elle lui adressa ces paroles ailées : « Vous êtes cruels, dieux, et jaloux plus que tous les autres! vous trouvez mauvais que les déesses reçoivent ouvertement les mortels dans leur lit et se choisissent parmi eux un époux. Lorsque l'Aurore, aux doigts de rose, enleva Orion [1], les dieux fortunés s'irritèrent contre lui, jusqu'à ce qu'enfin la chaste Diane, au trône d'or, l'atteignit et le tua de ses flèches [2] dans Ortygie [3]. De même aussi, quand Cérès, aux belles tresses, cédant au mouvement de son cœur, s'unit d'amour avec Jasion [4] dans une jachère, trois fois labourée, Jupiter ne fut pas longtemps à l'apprendre, et il le tua d'un coup de sa foudre brûlante. Aujourd'hui encore, dieux, vous m'en voulez, d'avoir un mortel près de moi.

[1] Excellent chasseur, fils de Hyriée. — [2] On attribuait à Diane les morts douces et soudaines. — [3] C'est le nom primitif de l'île de Délos. — [4] Jasion était Crétois, et fils de Jupiter et d'Électre : il rendit Cérès mère de Plutus.

C'est moi qui le sauvai, comme il restait seul debout sur la quille de son navire, que Jupiter avait frappé et fendu par le milieu, sur la sombre mer. [Alors tous ces braves compagnons périrent; mais lui, le vent et les vagues le poussèrent sur ce rivage.] Je l'accueillis avec bonté, je le nourris, et je lui promis de le rendre immortel et de l'affranchir à jamais de la vieillesse. Mais, puisqu'il n'est permis aux autres dieux d'enfreindre ni d'éluder les ordres de Jupiter, qui porte l'égide, que ce héros cède à l'impulsion et à l'ordre du dieu, et qu'il s'en aille affronter la mer inféconde. Toutefois, ce n'est pas moi qui le renverrai. Car il n'a ni vaisseaux, pourvus de rameurs, ni compagnons, pour le transporter sur le vaste dos de la plaine liquide. Mais je lui donnerai des conseils bienveillants, et ne lui cacherai rien, pour qu'il revienne sain et sauf dans sa patrie. » Le meurtrier d'Argus, messager des dieux, lui répondit à son tour : « Renvoie-le à l'instant, ainsi que tu le dis, et redoute la colère de Jupiter : garde que dans son courroux il ne sévisse plus tard contre toi. »

3. Après avoir ainsi parlé, le puissant meurtrier d'Argus disparut. L'auguste Nymphe alla trouver le magnanime Ulysse, lorsqu'elle eut connaissance des ordres de Jupiter. Elle le trouva assis sur le rivage : ses yeux étaient toujours humides de larmes : la douce existence se consumait pour lui à soupirer après le retour, depuis que la Nymphe ne lui plaisait plus. La nuit, il reposait, contre son gré, dans la grotte profonde, auprès de Calypso dont il ne partageait pas l'amour ; le jour, assis sur les rochers du rivage [il se consumait dans les larmes, les gémissements et le chagrin], les yeux attachés sur la mer inféconde et baignés de pleurs. La noble déesse s'approcha, et lui dit : « Infortuné, ne t'afflige plus ici, et ne consume pas ainsi tes jours : je suis résolue désormais

à te renvoyer. Mais, allons, coupe de longs ais, construis-toi avec l'airain un large radeau, et surmonte-le d'un tillac élevé, pour qu'il puisse te porter sur la mer brumeuse. Moi, j'y déposerai, en quantité suffisante, du pain, de l'eau et du vin rouge, qui te mettront à l'abri de la faim. Je te fournirai des vêtements, je t'enverrai en poupe un vent favorable : afin que tu reviennes sain et sauf dans ta patrie, puisqu'ainsi le veulent les dieux, habitants du vaste ciel, qui savent mieux que moi et juger et résoudre. » Elle dit; et le patient, le divin Ulysse tressaillit; et, élevant la voix, il lui adressa ces paroles ailées : « Tu songes assurément, déesse, à toute autre chose qu'à mon départ, toi qui m'ordonnes de traverser sur un radeau ce vaste gouffre de la mer, gouffre terrible et périlleux que ne peuvent franchir des navires bien proportionnés, au vol rapide, auxquels Jupiter envoie un vent favorable. Non, je ne monterai pas sur un radeau, malgré toi, à moins que tu ne consentes, déesse, à me jurer par le plus grand des serments, que tu ne formeras point contre moi d'autre mauvais dessein. » Il dit ; et Calypso, noble entre les déesses, sourit : elle lui saisit la main, prit la parole et lui dit : « Il faut que tu sois bien rusé et doué d'une profonde sagesse, pour songer à me tenir un pareil langage. J'atteste aujourd'hui la terre, et le ciel qui la couvre, et l'eau souterraine du Styx[1], (et c'est le serment le plus grand et le plus terrible qui existe pour les dieux bienheureux) que je ne formerai point contre toi d'autre mauvais dessein. Mais je pense et te conseillerai tout ce que je me conseillerais à moi-même, si pareille nécessité pesait sur moi. Car mon esprit est plein de droiture : je n'ai pas dans la poitrine un cœur de fer, mais un cœur compatissant. » Après avoir ainsi parlé, la noble déesse

[1] Sur le serment par le Styx, Voyez, *Iliade*, page 52, la note.

prit les devants et marcha à grands pas; Ulysse suivit les traces de la déesse. Lorsqu'ils furent arrivés dans la grotte profonde, le héros s'assit sur le siége, que Mercure venait de quitter, et la Nymphe lui servit à boire et à manger : c'étaient des aliments de toute sorte, pareils à ceux dont se nourrissent les hommes mortels. Elle s'assit en face du divin Ulysse, et ses femmes lui apportèrent l'ambroisie et le nectar; la Nymphe et le héros étendaient les mains vers les mets préparés et servis devant eux. Quand ils eurent satisfait la faim et la soif, Calypso, noble entre les déesses, prit la première la parole : « Noble fils de Laerte, industrieux Ulysse, il est donc vrai que tu veux retourner sans retard dans ta patrie? Sois heureux néanmoins. Mais si ton esprit avait conscience de tous les maux qu'il te faut endurer, avant de toucher la terre natale, tu continuerais d'habiter avec moi cette demeure et tu accepterais l'immortalité, quelque désir que tu aies de revoir ton épouse, après laquelle tu soupires sans cesse et tous les jours. Je me flatte de ne lui être inférieure ni par la taille ni par les traits du visage : car il ne sied nullement à des mortelles de rivaliser avec les déesses pour la taille et pour la beauté. » L'ingénieux Ulysse, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Auguste déesse, ne te fâche point contre moi : oui, je sais tout le premier que la sage Pénélope, à la bien considérer, t'est inférieure et par la beauté et par la taille (car elle n'est qu'une mortelle, tandis que tu n'es sujette ni à la mort ni à la vieillesse); mais je veux néanmoins et souhaite tous les jours de rentrer dans ma patrie et de voir le jour du retour. Si quelque divinité me frappe encore sur la sombre mer, je saurai souffrir, ayant dans la poitrine un cœur endurci au malheur. Car j'ai subi déjà bien des maux, bien des traverses sur les flots et dans les combats : que cette nouvelle épreuve s'ajoute aux autres! » Il dit;

et le soleil se coucha, et les ténèbres survinrent. Tous deux entrèrent dans l'intérieur de la grotte profonde, et goûtèrent les plaisirs de l'amour dans les bras l'un de l'autre.

4. Quand parut la fille du matin, l'Aurore aux doigts de rose, Ulysse revêtit aussitôt sa tunique et son manteau; quant à la nymphe, elle revêtit une ample robe blanche, fine et gracieuse, entoura ses flancs d'une belle ceinture d'or, et couvrit sa tête d'un voile. Et alors elle prépara tout pour le départ du magnanime Ulysse. D'abord elle lui donna une grande hache d'airain, à deux tranchants, facile à manier; un magnifique manche, en bois d'olivier, y était artistement adapté; puis, elle lui donna une doloire bien affilée; et, marchant devant lui, elle le conduisit à l'extrémité de l'île, dans un endroit où croissaient de grands arbres, et l'aune, et le peuplier, et le sapin, élancé vers le ciel, qui desséchés depuis longtemps et brûlés du soleil, devaient flotter légèrement sur l'onde. Lorsque Calypso, noble entre les déesses, lui eût montré où croissaient ces grands arbres, elle s'en retourna dans sa demeure. Pour lui, il se mit à couper des pièces de bois, et poursuivit rapidement sa tâche. Il abattit vingt arbres en tout, qu'il tailla avec l'airain, équarrit habilement et dressa au cordeau. Cependant Calypso, noble entre les déesses, apporta des tarières, et alors Ulysse perça toutes les pièces de bois, et les assembla les unes avec les autres; après quoi, il consolida le tout avec des chevilles et des mortaises. Autant un habile charpentier arrondit la coque d'un large bâtiment de transport, autant Ulysse donna de largeur au radeau qu'il se construisit. Pour faire le tillac, il disposa des poutrelles, les relia solidement par de nombreuses traverses, et enfin les recouvrit de longues planches. Il fabriqua un mât et une antenne qui s'adaptait bien au mât; de plus, il se construisit un

gouvernail, pour diriger l'embarcation : des claies d'osier l'entouraient entièrement, pour le défendre des vagues; enfin il lesta son radeau avec une grande quantité de bois. Cependant Calypso, noble entre les déesses, apporta des étoffes, pour faire des voiles; et Ulysse les fabriqua artistement. Puis, il fixa dans l'intérieur du radeau et les cordes qui font mouvoir l'antenne, et les câbles et les boulines; et enfin, avec des leviers, il lança le radeau dans la mer divine. C'était le quatrième jour, et l'œuvre d'Ulysse était entièrement achevée; le cinquième jour, la divine Calypso le renvoya de son île, après l'avoir baigné et revêtu d'habits parfumés. Dans le radeau, elle plaça deux grandes outres, l'une de vin noir, l'autre d'eau, et, de plus, un sac de cuir, renfermant des provisions : elle y avait mis beaucoup de mets propres à flatter l'appétit; enfin, elle fit souffler un bon vent, doux et tiède. Tout joyeux de ce vent favorable, le divin Ulysse déploya ses voiles, et s'assit près du gouvernail qu'il dirigea adroitement. Et le sommeil n'appesantissait pas ses paupières, tandis qu'il contemplait et les Pléiades et le Bouvier lent à se coucher, et l'Ourse, appelée aussi le Chariot, qui tourne toujours à la même place en guettant Orion, et qui seule ne se plonge pas dans les eaux de l'Océan. Calypso, noble entre les déesses, lui avait en effet recommandé de traverser la mer en laissant à gauche cette constellation. Pendant dix-sept jours il navigua en traversant la mer; et, le dix-huitième jour, apparurent les montagnes ombreuses du pays des Phéaciens, dans le point qui était le plus rapproché de lui : il crut voir comme un bouclier dans les brumes de la mer.

5. Le dieu puissant qui ébranle la terre revenait de chez les Éthiopiens, lorsque du haut des monts des Solymes[1] il aperçut de loin Ulysse. A peine l'eut-il vu voguant sur les

[1] Ancien peuple de la Lycie

eaux, que la colère s'alluma plus encore dans son âme : il secoua la tête et dit en son cœur : « Eh quoi! les dieux ont donc bien changé d'avis au sujet d'Ulysse, pendant que j'étais chez les Éthiopiens. Il touche presque au pays des Phéaciens, où le destin veut qu'il trouve un terme aux maux qui le poursuivent; mais je prétends le faire souffrir encore comme il faut. » A ces mots, il assembla les nuages, et, prenant son trident dans ses mains, il bouleversa la mer; puis, il excita le souffle impétueux de tous les vents à la fois : les nuées obscurcirent en même temps et la terre et la mer; et la nuit se précipita du ciel. Eurus et Notus, Zéphire, au souffle violent, et Borée, né de l'éther, se déchaînèrent ensemble, en roulant de grands flots. Alors les genoux et le cœur manquèrent à Ulysse : il soupira et dit en son cœur magnanime : « Ah! malheureux que je suis! que va-t-il m'arriver enfin? Je crains bien que la déesse ne m'ait dit toutes choses vraies, quand elle m'annonçait que, sur mer, avant d'arriver dans ma patrie, je comblerais la mesure de mes maux : tout cela s'accomplit aujourd'hui. De quels nuages Jupiter enveloppe le vaste ciel! Comme il a bouleversé la mer et déchaîné le souffle impétueux de tous les vents! Ma perte totale est désormais assurée. Trois et quatre fois heureux les Grecs, qui ont péri naguère dans la vaste Troie, pour faire plaisir aux Atrides! Que je ne suis-je mort, que n'ai-je accompli ma destinée, le jour où les Troyens firent pleuvoir en foule sur moi leurs traits garnis d'airain, autour du corps inanimé d'Achille! J'aurais obtenu de belles funérailles, et les Grecs auraient célébré ma gloire, tandis qu'aujourd'hui ma destinée est de succomber à une mort déplorable. » Comme il parlait, une grande vague, se précipitant d'en haut avec force, fit tournoyer le radeau; Ulysse tomba loin du radeau; le gouvernail lui échappa des mains; un furieux ouragan, causé par le choc

des vents contraires, brisa son mât par le milieu; la voile et l'antenne tombèrent au loin dans la mer. Ulysse resta longtemps plongé sous l'eau, sans pouvoir remonter tout de suite à la surface : tant les vagues étaient hautes et impétueuses! car il était appesanti par les vêtements que lui avait donnés la divine Calypso. Enfin il surgit et rejeta par la bouche l'onde amère qui coulait à grands flots de sa tête. Il n'oublia pas toutefois son radeau, malgré sa détresse; mais, s'élançant à sa poursuite au milieu des flots, il le saisit et s'assit au milieu, pour échapper à la mort, fin de toute chose; et des vagues énormes emportaient çà et là le radeau. Comme on voit, en automne, Borée emporter à travers champ un faisceau d'épines entrelacées, de même les vents emportaient çà et là le radeau d'Ulysse, à travers la mer : tantôt Notus le donnait comme un jouet à Borée, tantôt aussi Eurus l'abandonnait aux poursuites de Zéphire.

6. Cependant la fille de Cadmus, Ino, aux jolis pieds, l'aperçut : Leucothée[1] était jadis une mortelle à la voix articulée; maintenant elle habite au sein de la mer, où elle participe aux honneurs des dieux. Elle eut pitié d'Ulysse errant et accablé de souffrances. [Sous la forme d'un plongeon, elle sortit de l'eau en volant,] se posa sur le radeau bien assemblé, et lui dit : « Infortuné, pourquoi Neptune, le dieu qui ébranle la terre, est-il si furieusement irrité contre toi, qu'il t'accable de tant de maux? Il ne te fera pourtant pas périr, quelque désir qu'il en ait. Mais fais comme je dis (car tu ne me parais point dépourvu de sens) : dépouille-toi de ces vêtements et abandonne ton radeau à la merci des vents; puis, nageant des deux mains, tâche d'atteindre la terre des Phéaciens,

[1] Poursuivie par Athamas, son époux, Ino se précipita dans la mer avec son fils Mélicerte, et fut reçue au nombre des divinités marines, sous le nom de Leucothée

où ta destinée est d'être sauvé. Prends ce voile divin et entoures-en ta poitrine ; dès lors, tu n'auras plus à craindre de souffrir ni de mourir. Puis, quand tes mains auront touché la terre ferme, ôte-le et le jette dans la mer sombre, bien loin du rivage, en tournant la tête de l'autre côté. » Après avoir ainsi parlé, elle lui donna le voile, et rentra au sein de la mer agitée, sous la forme d'un plongeon ; et une vague noire la recouvrit. Cependant le divin et patient Ulysse hésita ; et, soupirant, il dit en son cœur magnanime : « Hélas ! je crains que cette divinité ne machine contre moi quelque perfidie nouvelle, lorsqu'elle me presse d'abandonner mon radeau. Mais je n'obéirai pas encore : car mes yeux ont aperçu dans le lointain la terre, où je dois, à l'entendre, trouver un refuge. Voici ce que je ferai, et c'est, à mon sens, le meilleur parti. Tant que les planches du radeau seront solidement assemblées, j'y resterai et supporterai patiemment mes souffrances. Mais, quand les vagues auront disjoint le radeau, je me jetterai à la nage : car je ne vois rien de mieux à faire. » Tandis qu'il roulait ces pensées dans son esprit et dans son cœur, Neptune, le dieu qui ébranle la terre, souleva une vague grande, affreuse, terrible, énorme, qui entraîna Ulysse. Et comme un vent impétueux culbute un amas de pailles légères, qu'il disperse de tous côtés, ainsi la vague dispersa les longues planches du radeau. Alors Ulysse enfourcha une poutre et la dirigea comme on fait un cheval de selle. Puis, il dépouilla les vêtements que lui avait donnés la divine Calypso, et se hâta d'entourer sa poitrine du voile de Leucothée ; il s'élança, la tête en avant, dans la mer, étendant les deux mains, et nageant avec ardeur. Le puissant Neptune, qui le vit, secoua la tête et dit en son cœur : « Erre ainsi maintenant sur les flots, après avoir enduré mille maux, jusqu'à ce que tu arrives chez les hommes,

nourrissons de Jupiter. Tu ne te plaindras pas, je pense, de n'avoir pas assez souffert. » Après avoir ainsi parlé, Neptune frappa du fouet ses chevaux à la belle crinière, et il se rendit à Aigues[1], où il possède un palais magnifique. Cependant Minerve, fille de Jupiter, méditait un autre dessein. En effet, elle arrêta l'essor des autres vents et leur commanda à tous de se calmer et de s'assoupir; mais elle lâcha le rapide Borée et aplanit les flots devant le noble Ulysse, jusqu'à ce qu'il eût abordé chez les Phéaciens, amis de la rame, après avoir échappé à la mort et aux Parques. Alors le héros fut ballotté sur les vagues amoncelées pendant deux jours et deux nuits; et bien souvent son cœur eut le pressentiment de la mort. Mais lorsqu'enfin l'Aurore, aux belles tresses, eut amené le troisième jour, le vent tomba aussitôt, et un calme plat régna sur la mer : alors Ulysse, soulevé par une grande vague, et regardant devant lui avec une grande attention, aperçut la terre à peu de distance, comme des enfants saluent avec joie la convalescence de leur père, qui gisait malade, en proie à de cruelles douleurs et consumé depuis longtemps par la souffrance. Une divinité funeste s'était appesantie sur lui; mais enfin, les dieux, à sa grande joie, l'ont délivré du mal. De même la terre et les bois apparurent aux yeux d'Ulysse, transporté de joie. Il nageait, faisant tous ses efforts pour mettre le pied sur la terre ferme. Mais, comme il n'en était plus éloigné que de la distance où peut porter la voix, alors il entendit le bruit sourd de la mer contre les rochers. Car la vague énorme retentissait en se brisant avec force contre la falaise du rivage, qu'elle enveloppait tout entière d'une écume amère. En effet, il n'y avait ni ports, refuges des vaisseaux, ni rades sûres; mais partout des côtes escar-

[1] Voyez *Iliade*, chant XIII, page 263, note 5.

pées, et des écueils, et des rochers. Alors les genoux et le cœur manquèrent à Ulysse : il soupira, et dit en son cœur magnanime : « Hélas! quand Jupiter m'a permis de voir la terre contre toute espérance, et que j'ai fini de sillonner ce vaste gouffre, je ne trouve plus aucune issue pour sortir de la mer écumante! Devant moi se dressent des rochers aigus, et autour d'eux frémit la vague impétueuse, et la roche s'étend au loin sans aspérités. La mer qui baigne le rivage est profonde; il est impossible de se tenir debout sur les deux pieds, et d'échapper ainsi au trépas. Je crains, si j'avance, que la vague énorme, en m'entraînant, ne me jette contre la roche nue, et que mes efforts ne soient vains. Mais si je continue de nager plus loin encore, pour chercher une plage en pente douce, un port tranquille, je crains que la tempête ne me ressaisisse et ne me rejette gémissant dans la mer poissonneuse. Peut-être aussi qu'une divinité lancerait contre moi, du sein des flots, un de ces monstres marins que nourrit en grand nombre l'illustre Amphitrite. Car je sais que l'illustre Neptune est furieux contre moi. » Tandis qu'il roulait ces pensées dans son esprit et dans son cœur, une énorme vague le porta sur l'âpre rivage. Alors sa peau eût été déchirée, tous ses os eussent été brisés, si Minerve, la déesse aux yeux étincelants, ne l'avait inspiré. Il s'élança et saisit des deux mains le rocher auquel il se retint en gémissant, jusqu'à ce que l'énorme vague fût passée. C'est ainsi qu'il échappa à son atteinte; mais la vague, en refluant, le frappa de nouveau, et le rejeta bien loin dans la mer. Comme aux tentacules d'un polype, arraché de son gîte, adhèrent de nombreux cailloux : ainsi les mains audacieuses d'Ulysse, déchirées par le rocher, y laissèrent leur épiderme; et l'énorme vague le recouvrit.

7. Alors sans doute le malheureux Ulysse aurait péri en dépit du destin, si Minerve, aux yeux étincelants, ne

lui eût donné la présence d'esprit. Sortant la tête hors des flots qui se brisaient contre le rivage, il nagea le long des rochers, les yeux tournés vers la terre, pour chercher une plage en pente douce et un port tranquille. Mais enfin, à force de nager, il arriva à l'embouchure d'un fleuve, qui roulait de belles eaux : l'endroit lui parut excellent, dégarni de rochers, et abrité contre le vent : il reconnut l'embouchure d'un fleuve, et lui adressa intérieurement cette prière : « Entends-moi, dieu, qui que tu sois; je viens à toi, que mes vœux ardents appelaient, fuyant, hors de la mer, les menaces de Neptune. Il est respectable, même pour les dieux immortels, l'homme qui les aborde en fugitif. C'est ainsi qu'en ce moment j'entre dans ton lit et presse tes genoux, après avoir souffert bien des maux. Mais prends pitié de moi, dieu : je m'honore d'être ton suppliant. » Il dit; et aussitôt le fleuve suspendit son cours et retint ses flots; il fit régner le calme devant Ulysse et le mena sain et sauf jusqu'à son embouchure. Le héros cessa de roidir ses genoux et ses bras vigoureux : car la mer avait épuisé ses forces; il avait tout le corps enflé : l'onde amère coulait à flots de sa bouche et de ses narines; et il demeura sans respiration, sans voix et presque inanimé : il succombait à une horrible fatigue. Mais lorsqu'enfin il eut repris haleine et recouvré ses sens, il détacha le voile de la déesse, et le jeta dans le fleuve à l'eau salée : une grande vague l'entraina dans le courant et le reporta aussitôt aux mains d'Ino. Ulysse, quittant le fleuve, se cacha dans les joncs : il baisa la terre nourricière; et, soupirant, il dit en son cœur magnanime : « Malheureux que je suis! que faire, et que vais-je enfin devenir? Si je passe une nuit inquiète auprès du fleuve, je crains que le froid âpre et la tendre rosée tout ensemble n'achèvent de m'ôter la vie, dans la faiblesse où je suis : froide est la brise qui souffle d'un

fleuve, avant le jour. Que si je gravis la colline, et qu'entrant dans ce bois touffu, je m'étende sous ces taillis épais, dussé-je, insensible au froid et à la fatigue, goûter les douceurs du sommeil, je crains de devenir la proie et la pâture des bêtes sauvages. » Après avoir ainsi délibéré, ce dernier parti lui sembla le meilleur. Il prit donc le chemin du bois, qu'il trouva, près du fleuve, sur une hauteur : il se blottit sous deux arbrisseaux nés à la même place : l'un était un olivier sauvage, l'autre un olivier franc : ni les vents, au souffle humide, ni les rayons ardents du soleil ne les perçaient, ni la pluie ne les traversait jamais : tant ils avaient poussé drus et entrelacés! Ulysse, après avoir pénétré sous ces arbres, amassa aussitôt avec ses mains de quoi se faire un vaste lit de feuilles : car il y avait là une grande quantité de feuilles, assez pour couvrir deux ou trois hommes, dans la saison d'hiver, quelle qu'en soit la rigueur. Le divin et patient Ulysse se réjouit à cette vue : il se coucha au milieu de ces feuilles, et en répandit sur tout son corps. Comme un homme, habitant dans une campagne isolée, loin de tout voisinage, enfouit un tison sous la cendre noire, pour conserver le germe du feu qu'il ne pourrait allumer à un autre foyer: de même Ulysse se blottit sous les feuilles; Minerve répandit le sommeil sur les yeux du héros et voila ses paupières, pour mettre au plus vite un terme à ses cruelles fatigues.

CHANT VI

ARGUMENT

1. Minerve apparaît en songe à Nausicaa, et l'engage à aller laver ses vêtements au fleuve. — 2. Nausicaa part, après avoir obtenu l'agrément de son père. Lorsque les étoffes sont lavées, elle joue à la paume avec ses femmes, sur les bords du fleuve. — 3. Ulysse réveillé par les cris des jeunes filles, hésite d'abord à se montrer : enfin il cède à la nécessité. — 4. Toutes les femmes s'enfuient à son aspect; Nausicaa, seule, demeure; et Ulysse l'implore par de douces et insinuantes paroles. — 5. Nausicaa répond à Ulysse avec bonté; elle donne l'ordre à ses suivantes de lui donner à manger et à boire et de le laver dans le fleuve. — 6. Nausicaa, prête à regagner la ville, engage Ulysse à suivre à pied le char jusqu'au bois sacré de Minerve : là, il s'arrêtera, pour ne point prêter à la médisance. Il se fera ensuite indiquer la demeure d'Alcinoüs, et embrassera les genoux de la reine. — 7. Nausicaa part, suivie d'Ulysse. Arrivé au bois de peupliers, le héros s'arrête et implore Minerve.

1. Tandis que le patient et divin Ulysse dormait en cet endroit, accablé de sommeil et de lassitude, Minerve se rendit au pays et à la ville des Phéaciens. Ils habitaient jadis les vastes plaines d'Hypérie[1], près des Cyclopes, hommes violents, qui les maltraitaient et abusaient de la supériorité de leurs forces. Nausithoüs, semblable aux dieux, les fit émigrer de ces lieux, et les conduisit à Schérie[2], où ils se fixèrent loin des hommes industrieux. Il entoura la ville d'un mur, construisit des maisons, éleva

[1] La plupart des interprètes pensent qu'il s'agit de la ville de Sicile, appelée depuis Camarina. — [2] On suppose que l'île de Schérie est celle que nous nommons Corfou.

des temples aux dieux et partagea les champs. Mais, vaincu par la Parque, il était déjà descendu chez Pluton; et alors régnait Alcinoüs, instruit par les dieux dans la sagesse. Minerve, la déesse aux yeux étincelants, se rendit au palais de ce roi, pour ménager le retour du magnanime Ulysse. Elle entra dans la chambre magnifique, où reposait la fille du magnanime Alcinoüs, la jeune Nausicaa, pareille aux Immortelles pour la taille et pour les traits; deux esclaves, qui avaient reçu des Grâces la beauté, couchaient aux deux côtés de la porte dont les riches battants étaient fermés. La déesse pénétra comme le souffle du vent jusqu'au lit de la jeune fille; elle s'arrêta au-dessus de sa tête, et lui adressa la parole, en prenant la figure de la fille de l'illustre marin Dymas, qui était de même âge et qu'elle aimait tendrement. Sous cette forme empruntée, Minerve, aux yeux étincelants, lui dit : « Nausicaa, pourquoi ta mère t'a-t-elle enfantée si négligente? Tu laisses à l'abandon tes splendides vêtements. Le jour de ton mariage approche, où il te faudra revêtir de beaux habits, et en fournir à ceux qui te conduiront chez ton époux : c'est ainsi que tu acquerras une bonne renommée parmi les hommes, et que tu réjouiras ton père et ta mère vénérables. Eh bien! allons au lavoir, aussitôt que paraîtra l'aurore : je t'accompagnerai et t'aiderai dans ton travail, afin que tu fasses au plus vite tes apprêts, car tu ne seras pas longtemps vierge. Déjà te recherchent en mariage les principaux parmi le peuple des Phéaciens, parce que tu es aussi d'une noble naissance. Ainsi donc, exhorte ton illustre père, avant le jour, à préparer les mules et le chariot, pour transporter les ceintures, les voiles et les couvertures brillantes. Il est beaucoup plus convenable que tu ailles en char que d'aller à pied : car les lavoirs sont bien loin de la ville. » Après avoir ainsi parlé, Minerve, aux yeux étincelants, retourna dans l'Olympe, où les dieux ont, dit-

on, leur inébranlable demeure : ni les vents ne l'agitent jamais, ni la pluie ne la mouille, ni la neige n'en approche ; un air pur et sans nuage y circule, et une éclatante lumière l'environne : les dieux fortunés y goûtent une félicité éternelle. C'est là que retourna la déesse, aux yeux étincelants, après avoir donné ses conseils à la jeune fille.

2. Aussitôt que parut l'Aurore, au beau trône, elle fit lever la belle Nausicaa. Etonnée du songe qu'elle avait eu, elle se hâta de traverser le palais pour en faire part à ses parents, à son père chéri et à sa mère : elle les trouva dans leur appartement. La reine, assise près du foyer, au milieu de ses femmes, filait de la laine, teinte avec la pourpre ; quant à son père, elle le rencontra sur le seuil, qui allait chercher les rois illustres pour le conseil où l'appelaient les nobles Phéaciens. Elle s'approcha tout près de son père chéri, et lui dit : « Ne veux-tu pas, mon bon père, faire préparer pour moi un chariot élevé, pourvu de bonnes roues, afin que je transporte au fleuve et lave les riches vêtements que j'ai salis et mis au rebut. Toi aussi, il convient que tu aies sur le corps des habits propres, quand tu siéges dans les assemblées avec les principaux du peuple ; et puis, tu as cinq fils dans ton palais : deux ont pris femme, mais trois sont dans la fleur de l'adolescence, et ne veulent aller à la danse qu'avec des vêtements fraîchement lavés : or, c'est moi que tout cela regarde. » Elle dit ; car elle n'osait prononcer devant son père le nom de son jeune fiancé. Mais Alcinoüs, qui comprenait tout, lui répondit : « Je ne te refuserai, ma fille, ni mules ni rien autre chose : mes serviteurs te prépareront un char élevé, pourvu de belles roues et d'un coffre solide. » Après avoir ainsi parlé, il donna ses ordres aux serviteurs, qui s'empressèrent d'obéir. Et d'abord ils tirèrent dehors et préparèrent le char, aux belles roues, amenèrent les mules et les attelèrent au char. Puis, la jeune fille apporta

de sa chambre de brillants habits, et les plaça sur le char bien poli. Sa mère mit dans une corbeille des mets divers, propres à flatter l'appétit, ainsi que des viandes cuites, et remplit de vin une outre de peau de chèvre; et, tandis que la jeune fille montait sur le char, elle lui donna de l'huile limpide dans une fiole d'or, afin de se parfumer elle et les femmes de sa suite. Alors Nausicaa prit le fouet et les rênes brillantes, et elle fouetta, pour lancer les deux mules, dont on entendit le piétinement: elles allongeaient le pas avec ardeur, emportant et les vêtements et Nausicaa qui n'était pas seule : ses femmes l'accompagnaient. Lorsqu'elles furent arrivées sur les bords du fleuve limpide, à l'endroit où se trouvaient des lavoirs toujours pleins, où coulait en abondance une belle eau, propre à nettoyer les vêtements, même les plus souillés, elles dételèrent d'abord les mules du char, et les lâchèrent le long du fleuve, plein de tournants, pour qu'elles y broutassent le gazon délicieux; puis, tirant les vêtements du chariot, elles les portèrent dans l'eau profonde; et elles les foulèrent avec les pieds dans les bassins, en luttant de zèle et d'activité. Quand elles les eurent lavés et que toutes les souillures furent effacées, elles les déployèrent en ordre sur le bord de la mer, en un lieu couvert de petits cailloux, que les flots lavaient plus que partout ailleurs, en battant contre la grève. Ensuite, après s'être baignées et frottées d'huile, elles prirent leur repas sur les rives du fleuve, tandis que les vêtements séchaient aux rayons du soleil. Lorspue Nausicaa et ses femmes eurent satisfait leur appétit, elles se débarrassèrent de leurs voiles et jouèrent à la paume; et c'était Nausicaa, aux bras blancs, qui conduisait le jeu. Telle qu'on voit courir sur la cime de l'âpre Taygète[1] ou sur l'Erymante[2] Diane chasseresse,

[1] Montagne de Laconie. — [2] Montagne située sur les confins de l'Arcadie et de l'Élide.

heureuse de poursuivre les sangliers et les cerfs rapides : avec la déesse, jouent les nymphes champêtres, filles de Jupiter, qui porte l'égide ; la joie remplit le cœur de Latone ; et Diane dépasse de la tête et du front toutes ses compagnes, et sans peine on la reconnaît, si belles qu'elles soient toutes : telle cette chaste vierge se distinguait entre les femmes de sa suite.

3. Comme Nausicaa se disposait à retourner au palais, après avoir attelé les mules et plié les riches vêtements, Minerve, la déesse aux yeux étincelants, conçut une autre pensée, pour qu'Ulysse se réveillât et vît la jeune fille, aux beaux yeux, qui devait le conduire à la ville des Phéaciens. En ce moment Nausicaa jeta la paume à l'une de ses femmes ; celle-ci manqua la balle qui tomba dans le courant rapide ; et toutes poussèrent un grand cri. Le divin Ulysse se réveilla, et s'assit, roulant diverses pensées dans son esprit et dans son cœur : « Malheureux que je suis ! quels mortels habitent le pays où me voilà arrivé ? Sont-ce des hommes violents, sauvages et injustes ; ou sont-ils hospitaliers, et leur cœur est-il pénétré de la crainte des dieux ? Des voix de jeunes filles sont venues jusqu'à moi, pareilles à celle des nymphes qui habitent les cimes élevées des montagnes, et les sources des fleuves, et les prairies herbeuses. Peut-être aussi suis-je dans le voisinage des hommes à la voix articulée. Allons, je vais m'en assurer moi-même et voir par mes yeux. » A ces mots, le divin Ulysse se glissa hors du taillis : de sa main vigoureuse, il rompit une branche touffue, prise dans le bois épais, pour couvrir son corps et voiler sa nudité. Il s'avança, comme un lion, nourri dans les montagnes et confiant en sa force, marche après avoir souffert les vents et les pluies : les yeux enflammés, il fond sur les bœufs ou sur les brebis, ou court après les biches sauvages : c'est la faim qui le pousse à tenter une attaque sur les bestiaux

et à pénétrer même dans leur solide étable. Tel Ulysse allait se mêler à ces jeunes filles, aux belles tresses, tout nu qu'il était : car la nécessité l'y forçait.

4. Il leur apparut, horrible et défiguré par l'onde amère; et elles s'enfuirent, épouvantées, dans toutes les directions, sur les rives élevées. La fille d'Alcinoüs demeura seule : car Minerve avait mis la force dans son cœur et banni la frayeur de ses membres. Elle resta donc, immobile; et Ulysse délibéra, s'il supplierait la jeune fille, aux beaux yeux, en lui prenant les genoux, ou s'il lui adresserait, à distance et sans approcher, de douces paroles, pour la prier de lui indiquer la ville et de lui donner des vêtements. Le parti qui lui sembla le meilleur, après réflexion, fut de la supplier, à distance, par de douces paroles, de peur qu'en saisissant ses genoux il n'excitât la colère de la jeune fille. Aussitôt il lui tint ce langage flatteur et insinuant : « Je t'implore, ô reine, que tu sois déesse ou mortelle. Si tu es une des déesses qui occupent le vaste ciel, c'est à Diane, la fille du grand Jupiter, que tu me parais surtout comparable par les formes, la taille et la majesté. Si tu es une des mortelles qui habitent sur la terre, trois fois heureux ton père et ton auguste mère, trois fois heureux tes frères : leur cœur sans doute est toujours dilaté par la joie quand ils te voient, si jeune, entrer dans les chœurs de danse; mais heureux surtout et entre tous les autres, l'époux qui, après avoir offert les plus riches présents, te conduira dans sa demeure. Mes yeux n'aperçurent jamais parmi les mortels ni homme, ni femme qui te ressemblât : je suis saisi d'admiration en te voyant. Autrefois à Délos, près de l'autel d'Apollon, je vis s'élever une jeune pousse de palmier (car j'allai dans cette île, et une armée nombreuse me suivit dans ce voyage qui devait être pour moi la source de cruels malheurs) : à cette vue, comme en ta présence, mon cœur

resta longtemps frappé de stupeur : car jamais tige pareille n'était sortie de terre. De même, ô femme, tu me remplis d'admiration et de surprise ; et je crains furieusement d'embrasser tes genoux. Cependant un désespoir cruel m'accable : hier, après vingt jours, j'ai échappé à la sombre mer, où les flots et les vents impétueux n'avaient cessé de me ballotter depuis mon départ de l'ile d'Ogygie. Une divinité m'a jeté sur ces bords, pour m'infliger sans doute ici de nouveaux malheurs : car je ne cesserai pas, je crois, de souffrir, et les dieux me réservent auparavant bien des épreuves. Eh bien! aie pitié de moi, reine : car, après tant de souffrances, c'est toi que j'ai abordée la première : je ne connais personne parmi les hommes qui habitent cette ville et ce pays. Indique-moi la ville et donne-moi un lambeau d'étoffe pour me couvrir, si toutefois tu as apporté de quoi envelopper des vêtements. Que les dieux exaucent tous les vœux que tu formes dans ton cœur : qu'ils te donnent un époux, une famille, et la douce concorde : car il n'est point de sort meilleur et plus heureux que celui de deux époux qui gouvernent leur maison, unis de sentiments : cette union fait le désespoir de leurs ennemis et la joie de leurs amis ; et ce sont eux surtout qui en ressentent les effets. »

5. Nausicaa, aux bras blancs, lui répondit à son tour : « Etranger, car tu ne parais pas issu de bas lieu ni dépourvu de sens, c'est Jupiter Olympien qui distribue le bonheur aux hommes, bons et méchants, à chacun comme il lui plaît. Si telle est la part qu'il t'a faite, tu dois te résigner entièrement. Aujourd'hui que tu es venu dans notre pays et dans notre ile, tu ne manqueras ni de vêtements, ni de tous les autres secours qu'un malheureux suppliant a le droit d'attendre. Je vais t'indiquer la ville, et te dire le nom du peuple. Les Phéaciens occupent cette ville et cette contrée ; moi je suis la fille du magnanime

Alcinoüs, aux mains duquel résident chez les Phéaciens la puissance et la force. » Elle dit : et donna cet ordre à ses femmes aux belles tresses : « Arrêtez, femmes : où fuyez-vous, à la vue de ce mortel? Craignez-vous par hasard que ce soit quelque ennemi? Il n'est point né viable, il ne saurait même naître le mortel qui viendrait porter le ravage sur la terre des Phéaciens : car ils sont bien chers aux Immortels. Nous habitons une île écartée, que battent les flots de la mer, aux extrémités du monde; et nul autre peuple n'a de relations avec nous. Cet homme est un malheureux, que le hasard a jeté sur ces bords : il faut avoir soin de lui présentement : car tous les étrangers et les mendiants viennent de Jupiter : le plus faible don réjouit leur cœur. Allons, femmes, donnez à cet étranger à manger et à boire; lavez-le dans le fleuve, dans un endroit à l'abri du vent. » Elle dit; et ses femmes s'arrêtèrent et s'encouragèrent l'une l'autre. Elles menèrent Ulysse dans un lieu couvert, ainsi que l'avait ordonné Nausicaa, la fille du magnanime Alcinoüs; elles placèrent près de lui un manteau, une tunique pour se vêtir, lui donnèrent de l'huile limpide dans une fiole d'or, et l'invitèrent à se baigner dans le courant du fleuve. Alors donc le divin Ulysse adressa la parole aux suivantes : « Femmes, éloignez-vous quelque peu; laissez-moi seul laver l'écume qui souille mes épaules et me frotter d'huile : car il y a longtemps que l'essence n'a approché de mon corps. Mais je ne saurais me laver en votre présence : car j'ai honte de paraître nu devant des jeunes filles aux belles tresses. » Il dit; les suivantes s'éloignèrent et reportèrent ses paroles à Nausicaa. Cependant le divin Ulysse lava avec de l'eau puisée dans le fleuve l'écume qui couvrait son dos et ses larges épaules; puis, il essuya sa tête souillée par la mer inféconde. Tout son corps lavé et frotté d'huile onctueuse, il revêtit les habits que lui avait donnés la chaste vierge. Minerve, issue de

Jupiter, lui prêta une taille plus grande et plus majestueuse, et de sa tête elle fit descendre une épaisse chevelure, pareille à la fleur de l'hyacinte. Comme un habile ouvrier, que Vulcain et Pallas-Minerve ont initié à tous les secrets de son art, fait couler de l'or autour de l'argent et exécute de charmants ouvrages : de même aussi Minerve répandit la grâce sur la tête et sur les épaules d'Ulysse. Ensuite il s'assit, à quelque distance, sur le rivage de la mer, tout resplendissant de beauté et de grâces : la jeune fille le contempla avec admiration, et elle dit en s'adressant à ses suivantes aux belles tresses : « Ecoutez, suivantes aux bras blancs, ce que je vais vous dire. Ce n'est point malgré tous les dieux, habitants de l'Olympe, que cet étranger est venu chez les Phéaciens, semblables aux dieux. D'abord, en effet, il m'a paru n'être qu'un homme vulgaire; mais maintenant il ressemble aux dieux qui habitent le vaste ciel. Puissé-je rencontrer en ces lieux un époux tel que lui? puisse-t-il lui-même rester dans ce pays! Mais donnez à cet étranger à manger et à boire. » Elle dit; et ses suivantes, dociles à sa voix, lui obéirent. Elles placèrent auprès d'Ulysse de quoi boire et manger. Alors le divin Ulysse but et mangea avec avidité : car il y avait longtemps qu'il n'avait pris aucun aliment.

6. Cependant Nausicaa, aux bras blancs, s'occupa d'autres soins. Les vêtements pliés et placés sur le beau char, elle attela les mules, au sabot solide, et monta. Puis, encourageant Ulysse, elle prit la parole et lui dit : « Lève-toi donc maintenant, étranger, et allons à la ville, pour que je te conduise au palais de mon illustre père, où tu verras, je pense, les principaux d'entre tous les Phéaciens. Mais écoute ce que tu feras (car tu ne me sembles pas dépourvu de sens) : tant que nous traverserons les champs et les terres cultivées, marche d'un pas rapide, avec mes suivantes, derrière les mules et le char; moi je te montre-

rai le chemin. Ensuite nous entrerons dans la ville ; un mur élevé l'entoure, et de chaque côté s'ouvre un beau port ; l'entrée en est étroite, et de larges navires en gardent les abords : car les Phéaciens ont tous un abri particulier pour leurs vaisseaux. Il y a aussi dans la ville, près d'un beau temple de Neptune, une place publique, pavée de pierres de taille enfouies dans le sol : c'est là que les Phéaciens travaillent à l'armement des vaisseaux noirs, aux câbles, aux voiles, et polissent les rames. Car les Phéaciens ne se soucient ni de l'arc ni du carquois, mais des mâts, des rames, et des vaisseaux bien proportionnés, sur lesquels ils parcourent joyeusement la mer écumante. Or, je redoute leurs propos médisants : je crains que l'un d'eux ne plaisante en arrière (il ne manque pas d'insolents parmi le peuple). Le plus vil parmi eux, nous rencontrant, pourrait dire : « Quel est cet étranger, « si beau et si grand, qui suit Nausicaa ? Où l'a-t-elle ren- « contré ? Ce sera sans doute son époux. Peut-être est-ce « un étranger, égaré sur la mer, et qu'elle a ramené de « son vaisseau : car nous n'avons point de voisins. Ou bien « encore un dieu, qu'elle a longtemps invoqué, est des- « cendu de l'Olympe, à sa prière, pour ne la quitter jamais. « Tant mieux, si dans ses courses, elle a trouvé elle-même « un époux, qui n'est pas d'ici : car elle méprise assurément « les nombreux et nobles prétendants d'entre les Phéa- « ciens, qui aspirent à sa main. » Voilà ce qu'ils diraient, et ces propos me couvriraient de honte. Moi-même, je blâmerais la femme qui en userait ainsi, et qui, sans l'aveu de son père et de sa mère chéris, fréquenterait les hommes, avant que d'être mariée publiquement. Comprends donc bien mes paroles, étranger, afin d'obtenir au plus tôt de mon père de quoi partir et t'en retourner. Tu trouveras près de la route un bois charmant de peupliers, consacré à Minerve : une fontaine coule dans ce bois, et une prai-

rie l'entoure. C'est là que mon père a un champ réservé et un jardin verdoyant, qui ne sont éloignés de la ville que de la distance où peut porter la voix. Arrête-toi en ce lieu et attends, jusqu'à ce que nous soyons entrées dans la ville et arrivées au palais de mon père. Quand tu nous supposeras arrivées au palais, alors dirige-toi vers la ville des Phéaciens, et demande le palais de mon père, le magnanime Alcinoüs. Il est aisé à reconnaître ; un jeune enfant t'y conduirait, car les demeures des Phéaciens ne ressemblent pas du tout à la demeure du héros Alcinoüs. Mais, lorsque tu auras atteint le palais et franchi la cour, hâte-toi de traverser la grande salle [1], jusqu'à ce que tu sois arrivé devant ma mère : elle est assise auprès du foyer et appuyée contre une colonne, et file, à la lueur de la flamme, une laine de pourpre d'une beauté merveilleuse : ses femmes sont assises derrière elle. Là se voit, adossé au foyer, le trône où mon père est assis et boit du vin, comme un des Immortels. Sans t'arrêter à lui, cours embrasser les genoux de ma mère, afin que tu aies la joie de retourner promptement dans ta patrie, quelque lointaine qu'elle soit. [Si son cœur est animé pour toi de sentiments bienveillants, espère alors revoir tes amis, et rentrer dans ta demeure, bien construite, et sur le sol de ta patrie.] »

7. Après avoir ainsi parlé, elle saisit le fouet brillant et frappa les mules, qui s'éloignèrent rapidement des bords du fleuve : elles couraient et levaient alternativement les pieds avec grâce. Nausicaa les gouvernait habilement et donnait du fouet à propos, afin que ses femmes et Ulysse suivissent le char. Au coucher du soleil, ils atteignirent le bois fameux, consacré à Minerve : le divin Ulysse s'arrêta en cet endroit, et invoqua aussitôt après la fille

[1] C'est dans cette salle, située au centre de la maison, que les hommes s'assemblaient et que les repas se prenaient.

du grand Jupiter: « Entends-moi, fille de Jupiter qui porte l'égide, indomptable Minerve. Exauce-moi en ce moment, bien que tu ne m'aies pas exaucé naguère, dans ma détresse, alors que j'étais le jouet de l'illustre Neptune. Donne-moi de trouver chez les Phéaciens bienveillance et pitié. » Telle fut sa prière; et Pallas-Minerve l'entendit; mais elle ne parut pas en sa présence : car elle redoutait fort son oncle paternel : pour lui, il nourrit contre le divin Ulysse un vif ressentiment jusqu'au jour où ce héros fut arrivé dans sa patrie.

CHANT VII

ARGUMENT

1. Ulysse arrive à la ville : Minerve se présente à lui sous la forme d'une jeune fille, et le conduit à la demeure d'Alcinoüs. — 2. Ulysse, avant d'entrer, admire la magnificence des jardins et du palais. — 3. Il entre, et embrasse les genoux de la reine Arété. — 4. Le héros Échénéus invite Alcinoüs à donner l'hospitalité à l'étranger. Le roi s'empresse de relever Ulysse, lui fait servir à boire et à manger, et s'engage à lui fournir les moyens de retourner dans sa patrie. — 5. Le repas fini, Ulysse reste seul avec Arété et Alcinoüs. La reine lui demande qui il est, quel est son pays et d'où lui viennent les vêtements qu'il porte. Ulysse lui raconte son naufrage et sa rencontre avec Nausicaa. — 6. Alcinoüs offre à Ulysse la main de sa fille, et lui promet de le faire reconduire dès le lendemain. — 7. Un lit est dressé pour Ulysse sous le portique : Alcinoüs et Arété vont reposer dans la partie la plus reculée de l'appartement.

1. Tandis que le patient et divin Ulysse priait ainsi en cet endroit, les mules vigoureuses emportaient la jeune fille vers la ville. Lorsqu'elle fut arrivée au palais fameux de son père, elle arrêta le char dans le vestibule, et ses frères, pareils aux Immortels, se groupèrent autour d'elle : ils dételèrent les mules du char, et portèrent les vêtements dans l'intérieur. Nausicaa monta à son appartement, où sa chambrière, la vieille Eurymédusc d'Apira[1], lui alluma du feu : c'était une femme que les Phéaciens

[1] La position géographique de cette ville ou de cette contrée est inconnue.

amenèrent jadis d'Apira sur leurs vaisseaux recourbés, et mirent à part pour en faire présent à Alcinoüs, parce qu'il commandait à tous les Phéaciens et que le peuple lui obéissait comme à un dieu. Elle avait nourri Nausicaa, aux bras blancs, dans le palais. Elle lui alluma du feu, et prépara le repas à l'intérieur. Alors Ulysse se leva pour aller à la ville. Minerve, qui voulait du bien à Ulysse, l'enveloppa d'un nuage épais, de peur qu'un des superbes Phéaciens, en le rencontrant, ne lui adressât des paroles injurieuses et ne lui demandât qui il était. Mais, comme il allait entrer dans l'aimable ville, Minerve, aux yeux étincelants, se présenta à lui, sous la figure d'une jeune fille qui portait une cruche. Elle s'arrêta près de lui, et le divin Ulysse l'interrogea : « Mon enfant, voudrais-tu me conduire à la demeure d'Alcinoüs, qui commande aux hommes de ce pays. Car je suis un malheureux étranger, qui viens ici d'une contrée fort éloignée; et je ne connais personne parmi ceux qui habitent cette ville et ce pays. » Minerve, la déesse aux yeux étincelants, lui répondit : « Oui, vénérable étranger, je vais t'indiquer la maison que tu me demandes : car elle est voisine de celle qu'habite mon noble père. Mais marche en silence; moi, je te montrerai le chemin. Ne regarde personne, n'interroge personne : car les gens d'ici n'aiment pas les étrangers, et n'accueillent pas amicalement quiconque arrive du dehors. Confiants dans la légèreté et la rapidité de leurs vaisseaux, ils sillonnent l'abîme immense des mers : c'est un privilége qu'ils doivent à Neptune : leurs navires sont rapides comme l'oiseau ou comme la pensée. » Après avoir ainsi parlé, Pallas-Minerve marcha devant lui à grands pas; et le héros suivit les traces de la déesse. Or, les Phéaciens, ces illustres navigateurs, ne le virent point traverser la ville au milieu d'eux : car Minerve, aux belles tresses, ne le permit pas : pleine de bienveillance

pour lui, elle l'enveloppa d'un brouillard divin. Ulysse admirait les ports, et les vaisseaux bien proportionnés, et les places où les héros se rassemblaient, et les murailles longues, élevées, garnies de palissades, ouvrage merveilleux. Lorsqu'ils furent arrivés au palais fameux du roi, Minerve, la déesse aux yeux étincelants, prit la première la parole : « Voici, vénérable étranger, la maison que tu m'as demandé de t'indiquer. Tu trouveras les rois, nourrissons de Jupiter, assis à table. Pénètre à l'intérieur, et que ton cœur ne tremble pas : l'homme hardi réussit mieux en toute chose, lors même qu'il vient d'une terre étrangère. Tu trouveras d'abord la reine dans le palais : on l'appelle du nom d'Arété, et elle est issue des mêmes aïeux dont descend le roi Alcinoüs. Nausithoüs, d'abord, naquit de Neptune, le dieu qui ébranle la terre, et de Péribée, la plus belle des femmes et la plus jeune des filles du magnanime Eurymédon, qui régnait jadis sur les superbes géants; mais ce prince perdit son peuple coupable, et périt lui-même. Neptune s'unit donc à Péribée, et eut d'elle le magnanime Nausithoüs, qui régna sur les Phéaciens. Nausithoüs engendra Rhéxénor et Alcinoüs; Rhéxénor était marié depuis peu, lorsqu'il mourut, sans postérité mâle, frappé dans son palais par Apollon, à l'arc d'argent, et ne laissant qu'une fille, Arété. Alcinoüs l'a épousée et l'a toujours honorée, comme pas une femme n'est honorée sur la terre, parmi toutes celles qui gouvernent une maison sous les lois d'un époux. C'est ainsi qu'elle a été cordialement honorée, et l'est encore aujourd'hui, de ses enfants, d'Alcinoüs lui-même, et de ses peuples, qui la regardent comme une divinité, et l'accueillent par un murmure flatteur, toutes les fois qu'elle passe dans la ville. Car elle n'est pas non plus dépourvue de sagesse; et même elle termine les différends de ses sujets, quand elle leur veut du bien. Si donc Arété nourrit

pour toi des sentiments bienveillants, espère alors revoir tes amis, et rentrer dans ta demeure, au toit élevé, et sur le sol de ta patrie. »

2. Après avoir ainsi parlé, Minerve, aux yeux étincelants, s'élança sur la terre inféconde, et quitta la charmante Schérie; elle arriva à Marathon, puis à Athènes, aux larges rues, et entra dans la forte demeure d'Érechthée[1]. Cependant Ulysse approchait du palais fameux d'Alcinoüs; mais, avant de franchir le seuil d'airain, il s'arrêta, le cœur agité de mille pensées. Tel est, en effet, l'éclat brillant du soleil ou de la lune, telle était la splendeur du palais, à la voûte élevée, du magnanime Alcinoüs. Car des murailles d'airain avaient été établies des deux côtés, depuis le seuil jusqu'au fond de la cour; une corniche d'émail régnait tout autour; et des portes d'or fermaient intérieurement la solide maison. Sur le seuil d'airain se dressait un chambranle d'argent; le linteau était d'argent, l'anneau était d'or. De chaque côté étaient des chiens d'or et d'argent, que Vulcain avait façonnés avec une merveilleuse habileté, pour garder la demeure du magnanime Alcinoüs : ils étaient immortels et exempts à jamais de la vieillesse. Dans l'intérieur, des siéges étaient adossés contre la muraille, de distance en distance, depuis le seuil jusqu'au fond; des voiles de fine étoffe, tissus avec art, les recouvraient : c'était l'ouvrage des femmes : là, s'asseyaient les chefs des Phéaciens, pour boire et pour manger : car leurs banquets étaient sans fin. Sur de solides piédestaux se dressaient des statues d'or, représentant des jeunes garçons, qui tenaient dans leurs mains des flambeaux allumés, et éclairaient, pendant la nuit, la salle du festin. Cinquante esclaves travaillaient dans le palais pour Alcinoüs : les unes

[1] Il s'agit sans doute d'un temple bâti par Érechthée à Minerve.

broyaient sous la meule le blond froment; les autres étaient assises, tissant la toile ou tournant le fuseau; et leurs mains s'agitaient comme les feuilles du haut peuplier, et les étoffes tissues avaient le brillant de l'huile onctueuse. Autant les Phéaciens sont habiles plus que tous les hommes à diriger sur la mer un vaisseau rapide, autant leurs femmes le sont à façonner la toile : car Minerve leur a donné par excellence et de savoir faire de beaux ouvrages et de posséder un goût délicat. En dehors de la cour, non loin des portes, était un vaste jardin de quatre arpents, enclos des deux côtés par une haie. Là, poussaient de grands arbres tout verdoyants, poiriers, grenadiers, pommiers aux beaux fruits, doux figuiers et oliviers verdoyants. Jamais les fruits de ces arbres ne disparaissaient ni ne manquaient, ni l'hiver, ni l'été, comme ceux qui ne reviennent qu'une fois l'an; mais le souffle du zéphire faisait naître les uns et mûrissait les autres : à la poire vieillie succédait la poire, à la pomme la pomme, au raisin le raisin, à la figue la figue. Là aussi avait été plantée une vigne féconde : une partie des raisins y séchaient aux feux du soleil, dans un espace découvert, tandis que les autres étaient cueillis ou pressurés. Au fond du jardin poussaient des légumes de toute espèce, bien alignés, toujours beaux et brillants. Il y avait enfin deux fontaines, dont l'une serpentait à travers le jardin tout entier, et l'autre jaillissait sous le seuil de la cour, devant le superbe palais : c'est là que les citoyens venaient puiser de l'eau. Voilà comment les dieux embellirent de leurs dons la demeure d'Alcinoüs.

3. Le patient et divin Ulysse s'était arrêté pour contempler ces merveilles. Quand il eut tout admiré en silence, il franchit rapidement le seuil pour entrer dans le palais. Il trouva les chefs et les gouverneurs des Phéaciens, qui faisaient des libations au clairvoyant meurtrier

d'Argus : c'était à lui qu'on offrait les dernières libations, lorsqu'on songeait à dormir [1]. Le patient et divin Ulysse traversa le palais, toujours enveloppé du nuage épais que Minerve avait répandu autour de lui. Arrivé près d'Arété et du roi Alcinoüs, il embrassa les genoux de la reine, et aussitôt le nuage divin se dissipa. A l'aspect du héros, le roi et ses convives, assis dans le palais, demeurèrent sans voix; et, tandis qu'ils le considéraient avec étonnement, Ulysse fit entendre cette prière : « Arété, fille du divin Rhéxénor, je viens, après de nombreuses souffrances, embrasser tes genoux et supplier ton époux et tes convives : puissent les dieux leur accorder une existence fortunée! puisse chacun d'eux transmettre à ses enfants, au sein de son palais, ses richesses et le rang que le peuple lui a donné! Mais hâtez mon départ, pour que je retourne dans ma patrie : car voilà longtemps que je souffre, éloigné de mes amis. »

4. Après avoir ainsi parlé, il s'assit près du feu, sur la cendre du foyer; et tous demeurèrent immobiles et silencieux. Enfin un vieillard, le héros Échénéus, prit la parole : c'était le plus âgé des Phéaciens : il brillait par son éloquence et par une grande expérience du passé : « Alcinoüs, il n'est ni beau ni convenable que cet étranger reste assis à terre, sur la cendre du foyer : nous sommes là, attendant que tu parles. Eh bien! relève cet étranger, et fais-le asseoir sur un siége, orné de clous d'argent; ordonne aux hérauts de mélanger le vin, pour que nous fassions des libations à Jupiter tonnant, qui accompagne les respectables suppliants. Que l'intendante serve à l'étranger les mets qu'elle tient en réserve. » A peine le vénérable Alcinoüs eut-il entendu ces mots, qu'il prit par la main le

[1] On sait que Mercure, avec son caducée, endort ou éveille à son gré les mortels.

sage et industrieux Ulysse, le releva du foyer, et le fit asseoir sur un siége éclatant, après avoir fait lever son fils, le brave Laodamas, qui était placé près de lui, et qu'il chérissait plus que ses autres enfants. Alors une servante apportant l'eau pour laver les mains, la versa d'une belle aiguière d'or dans un bassin d'argent, pour qu'il se lavât, et plaça devant lui une table bien polie. La vénérable intendante vint lui apporter du pain, et lui servit une foule de mets, sans ménager les provisions. Alors le patient et divin Ulysse but et mangea; et le vénérable Alcinoüs dit à l'un des hérauts : « Pontonoüs, mélange le vin dans le cratère, et distribue-le à tous les convives, afin que nous fassions des libations à Jupiter tonnant, qui accompagne les respectables suppliants. » Il dit; et Pontonoüs mélangea le vin, doux au cœur, et le distribua à tous, en buvant le premier à chaque coupe. Quand ils eurent fait les libations et bu au gré de leur désir, Alcinoüs prit la parole et leur dit: « Écoutez, chefs et gouverneurs des Phéaciens; je vais vous dire la pensée que mon cœur m'inspire : maintenant que le repas est fini, retournez dans vos demeures et couchez-vous. Demain matin, nous rassemblerons nos vieillards en plus grand nombre; nous donnerons l'hospitalité à cet étranger dans le palais, et nous offrirons aux dieux de beaux sacrifices. Ensuite, nous songerons au départ, et ferons en sorte que notre hôte, exempt de peine et d'inquiétude, retourne promptement, sous nos auspices, dans sa patrie, quelque éloignée qu'elle soit. Craignons que dans l'intervalle il n'éprouve quelque mal ou quelque dommage, avant d'avoir mis le pied sur le sol natal; dès lors il éprouvera le sort que le Destin et les Parques redoutables lui ont filé à sa naissance, lorsque sa mère l'a mis au monde. Si notre hôte est un des Immortels, descendu de l'Olympe, c'est que les dieux ont changé d'idée à l'avenir : car jusqu'ici ils se sont toujours montrés à nous sous une forme

sensible, lorsque nous leur offrions de magnifiques hécatombes ; même ils se sont assis à nos côtés et ont pris part à nos festins. Si jamais quelque voyageur solitaire les rencontre par hasard, ils ne se cachent pas : car nous les touchons d'aussi près que les Cyclopes et la race farouche des géants. » L'ingénieux Ulysse, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Alcinoüs, change de sentiment : car je ne ressemble pas aux Immortels, habitants du vaste ciel, ni pour la taille ni pour le visage ; mais plutôt aux hommes mortels ; et, si vous en connaissez qui supportent une cruelle infortune, c'est à ceux-là surtout que je suis comparable pour les souffrances. Que dis-je! j'aurais plus de maux encore à conter, si j'énumérais tous ceux que j'ai subis par la volonté de Jupiter. Mais laissez-moi souper, en dépit de ma douleur. Car il n'est rien de plus importun que la faim odieuse : il faut de toute nécessité lui obéir, quoi qu'on souffre et quelque chagrin qu'on ait dans le cœur. C'est ainsi que, malgré le chagrin que j'ai dans le cœur, elle me presse toujours de manger et de boire : elle me fait oublier tous les maux que j'ai soufferts, et m'ordonne de me rassasier. Cependant hâtez-vous, aussitôt que paraîtra l'aurore, de reconduire dans sa patrie un infortuné qui a souffert tant de maux. Puissé-je ne pas mourir, sans avoir vu mes domaines, mes serviteurs et mon grand palais, au toit élevé ! »

5. Il dit ; et tous applaudirent et exhortèrent Alcinoüs à reconduire l'étranger, parce qu'il avait parlé conformément à la raison. Puis, quand ils eurent fait les libations et bu au gré de leur désir, ils s'en retournèrent, chacun dans sa demeure, pour dormir. Le divin Ulysse resta seul dans la salle ; Arété et le divin Alcinoüs s'assirent près de lui ; et, tandis que les serviteurs enlevaient la vaisselle du festin, Arété, aux bras blancs, prit la première la parole : car, en voyant le manteau et la tunique d'Ulysse, elle avait

reconnu les beaux vêtements qu'elle-même avait tissés avec ses femmes. Elle éleva donc la voix et lui adressa ces paroles ailées : « Étranger, la première question que je te ferai est celle-ci : qui es-tu et quel est ton pays? qui t'a donné ces vêtements? N'as-tu pas dit qu'errant sur la mer tu avais été jeté sur ces bords? » L'ingénieux Ulysse, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Il serait difficile, reine, de raconter en détail tous les malheurs dont m'ont accablé les dieux, habitants du ciel; cependant je répondrai à ce que tu me demandes et désires savoir. Il y a, loin d'ici, au milieu de la mer, une île appelée Ogygie, où habite la fille d'Atlas, l'astucieuse et belle Calypso, déesse redoutable : nul n'a commerce avec elle, ni parmi les dieux, ni parmi les hommes mortels. Mais une divinité, pour mon malheur, me conduisit seul à son foyer, après que Jupiter eut frappé mon rapide vaisseau de sa foudre brûlante et l'eut fendu par le milieu, sur la sombre mer. Alors périrent tous mes braves compagnons; et moi, saisissant entre mes bras la quille du vaisseau recourbé, je fus pendant neuf jours le jouet des flots. La dixième nuit, au milieu des ténèbres, les dieux me poussèrent dans l'île d'Ogygie, où habite une déesse redoutable, Calypso, aux belles tresses : elle me recueillit avec empressement, me traita amicalement et me nourrit; elle m'offrit même de me rendre immortel et de m'affranchir à jamais de la vieillesse; mais elle ne put fléchir les sentiments de mon cœur. Je restai là sept ans sans bouger; et je trempais de mes larmes les vêtements immortels que me donnait Calypso. Mais, quand le cours du temps amena la huitième année, alors elle me pressa instamment de partir, soit qu'elle eût reçu un message de Jupiter, soit qu'elle eût elle-même changé de pensée. Elle me renvoya donc sur un radeau bien agencé, me donna du pain, du vin délicieux, et me fournit des vêtements immortels; enfin, elle m'envoya un

bon vent, doux et tiède. Pendant dix-sept jours je naviguai en traversant la mer; le dix-huitième jour, apparurent les montagnes ombreuses de votre pays, et mon cœur se remplit de joie. Infortuné! je devais encore éprouver bien des souffrances, que me suscita Neptune, le dieu qui ébranle la terre. Pour me fermer la route, il déchaîna les vents et souleva la mer immense; et les flots, malgré mes gémissements répétés, ne me permirent pas de voguer sur mon radeau. La tempête le mit bientôt en pièces; alors je fendis les flots à la nage, jusqu'au moment où le vent et l'onde, m'entraînant, me poussèrent contre vos rivages. Si j'avais pris terre à cette place, les vagues m'eussent accablé en me jetant contre d'énormes rochers, dans un lieu périlleux; mais je me retirai et me remis à nager jusqu'à ce qu'enfin j'arrivai au fleuve : l'endroit me parut excellent, dégarni de rochers et abrité contre le vent. Je tombai sur la plage en recueillant mes forces; et, lorsque survint la nuit divine, je me couchai dans un taillis, à quelque distance du fleuve, issu de Jupiter, sur des feuilles que j'avais amassées : un dieu répandit sur mes yeux un sommeil profond. Là, sur mon lit de feuilles, malgré la douleur qui consumait mon cœur, je dormis toute la nuit et le lendemain jusqu'au milieu du jour. Le soleil était sur son déclin, lorsque le doux sommeil me quitta. J'aperçus alors les suivantes de ta fille qui jouaient sur le rivage : elle-même était là, pareille aux déesses. Je l'implorai, et elle ne manqua pas de cette sagesse qu'on n'oserait espérer dans un âge si tendre : car toujours la jeunesse agit inconsidérément. Elle m'offrit du pain en abondance et du vin plein de feu; elle me fit baigner dans le fleuve, et me donna les vêtements que tu vois. Tout ce que j'ai dit là, reine, malgré ma douleur, est conforme à la vérité. »

6. Alcinoüs prit à son tour la parole et lui dit : « Étran-

ger, il est un point sur lequel ma fille a manqué aux convenances : c'est qu'elle ne t'a pas conduit jusqu'à mon palais avec ses femmes, toi qui l'avais implorée la première. » L'ingénieux Ulysse, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Héros, ne blâme pas ta noble fille à ce sujet. Elle m'a ordonné de la suivre avec ses femmes; mais je m'y suis refusé par respect, craignant qu'à cette vue ton cœur ne se courrouçât. Car nous autres mortels, habitants de la terre, nous sommes soupçonneux. » Alcinoüs prit la parole à son tour, et lui dit : « Étranger, mon cœur n'est pas capable de s'irriter sans raison; en toutes choses, je préfère la justice. Plût à Jupiter, à Minerve, à Apollon, qu'étant tel que je te vois, et partageant mes vues, tu épousasses ma fille et devinsses mon gendre ! Si tu voulais rester ici, je te donnerais un palais et des richesses; mais nul parmi les Phéaciens ne te retiendra contre ta volonté : une telle violence déplairait à Jupiter. Je fixe à demain, sache-le bien, l'époque de ton départ. Tandis que tu reposeras, vaincu par le sommeil, nos matelots frapperont de leurs rames la mer devenue calme, jusqu'à ce que tu arrives dans ta patrie et ton palais et partout où il te plaira d'aller : dusses-tu aller beaucoup au delà de l'Eubée : or, c'est un pays fort éloigné, à ce que disent ceux de nos Phéaciens qui l'ont vu, lorsqu'ils accompagnèrent le blond Rhadamanthe allant voir Tityus, fils de la terre. Ils allèrent en Eubée, et accomplirent sans peine ce trajet en un jour, après quoi ils le ramenèrent dans sa patrie. Toi-même, tu sauras par expérience combien mes vaisseaux sont rapides, combien mes jeunes gens excellent à faire jaillir l'onde amère avec l'aviron. » Il dit; le patient et divin Ulysse, rempli de joie, prit la parole et fit cette prière : « Grand Jupiter, puisse Alcinoüs accomplir tout ce qu'il a promis ! sa gloire, alors, serait immortelle sur la terre féconde, et moi, je rentrerais dans ma patrie. »

7. Telles étaient les paroles qu'ils échangeaient. Cependant Arété, aux bras blancs, ordonna à ses femmes de dresser un lit sous le portique, d'étendre de beaux tissus de laine, teints en pourpre, de les recouvrir avec des tapis, et de placer par-dessus des couvertures d'un épais tissu pour s'envelopper la nuit. Les femmes sortirent de la salle, un flambeau dans les mains. Quand elles eurent décoré le lit moelleux avec diligence, elles avertirent Ulysse en ces termes, debout devant lui : « Lève-toi, étranger, et va dormir : ta couche est prête. » Elles dirent; et le héros trouva du plaisir à se coucher. C'est ainsi que le patient et divin Ulysse reposa en cet endroit, dans le lit percé à jour, sous le portique retentissant. Quant à Alcinoüs, il dormit dans la partie la plus reculée de sa demeure élevée, où la reine, son épouse, lui avait préparé son lit et sa couche.

CHANT VIII

ARGUMENT

1. Dans l'assemblée des Phéaciens, tenue près des vaisseaux, Alcinoüs annonce qu'il est décidé à reconduire Ulysse dans sa patrie. Un banquet a lieu dans le palais en l'honneur de l'étranger; Démodocus y chante la querelle d'Ulysse et d'Achille. — 2. Après le repas, Alcinoüs et Ulysse se rendent sur la place publique, où les jeunes gens s'essayent à la course, à la lutte, au saut, au disque, au pugilat.— 3. Euryale invite Ulysse à prendre part à leurs jeux, et, sur son refus, lui adresse des paroles outrageantes. Ulysse lui répond avec colère; et, saisissant un disque, il le lance plus loin que tous les Phéaciens; rassuré par ce succès, il provoque les jeunes Phéaciens à se mesurer avec lui — 4. Alcinoüs apaise la colère d'Ulysse, et, sur son invitation, des jeunes gens se mettent à danser. — 5. Démodocus chante les amours de Vénus et de Mars. — 6. Alcinoüs engage deux jeunes Phéaciens, choisis parmi les plus habiles, à danser en présence d'Ulysse : le héros les admire et félicite Alcinoüs. Il reçoit des présents des principaux Phéaciens, et Euryale lui offre, pour l'apaiser, une épée d'un grand prix. Alcinoüs fait préparer un bain pour Ulysse, et Arété place dans un coffre les présents offerts à son hôte. — 7. Ulysse invite Démodocus à chanter l'histoire du cheval de bois : en l'écoutant, il ne peut maîtriser son émotion. — 8. Alcinoüs, qui l'a entendu gémir, le prie de raconter ses aventures.

1. Quand parut la fille du matin, l'Aurore aux doigts de rose, le vénérable Alcinoüs sortit de sa couche; le noble Ulysse, destructeur de cités, se leva également. Le vénérable Alcinoüs le précéda à l'assemblée des Phéaciens qui avait été convoquée près des vaisseaux. En arrivant, ils s'assirent l'un à côté de l'autre sur des pierres polies. Cepen-

dant Pallas-Minerve parcourait la ville, sous la figure d'un héraut du sage Alcinoüs, pour ménager le retour du magnanime Ulysse; et, s'arrêtant devant chaque citoyen, elle lui parlait en ces termes : « Allons, chefs et gouverneurs des Phéaciens, rendez-vous à l'assemblée, pour connaître cet étranger, qui, après avoir erré sur la mer, est arrivé nouvellement dans le palais du sage Alcinoüs, et qui ressemble par la taille aux Immortels. » Ces paroles excitèrent l'intérêt et la curiosité de chacun. En peu de temps la place et les siéges furent occupés par la foule assemblée; et plus d'un contemplait le sage fils de Laerte : car Minerve avait répandu une grâce divine sur sa tête et sur ses épaules et lui avait prêté une taille plus grande et plus majestueuse : elle voulait qu'il fût chéri, craint et respecté de tous les Phéaciens, et qu'il triomphât dans les joutes diverses, où les Phéaciens mettraient Ulysse à l'épreuve. Lorsqu'ils furent tous rassemblés et réunis, Alcinoüs prit la parole et leur dit : « Ecoutez, chefs et gouverneurs des Phéaciens : je vais dire la pensée que mon cœur m'inspire. Cet étranger (j'ignore qui il est) est arrivé dans mon palais, après de longues erreurs : vient-il des contrées de l'aurore ou de celles du couchant? je ne sais. Il nous demande de le reconduire, et nous supplie de le faire immédiatement. Agissons comme par le passé, et pourvoyons à son départ. Car jamais personne n'est arrivé dans nos demeures, qui ait longtemps gémi parmi nous, dans l'attente de son départ. Eh bien! lançons dans la mer divine un vaisseau noir, de construction nouvelle; que l'on choisisse dans le peuple cinquante-deux jeunes gens, reconnus pour les plus habiles; et, les rames attachées sur les bancs, quittez la mer, et revenez chez moi où vous apprêterez en toute hâte un festin : je veux tous vous traiter. C'est aux jeunes gens que je donne ces ordres. Pour vous, rois, qui portez le sceptre, venez dans

mon superbe palais, afin que nous y recevions l'étranger cordialement; et qu'aucun de vous ne me refuse. Appelez aussi Démodocus, le divin aède : car un dieu lui a donné par excellence le don de nous charmer par ses chants, toutes les fois que son cœur le pousse à chanter. »

Après avoir ainsi parlé, il se leva et marcha le premier; les rois, porteurs du sceptre, suivirent ses pas; et un héraut alla chercher le divin aède. Les cinquante-deux jeunes gens, choisis dans le peuple, se rendirent, suivant l'ordre d'Alcinoüs, sur le bord de la mer inféconde. Arrivés au vaisseau, sur le rivage, ils commencèrent par tirer le vaisseau noir dans la mer profonde; puis, ils assujettirent le mât et les voiles du vaisseau noir, emboîtèrent toutes les rames dans les courroies de cuir, comme il convient, et déployèrent les blanches voiles; après quoi, ils mouillèrent le navire au large. Ensuite ils se rendirent au superbe palais du sage Alcinoüs. Les portiques, les cours, les salles étaient remplis de la foule des Phéaciens [il y avait beaucoup de jeunes gens et beaucoup de vieillards]. Alcinoüs immola pour eux douze brebis, huit porcs, aux dents blanches, et deux bœufs à la démarche lente. Ils les dépouillèrent, les apprêtèrent, et préparèrent un festin agréable. Alors un héraut se présenta, amenant l'aède bien-aimé : la Muse le chérissait plus que tous les mortels et lui avait dispensé le bien et le mal à la fois : car si elle le priva de la vue, elle lui donna une voix agréable. Pontonoüs plaça pour lui un siége, orné de clous d'argent, au milieu des convives, et l'appuya contre une haute colonne; le héraut suspendit à une cheville, au-dessus de sa tête, sa lyre harmonieuse, en lui montrant comment il pourrait la prendre; il mit devant lui une corbeille, une belle table, et une coupe de vin, pour boire, quand son cœur le lui dirait. Les convives étendirent les mains vers les mets préparés et servis devant eux. Quand ils eurent

apaisé la faim et la soif, la Muse excita l'aède à célébrer les exploits des héros par un chant dont la renommée s'élevait alors jusqu'au vaste ciel. C'était la querelle d'Ulysse et d'Achille, fils de Pélée, qui échangèrent un jour de violentes paroles au milieu du splendide festin d'un sacrifice. Agamemnon, roi des guerriers, se réjouit en son cœur de voir les principaux d'entre les Grecs se quereller. C'est là, en effet, ce que lui avait répondu Phébus-Apollon, dans la divine Pytho [1], lorsqu'il avait franchi le seuil de pierre pour consulter l'oracle : car alors le fléau de la guerre commençait à se développer entre les Troyens et les Grecs, conformément aux décrets du grand Jupiter.

2. Voilà ce que chantait l'aède, à la voix sonore : cependant Ulysse, ayant pris son manteau de pourpre avec ses mains vigoureuses, le ramena sur sa tête et couvrit son beau visage : car il avait honte que les Phéaciens vissent ses yeux baignés de larmes. Lorsque le divin aède cessait de chanter, il essuyait ses larmes, et rabaissait son manteau; puis, prenant une double coupe, il faisait des libations aux dieux; mais, quand il recommençait à chanter, cédant aux instances des principaux d'entre les Phéaciens, charmés par ses accents, alors Ulysse se cachait de nouveau la tête et gémissait. Nul parmi les autres Phéaciens ne le surprit à verser des larmes; Alcinoüs, seul, qui était assis auprès de lui, le remarqua et s'en aperçut, et il l'entendit pousser de profonds soupirs. Aussitôt il adressa la parole aux Phéaciens, amis de la navigation : « Écoutez, chefs et gouverneurs des Phéaciens : nous avons assez longtemps joui des charmes de

[1] C'est le nom que portaient les habitants du Parnasse, en Phocide, où étaient le temple et l'oracle d'Apollon Pythien; plus tard aussi ce fut le nom de la ville de Delphes qu'Homère ne connaît pas encore.

la table et de la lyre, compagne ordinaire d'un festin splendide. Maintenant sortons, et essayons-nous dans toute sorte de combats, afin que cet étranger raconte à ses amis, de retour dans sa patrie, combien nous l'emportons sur les autres hommes au pugilat, à la lutte, au saut et à la course. » Après avoir ainsi parlé, il se leva et marcha le premier, suivi des Phéaciens. Un héraut suspendit à la cheville la lyre harmonieuse, et, prenant Démodocus par la main, l'emmena hors de la salle, et le conduisit par le chemin qu'avaient pris les principaux d'entre les Phéaciens, pour aller admirer les jeux. Ils se rendirent à l'assemblée, et une foule épaisse, innombrable, les suivit. Alors se levèrent beaucoup de jeunes gens et des plus vaillants. Acronée[1] se leva, et Ocyalus et Elatrée, et Nautée, et Prymnée, et Anchialus, et Eretmée, et Pontée, et Prorée, et Thoon, et Anabésine, et Amphiale, fils de Polynée, issu de Tecton. Euryale, pareil à Mars homicide, se leva également, ainsi que Naubolidès, qui par la taille et par la beauté était supérieur à tous les Phéaciens, après l'irréprochable Laodamas. Les trois fils irréprochables d'Alcinoüs, Laodamas, Halius et le divin Clytonée se levèrent aussi. Ils commencèrent par s'essayer à la course : depuis la borne s'étendait devant eux une longue carrière : ils partirent tous en même temps; et, dans leur vol rapide, ils soulevaient la poussière de la plaine. L'irréprochable Clytonée fut de beaucoup le plus fort coureur : autant un attelage de mules a d'avance sur les bœufs dans une jachère, autant il dépassa ses rivaux; et les laissant derrière lui, il revint vers le peuple. Ensuite

[1] « Il faut remarquer que presque tous les noms des jeunes Phéaciens rappellent l'art de la navigation, que ce peuple pratiquait particulièrement : ainsi Acronée, celui qui est à la pointe d'un navire; Naubolide, celui qui lance un vaisseau; Anchialus, qui habite près de la mer, etc. » (Sommer.)

ils s'essayèrent à la terrible lutte : Euryale y surpassa tous les plus vaillants; Amphialus remporta le prix du saut; Elatrée celui du disque, et le brave Laodamas, fils d'Alcinoüs, celui du pugilat. Après que tous se furent divertis par ces jeux, Laodamas, fils d'Alcinoüs, leur dit :

3. « Allons, amis, demandons à l'étranger s'il n'a point appris à s'exercer dans quelque combat : car il a fort bon air : voyez ses cuisses, ses jambes, et ses deux bras, et son cou vigoureux, et sa large poitrine; même il ne manque pas de verdeur; mais il est affaibli par de nombreuses fatigues : car je ne connais rien de plus terrible que la mer, pour abattre un homme, fût-il d'ailleurs très-robuste. » Euryale prit alors la parole et lui dit : « Laodamas, ce que tu as dit là est fort sensé. Va donc le provoquer toi-même, et porte-lui la parole. » Le brave fils d'Alcinoüs n'eut pas plutôt entendu ces mots qu'il s'avança au milieu de l'assemblée, s'arrêta devant Ulysse et lui dit : « Viens aussi, noble étranger, t'essayer dans nos jeux, s'il en est un toutefois que tu connaisses : or, il est vraisemblable que tu es habile à tous les exercices : car il n'est pas de gloire plus grande pour un homme, durant sa vie, que de montrer la légèreté de ses pieds et la force de ses bras. Viens donc t'essayer avec nous, et bannis les soucis de ton cœur. Ton départ ne sera pas longtemps différé; le navire qui t'est destiné est déjà tiré à la mer, et les rameurs sont prêts. » L'ingénieux Ulysse, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Laodamas, pourquoi me provoquez-vous ainsi par des paroles piquantes? j'ai plus envie de pleurer que de lutter, moi qui ai naguère souffert tant de maux, et soutenu tant de travaux; maintenant, si je siége dans votre assemblée, c'est que je soupire après le retour, et que j'implore le roi et tout le peuple. » Euryale prit alors la parole, et l'injuria

ouvertement : « Non, je ne te compare pas, étranger, au mortel habile dans les joutes nombreuses, établies parmi les hommes, mais à l'un de ces gens qui passent leur vie sur les bancs d'un navire, à quelque patron de vaisseau marchand, qui tient note de la cargaison, et surveille les vivres et le gain, produit de la rapine; non, tu n'as pas l'air d'un lutteur. » L'ingénieux Ulysse, lui lançant un regard irrité, lui répondit : « Étranger, tu n'as pas bien parlé; tu m'as l'air d'un insensé. Ainsi les dieux n'accordent pas aux hommes toutes leurs faveurs ensemble, et la bonne mine, et l'intelligence, et l'éloquence. Tel est inférieur en beauté; mais un dieu embellit son visage par les charmes de la parole : on le regarde avec plaisir; et lui, parle sans crainte et avec une douce modestie, et se distingue dans les assemblées; et, quand il va par la ville, on le considère comme un dieu. Tel autre est comparable aux dieux pour la beauté; mais la grâce ne couronne pas ses discours. C'est ainsi que tu es doué d'une beauté remarquable, et telle qu'un dieu ne trouverait rien à reprendre; mais tu manques de sens. Tu as allumé la colère dans mon sein par ton langage inconsidéré. Je ne suis pas sans expérience dans les combats, ainsi que tu le prétends; mais j'ai paru, je pense, parmi les premiers, tant que j'ai compté sur ma jeunesse et sur la force de mes bras. Maintenant je suis la proie du malheur et de la souffrance; car j'ai bien souffert, soit en combattant, soit en traversant les flots périlleux; néanmoins, malgré tous les maux que j'ai endurés, je m'essayerai dans vos jeux : car ton langage m'a mordu au cœur et a excité mon courage. » Il dit; et, sans quitter son manteau, il s'élança et saisit un disque beaucoup plus grand, plus épais et plus lourd que celui dont les Phéaciens s'étaient servis pour lutter entre eux. Après l'avoir fait tourner, il le lança d'un bras vigoureux : la pierre siffla; et, en la

voyant partir, les Phéaciens, ces fameux navigateurs, aux longues rames, se baissèrent d'effroi vers la terre. Le disque, dans son vol rapide, dépassa toutes les marques. Minerve, sous la figure d'un homme, marqua la place où il était tombé, prit la parole et dit : « Un aveugle même, en tâtonnant, reconnaitrait la marque : car, loin d'être perdue dans le nombre, elle est de beaucoup la première. Rassure-toi sur l'issue de la lutte : aucun des Phéaciens n'ira au delà de ce disque, ni même ne l'atteindra. » Ces paroles remplirent de joie le patient et divin Ulysse : il se réjouit de voir dans l'assemblée un compagnon bienveillant; et alors il parla aux Phéaciens avec beaucoup plus d'assurance : « Atteignez maintenant ce but, jeunes gens : tout à l'heure je vais lancer un autre disque aussi loin, plus loin encore. Que celui d'entre vous qui en a le cœur et l'envie, vienne ici pour se mesurer avec moi, puisque vous m'avez si fort offensé, soit au pugilat, soit à la lutte, soit à la course : je ne refuse personne parmi tous les autres Phéaciens, sauf Laodamas : car il est mon hôte ; et qui voudrait combattre contre celui qui le reçoit en ami? Il n'y a qu'un insensé, un homme de rien, qui puisse défier au combat son hôte dans un pays étranger : il compromet lui-même ses intérêts. Quant aux autres, je n'en refuse ni n'en dédaigne aucun; mais je veux vous connaître et m'essayer ouvertement avec vous. D'ailleurs, je ne le cède à personne dans toutes sortes de combats. Je sais manier habilement un arc bien poli, et j'atteindrais le premier un ennemi, en décochant une flèche dans la mêlée, dussé-je avoir à mes côtés une foule de compagnons, l'arc tendu contre leurs adversaires. Seul, Philoctète me vainquait à l'arc, quand, nous autres Grecs, nous tendions l'arc contre le peuple troyen; mais je prétends l'emporter de beaucoup sur les autres mortels qui vivent sur la terre et se nourris-

sent de blé[1]. Je ne voudrais pas lutter avec les héros des âges antérieurs, avec Hercule, avec Eurytus d'Œchalie [2], qui, au combat de l'arc, osait le disputer même aux Immortels. Voilà pourquoi le grand Eurytus périt sans atteindre à la vieillesse dans son palais : car Apollon, irrité, le tua, parce qu'il l'avait provoqué à l'arc. Quant au javelot, je le lance plus loin qu'un autre fait une flèche. A la course seulement, je crains que quelqu'un des Phéaciens ne me devance, car j'ai été horriblement affaibli à force d'errer sur les flots; je n'ai pas toujours eu des vivres sur mon vaisseau; aussi mes membres ont-ils perdu leur ressort. »

4. Il dit; et tous demeurèrent immobiles et silencieux; Alcinoüs, seul, prit la parole, et lui dit : « Étranger, ton langage ne nous déplaît point : tu veux montrer la force qui t'est échue en partage, irrité de ce que cet homme s'est levé dans l'assemblée pour t'injurier et déprécier ta valeur, comme ne le ferait aucun mortel, pour peu qu'il sût penser et parler juste. Mais allons, retiens bien mes paroles, afin qu'un jour, te rappelant notre vertu, à table, dans ta demeure, avec ta femme et tes enfants, tu puisses dire à quelque autre héros quels travaux Jupiter nous impose sans cesse depuis le temps de nos pères. Nous ne sommes pas habiles au combat du ceste et de la lutte; mais nous courons d'un pied rapide, et nous excellons à conduire un vaisseau; les festins, la lyre, la danse, nous sont toujours chers, ainsi que les vêtements de rechange, les bains chauds et les plaisirs de l'amour. Or çà, danseurs phéaciens, vous tous les plus habiles, exercez-vous, afin que cet étranger, de retour dans sa patrie, dise à ses amis

[1] « Par là Ulysse veut marquer les nations civilisées, policées, et non pas des nations barbares qui ne connaissent pas l'usage du blé. » Madame Dacier. — [2] Fils de Mélanée et de Stratonice, roi d'Œchalie, en Thessalie ou en Messénie.

combien nous l'emportons sur les autres hommes dans l'art nautique, et la course, et la danse, et le chant. Qu'on se hâte d'apporter à Démodocus la lyre harmonieuse : elle est en quelque endroit de mon palais. » Ainsi parla Alcinoüs, semblable aux dieux. Un héraut partit pour aller prendre la lyre harmonieuse dans le palais du roi; puis, se levèrent à la fois neuf chefs, choisis parmi le peuple, et chargés d'ordonner tout ce qui concernait les jeux. Ils aplanirent le lieu de la danse, et agrandirent l'arène. Un héraut s'approcha, apportant à Démodocus la lyre harmonieuse : l'aède prit place au milieu, et, autour de lui, se rangèrent des jeunes gens, à la fleur de l'âge, habiles à danser, qui frappèrent avec leurs pieds la divine enceinte. Cependant Ulysse contemplait les mouvements rapides de leurs pieds, et son âme était saisie d'admiration.

5. Cependant Démodocus, jouant de la lyre, commença un beau chant sur les amours de Mars et de Vénus, bien couronnée : il disait comment pour la première fois ils s'unirent d'amour secrètement dans la demeure de Vulcain; Mars fit beaucoup de présents à la déesse, et déshonora le lit et la couche du roi Vulcain. Mais le soleil, qui les surprit dans les bras l'un de l'autre, vint l'annoncer à Vulcain, qui n'eut pas plutôt appris cette douloureuse nouvelle qu'il se rendit à sa forge, roulant dans son esprit de funestes projets. Il établit son énorme enclume sur un billot, et forgea des liens, impossibles à rompre, à briser, pour qu'ils restassent fermes à la place où il les disposerait. Quand il eut fabriqué ce piége, il se rendit, courroucé contre Mars, dans la chambre, où était son lit : il ajusta ces liens aux pieds du lit, de manière à l'envelopper de toutes parts, et les suspendit en grand nombre au plafond de la chambre, comme les fils légers de l'araignée ; et nul ne pouvait les voir, même parmi les dieux bienheureux : tant ils avaient été adroitement fabriqués. Lorsqu'il

eut tendu son piége autour du lit, il feignit d'aller à Lemnos, ville bien bâtie, qu'il chérit plus que toutes les autres terres. Cependant Mars, aux rênes d'or, faisait bonne garde : dès qu'il vit partir Vulcain, le glorieux artiste, il se rendit dans la demeure de l'illustre dieu, brûlant de posséder Vénus à la belle couronne. Elle venait d'arriver de chez son père, le tout-puissant fils de Saturne et s'était assise : Mars entra dans l'intérieur du palais, pressa la main de la déesse, prit la parole et lui dit : « Viens, chère amie, viens sur ce lit nous livrer à de tendres embrassements : car Vulcain n'est plus céans ; mais il vient de partir à Lemnos, chez les Sintiens[1] au langage barbare. » Il dit; et la déesse trouva du plaisir à se coucher. Ils montèrent donc tous les deux sur le lit et s'endormirent ; mais les liens ingénieux de l'adroit Vulcain les enveloppèrent, sans qu'ils pussent mouvoir leurs membres ni se dégager. Alors ils s'aperçurent qu'il n'y avait plus de moyens de fuir. Bientôt arriva l'illustre boiteux, qui était revenu sur ses pas, avant d'atteindre la terre de Lemnos. Car le soleil veillait, et lui raconta l'aventure : [il se rendit à sa demeure, le cœur affligé] il s'arrêta dans le vestibule, en proie à un violent courroux, et cria d'une voix terrible en s'adressant à tous les dieux : « Grand Jupiter, et vous tous, dieux bienheureux et éternels : venez voir des choses qui ne sont ni risibles ni convenables : voyez comme la fille de Jupiter, Vénus, me méprise parce que je suis boiteux, et chérit le pernicieux Mars, parce qu'il est beau et leste, tandis que moi je suis estropié. Mais la faute n'en est pas à moi, mais à mes parents : et plût au ciel qu'ils ne m'eussent pas engendré ! Vous verrez comme ils sont montés sur mon lit, et dorment dans les bras l'un de l'autre : à cette

[1] Nom des plus anciens habitants de Lemnos, qui reçurent Vulcain, précipité de l'Olympe.

vue, j'ai le cœur déchiré. Je ne suppose pas qu'à l'avenir ils se couchent ainsi, ne fût-ce qu'un instant, malgré toute leur ardeur : bientôt ils voudront tous les deux ne plus dormir; mais ce piége, ces liens les retiendront, jusqu'à ce que le père de Vénus m'ait rendu tous les présents que je lui ai faits pour obtenir cette femme impudique : car sa fille est belle; mais elle ne sait pas maîtriser ses passions. »

Il dit; et les dieux se rassemblèrent dans le palais, pavé d'airain. Bientôt arrivèrent et Neptune, qui soutient la terre, et Mercure, le dieu secourable, et le roi Apollon qui lance au loin ses traits; quant aux déesses, elles restèrent chacune chez soi, par pudeur. Les dieux, dispensateurs des biens, s'arrêtèrent dans le vestibule : un rire inextinguible éclata parmi les dieux bienheureux; et chacun d'eux disait en regardant son voisin : « Les mauvaises actions ne prospèrent pas; la lenteur atteint la rapidité. C'est ainsi qu'aujourd'hui Vulcain, tout lent qu'il est, a pris Mars, le plus rapide des dieux qui habitent l'Olympe, et, quoique boiteux, a triomphé par la ruse. C'est pourquoi Mars doit l'amende imposée à l'adultère. » Tels étaient les discours qu'ils échangeaient. Le roi Apollon, fils de Jupiter, dit à Mercure : « Mercure, fils de Jupiter, messager des dieux et dispensateur des biens, voudrais-tu, resserré comme lui dans des liens solides, reposer sur ce lit auprès de Vénus, la toute d'or? » Le meurtrier d'Argus, messager des dieux, lui répondit alors : « Plût au ciel qu'il m'en arrivât autant, roi Apollon, qui lances au loin tes traits! Dussé-je être enveloppé de liens trois fois aussi nombreux, dussent tous les dieux et toutes les déesses en être témoins, je voudrais reposer auprès de Vénus, la toute d'or. » Il dit; et les dieux immortels éclatèrent de rire. Mais Neptune, bien loin de rire, priait sans cesse Vulcain, l'illustre artiste, de délivrer Mars; et, prenant la parole, il lui adressa ces mots ailés : « Délivre-le; et je réponds

qu'il te payera, en présence des dieux immortels, tout ce qui sera raisonnable. » L'illustre boiteux lui répondit alors : « N'exige pas cela de moi, Neptune qui soutiens la terre. C'est une méchante caution que de répondre pour des méchants. Comment pourrais-je te contraindre, en présence des dieux immortels, si Mars, en partant, échappait à la fois aux liens et à la dette? » Neptune, qui soutient la terre, lui dit à son tour : « Vulcain, s'il arrive que Mars, en fuyant, n'acquitte point sa dette, c'est moi qui te la payerai. » L'illustre boiteux lui répondit ensuite : « Il n'est ni possible ni convenable de refuser ta parole. » A ces mots, le puissant Vulcain les délivra de leurs liens. A peine furent-ils débarrassés de ces liens si puissants, qu'ils s'échappèrent aussitôt : Mars prit le chemin de la Thrace, et Vénus, au doux sourire, arriva en Cypre, à Paphos [1], où elle a un temple et un autel parfumé. Là, les Grâces la baignèrent et la frottèrent d'une essence divine, pareille à celles qu'on verse sur le corps des dieux immortels ; puis, elles l'habillèrent de vêtements charmants et admirables à voir.

6. Tel fut le chant de l'aède, à la voix sonore : Ulysse, en l'écoutant, avait le cœur charmé, ainsi que tous les Phéaciens, ces illustres navigateurs, aux longues rames. Alcinoüs engagea Halius et Laodamas à danser seuls : car nul ne leur disputait le prix de la danse. Ils prirent dans leurs mains une belle balle, teinte en pourpre, qu'avait faite pour eux l'ingénieux Polybe ; et l'un la jeta jusqu'aux nuages obscurs, le corps renversé en arrière, tandis que l'autre, se soulevant de terre, la reprit au bond avec aisance, avant d'avoir touché le sol avec ses pieds. Puis,

[1] « Homère peint par là le génie et le naturel de ces deux peuples. Mars va en Thrace parce que les Thraces sont belliqueux; et Vénus va en Cypre, dont les habitants sont mous et efféminés et adonnés à l'amour. » Madame Dacier.

après qu'ils se furent exercés à lancer la balle en droite ligne, ils dansèrent ensuite sur la terre nourricière, en faisant mille tours variés; et les autres jeunes gens applaudissaient, debout dans l'assemblée ; et de nombreuses acclamations se faisaient entendre. Alors le divin Ulysse dit à Alcinoüs : « Puissant Alcinoüs, le plus illustre entre ces peuples, tu m'avais annoncé d'excellents danseurs : tes promesses ont été accomplies : je suis ravi de ce spectacle. » Ces paroles charmèrent le vénérable et puissant Alcinoüs; et aussitôt il s'adressa aux Phéaciens, amis de la navigation : « Écoutez, chefs et gouverneurs des Phéaciens : cet étranger me paraît rempli de sagesse. Eh bien ! offrons-lui les dons de l'hospitalité, comme il convient. Vous êtes douze rois, choisis parmi le peuple, qui commandez en qualité de chefs; moi, je suis le treizième. Que chacun de nous apporte un manteau, bien lavé, une tunique et un talent d'or d'un grand prix : remettons tous ensemble le tout à l'étranger, afin que, possesseur de ces richesses, il assiste au repas du soir, le cœur joyeux. Qu'Euryale l'apaise aussi par des paroles et par un présent : car il n'a point parlé comme il faut. » Il dit; et tous applaudirent et donnèrent des ordres : ils envoyèrent chacun un héraut pour apporter les présents. Euryale prit à son tour la parole et dit : « Puissant Alcinoüs, le plus illustre entre ces peuples, je suis prêt à apaiser cet étranger, comme tu l'ordonnes : je lui donnerai une épée toute d'airain, dont la poignée est d'argent, et le fourreau d'un ivoire nouvellement coupé : ce présent aura du prix à ses yeux. » Après avoir ainsi parlé, il remit l'épée, ornée de clous d'argent, entre les mains d'Ulysse; et, élevant la voix, il prononça ces paroles ailées : « Salut, ô vénérable étranger, si j'ai laissé échapper quelque mot fâcheux, que les vents l'emportent à l'instant ! Puissent les dieux te donner de revoir ton épouse, et de rentrer dans ta patrie, puisque tu souffres

depuis longtemps loin de tes amis. » L'ingénieux Ulysse, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Salut à toi aussi, cher Euryale, et que les dieux te comblent de biens ! Puisses-tu ne jamais regretter cette épée que tu m'as donnée, après m'avoir apaisé par de douces paroles. » Il dit; et suspendit à ses épaules l'épée à clous d'argent. Comme le soleil se couchait, les riches présents arrivèrent : de nobles hérauts les apportèrent au palais d'Alcinoüs, et les fils de l'irréprochable Alcinoüs les ayant pris de leurs mains, déposèrent les dons magnifiques auprès de leur vénérable mère. Le vénérable et puissant Alcinoüs précédait les Phéaciens qui entrèrent et s'assirent sur des siéges élevés. Alors le puissant Alcinoüs dit à Arété : « Apporte ici, femme, un coffre brillant, le plus beau que tu possèdes, et mets-y un manteau, bien lavé, et une tunique. Fais placer un vase d'airain sur le feu, et tiédir de l'eau, afin que notre hôte se baigne, et qu'après avoir vu tous les riches présents que les nobles Phéaciens ont apportés ici pour lui, il se récrée à souper et à entendre un chant mélodieux. Moi, je lui donnerai une magnifique coupe d'or, pour qu'il se souvienne de moi tous les jours de la vie, en faisant des libations, dans son palais, à Jupiter et aux autres dieux. » Il dit; et Arété donna l'ordre à ses femmes de placer en toute hâte un grand trépied sur le feu. Elles placèrent donc sur la flamme ardente le trépied destiné pour le bain; elles y versèrent de l'eau et allumèrent le bois qu'elles avaient placé dessous. La flamme enveloppa les flancs du trépied, et l'eau s'échauffa. Pendant ce temps-là, Arété apporta de son appartement un coffre magnifique, et y déposa les dons superbes, vêtements et or, que les Phéaciens avaient offerts à Ulysse : elle mit aussi dans le coffre un manteau et une belle tunique; et, élevant la voix, elle prononça ces paroles ailées : « Vois toi-même le couvercle et ferme-le promptement d'un nœud, de peur qu'on ne te vole en

route, tandis que tu goûteras un doux sommeil, en voguant sur ton noir navire. » Le patient et divin Ulysse n'eut pas plutôt entendu ces mots, qu'il assujettit le couvercle, et le ferma promptement d'un nœud compliqué, que lui avait enseigné naguère l'ingénieuse Circé. Aussitôt l'intendante l'invita à entrer dans le bain et à se laver : et il se réjouit dans son cœur, en voyant le bain chaud : car de pareils soins ne lui avaient pas été prodigués depuis qu'il avait quitté la demeure de Calypso, à la belle chevelure ; mais là, il avait tout à souhait, comme un dieu. Quand les esclaves l'eurent lavé et frotté d'huile, elles jetèrent sur ses épaules un beau manteau et une tunique ; et le héros, sorti de la baignoire, se rendit au milieu des convives. Nausicaa, qui avait reçu des dieux la beauté, se tenait près de la porte de la salle, solidement bâtie : en voyant Ulysse, elle fut saisie d'admiration ; et, élevant la voix, elle lui adressa ces paroles ailées : « Salut, étranger ! et, quand tu seras de retour dans ta patrie, souviens-toi de moi : car c'est à moi, la première, que tu dois ton salut. » L'ingénieux Ulysse, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Nausicaa, fille du magnanime Alcinoüs, fasse Jupiter, l'époux tonnant de Junon, que je rentre dans ma patrie, et que je voie le jour du retour ! alors, je t'invoquerai là-bas tous les jours de la vie, comme une divinité : car c'est de toi, jeune fille, que je tiens la vie. »

7. Il dit, et alla s'asseoir sur un siége, auprès du roi Alcinoüs. Cependant on commença à distribuer les parts et à mélanger le vin. Un héraut s'avança, conduisant l'aimable aède, Démodocus, honoré du peuple : il le fit asseoir au milieu des convives, et l'appuya contre une haute colonne. Alors l'ingénieux Ulysse adressa la parole au héraut, après avoir coupé une tranche du dos d'un porc aux dents blanches (et il en restait encore la plus forte partie), qu'enveloppait une graisse succulente :

« Viens, héraut, donne cette viande à Démodocus, pour qu'il mange : car je veux lui faire honneur, tout affligé que je suis. Tous les hommes qui sont sur la terre doivent aux aèdes honneur et respect, parce que la Muse leur a enseigné les chants mélodieux, et qu'elle aime la race des aèdes. » Ainsi parla Ulysse, et le héraut, portant le morceau, le remit dans les mains du héros Démodocus, et Démodocus le reçut avec joie. Cependant les convives étendaient les mains vers les mets préparés et servis devant eux. Quand la faim et la soif furent apaisées, l'ingénieux Ulysse adressa la parole à Démodocus : « Démodocus, je te loue assurément plus que tous les autres mortels : c'est la Muse, fille de Jupiter, qui t'a instruit, ou bien c'est Apollon : car tu chantes avec un art admirable la triste destinée des Grecs, tout ce qu'ils ont fait et souffert, et tous les travaux qu'ils ont accomplis, soit que tu aies assisté toi-même à ces événements, soit que tu les aies recueillis de la bouche d'autrui. Mais allons, passe à un autre sujet : chante l'artifice du cheval de bois, que construisit Épéus avec l'aide de Minerve, et que le divin Ulysse introduisit par ruse dans la citadelle de Troie, après l'avoir rempli de guerriers, qui saccagèrent Ilion. Et certes, si tu racontes cette aventure comme il convient, je proclamerai aussitôt, devant tous les hommes, qu'un dieu favorable t'a fait don de l'art divin du chant. » Il dit; et Démodocus, inspiré par un dieu, commença, et entonna un chant mélodieux : il prit les faits au moment où une partie des Grecs, montés sur leurs vaisseaux, garnis de bons rameurs, mirent à la voile, après avoir brûlé les tentes, tandis que les autres, cachés dans le cheval, avec le glorieux Ulysse, se trouvaient déjà sur la place publique des Troyens; car les Troyens eux-mêmes l'avaient traîné jusque dans la citadelle. Le cheval était donc là, et les Troyens l'entou-

raient, en discutant confusément : l'assemblée était partagée entre trois avis différents : mettre en pièces le bois creux avec l'airain impitoyable, ou le précipiter du haut des rochers, après l'avoir traîné jusqu'au sommet, ou bien le laisser là, comme une offrande magnifique, destinée à charmer les dieux; et c'était ce dernier avis qui devait prévaloir à la fin. Car le destin voulait que Troie pérît, lorsqu'elle aurait reçu dans son enceinte le grand cheval de bois, où se trouvaient les plus braves des Grecs, apportant aux Troyens le carnage et la mort. Démodocus chantait comment les fils des Grecs sortirent à flots du cheval, et, une fois hors de leur profonde embuscade, ravagèrent la ville élevée, et se répandirent de tous côtés pour la mettre au pillage; puis, comment Ulysse, ainsi que le dieu Mars, était allé avec le divin Ménélas à la demeure de Déiphobe[1], et qu'après y avoir soutenu un combat terrible, il avait néanmoins fini par triompher, grâce à la magnanime Minerve. Voilà ce que chantait l'aède, à la voix sonore : cependant Ulysse fondait en pleurs; et les larmes, tombées de ses paupières, baignaient ses joues. Telle pleure une femme, embrassant le corps de son époux chéri qui est tombé devant la ville et l'armée, pour défendre contre la ruine sa patrie et ses parents : en le voyant se débattre contre la mort, elle l'étreint et pousse des cris déchirants; derrière elle, les ennemis, lui frappant le dos et les épaules du bois de leurs lances, l'entraînent en servitude où l'attendent le travail et la souffrance; et les joues de la malheureuse sont minées par son désespoir lamentable. Tel Ulysse avait les yeux trempés de larmes amères.

8. Nul parmi les Phéaciens ne le surprit alors à ver-

[1] Hélène, après la mort de Pâris, avait épousé Déiphobe, également fils de Priam.

ser des larmes; Alcinoüs, seul, qui était assis auprès de lui, le remarqua et s'en aperçut; et il l'entendit pousser de profonds soupirs. Aussitôt il adressa la parole aux Phéaciens, amis de la navigation : « Écoutez, chefs et gouverneurs des Phéaciens : que Démodocus fasse taire sa lyre harmonieuse : car ces chants ne sont pas également agréables à tous : depuis que nous sommes à table et que le divin aède a commencé, l'étranger n'a cessé de gémir tristement, et la douleur s'est emparée de son âme. Que Démodocus cesse donc, afin que nous nous divertissions tous pareillement, les hôtes et l'étranger : c'est là ce qu'il y a de mieux à faire. Car c'est pour ce vénérable étranger qu'ont été préparés et le départ et les riches présents que nous lui donnons par amitié. L'étranger, le suppliant, sont regardés comme un frère par l'homme qui n'est pas entièrement dépourvu de sagesse. Ainsi donc, n'élude point mes questions par des artifices, il vaut mieux parler franchement. Dis-moi de quel nom t'appelaient là-bas ta mère et ton père, et tes concitoyens, et tes voisins : car tout homme parmi les mortels, qu'il soit vaillant ou lâche, a nécessairement un nom, du moment qu'il est venu au monde : les parents en donnent à tous les enfants qui leur sont nés. Dis-moi quel est ton pays, ton peuple, ta ville, pour que nos vaisseaux intelligents t'y conduisent. Car les vaisseaux des Phéaciens n'ont ni pilote, ni gouvernail, comme les autres navires; mais ils savent les pensées et les désirs des hommes, et connaissent les villes et les champs fertiles de tous les mortels; et ils traversent rapidement la mer immense, enveloppés de brouillard et de vapeurs; et il n'est pas à craindre qu'ils soient endommagés ou périssent. Mais voici ce que j'ai entendu dire jadis à mon père Nausithoüs : il disait que Neptune était irrité contre nous, parce que nous reconduisions impunément tous les

étrangers; il ajoutait qu'un solide vaisseau des Phéaciens serait brisé, à son retour, au milieu de la mer ténébreuse, et qu'une grande montagne couvrirait la ville de son ombre. Voilà ce que disait le vieillard : la chose peut s'accomplir ou rester sans effet, selon que le dieu l'aura décidé. Mais allons, réponds-moi et raconte avec franchise en quels lieux tu t'es égaré, dans quelles contrées tu es arrivé; décris-moi ces peuples eux-mêmes et leurs villes bien habitées : étaient-ils cruels, sauvages et injustes, ou hospitaliers et remplis de la crainte des dieux? Dis-moi pourquoi tu pleures et tu gémis au fond du cœur, en entendant raconter les malheurs des Grecs, des enfants de Danaüs, et d'Ilion. Ce sont les dieux qui les ont préparés et ont résolu la mort de ces hommes, pour être un sujet de chant aux âges à venir. As-tu perdu quelque parent devant Ilion, un gendre valeureux, un beau-père, nos alliés les plus chers après ceux de notre sang et de notre famille? ou bien est-ce un compagnon aimable et vaillant? car un ami, doué de prudence, n'est pas au-dessous d'un frère. »

CHANT IX

ARGUMENT

1. Ulysse fait connaître à Alcinoüs son nom et sa patrie; puis, il commence le récit de ses aventures. — 2. Parti de Troie, il aborde au pays des Ciconiens, dont il saccage la ville; secourus par leurs voisins, les Ciconiens forcent les Grecs à se rembarquer après leur avoir tué six hommes par vaisseau. Assaillie par une tempête, près du cap Malée, la flotte d'Ulysse aborde chez les Lotophages, où les Grecs, séduits par les charmes du lotus, oublient leur patrie; mais Ulysse les ramène de force aux vaisseaux, et met à la voile. — 3. Ulysse arrive dans une île déserte, voisine du pays des Cyclopes : il parcourt l'île, fait une chasse abondante, suivie d'un joyeux festin; et, le soir arrivé, les Grecs se couchent sur le rivage de la mer. — 4. Au retour de l'aurore, Ulysse, accompagné de douze de ses compagnons, entre dans la caverne de Polyphème. Le Cyclope ramène bientôt ses troupeaux, trait ses brebis et ses chèvres, aperçoit Ulysse et l'interroge. Polyphème dévore deux des compagnons d'Ulysse pour son repas du soir et deux autres le lendemain. Ulysse, en l'absence du Cyclope, aiguise un pieu pour lui crever l'œil. — 5. Polyphème revient et dévore encore deux des Grecs : Ulysse le fait boire et profite de son sommeil pour lui crever l'œil. Aux cris poussés par Polyphème accourent les Cyclopes qui s'éloignent bientôt sans en connaître la cause. — 6. Le matin venu, Ulysse, grâce à un ingénieux stratagème, s'échappe avec ses compagnons. — 7. A peine embarqué, Ulysse raille Polyphème : fureur et imprécations du Cyclope, sa prière à Neptune. — 8. Ulysse rejoint la flotte et offre un sacrifice à Jupiter : le lendemain, il met à la voile.

1. L'ingénieux Ulysse, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Puissant Alcinoüs, le plus illustre entre ces peuples, c'est une belle chose que d'entendre un

aède, pareil à Démodocus, dont la voix égale celle des dieux. Pour moi, je ne sache rien de plus agréable que de voir la joie posséder tout le peuple, et les convives, assis en ordre, dans le palais, devant des tables chargées de pain et de viandes, écouter un aède, tandis qu'un échanson puise le vin au cratère, et le distribue dans des coupes : oui, voilà ce qu'il y a de plus beau à mon sens. Mais l'idée t'est venue de m'interroger sur mes lamentables malheurs, pour croître encore ma douleur et mes gémissements. Par où commencerai-je désormais, et par où finirai-je mon récit? car les dieux, habitants du ciel, m'ont départi bien des maux. Je te dirai d'abord mon nom, afin que vous le sachiez, et que plus tard, après avoir échappé à la mort, je sois votre hôte, quoique j'habite une demeure lointaine. Je suis Ulysse, fils de Laerte, si connu des hommes par ses ruses de toute sorte, et dont la gloire s'élève jusqu'au ciel. Je demeure dans l'occidentale Ithaque, où se trouve une montagne remarquable, le Nérite, au feuillage agité; autour, sont des îles nombreuses, et rapprochées les unes des autres, Dulichium, Samé, et Zacynthe, couverte de forêts. Ithaque, dont le rivage s'élève à peine au-dessus de la mer, et qui est la plus reculée vers le couchant (les autres regardent l'aurore et l'orient), est âpre, mais nourrit une excellente jeunesse; pour moi, je ne sache rien qui soit plus doux à voir pour un homme que sa patrie. Calypso, noble entre les déesses, m'a retenu là-bas[1] [dans ses grottes profondes, souhaitant que je fusse son époux]; Circé l'Ææenne, l'astucieuse Circé, m'a retenu pareillement dans son palais, souhaitant que je fusse son époux; mais elles n'ont jamais fléchi les sentiments de mon cœur. C'est que rien n'est plus cher à l'homme que sa patrie

[1] Dans l'île d'Ogygie.

et ses parents, lors même qu'il habite une maison opulente, sur une terre étrangère, loin de ses parents. Mais allons, je vais te raconter mon retour avec tous les maux que Jupiter m'envoya depuis mon départ de Troie.

2. Au sortir de Troie, le vent me poussa sur les côtes des Ciconiens[1], à Ismare : là, je saccageai la ville et tuai les habitants; nous emmenâmes les femmes ainsi que de nombreux trésors, et nous fîmes le partage, de manière à diviser également le butin entre tous. Alors, j'engageai mes compagnons à fuir d'un pied agile; mais les insensés ne voulurent pas me croire. Tandis que, sur le rivage, ils buvaient force vin pur, et immolaient une foule de brebis et de bœufs, aux cornes recourbées et à la démarche lente, les Ciconiens, ayant pris la fuite, appelèrent leurs voisins, les Ciconiens de l'intérieur, à la fois plus nombreux et plus braves, et qui savaient combattre l'ennemi sur un char, et combattre à pied, quand il le fallait. Bientôt ils arrivèrent au point du jour, aussi nombreux que les feuilles et les fleurs qui naissent au printemps. Alors se déclara, contre nous, infortunés, la volonté ennemie de Jupiter, pour nous faire souffrir mille maux. Les Ciconiens, s'étant rangés en bataille, combattirent près des vaisseaux rapides, et échangèrent avec nous des coups de lance. Tant que dura l'aurore et que crût le jour sacré, nous résistâmes et tînmes bon, quoiqu'ils fussent plus nombreux; mais, quand le soleil, sur son déclin, amena l'heure où l'on dételle les bœufs, alors les Ciconiens eurent l'avantage et firent plier les Grecs. Nous perdîmes, par chaque vaisseau, six de nos compagnons aux belles cnémides : les autres échappèrent à la mort et au trépas. Nous reprîmes la mer, contents d'échapper à la mort, mais le cœur affligé d'avoir perdu de chers com-

[1] Peuple de Thrace, qui était venu au secours des Troyens.

pagnons. Cependant mes vaisseaux bien proportionnés ne partirent pas avant que nous eussions appelé trois fois chacun de nos malheureux compagnons qui avaient péri dans la plaine sous les coups des Ciconiens. Jupiter, qui rassemble les nuages, souleva contre nos vaisseaux le vent Borée, avec une horrible tempête ; des nuées obscurcirent à la fois la terre et la mer, et la nuit se précipita du ciel. Les navires furent emportés obliquement, et leurs voiles déchirées en trois ou quatre morceaux par la violence du vent : nous les déposâmes dans les vaisseaux, par crainte du trépas, et nous nous hâtâmes de descendre sur le continent. Nous restâmes à terre deux nuits et deux jours de suite, le cœur brisé de fatigue et de chagrin. Mais quand l'Aurore, aux belles tresses, eut amené le troisième jour, nous dressâmes les mâts, déployâmes les blanches voiles, et nous assîmes sur les bancs : le vent et les pilotes gouvernaient les navires. Peut-être alors serais-je arrivé sain et sauf dans ma patrie ; mais, comme je doublais le cap Malée[1], les flots, le courant et Borée me repoussèrent et m'emportèrent loin de Cythère[2]. Dès lors je voguai pendant neuf jours sur la mer poissonneuse au gré des vents pernicieux; et, le dixième, nous abordâmes à la terre des Lotophages[3], qui se nourrissent d'un aliment délicieux. Nous descendîmes à terre et puisâmes de l'eau, et mes compagnons prirent aussitôt leur repas près des vaisseaux rapides. Après que nous fûmes rassasiés de nourriture et de boisson, j'envoyai alors mes compagnons à la découverte : je choisis deux guerriers auxquels j'adjoignis un héraut, pour savoir quels hommes en ces lieux se nourrissaient des fruits de la terre. Partis aussitôt, ils se mêlèrent aux Lotophages. Or, les

[1] Promontoire situé au sud-est de la Laconie. — [2] Ile située sur la côte de Laconie. — [3] Ils habitaient sans doute sur les côtes de la Libye.

Lotophages ne songeaient pas à tuer nos compagnons; mais ils leur donnèrent du lotus[1] à manger. Et quiconque parmi eux avait mangé le fruit délicieux du lotus, ne se souciait point de revenir, pour rendre compte de sa mission; mais ils voulaient rester là, au milieu des Lotophages, à savourer le lotus, et ne plus songer au retour. Je les ramenai de force aux vaisseaux, malgré leurs larmes, et les attachai sous les bancs, au fond des navires. Puis, je donnai l'ordre au reste de mes fidèles compagnons de monter en toute hâte sur les rapides vaisseaux, de peur que l'un d'entre eux, venant à goûter du lotus, n'oubliât le retour. Ils s'embarquèrent sur-le-champ, prirent place sur les bancs, et, assis en ordre, frappèrent de leurs rames la mer écumante.

3. Nous poursuivîmes notre course, le cœur affligé, et nous arrivâmes au pays des fiers et indépendants Cyclopes, qui, confiants dans les dieux immortels, ne cultivent aucune plante ni ne labourent. Mais tout vient chez eux sans être semé ni labouré, le blé, l'orge, et la vigne dont les grosses grappes leur donnent le vin, et que font croître les pluies de Jupiter. Ils n'ont ni lois, ni assemblées délibérantes; ils habitent les sommets des montagnes élevées, et gouvernent chacun leurs enfants et leurs femmes, sans avoir aucun souci les uns des autres. Devant le port du pays des Cyclopes se trouve une île petite et boisée, où vivent des milliers de chèvres sauvages : car l'abord des hommes ne les effarouche point. Cette île n'est point visitée par les chasseurs, qui se fatiguent dans la forêt, en parcourant les cimes des montagnes; elle n'est pas non plus habitée par des pâtres ni par des laboureurs; mais elle ne fut en aucun temps ensemencée

[1] Hérodote qui décrit cet arbre (II. 96), compare la grosseur de son fruit à celle de la baie du lentisque, et son goût à celui de la datte.

ni labourée ; et, vide d'hommes, elle nourrit des chèvres bêlantes. C'est que les Cyclopes n'ont pas de navires aux flancs teints en rouge, et qu'il n'y a point parmi eux de charpentiers pour construire ces vaisseaux, au solide tillac, qui fourniraient à tous leurs besoins en visitant les villes des hommes (comme il arrive souvent aux mortels de traverser la mer sur des vaisseaux, afin de se voir les uns les autres), ni pour faire de leur île un séjour opulent. Car elle n'est point stérile, et porterait tous les fruits, en leur saison : en effet, elle a, sur les bords de la mer écumante, des prairies humides et molles, et la vigne n'y périrait point. Le labourage serait facile, et l'on ne manquerait pas d'y recueillir, dans la saison, d'abondantes moissons. Le port est d'un accès commode : il n'est besoin ni de câble[1], ni de jeter des ancres de pierres[2], ni d'attacher le vaisseau avec des amarres ; mais les matelots peuvent y séjourner longtemps, jusqu'à ce que leur cœur les invite à partir et que les vents viennent à souffler. D'ailleurs, au fond du port coule une eau limpide ; la source est dans une grotte entourée de peupliers. C'est là que nous abordâmes, conduits par un dieu dans la nuit obscure, et nous n'aperçûmes point le port. Car un brouillard épais enveloppait nos vaisseaux, et la lune ne brillait pas au ciel, voilée qu'elle était par des nuages. Nos yeux n'aperçurent point l'île, et nous ne vîmes pas les vagues énormes se briser contre le rivage, avant d'avoir abordé nos vaisseaux, pourvus de bons rameurs. Les vaisseaux abordés, nous pliâmes toutes les voiles et nous débarquâmes sur le rivage de la mer. Là, nous attendîmes, endormis, le retour de l'aurore

[1] Il s'agit du câble de la poupe, qui attachait le vaisseau au rivage — [2] Au lieu d'ancre, on descendait dans la mer de grosses pierres, au moyen desquelles on fixait le vaisseau au bord, si l'eau du rivage était trop élevée.

divine. Quand parut la fille du matin, l'Aurore aux doigts de rose, nous parcourûmes l'île dont la beauté nous ravissait. Les nymphes, filles de Jupiter qui porte l'égide, firent lever des chèvres sauvages pour fournir au repas de mes compagnons. Aussitôt nous tirâmes des vaisseaux les arcs recourbés et les épieux au long manche; et, partagés en trois bandes, nous lançâmes nos traits. Un dieu nous donna sur-le-champ une chasse abondante. Douze vaisseaux m'avaient suivi : à chacun d'eux échurent neuf chèvres : j'en choisis dix pour moi seul. Ainsi, nous passâmes le reste du jour, jusqu'au coucher du soleil, à savourer les chairs abondantes et le vin délectable. Car le vin rouge que nous avions sur nos vaisseaux n'était point épuisé : il nous en restait encore : chacun de nous en avait rempli de grandes amphores, lorsque nous prîmes la ville sacrée des Ciconiens. Nous voyions à peu de distance la terre des Cyclopes et la fumée de leurs habitations; nous entendions leurs voix et les cris des brebis et des chèvres. Quand le soleil se fut couché et eut fait place aux ténèbres, nous nous couchâmes sur le rivage de la mer.

4. Lorsque parut la fille du matin, l'Aurore aux doigts de rose, je rassemblai tous mes compagnons, et leur dis : « Restez pour le moment en ce lieu, mes fidèles compagnons; moi, je vais aller avec mon vaisseau et son équipage reconnaître quels sont ces hommes, s'ils sont insolents, sauvages et injustes, ou bien hospitaliers et remplis de la crainte des dieux. » Après avoir ainsi parlé, je m'embarquai et ordonnai à mes compagnons de me suivre et de détacher les amarres. Ils s'embarquèrent aussitôt et prirent place sur les bancs; et, assis en ordre, ils frappèrent de leurs rames la mer écumante. Arrivés au pays des Cyclopes, qui n'était pas éloigné, nous vîmes dans la partie la plus reculée et près de la mer, une

grotte élevée et couverte de lauriers : là, reposaient une foule de bestiaux, brebis et chèvres; tout alentour était une cour spacieuse, bâtie avec des pierres enfouies dans le sol et fermée par de grands pins et des chênes au feuillage élevé. Dans cette grotte habitait un homme d'une taille gigantesque, qui paissait seul ses troupeaux, loin des autres Cyclopes; il ne les fréquentait point; mais, se tenant à l'écart, il ne connaissait que l'injustice. C'était, en effet, un monstre prodigieux : il ne ressemblait point aux hommes qui se nourrissent de blé, mais à la cime boisée d'une de ces montagnes élevées qu'on voit se détacher de toutes les autres. Alors j'invitai le reste de mes fidèles compagnons à rester là, près du navire, pour le garder; et, choisissant douze hommes déterminés, je m'avançai, emportant une outre de peau de chèvre, pleine d'un vin foncé et délicieux, que m'avait donné Maron, fils d'Évanthée, et prêtre d'Apollon qui protége Ismare [1] : c'est que nous l'avions respecté et défendu avec sa femme et ses enfants : car il demeurait dans le bois touffu, consacré à Phébus-Apollon. Il m'offrit, en retour, de riches présents : il me donna sept talents d'or bien travaillé, et un cratère d'argent massif; puis, il remplit douze amphores en tout d'un vin doux, sans aucun mélange, breuvage divin. Nul, dans sa maison, parmi les serviteurs et les esclaves ne connaissait ce vin : il n'y avait que lui, son épouse chérie et l'intendante qui le connussent. Quand ils buvaient de ce vin rouge et doux comme le miel, ils en versaient une seule coupe dans vingt mesures d'eau; et le cratère exhalait une odeur suave et divine, en sorte qu'il eût été cruel de ne pas en boire. J'emportai donc une grande outre, remplie de ce vin, ainsi que des vivres dans une besace : car mon cœur généreux pressentit aussitôt que

[1] Ville du pays des Ciconiens.

je rencontrerais un homme doué d'une grande force, sauvage, et ne connaissant ni justice, ni lois. Nous arrivâmes à l'antre en peu de temps; mais nous ne l'y trouvâmes point : il avait conduit aux pâturages ses gras troupeaux. Entrés dans la grotte, nous admirâmes tout en détail : les claies étaient chargées de fromages; les étables étaient encombrées d'agneaux et de chevreaux, séparés en groupes distincts : à part, étaient les plus âgés; à part, ceux d'un âge moyen; à part aussi les plus jeunes; tous les vases débordaient de petit lait, et l'on voyait apprêtées les terrines et les jattes où il trayait ses troupeaux. Tout d'abord mes compagnons me prièrent instamment de m'en retourner en prenant quelques fromages; ils voulaient chasser en toute hâte des étables au rapide vaisseau des chevreaux et des agneaux, et naviguer aussitôt après sur l'onde amère. Mais je ne les écoutais point (c'était pourtant le meilleur parti) : j'étais curieux de voir le Cyclope et de savoir s'il m'offrirait les dons de l'hospitalité. Cependant sa présence ne devait pas être agréable à mes compagnons. Ayant donc allumé du feu, nous offrîmes un sacrifice aux dieux; puis, nous prîmes des fromages et nous mangeâmes; et nous attendîmes, assis dans la grotte, que le Cyclope fût revenu des pâturages. Il arriva, portant une charge énorme de bois sec, pour apprêter son repas du soir : il la jeta en dehors de son antre, et elle fit en tombant un si grand bruit que nous nous blottîmes, effrayés, au fond de la caverne. Ensuite, il poussa dans la vaste grotte toutes ses grasses brebis, qu'il devait traire; quant aux mâles, béliers et boucs, il les laissa à la porte, en dehors de l'étable spacieuse. Alors il souleva et plaça à l'entrée une pierre lourde, énorme, que vingt-deux charriots solides, à quatre roues, n'auraient pu arracher du sol : tel était le gros quartier de roche avec lequel il ferma la caverne. Il

s'assit, et se mit à traire avec soin les brebis, et les chèvres bêlantes, et suspendit un petit aux mamelles de chacune. Aussitôt après, il fit cailler la moitié du lait, éclatant de blancheur, le recueillit et le déposa dans des corbeilles de jonc; puis, il versa l'autre moitié dans des vases, pour la boire ensuite et en faire son repas du soir. Lorsqu'il eut promptement achevé ces travaux, il alluma du feu, nous aperçut et nous interrogea : « Étrangers, qui êtes-vous? D'où venez-vous à travers les plaines humides? Est-ce pour une affaire, ou bien errez-vous à l'aventure, comme font sur mer les pirates qui exposent leur vie et apportent le malheur aux étrangers? » Il dit, et notre cœur fut brisé de frayeur : tant sa voix était terrible et son aspect monstrueux. Cependant je pris la parole et lui répondis : « Nous sommes des Grecs, venant de Troie, que les vents contraires ont égarés sur l abîme immense de la mer; nous retournions dans notre patrie, lorsque nous avons suivi une autre route, une autre direction : sans doute il a plu à Jupiter d'en décider ainsi. Nous nous vantons d'être les soldats d'Agamemnon, fils d'Atrée, dont la gloire immense s'élève maintenant jusqu'au ciel : car il a renversé une grande cité et massacré des peuples nombreux. Nous embrassons tes genoux et te supplions de nous offrir les dons de l'hospitalité. Fais-nous du moins quelque présent, comme il est d'usage avec les étrangers. Allons, héros puissant, respecte les dieux : nous sommes tes suppliants. Or, Jupiter hospitalier est le vengeur des suppliants et des hôtes : il accompagne les respectables étrangers. » Je dis; et lui me répondit d'un cœur impitoyable : « Il faut que tu sois fou, étranger, ou que tu viennes de loin, pour m'inviter à craindre ou à respecter les dieux. Sache que les Cyclopes ne s'inquiètent pas de Jupiter qui porte l'égide, ni des dieux bienheureux : car nous leur sommes bien supé-

rieurs. Non, ce ne serait point pour éviter la colère de Jupiter que je t'épargnerais, toi et tes compagnons, si mon cœur ne m'engageait à le faire. Mais dis-moi où tu as laissé ton solide navire? est-ce à l'extrémité de l'île, ou près d'ici? que je sache où il est. » Il parlait ainsi pour m'éprouver; mais mon esprit habile ne s'y laissa point prendre. Loin de là : je lui répondis par ces paroles artificieuses : « Neptune, qui ébranle la terre, a fracassé mon vaisseau en le jetant contre les rochers, aux extrémités de votre terre : il l'a poussé sur une roche saillante; et le vent, qui soufflait de la mer, en a emporté les débris : seul, avec les hommes que tu vois, j'ai échappé au trépas. » Je dis; et lui, cœur sans pitié, ne me répondit rien; mais il bondit, mit la main sur mes compagnons, en saisit deux, et les heurta contre terre, comme de jeunes chiens. Leur cervelle se répandit au dehors et arrosa le sol. Il commença par dépecer leurs membres et prépara son repas; puis, il les dévora, comme un lion nourri sur les montagnes, avalant et les entrailles et les chairs et les os pleins de moelle. A la vue de cet horrible forfait, nous pleurions et levions les mains vers Jupiter : le désespoir s'était emparé de nos cœurs. Cependant, quand le Cyclope eut rempli son vaste estomac à manger de la chair humaine et à boire en outre du lait pur, il se coucha dans son antre, le corps étendu au milieu de ses troupeaux. Alors je songeai, dans mon cœur magnanime, à m'approcher de lui, à tirer le glaive acéré suspendu à mon côté, et à lui percer la poitrine, en palpant avec la main, à l'endroit où le péricarde enveloppe le foie; mais une autre pensée m'arrêta : nous aussi, nous aurions péri sur le lieu même d'une mort terrible : car nous n'aurions pu déplacer avec la main l'énorme pierre avec laquelle il avait fermé la porte élevée. C'est pourquoi nous attendîmes en gémissant le retour de la divine Aurore. Quand parut la fille du matin,

l'Aurore aux doigts de rose, alors il alluma du feu et se mit à traire avec soin toutes ses magnifiques brebis, et suspendit un petit aux mamelles de chacune. Lorsqu'il eut promptement achevé ces travaux, il saisit encore une fois deux de mes compagnons, et apprêta son repas. Son festin achevé, il poussa hors de l'antre ses gras troupeaux, après avoir enlevé sans peine l'énorme pierre qui le fermait. Aussitôt après, il la replaça, comme on adapterait au carquois son couvercle. Tandis que le Cyclope chassait à grand bruit vers la montagne ses gras troupeaux, je restai là, roulant au fond du cœur de funestes desseins et songeant à me venger, si Minerve me donnait de la gloire. Voici le parti qui me sembla le meilleur après réflexion. Dans l'étable gisait l'énorme massue du Cyclope : c'était un olivier encore vert qu'il avait coupé, pour le porter quand il serait desséché. A la voir, elle nous paraissait aussi grande que le mât d'un noir vaisseau à vingt rames, d'un large vaisseau de charge, qui traverse la vaste mer. Telle était à nos yeux la longueur et l'épaisseur de cette massue. Je m'approchai et j'en coupai moi-même la longueur d'une brasse, et je la présentai à mes compagnons avec ordre de la dégrossir. Lorsqu'ils l'eurent amincie, je m'avançai et l'aiguisai par le bout, après quoi je la pris et la tournai dans le feu. Ensuite je l'enfouis avec soin sous le fumier qui était répandu en grande quantité dans la caverne. Alors j'invitai mes compagnons à interroger le sort pour savoir qui oserait avec moi soulever ce pieu et l'enfoncer dans l'œil du Cyclope, quand le doux sommeil l'aurait saisi. Or, le sort désigna ceux-là même que j'aurais voulu choisir : ils étaient quatre, et je fus désigné le cinquième avec eux.

5. Vers le soir, le Cyclope revint des pâturages avec ses brebis, à la belle toison : aussitôt, il poussa dans la vaste caverne tous ses gras troupeaux sans exception, et

ne laissa aucune bête hors de l'étable spacieuse, soit pressentiment, soit qu'un dieu l'ordonnât ainsi. Lorsqu'il eut soulevé l'énorme pierre et bouché la porte, il s'assit et se mit à traire avec soin brebis et chèvres bêlantes, et suspendit un petit aux mamelles de chacune. Quand il eut achevé promptement ces travaux, il saisit encore une fois deux de mes compagnons et apprêta son repas. Alors, je m'approchai du Cyclope et lui adressai la parole, en tenant dans mes mains une coupe de vin noir : « Tiens, Cyclope, bois du vin, puisque tu es rassasié de chair humaine, afin de savoir quel breuvage renfermait notre vaisseau : je t'en apportais une libation, dans l'espoir qu'ému de pitié tu me renverrais dans ma patrie; mais ta furie ne connaît plus de bornes! Malheureux! qui donc, parmi la foule des hommes, viendra te trouver désormais, puisque tu n'as point agi comme il faut? » Je dis : et lui, prit la coupe et but; il éprouva un plaisir extraordinaire à boire ce vin si doux, et m'en demanda une seconde coupe : « Donne-m'en encore de bon cœur, et dis-moi ton nom sur-le-champ, afin que je te fasse un présent d'hospitalité dont tu aies lieu de te réjouir. Car la terre féconde fournit aux Cyclopes du raisin à grosses grappes, que fait croître la pluie de Jupiter; mais ton vin est un filet émané des sources du nectar et de l'ambroisie. » Il dit; et moi je lui versai encore du vin plein de feu. Trois fois je lui en présentai, trois fois il vida la coupe inconsidérément. Quand le vin fut monté à la tête du Cyclope, je lui adressai des paroles douces comme le miel : « Cyclope, tu demandes mon illustre nom; eh bien! je vais te le dire; mais donne-moi le présent d'hospitalité que tu m'as promis. Mon nom est Personne; mon père, ma mère et tous mes compagnons m'appellent Personne. » Je dis; et lui, cœur sans pitié, me répondit : « C'est Personne que je mangerai le dernier parmi ses compagnons : les autres passeront

avant lui : ce sera là mon présent d'hospitalité. » A ces mots, il tomba, le corps renversé en arrière; puis, il resta là, son énorme cou incliné de côté; et le sommeil, qui dompte tous les êtres, s'empara de lui. Or, de son gosier jaillissaient des flots de vin et des morceaux de chair humaine, et il rotait, appesanti par l'ivresse. Alors, je plongeai le pieu dans la cendre entassée, jusqu'à ce qu'il devînt brûlant; et j'encourageai par mes paroles tous mes compagnons, pour qu'aucun d'eux ne cédât à la crainte et ne reculât. Mais aussitôt que le pieu d'olivier, tout vert qu'il était, fut sur le point de s'enflammer, et qu'il brilla d'un vif éclat, je m'approchai et le tirai du feu : mes compagnons étaient debout autour de moi. Alors un dieu nous inspira une grande audace. Ils saisirent le pieu d'olivier, pointu par le bout, et l'enfoncèrent dans l'œil du Cyclope, tandis que moi, me dressant sur les pieds, je le faisais tourner par en haut. Ainsi, lorsqu'un homme perce avec la tarière une poutre de vaisseau, d'autres, placés au-dessous de lui, la mettent en mouvement avec une courroie qu'ils tirent des deux côtés : et l'instrument se meut sans cesse et sans relâche; de même, après avoir saisi le pieu enflammé, nous le faisions tourner dans l'œil du Cyclope, et le sang ruisselait autour du pieu brûlant. La pupille une fois en feu, la vapeur ardente lui consuma entièrement les paupières et le sourcil : et les racines de l'œil petillaient, consumées. Comme un forgeron plonge dans l'eau froide, pour la tremper, une grande hache ou une cognée qui gronde et frémit; et c'est là ce qui fait la force du fer : ainsi l'œil du Cyclope sifflait autour du pieu d'olivier. Alors il poussa un gémissement immense, épouvantable; et le rocher retentit alentour; et nous, saisis de crainte, nous nous enfuîmes. Cependant il retira de son œil le pieu souillé de beaucoup de sang, et, transporté de douleur, le rejeta loin de lui avec ses mains; puis, il ap-

pela à grands cris les Cyclopes qui habitaient les cavernes environnantes, sur les promontoires battus des vents. Aux cris de Polyphème, ils accoururent de différents côtés; et, s'arrêtant devant la grotte, ils lui demandèrent la cause de sa douleur : « Quel malheur, Polyphème, te force à crier ainsi durant la nuit divine et à troubler notre sommeil? Quelque mortel enlève-t-il, malgré toi, tes troupeaux! ou bien crains-tu qu'on ne te fasse périr toi-même par ruse ou par violence? » Le terrible Polyphème leur répondit du fond de son antre : « Amis, Personne me tue par ruse et non par violence. » Les Cyclopes, à leur tour, lui adressèrent ces paroles ailées : « Puisque personne ne te fait violence, seul comme tu es, il n'est pas possible d'échapper à la maladie envoyée par le grand Jupiter. Néanmoins, invoque le roi Neptune, ton père. »

6. A ces mots, ils s'éloignèrent; et moi, je ris en mon cœur de l'erreur où les avait jetés mon nom et mon excellente ruse. Le Cyclope, soupirant et déchiré par la douleur, s'avança à tâtons, et enleva la pierre qui fermait la caverne; puis, il s'assit sur le seuil, les bras étendus, pour saisir celui de nous qui gagnerait la porte, confondu avec les brebis : car il me croyait fou à ce point. Moi, je réfléchissais sur ce qu'il y avait de mieux à faire pour sauver de la mort mes compagnons et moi-même : j'ourdissais toute sorte de ruses et de projets, comme lorsqu'il s'agit de la vie : car un grand péril nous menaçait. Or, voici le parti qui me parut le meilleur après réflexion. Il y avait là de gras béliers, à l'épaisse toison, beaux, grands et pourvus d'une laine foncée; je les attachai ensemble, sans rien dire, avec les osiers flexibles, sur lesquels dormait le Cyclope, ce monstre sans foi ni loi : je les liai trois à trois : celui du milieu portait un homme, et les deux autres, placés sur les flancs, servaient de rempart à

mes compagnons. Ainsi trois béliers portaient un homme; pour moi, voyant un bélier qui dépassait de beaucoup le reste des troupeaux, je le saisis par le dos, et je me glissai sous son ventre velu; puis, m'étant retourné, je me suspendis par les mains à son admirable toison, et y demeurai attaché avec une constance inébranlable. C'est ainsi qu'en soupirant nous attendîmes le retour de la divine Aurore. Quand parut la fille du matin, l'Aurore aux doigs de rose, alors les béliers s'élancèrent au dehors pour aller au pâturage; et les brebis, qui n'avaient pas été traites et dont les mamelles étaient chargées de lait, se mirent à bêler dans l'étable. Leur maître, déchiré par de cruelles douleurs, tâta le dos de tous les béliers, qui se dressaient devant lui; mais l'insensé ne soupçonna pas que mes compagnons étaient attachés sous le ventre de ces animaux à longue laine. Mon bélier gagna la porte, le dernier de tous, chargé de sa pesante toison et de moi-même qui roulais de sages pensées. Alors le terrible Polyphème, le palpant avec la main, lui dit : « Cher bélier, pourquoi sors-tu ainsi de ma caverne, le dernier du troupeau? Tu n'as pourtant pas l'habitude de rester en arrière des brebis; mais tu étais de beaucoup le premier à brouter les tendres fleurs de la prairie, en marchant à grands pas; tu étais le premier à atteindre le courant des fleuves, et le premier aussi tu souhaitais de rentrer à l'étable, quand le soir était venu. Cependant, te voilà le dernier de tous aujourd'hui! Regrettes-tu par hasard l'œil de ton maître? Un méchant homme l'a crevé, avec l'aide de ses pernicieux compagnons, après avoir dompté mes sens par le vin : c'est Personne, qui n'a pas encore, je crois, échappé au trépas. Si tu partageais mes sentiments, et que tu fusses doué de la parole, tu me dirais où cet homme se dérobe à ma force, et alors son cerveau, broyé, joncherait le sol de ses débris; et mon cœur serait soulagé des maux que

m'a causés ce misérable Personne. » Après avoir ainsi parlé, il lâcha le bélier et le poussa dehors. Quand nous fûmes arrivés à quelque distance de la grotte et de la cour, je commençai par me détacher de dessous le bélier; puis, je déliai mes compagnons; et nous chassâmes rapidement devant nous les gras et agiles troupeaux, en leur faisant faire un grand détour, jusqu'à ce que nous fussions arrivés au vaisseau. Nos compagnons nous virent reparaître avec joie, nous qui avions échappé à la mort; mais ils gémirent et pleurèrent sur le sort des autres. Mais je ne les laissai point faire; et, d'un signe de mes sourcils, je leur défendis de pleurer; je leur ordonnai d'entasser à la hâte sur le vaisseau tous ces troupeaux, à la belle toison, et de naviguer sur l'onde amère. Ils s'embarquèrent aussitôt, et prirent place sur les bancs; et, assis en ordre, ils frappèrent de leurs rames la mer écumante.

7. Mais, quand je fus éloigné de la distance où peut porter la voix, alors j'adressai au Cyclope ces paroles railleuses : « Cyclope, tu ne devais donc pas abuser de ta force redoutable pour dévorer dans ta profonde caverne les compagnons d'un homme sans défense. La peine de tes forfaits ne pouvait manquer de t'atteindre, misérable, toi qui n'as pas craint de dévorer tes hôtes, au sein de ta demeure : c'est pourquoi Jupiter et les autres dieux t'ont puni. » Je dis, et son cœur n'en fut dès lors que plus irrité. Il arracha la cime d'une haute montagne, et nous la jeta : elle tomba devant le vaisseau à la proue azurée, [et peu s'en fallût qu'elle n'atteignit l'extrémité du gouvernail.] La chute de ce roc fit bouillonner la mer : la vague, en reculant, emporta le navire du côté de la terre, et le reflux faillit l'amener jusque sur le rivage. Alors, saisissant dans mes mains une énorme perche, je repoussai le vaisseau loin du bord; puis, j'exhortai mes

compagnons et leur ordonnai d'un signe de tête de peser sur les rames, pour nous soustraire au malheur; eux, ramèrent, courbés sur les avirons. Mais, lorsqu'en voguant sur la mer, nous fûmes arrivés deux fois aussi loin, je voulus m'adresser au Cyclope; et mes compagnons, rangés autour de moi, me retenaient à l'envi par de douces paroles : « Téméraire, pourquoi veux-tu irriter cet homme cruel, qui tout à l'heure encore, en lançant une pierre dans les flots, a ramené le vaisseau vers le rivage, si bien que nous croyions périr sur l'heure. S'il entendait quelqu'un de nous crier ou parler, il nous briserait la tête et ferait voler notre navire en éclats sous le choc d'une pierre aiguë : tant son bras a de force. » Ils dirent; mais ils ne persuadèrent pas mon cœur généreux; et, dans le feu de la colère, je lui adressai de nouveau la parole : « Cyclope, si jamais quelqu'un des hommes mortels te demande la cause de ton horrible cécité, dis-lui que c'est Ulysse, destructeur de cités, qui t'a crevé l'œil, Ulysse, [fils de Laerte, qui a sa demeure à Ithaque]. » Je dis; et Polyphème me répondit ainsi en gémissant : « Grands dieux! voilà donc les anciens oracles accomplis contre moi? Il y avait en ces lieux un devin, homme grand et fort, Télémus, fils d'Eurymus, qui excellait dans l'art de la divination, et qui vieillit parmi les Cyclopes en prédisant l'avenir. Il m'annonça que tout cela m'arriverait un jour, et que je serais privé de la vue par les mains d'Ulysse. Je m'attendais à voir venir ici un mortel grand et beau, revêtu d'une grande force : et aujourd'hui, c'est un petit homme, sans valeur et sans force, qui m'a crevé l'œil, après m'avoir dompté par le vin. Mais, allons, viens ici, Ulysse que je t'offre les présents de l'hospitalité, et que je presse le glorieux Neptune de pourvoir à ton retour : car je suis son fils, et il se glorifie d'être mon père. C'est lui-même qui me guérira, s'il lui plaît, sans le se-

cours d'aucun des dieux bienheureux ni des hommes mortels. » Il dit; et moi, prenant la parole, je lui répondis : « Plût au ciel que j'eusse pu te priver de la vie et te précipiter dans la demeure de Pluton, aussi vrai que Neptune lui-même ne guérira pas ton œil. » Je dis; et lui, implora le roi Neptune en levant les mains vers le ciel étoilé : « Écoute-moi, Neptune qui soutiens la terre, dieu à la chevelure azurée : si je suis vraiment ton fils, et que tu te glorifies d'être mon père, fais que jamais Ulysse, destructeur de cités, fils de Laerte, et qui a sa demeure à Ithaque, ne rentre dans sa patrie. Mais si sa destinée est de revoir ses amis et de rentrer dans son superbe palais et sur le sol de sa patrie, fais qu'il n'y revienne que tard et malheureusement, après avoir perdu tous ses compagnons, et sur un navire étranger, et qu'il trouve de nouvelles infortunes dans sa maison. » Telle fut sa prière et le dieu, aux cheveux azurés, l'entendit. Cependant il souleva une seconde pierre, beaucoup plus grosse, et la lança en la faisant tournoyer; et il déploya une vigueur immense. Elle tomba derrière le vaisseau, à la proue azurée; et peu s'en fallut qu'elle n'atteignît l'extrémité du gouvernail. La chute de ce roc fit bouillonner la mer; la vague emporta le navire et faillit l'amener jusque sur le rivage.

8. Lorsque nous fûmes arrivés à l'île où stationnaient le reste de nos vaisseaux, au solide tillac, nous trouvâmes nos compagnons assis alentour, qui se lamentaient et nous attendaient toujours. Dès que nous eûmes abordé, nous tirâmes le vaisseau sur le sable, et nous descendîmes sur le rivage de la mer. Les troupeaux du Cyclope furent tirés du fond du navire, et nous fîmes le partage, de manière à diviser également le butin entre tous. Dans ce partage, mes compagnons, aux belles cnémides, me donnèrent, outre mon lot, un bélier pour moi seul : je l'im-

molai sur le rivage à Jupiter qui rassemble les nuages, au fils de Saturne qui règne sur tous, et j'en brûlai les cuisses; mais le dieu, indifférent à mon sacrifice, songeait sans doute au moyen de faire périr tous mes vaisseaux, au solide tillac, et mes fidèles compagnons. C'est ainsi que nous passâmes le reste du jour, jusqu'au coucher du soleil, à savourer les chairs abondantes et le vin délectable. Quand le soleil se fut couché et eut fait place aux ténèbres, nous nous couchâmes sur le rivage de la mer. Dès que parut la fille du matin, l'Aurore aux doigts de rose, j'ordonnai à mes compagnons de s'embarquer vivement et de détacher les amarres : ils s'embarquèrent aussitôt et prirent place sur les bancs; et, assis en ordre, ils frappèrent de leurs rames la mer écumante. Alors nous continuâmes notre course, contents d'échapper à la mort, mais le cœur affligé d'avoir perdu de chers compagnons.

CHANT X

ARGUMENT

1 Arrivée d'Ulysse chez Éole : il y reste un mois, et part avec une outre où sont renfermées tous les vents. Ses compagnons l'ouvrent pendant son sommeil, et déchaînent une furieuse tempête : l'ouragan les ramène chez Éole qui les chasse de son palais.— 2. Arrivée d'Ulysse chez les Lestrygons qui massacrent ses compagnons et brûlent ses vaisseaux; Ulysse se sauve avec un seul navire. — 3. Arrivée d'Ulysse dans l'île d'Æa. — 4. Les compagnons d'Ulysse vont à la découverte, sous la conduite d'Euryloque. Entrés dans le palais de Circé, ils sont changés en pourceaux. — 5. Euryloque, resté en arrière, vient annoncer la perte de ses compagnons; Ulysse, malgré leurs prières, se rend au palais de Circé. — 6. Mercure apparaît à Ulysse et lui fournit le moyen de conjurer les sortiléges de la magicienne; Ulysse triomphe des enchantements de Circé et partage le lit de la déesse. — 7. Les compagnons d'Ulysse sont rendus à leur forme première; les autres, restés à la garde du vaisseau, se rendent avec Ulysse, au palais de Circé. — 8. Au bout de l'année, les Grecs songent à partir : Circé consent à leur départ, mais elle avertit Ulysse qu'il doit d'abord se rendre chez Pluton pour consulter l'âme du Thébain Tirésias. — 9. Ulysse presse le départ. Elpénor se laisse tomber du toit. Circé, sans être aperçue, attache au vaisseau un agneau noir et une femelle noire.

1. Nous arrivâmes à l'île Éolienne[1] : le fils d'Hippotas, Éole, cher aux dieux immortels, habitait là, dans une île

[1] « Selon les anciens, c'est une des îles Lipariennes, et, selon Strabon, Strongyle, la plus grande d'entre elles, aujourd'hui Stromboli, connue par ses éruptions volcaniques. Cependant comme Ulysse, parti de l'île d'Éole, se rend sans empêchement, par un vent

flottante : une muraille d'airain, indestructible, la ceint entièrement, et une roche unie règne tout alentour. Il a douze enfants, nés dans son palais, six filles et six fils dans la fleur de l'âge. Il a donné ses filles pour épouses à ses fils; et ils festinent sans cesse auprès de leur père chéri et de leur mère vénérable, et des mets de toute sorte sont placés devant eux. Durant le jour, le palais, parfumé de l'odeur des chairs rôties, retentit du son des flûtes; et la nuit, les jeunes gens dorment auprès de leurs chastes épouses sur des tapis et des lits percés à jour. C'est dans leur ville et leur superbe palais que nous arrivâmes. Éole me traita pendant tout un mois, et me questionna longuement sur Ilion, sur les vaisseaux des Argiens, et sur le retour des Grecs; et moi, je répondis comme il faut à toutes ses questions. Mais, lorsque je demandai à partir et le priai de me laisser aller, il ne me refusa point, et prépara tout ce qui était nécessaire pour mon voyage. Il me donna une outre, faite de la dépouille d'un bœuf de neuf ans, et où il avait enfermé les souffles des vents impétueux : car le fils de Saturne l'a fait dispensateur des vents, qu'il peut apaiser ou déchaîner à son gré. Il attacha cette outre au fond du vaisseau avec un cordon brillant d'argent, afin que le moindre souffle ne pût s'échapper; seulement, il laissa le zéphire souffler en liberté, pour qu'il nous conduisît nous et nos vaisseaux; mais il ne devait point arriver à son but : car nous pérîmes victimes de notre propre folie. Pendant neuf jours consécutifs, nous naviguâmes sans relâche; le dixième jour, la terre de la pa-

d'ouest, à Ithaque qui est à l'est, et que de là il est ramené par une tempête précisément à Éolie, les modernes la placent avec plus de vraisemblance derrière l'extrémité méridionale de la Sicile, entre la Sicile et l'Afrique. » Theil., *Dictionn. d'Homère*. Voyez aussi Pline l'Ancien, *Hist. nat.*, III, 14 : « En deçà de la Sicile, se trouvent les sept îles Éoliennes... elles doivent leur nom à Éole, qui y régnait au temps de la guerre de Troie. »

trie apparaissait déjà à nos yeux, et nous voyions, à proximité, les feux allumés pour nous éclairer. Alors le doux sommeil s'empara de mes membres fatigués : car j'avais toujours manié le gouvernail, et je n'avais pas voulu confier ce soin à un autre, afin d'arriver plus vite dans ma patrie : cependant mes compagnons se mirent à discourir entre eux, et crurent que je rapportais dans mon pays de l'or et de l'argent, présents d'Eole, fils magnanime d'Hippotas; et chacun d'eux, disait en regardant son voisin : « Grands dieux! comme Ulysse est chéri et honoré de tous les hommes, quelles que soient la ville et la contrée où il arrive. Il rapporte de Troie une foule d'objets précieux, pris sur l'ennemi; et nous, qui avons fourni la même route, nous revenons dans notre patrie les mains vides. Voilà qu'aujourd'hui encore Éole, pour lui témoigner son amitié, lui a fait ce présent. Mais allons, voyons au plus vite ce que c'est, combien d'or et d'argent est renfermé dans cette outre. » Ainsi parlaient mes compagnons; et ce funeste conseil l'emporta. Ils ouvrirent l'outre, et tous les vents s'en échappèrent. Aussitôt un tourbillon enleva mes compagnons éplorés, et les emporta sur la mer, loin de la terre natale; et moi, m'étant éveillé, je délibérai en mon cœur généreux, si je me précipiterais du navire dans les flots pour y trouver la mort, ou si, calme et résigné je resterais encore parmi les vivants. Mais je me résignai et j'attendis; et, la tête enveloppée, je me couchai dans le navire. Cependant la flotte, emportée par la violence de l'ouragan, toucha une seconde fois à l'île Eolienne; et mes compagnons se lamentaient. Alors nous descendîmes à terre, et nous puisâmes de l'eau; et mes compagnons prirent aussitôt leurs repas près des vaisseaux rapides. Quand nous eûmes apaisé la faim et la soif, je me rendis à la superbe demeure d'Éole, accompagné d'un héraut et d'un compagnon : je trouvai le roi

à table avec sa femme et ses enfants. Arrivés au palais, nous nous assîmes à la porte, sur le seuil. Eux, furent saisis d'étonnement, et nous interrogèrent : « Eh quoi! te voilà revenu, Ulysse; quelle divinité ennemie s'est acharnée contre toi? Nous avions tout disposé avec soin pour ton voyage, pour que tu arrivasses dans ta patrie et dans ta demeure et partout où tu voudrais aller. » Ils dirent; et moi, je leur répondis, le cœur affligé : « Ce sont mes malheureux compagnons qui m'ont perdu, et, avec eux, un funeste sommeil. Mais secourez-moi, mes amis : car vous en avez le pouvoir. » Je parlai ainsi, essayant de les fléchir par de douces paroles; tous restèrent silencieux, et leur père me répondit en ces termes : « Va-t'en au plus vite de cette île, ô le plus vil des mortels! Car il ne m'est pas permis de recevoir ni de reconduire un homme qui a encouru la haine des dieux bienheureux. Va-t'en, puisque tu viens ici, chargé de la haine des dieux. » A ces mots, il me chassa de son palais, malgré mes plaintes amères. Alors, nous reprîmes la mer, le cœur affligé. Le courage de mes hommes était épuisé par cette pénible navigation, à laquelle nous condamnait notre sottise : car aucun espoir de retour ne luisait plus à nos yeux.

2. Pendant six jours consécutifs nous naviguâmes sans relâche; le septième jour nous arrivâmes à la ville élevée de Lamus[1], Télépyle[2] des Lestrygons, où le berger, ramenant son troupeau, appelle un autre berger, qui l'entend et fait sortir le sien. En ces lieux, un pâtre, qui ne dormirait point, gagnerait double salaire, l'un à garder les bœufs, l'autre à paître les blancs moutons : car les voies du jour et de la nuit se touchent[3]. Nous entrâmes

[1] Fils de Neptune et fondateur de Télépyle. — [2] Télépyle est, suivant les anciens, la même que Formies, qu'ils donnent pour capitale aux Lestrygons. — [3] Le poëte veut dire que les nuits sont très-courtes et les jours très-longs dans ce pays.

dans un port magnifique, autour duquel un rocher très-élevé forme une enceinte continue; deux promontoires saillants, opposés l'un à l'autre, s'avancent à l'entrée, et ne laissent qu'un étroit passage. C'est là que tous mes compagnons dirigèrent leurs vaisseaux bien proportionnés : ils les attachèrent dans l'intérieur de ce port profond, les uns près des autres : car jamais vague, ni grande ni petite, ne s'élevait dans cet asile où régnait une riante sérénité. Moi seul, j'arrêtai mon vaisseau noir en dehors, à l'extrémité du port; et, quand j'eus fixé les amarres au rocher, je gravis un pic escarpé, où je restai en observation : on ne voyait là ni les travaux des bœufs ni ceux des hommes; nous n'apercevions que la fumée qui montait de la terre. Alors donc j'envoyai mes compagnons à la découverte, pour savoir quels hommes, en ces lieux, se nourrissaient des fruits de la terre : à cet effet, je choisis deux guerriers, auxquels j'adjoignis un héraut. Ils descendirent à terre, et prirent une route unie, par où les chariots amenaient à la ville le bois coupé sur les hautes montagnes. Ils rencontrèrent devant la ville une jeune femme qui allait chercher de l'eau : c'était la robuste fille du Lestrygon Antiphate. Or, elle descendait vers la fontaine limpide d'Artacie, où l'on venait prendre de l'eau pour la ville. Ils s'approchèrent, et lui demandèrent quel était le roi du pays et sur quel peuple il régnait ; elle leur indiqua sur-le-champ le palais, au toit élevé, de son père. Dès qu'ils furent entrés dans cette magnifique demeure, ils y trouvèrent la reine, aussi haute que la cime d'une montagne, et furent saisis d'horreur à son aspect. Elle appela aussitôt sur la place publique le glorieux Antiphate, son époux, qui leur prépara une mort cruelle : saisissant sur l'heure un de mes compagnons, il apprêta son repas. Les deux autres s'échappèrent et regagnèrent en fuyant les vaisseaux. Mais Antiphate poussa un cri par

la ville, et, à sa voix, les robustes Lestrygons accoururent de toutes parts en foule, pareils non pas à des hommes, mais à des géants : ils nous lancèrent du haut des rochers des pierres énormes ; et ce fut dans la flotte un horrible tumulte et d'hommes tués et de vaisseaux fracassés; puis, les perçant comme des poissons, ils les emportèrent pour en faire un horrible festin. Tandis que les Lestrygons massacraient mes compagnons dans l'intérieur du port très-profond, je tirai le glaive acéré, suspendu à mon côté, et je coupai les amarres qui retenaient mon navire, à la proue azurée. Aussitôt j'ordonnai en termes pressants à mes compagnons de peser sur les rames, pour nous soustraire au trépas. Tous à la fois, craignant la mort, firent jaillir l'onde amère : et mon vaisseau, échappé aux rochers qui s'étendaient sur nos têtes, gagna heureusement la mer : mais les autres périrent tous ensemble dans le port.

3. Alors nous continuâmes notre course, contents d'échapper à la mort, mais le cœur affligé d'avoir perdu de chers compagnons. Nous arrivâmes à l'île d'Æa[1], où habitait Circé, aux belles tresses, déesse terrible, à la voix articulée, sœur du prudent Éétès : tous deux étaient nés du soleil, flambeau des mortels, et de Persé, fille de l'Océan. Nous abordâmes en silence à ce rivage, dans un port spacieux : un dieu nous conduisait. Descendus à terre, nous y restâmes deux jours et deux nuits sans bouger, le cœur épuisé de fatigue et de chagrin tout ensemble. Mais, quand l'Aurore, aux belles tresses, amena le troisième jour, alors je pris ma lance et mon glaive acéré; et, descendant du vaisseau, je gravis rapidement une éminence, pour voir si je découvrirais les travaux des hommes et si j'entendrais leur voix. Parvenu au sommet escarpé, je restai en observation, et j'aperçus de la fumée, qui mon-

[1] Les plus anciens scholiastes entendent par là le promontoire de Circé en Italie, qu'ils supposent avoir été primitivement une île.

tait de la terre, aux vastes voies, dans le palais de Circé, du milieu d'une épaisse forêt de chênes. Ensuite je me demandai en moi-même et au fond de mon cœur, si j'irais moi-même à la découverte, puisque j'avais vu luire cette fumée; mais je crus plus à propos, après réflexion, de retourner d'abord au vaisseau, sur le rivage de la mer, de faire prendre de la nourriture à mes compagnons et d'en envoyer quelques-uns à la découverte. J'étais arrivé non loin du vaisseau bien proportionné, lorsqu'un des dieux immortels eut pitié de mon dénûment, et envoya sur mon chemin un cerf à la haute ramure. L'animal venait de paître dans la forêt et descendait au fleuve pour y boire : car déjà l'ardeur du soleil l'accablait. Comme il sortait du bois, je le frappai à l'échine, au milieu du dos : ma lance d'airain le traversa de part en part : il tomba dans la poussière en gémissant, et rendit l'âme. Alors je m'élançai sur lui, et retirai de la blessure ma lance d'airain, que je laissai là étendue sur la terre; puis, j'arrachai de menues branches d'osier, avec lesquelles je tressai une corde, solidement tordue, et je liai les pieds de l'énorme bête. Je me dirigeai alors vers mon vaisseau noir, en la portant sur mon dos et en m'appuyant sur ma lance : car il n'était pas possible de la porter d'une seule main sur l'épaule, tant l'animal était grand. Je déposai mon fardeau devant le navire; et, m'approchant de mes compagnons, je les réconfortai par de douces paroles : « Amis, nous ne descendrons pas, tout affligés que nous sommes, dans les demeures de Pluton, avant que le jour fatal ne soit arrivé. Eh bien! puisque nous avons dans notre rapide vaisseau de quoi manger et boire, faisons bonne chère, et ne nous laissons pas tourmenter par la faim. » Je dis, et ils s'empressèrent d'obéir à mes paroles. Ils rejetèrent les voiles dont ils s'étaient couvert la tête; et, sur le rivage de la mer inféconde, ils considérèrent le cerf avec admi-

ration : car c'était une énorme bête. Quand ils eurent rassasié leurs regards, ils lavèrent leurs mains et préparèrent un splendide festin. Ainsi, nous passâmes le reste du jour jusqu'au coucher du soleil à savourer les chairs abondantes et le vin délectable. Quand le soleil se fut couché et eut fait place aux ténèbres, nous nous couchâmes sur le rivage de la mer.

4. Lorsque parut la fille du matin, l'Aurore aux doigts de rose, je rassemblai tous mes compagnons et leur dis : « Écoutez-moi, compagnons, quelques maux que vous ayez soufferts : car nous ne savons pas, amis, où est le couchant, où est l'aurore, en quel lieu le soleil, flambeau des mortels, descend sous la terre, ni en quel lieu il reparait. Voyons donc au plus vite, s'il nous reste à prendre un conseil salutaire : pour moi, je n'en connais point. Car, en montant sur un pic escarpé, j'ai vu une île, qu'environne de toutes parts une mer sans bornes : cette île est basse; et, au milieu, mes yeux ont aperçu de la fumée, à travers une épaisse forêt de chênes. » Je dis; et leur cœur se brisa au souvenir des méfaits du Lestrygon Antiphate et des violences de l'insolent Cyclope, l'anthropophage. Ils se lamentaient bruyamment et versaient des larmes abondantes; mais ils ne gagnaient rien à se désoler. Moi, je partageai tous mes compagnons, aux belles cnémides, en deux bandes, à chacune desquelles j'adjoignis un chef : je pris le commandement de l'une, et le divin Euryloque commanda l'autre. Deux sorts[1] furent jetés aussitôt et agités dans un casque d'airain; le sort du magnanime Euryloque sortit le premier. Il se mit donc en marche, suivi de vingt-deux compagnons qui pleuraient, et nous ne les vîmes point partir sans fondre en larmes. Ils trouvèrent au fond d'une vallée, le palais de Circé, bâti en pierres

[1] Voyez *Iliade*, chant VII, page 145, la note.

polies, dans un endroit découvert. Tout alentour étaient des loups, hôtes des montagnes, et des lions, qu'elle avait elle-même apprivoisés, en leur donnant de funestes breuvages. Ils ne s'élancèrent pas sur nos hommes, mais se levèrent, en remuant leurs longues queues, pour les flatter. Comme des chiens se pressent en remuant la queue autour de leur maître de retour d'un festin : car il leur rapporte toujours quelque appât friand : ainsi firent ces loups, aux fortes griffes, et ces lions; mais eux, furent effrayés en voyant ces monstres redoutables. Ils s'arrêtèrent aux portes du palais de la déesse, aux cheveux bien bouclés, et entendirent, à l'intérieur, Circé qui chantait d'une voix mélodieuse en travaillant à une toile grande et divine : c'était un de ces ouvrages fins, gracieux et beaux, comme en font les déesses. Alors Polités, chef des guerriers, qui m'était le plus dévoué et le plus cher de mes compagnons, prit le premier la parole et leur dit : « O mes amis, une femme, à l'intérieur, tisse une grande toile; déesse ou mortelle, elle chante merveilleusement, et l'appartement tout entier retentit de ses chants. Mais hâtons-nous d'appeler. » Il dit; et tous élevèrent la voix pour appeler. Circé, se levant aussitôt, ouvrit les portes éclatantes et les convia d'entrer; et tous suivirent imprudemment ses pas. Euryloque seul demeura dehors, soupçonnant quelque piége. La déesse, quand ils furent introduits, les fit asseoir sur des fauteuils et des siéges, et mélangea pour eux dans du vin de Pramné[1] du fromage, de la farine et du miel nouveau; à ce mets elle ajouta des charmes funestes, pour leur faire oublier complétement la patrie. Elle leur donna ce breuvage; et ils ne l'eurent pas plutôt avalé, qu'elle les frappa de sa baguette et les

[1] Rocher de l'île d'Icare. Selon d'autres interprètes, ce vin se récoltait près de Smyrne ou d'Éphèse. *Voyez* Pline, *Hist. nat.*, XIX, 5, 6.

enferma dans l'étable à porcs. Ils avaient la tête, la voix, le corps et les soies de pourceaux; mais leur intelligence était encore entière comme auparavant. C'est ainsi qu'ils furent enfermés en pleurant. Circé leur jeta, pour nourriture, des glands, des faines et des cornouilles, aliments ordinaires des porcs qui couchent sur la terre.

5. Euryloque revint aussitôt au rapide et noir vaisseau, pour apporter la nouvelle du triste sort de nos compagnons. Il ne pouvait prononcer aucune parole, quelque désir qu'il en eût, tant son âme était pénétrée de douleur; ses yeux étaient remplis de larmes, et son cœur ne songeait qu'à gémir. Mais, lorsque nous l'eûmes tous pressé de questions, il finit par nous raconter le malheur survenu à nos compagnons: « Nous avons traversé la forêt de chênes, comme tu l'avais ordonné, glorieux Ulysse; nous avons trouvé, au fond d'une vallée, un palais magnifique, [bâti de pierres polies, dans un endroit découvert.] Là, une femme, déesse ou mortelle, chantait mélodieusement, en travaillant à une grande toile; nos compagnons ont élevé la voix pour appeler. Se levant aussitôt, elle a ouvert les portes éclatantes et les a conviés d'entrer; et tous ont imprudemment suivi ses pas; mais moi, je suis demeuré dehors, soupçonnant quelque piége. Ils ont alors disparu tous ensemble, et pas un d'eux n'est revenu; et pourtant, je suis resté longtemps à les guetter. » Il dit: et moi je suspendis à mon épaule une grande épée d'airain, garnie de clous d'argent, et je pris mon arc: puis, j'ordonnai à Euryloque de me conduire par le chemin qu'il avait tenu; mais lui, pressant mes genoux avec ses deux mains, me supplia, (et m'adressa, en pleurant, ces paroles ailées:) « Ne m'emmène pas là-bas malgré moi; laisse-moi plutôt en ces lieux. Car je sais que tu ne reviendras point, et que tu ne ramèneras aucun de tes compagnons. Fuyons au plus vite avec

ceux qui nous restent : peut-être est-il temps encore d'échapper au malheur. » Il dit, et moi, prenant la parole, je lui répondis : « Euryloque, demeure donc ici, dans ce lieu, à manger et boire, près du vaisseau creux et noir. Moi, je pars, car une impérieuse nécessité m'y contraint. »

6. A ces mots, je m'éloignai du vaisseau et de la mer. J'avais traversé le vallon sacré, et j'allais arriver à la vaste demeure de la magicienne Circé, lorsque Mercure, au caducée d'or, se présenta à moi, comme j'approchais du palais, sous la figure d'un jeune homme dont la barbe commence à pousser et qui a toutes les grâces de l'adolescence : il me saisit la main, prit la parole et dit : « Où vas-tu seul ainsi, malheureux, à travers les collines, sans connaître ces lieux ? Tes compagnons sont enfermés dans le palais de Circé, comme des pourceaux qui ont de solides étables. Viens-tu ici pour les délivrer? Je ne pense pas que tu reviennes toi-même : tu resteras où sont les autres. Mais je veux t'affranchir de ces maux et te sauver. Tiens, et va dans le palais de Circé, muni de cette plante salutaire, qui écartera de ta tête le jour du malheur. Je vais te révéler tous les pernicieux desseins de Circé. Elle préparera pour toi un breuvage composé, et ajoutera à cet aliment des sucs magiques; mais elle ne réussira pas pour cela à te charmer : la plante salutaire, que je te donnerai, l'en empêchera. Je vais tout t'expliquer en détail. Aussitôt que Circé t'aura frappé de sa longue baguette, tire le glaive acéré suspendu à ton côté, et fonds sur la déesse, comme si tu voulais la tuer. Saisie de frayeur, elle t'invitera à partager sa couche. Garde-toi alors de refuser le lit de la déesse, afin de délivrer tes compagnons et de te ménager à toi-même un bon accueil. Mais force-la de jurer par le grand serment des Immortels qu'elle ne machinera plus contre toi aucun mauvais dessein, de peur

qu'après t'avoir désarmé, elle ne te rende lâche et efféminé. » Après avoir ainsi parlé, le meurtrier d'Argus me donna la plante qu'il arracha de terre et dont il m'enseigna la vertu : la racine en était noire et la fleur blanche comme du lait; les dieux l'appellent Moly : il est difficile aux hommes mortels de l'arracher, mais rien n'est impossible aux dieux. Ensuite Mercure regagna le vaste Olympe, à travers l'île boisée; et moi, je me dirigeai vers le palais de Circé; en chemin, mille pensées agitaient mon cœur. Je m'arrêtai aux portes du palais de la déesse, aux cheveux bien bouclés; là, je criai, et la déesse entendit ma voix. Se levant aussitôt, elle ouvrit les portes éclatantes et me convia d'entrer; et moi, je suivis ses pas, le cœur affligé. Après m'avoir introduit, elle me fit asseoir sur un siége, orné de clous d'argent, beau, artistement fait, et plaça sous mes pieds un escabeau. Elle prépara pour moi dans une coupe d'or un breuvage composé, que je devais boire; et, méditant en son âme de cruels desseins, elle y ajouta un charme. Je pris la coupe et la vidai, mais sans subir le charme; alors me frappant de sa baguette, elle prit la parole et me dit : « Va maintenant dans l'étable, et couche-toi avec tes compagnons. » Elle dit; et moi, tirant le glaive acéré, suspendu à mon côté, je fondis sur Circé, comme si je voulais la tuer. Elle se baissa, en poussant un grand cri, me saisit les genoux et m'adressa en pleurant ces paroles ailées : « Qui es-tu? quel peuple est le tien? où est ta ville? où tes parents? Je suis étonnée de voir que tu as bu ces breuvages sans en subir le charme. Jamais aucun mortel n'a pu résister à ces poisons, pour peu qu'il boive et y mouille seulement ses lèvres. [Ta poitrine cache assurément un cœur indomptable.] Tu es sans doute cet artificieux Ulysse, qui devait venir (comme le meurtrier d'Argus, au caducée d'or, me l'a toujours dit) à son retour de Troie, monté sur un vaisseau noir et ra-

pide. Mais allons, remets ton épée au fourreau, et montons tous deux sur la même couche, afin de nous unir d'amour et d'avoir confiance l'un dans l'autre. » Elle dit; et moi, prenant la parole à mon tour, je lui répondis : « O Circé, comment veux-tu que je sois doux à ton égard, toi qui as changé dans ton palais mes compagnons en pourceaux, et qui, me retenant à mon tour dans ces lieux, m'invites perfidement à entrer dans ton appartement et à partager ta couche, afin qu'après m'avoir désarmé tu me rendes lâche et efféminé? Non, je ne consentirai pas à partager ta couche, à moins que tu ne prennes sur toi, déesse, de jurer par le grand serment des Immortels, que tu ne machineras plus contre moi aucun mauvais dessein. » Je dis; et Circé prêta sur-le-champ le serment que je lui demandais. Quand elle eut juré et prononcé le serment, alors je montai sur le lit magnifique de Circé.

7. Cependant les femmes de Circé travaillaient dans le palais. Elles étaient quatre, attachées au service de sa maison, et filles des fontaines, des bois et des fleuves sacrés qui s'écoulent dans la mer. L'une étendit sur les siéges de belles couvertures de pourpre, qui recouvraient des tissus de lin; l'autre dressa devant les siéges des tables d'argent, sur lesquelles elle plaça des corbeilles d'or; la troisième mêla dans un cratère d'argent un vin, doux au cœur et délicieux, et distribua des coupes d'or à la ronde; la quatrième apporta de l'eau et alluma un grand feu sous un large trépied, où cette eau s'échauffait. Quand elle eut frémi dans l'airain brillant, elle me fit entrer dans une baignoire, y versa l'onde agréable que contenait le grand trépied, et me lava la tête et les épaules jusqu'à ce qu'elle eut débarrassé mes membres de la fatigue qui m'accablait. Après qu'elle m'eut baigné et frotté d'huile onctueuse, elle me revêtit d'une tunique et d'un beau manteau; puis, elle m'introduisit, et me fit asseoir sur un

siége orné de clous d'argent, beau et artistement travaillé, et elle plaça un escabeau sous mes pieds. [Alors une servante, apportant l'eau pour laver les mains, la versa d'une belle aiguière d'or dans un bassin d'argent, et plaça devant moi une table bien polie. La vénérable intendante vint m'apporter du pain, et me servit une foule de mets sans ménager les provisions.] Alors Circé m'invita à manger; mais je n'en avais nulle envie, et je restais assis, occupé d'autres pensées, et mon âme ne prévoyait que des malheurs. Circé, voyant que je restais là, sans toucher aux mets, et que j'étais en proie à une violente douleur, s'approcha de moi et m'adressa ces paroles ailées : « Pourquoi donc, Ulysse, rester là, comme un muet, à te ronger le cœur? Tu n'oses ni manger ni boire? Tu crois sans doute à quelque piége: mais tu as tort désormais de craindre : car je me suis engagée à ton égard par un serment énergique. » Elle dit; et moi, prenant la parole à mon tour, je lui répondis : « O Circé, quel homme, pour peu qu'il soit équitable, aurait le courage de goûter aux aliments et à la boisson, avant que ses compagnons soient délivrés et qu'il les voie de ses yeux? Mais si tu m'invites sérieusement à boire et à manger, délivre mes compagnons, afin que je les voie de mes yeux. » Je dis : et Circé traversa le palais et sortit, tenant sa baguette à la main. Elle ouvrit les portes de l'étable et en fit sortir mes fidèles compagnons, pareils à des porcs de neuf ans. Ils s'arrêtèrent alors vis-à-vis de moi ; et Circé, s'approchant d'eux, les frotta chacun avec une autre drogue. Alors tombèrent de leurs membres les soies, produites par le breuvage pernicieux que leur avait donné précédemment l'auguste déesse; ils redevinrent hommes aussitôt, et plus jeunes qu'auparavant ; ils étaient beaucoup plus beaux et plus grands à voir. Ils me reconnurent et chacun d'eux me serra les mains; tous les yeux se mouillèrent

de douces larmes, et le palais retentit fortement de nos cris ; la déesse elle-même fut émue de pitié : elle s'approcha de moi et me dit : « Noble fils de Laerte, industrieux Ulysse, va-t'en maintenant à ton vaisseau rapide, sur le rivage de la mer : commencez par tirer à terre le vaisseau ; puis, déposez dans des grottes vos richesses et tous les agrès. Reviens aussitôt, et amène tes fidèles compagnons. » Elle dit, et mon cœur généreux se laissa persuader. Je me rendis au vaisseau rapide, sur le rivage de la mer. Je trouvai près du vaisseau rapide mes fidèles compagnons, qui se lamentaient d'une façon pitoyable, et versaient des larmes abondantes. Lorsque des génisses parquées dans un champ, voient revenir à l'étable le troupeau de vaches repues d'herbe, toutes à la fois bondissent à leur rencontre : les barrières ne les retiennent plus, et elles courent autour de leurs mères avec des meuglements répétés. Ainsi mes compagnons, quand ils me virent, se pressèrent autour de moi en pleurant ; leur cœur fut aussi ému que s'ils fussent arrivés dans leur patrie, dans la cité de la rocailleuse Ithaque, où ils naquirent et furent nourris ; ils fondirent en larmes et m'adressèrent ces paroles ailées : « Ton retour, nourrisson de Jupiter, nous cause autant de joie que si nous arrivions dans Ithaque, notre patrie. Mais allons, raconte-nous le triste sort de nos compagnons. » Ils dirent ; et moi, je leur répondis par de douces paroles : « Commençons par tirer à terre notre vaisseau ; et déposons dans des grottes nos richesses et tous les agrès. Puis, hâtez-vous de me suivre tous ensemble, afin que vous voyiez vos compagnons buvant et mangeant dans le palais sacré de Circé : car ils ont tout en abondance. » Je dis : et ils s'empressèrent d'obéir à mes ordres. Euryloque seul voulait retenir tous mes compagnons ; [et, élevant la voix, il leur adressa ces paroles ailées :] « Ah ! malheureux, où allons-nous ? Pourquoi courir



à votre perte en descendant au palais de Circé, qui peut nous changer tous en porcs, en loups ou en lions, pour nous forcer de garder sa vaste demeure? Ainsi a fait le Cyclope, quand nos compagnons sont entrés dans son étable, accompagnés de l'audacieux Ulysse : car c'est par l'imprudence de cet homme qu'ils ont péri. » Il dit : et je délibérai en moi-même, si, tirant la longue épée qui pendait le long de mon flanc robuste, je lui couperais la tête et la ferais rouler à terre, quoiqu'il fût mon très-proche parent[1]; mais par de douces paroles mes compagnons, chacun de son côté, apaisèrent mon courroux : « Laissons-le, si tu veux, nourrisson de Jupiter. Qu'il reste là sur le rivage, pour garder le vaisseau; et conduis-nous au palais sacré de Circé. »

8. Après avoir ainsi parlé, ils s'éloignèrent du vaisseau et de la mer. Mais Euryloque ne resta pas près du vaisseau creux; il nous suivit, effrayé qu'il était de mes terribles menaces. Cependant Circé, dans le palais, baigna avec soin mes autres compagnons, les frotta d'huile onctueuse, et les revêtit de tuniques et de manteaux d'un épais tissu. Nous les trouvâmes tous à table dans la maison. Après qu'ils se furent reconnus les uns les autres et se furent tout raconté, ils pleuraient et se lamentaient; et le palais retentissait de leurs gémissements. Circé, noble entre les déesses, s'approcha de moi, et me dit : « [Noble fils de Laerte, industrieux Ulysse,] faites trêve à ces pleurs abondantes : moi aussi, je sais tous les maux que vous avez endurés sur la mer poissonneuse, et combien vous ont maltraités, sur la terre ferme, des hommes barbares[2]? Mais allons, mangez des aliments et buvez du vin, jusqu'à ce que vous ayez recouvré la force d'âme qui vous animait quand vous avez quitté pour la première fois votre patrie,

[1] Euryloque avait épousé Climène, sœur d'Ulysse. — [2] Allusion aux aventures d'Ulysse chez les Ciconiens, le Cyclope et les Lestrygons.

la rocailleuse Ithaque : aujourd'hui vous êtes faibles, découragés, toujours occupés du souvenir de vos pénibles erreurs; votre cœur est fermé à la joie, parce que vous avez souffert toute sorte d'infortunes. » Elle dit, et notre âme généreuse se laissa persuader. Là, nous passâmes toutes nos journées jusqu'à la fin de l'année, à savourer les chairs abondantes et le vin délectable. Mais, lorsque l'année fut achevée, quand les saisons furent révolues [avec le cours des mois, et que de longs jours se furent écoulés,] mes fidèles compagnons me prirent à part et me dirent : « Infortuné, il est temps désormais de songer à la patrie, si ta destinée est d'être sauvé et de rentrer dans ta demeure, au toit élevé, sur le sol de ta patrie. » [Ils dirent; et mon cœur généreux se laissa persuader. Ainsi, nous passâmes tout le jour, jusqu'au coucher du soleil, à savourer les chairs abondantes et le vin délectable. Quand le soleil se fut couché et eut fait place aux ténèbres, mes compagnons allèrent se coucher dans le palais obscur;] pour moi, je montai sur la couche magnifique de Circé, et j'embrassai les genoux de la déesse; elle me prêta l'oreille; et, élevant la voix, je lui adressai ces paroles ailées : « O Circé, tiens la promesse que tu m'as faite, de me renvoyer dans ma patrie : tel est mon vœu ardent, et celui de tous mes compagnons, qui me déchirent le cœur et m'entourent en larmes, dès que tu es loin de nous. » Je dis; et Circé, noble entre les déesses, me répondit : « Noble fils de Laerte, industrieux Ulysse, ne demeurez pas plus longtemps dans ma demeure malgré vous. Mais il faut d'abord accomplir un autre voyage et descendre au séjour de Pluton et de la redoutable Proserpine, pour consulter l'âme du Thébain Tirésias, ce devin aveugle qui a conservé toute son intelligence : il est le seul, parmi les morts à qui Proserpine ait laissé l'entendement; les autres ne sont que des ombres vaines. » Elle dit; et mon cœur

fut brisé de douleur; et je pleurais, assis sur le lit; et je ne voulais plus vivre et voir la lumière du soleil. Cependant, quand je me fus roulé en pleurant au gré de mon envie, alors je pris la parole et lui dis ces mots : « O Circé, qui donc me montrera le chemin? Car personne encore n'est arrivé chez Pluton sur un noir vaisseau. » Je dis; et Circé, noble entre les déesses, me répondit : « Noble fils de Laerte, industrieux Ulysse, ne te mets pas en peine de trouver un guide pour ton vaisseau. Le mât dressé, et les blanches voiles déployées, assieds-toi : le souffle de Borée conduira le navire. Mais, quand tu auras traversé l'Océan avec ton vaisseau, tu trouveras une rive basse et les bois de Proserpine avec leurs grands peupliers et leurs saules qui perdent leurs fruits. Aborde à cette plage de l'Océan, aux gouffres profonds, et rends-toi au séjour ténébreux de Pluton. Là, coulent dans l'Achéron le Pyriphlégéton et le Cocyte, qui n'est qu'un bras du Styx; un rocher s'élève à l'endroit où se réunissent les deux fleuves retentissants. Arrivé près de ce rocher, comme je te l'ordonne, héros, creuse une fosse d'une coudée en tous sens; puis, fais des libations à tous les morts, d'abord avec un mélange de miel, ensuite avec du vin délicieux, ensuite avec de l'eau; et par-dessus répands de blanche farine. Alors implore avec ferveur les ombres impuissantes des morts, et promets que, de retour à Ithaque, tu leur immoleras dans ton palais une vache stérile, la meilleure du troupeau, et que tu rempliras le bûcher d'objets précieux. Tu sacrifieras à part, et pour Tirésias seul, un bélier entièrement noir, le plus beau parmi vos moutons. Quand tu auras imploré par tes vœux la foule glorieuse des morts, alors immole un agneau mâle et une brebis noire, en leur tournant la tête du côté de l'Érèbe; mais détourne toi-même tes regards, et étends les mains vers les eaux du fleuve. Là, viendront en foule les âmes des morts

trépassés. Presse alors instamment tes compagnons d'écorcher et de brûler les brebis, qui gisaient immolées par l'impitoyable airain, et d'invoquer les dieux, le puissant Pluton et la redoutable Proserpine. Pour toi, tirant le glaive acéré, suspendu à ton côté, reste-là, et ne permets point aux ombres impuissantes des morts d'approcher du sang, jusqu'à ce que tu aies consulté Tirésias. Le devin se présentera bientôt à toi, chef des peuples : il t'enseignera ta route, la longueur du chemin et les moyens d'effectuer ton retour à travers la mer poissonneuse. »

9. Elle dit; et aussitôt parut l'Aurore au trône d'or. Circé me revêtit d'une tunique et d'un manteau; la nymphe revêtit elle-même une ample robe blanche, fine et gracieuse, entoura ses flancs d'une belle ceinture d'or, et couvrit sa tête d'un voile. Moi, je parcourus le palais, réveillant mes compagnons, et, m'approchant de chacun d'eux, je leur adressai de douces paroles : « Cessez maintenant de dormir et de savourer les douceurs du sommeil. Partons plutôt, puisque l'auguste Circé nous l'a conseillé. » Je dis, et leur cœur généreux se laissa persuader. Cependant je n'emmenai pas du palais mes compagnons sains et saufs. Il y avait parmi eux un tout jeune homme, nommé Elpénor, qui n'était ni très-vaillant à la guerre, ni doué d'un esprit bien assis. Alourdi par le vin et cherchant le frais, il s'était endormi, loin de ses amis, dans le palais sacré de Circé. Quand il entendit le tumulte et le bruit de ses compagnons en mouvement, il se leva soudain; mais il n'eut pas l'idée de retourner en arrière et de gagner le long escalier : il tomba du haut du toit, eut les vertèbres du cou brisées, et son âme descendit chez Pluton. Lorsqu'ils furent réunis, je leur adressai la parole : « Vous croyez peut-être retourner dans vos foyers, sur le sol chéri de la patrie; Circé nous a tracé une autre route, et nous envoie dans les demeures de Pluton et de

la redoutable Proserpine, pour consulter l'âme du Thébain Tirésias. » A ces mots, leur cœur fut brisé de douleur; sans bouger de place, ils pleuraient et s'arrachaient les cheveux; mais ils ne gagnaient rien à se lamenter. Tandis que nous nous rendions au vaisseau rapide, sur le rivage de la mer, le cœur affligé et versant des larmes abondantes, Circé, arrivée près du noir navire, y attacha un agneau mâle et une femelle noire : elle n'avait pas eu de peine à passer inaperçue auprès de nous : qui pourrait voir de ses yeux une divinité, malgré elle, qu'elle aille ou qu'elle revienne?

CHANT XI

ARGUMENT

1. Ulysse, parti de l'île d'Æa, arrive chez les Cimmériens, et accomplit les sacrifices prescrits par Circé. — 2. L'ombre d'Elpénor lui apparaît la première et réclame les honneurs funèbres. — 3. Il aperçoit sa mère Anticlée, et Tirésias lui annonce son retour dans Ithaque. — 4. Anticlée lui donne des nouvelles de son père, de sa femme et de son fils. — 5. Les âmes des filles et des femmes des héros viennent tour à tour répondre à ses questions. — 6. Ulysse interrompt son récit : Alcinoüs le prie de poursuivre. — 7. Agamemnon apparaît à Ulysse, lui raconte sa mort et lui donne des conseils. — 8. Entretien d'Achille avec Ulysse. — 9. Ajax se tient à l'écart, et ne daigne pas répondre aux questions d'Ulysse. — 10. Minos, Orion, Tityus, Tantale, Sisyphe, Hercule paraissent successivement aux yeux d'Ulysse, qui, voyant les ombres se presser en tumulte autour de lui, regagne précipitamment son vaisseau et met à la voile.

1. Cependant, lorsque nous fûmes arrivés au vaisseau, sur la plage, nous mîmes d'abord à flot le noir navire; puis, le mât et les voiles assujettis, nous embarquâmes les victimes, et nous y montâmes nous-mêmes, accablés de tristesse et versant des larmes abondantes. Bientôt, derrière le navire, à la proue azurée, souffla un vent favorable qui gonfla les voiles : c'était un fidèle compagnon, que nous envoyait Circé, aux belles tresses, divinité redoutable, à la voix articulée. Pour nous, après avoir disposé tous les agrès, nous restâmes en repos sur les bancs : le vent et le pilote dirigeaient le vaisseau. Durant tout le jour, les voiles déployées, nous voguâmes sur les flots.

Le soleil se coucha, et l'ombre obscurcit tous les sentiers. Nous étions parvenus aux bornes de l'Océan, au lit profond. C'est là que se trouvent le peuple et la ville des Cimmériens [1], enveloppés d'obscurité et de brouillards. Jamais le soleil brillant ne les éclaire de ses rayons, ni quand il monte dans le ciel étoilé, ni quand il redescend du ciel vers la terre ; mais une nuit funeste s'étend sur ces misérables mortels. Arrivés là, nous mîmes le vaisseau à la côte, nous en tirâmes les brebis, et nous longeâmes ensuite le cours de l'Océan, jusqu'à ce que nous eûmes atteint l'endroit indiqué par Circé. Alors Périmède et Euryloque tinrent les victimes; et moi, tirant le glaive acéré, suspendu à mon côté, je creusai une fosse d'une coudée en tous sens; puis, debout autour de la fosse, nous fîmes des libations à tous les morts, d'abord avec un mélange de miel, ensuite avec du vin délicieux, en troisième lieu avec de l'eau, et par-dessus je répandis de blanche farine. Alors j'implorai avec ferveur les ombres impuissantes des morts, et je promis que, de retour à Ithaque, je leur immolerais dans mon palais une vache stérile, la meilleure du troupeau, et que je remplirais le bûcher d'objets précieux; je sacrifierais, à part et pour Tirésias seul, un bélier entièrement noir, le plus beau parmi nos moutons. Quand j'eus imploré par mes vœux et par mes prières la foule des morts, je saisis les brebis et les égorgeai au-dessus de la fosse; et un sang noir coula. Du fond de l'Érèbe, se rassemblèrent les âmes des trépassés : [jeunes femmes, jeunes hommes, vieillards éprouvés par la souffrance, vierges tendres, en proie à une douleur récente, guerriers nombreux, victimes de Mars, blessés par les lances, à la pointe d'airain, et couverts d'armes ensanglantées. Ils se pressaient en foule autour

[1] Ces peuples habitaient, sans doute, entre Baïes et Cumes, dans le voisinage du lac Averne.

de la fosse, à droite et à gauche, avec une immense clameur; et moi, la pâle crainte m'avait saisi.] Alors donc je pressai instamment mes compagnons d'écorcher et de brûler les brebis, qui gisaient immolées par l'impitoyable airain, et d'invoquer les dieux, le puissant Pluton et la redoutable Proserpine. Pour moi, tirant le glaive acéré, suspendu à mon côté, je restai là et ne permis point aux ombres impuissantes des morts d'approcher du sang, jusqu'à ce que j'eusse consulté Tirésias.

2. L'âme de mon compagnon, Elpénor, se présenta la première : car il n'avait pas encore été enterré au sein de la vaste terre; nous avions laissé son corps dans le palais de Circé, sans le pleurer et sans lui donner la sépulture : d'autres soucis nous pressaient. A sa vue, je pleurai; mon cœur fut saisi de pitié, et je lui adressai ces paroles ailées : « Elpénor, comment es-tu venu dans ces sombres ténèbres? Tu m'as devancé, toi qui es à pied, quoique je sois monté sur un noir vaisseau? » A ces mots, il me répondit en gémissant : « [Noble fils de Laerte, industrieux Ulysse,] c'est la volonté ennemie d'un dieu, et l'excès du vin qui m'ont perdu. Couché dans le palais de Circé [1], je n'eus pas l'idée de retourner en arrière et de gagner le long escalier; mais j'allai droit devant moi, et je tombai du toit : j'eus les vertèbres du cou brisées, et mon âme descendit chez Pluton. Maintenant je t'en supplie au nom de ceux qui sont restés loin de toi et dont tu regrettes l'absence, au nom de ton épouse, et de ton père qui a nourri ton enfance, et de Télémaque, ce fils unique, que tu as laissé dans ton palais (car je sais qu'au sortir du séjour de Pluton, tu dirigeras ton solide vaisseau vers l'île de Circé): alors je t'invite, prince, à te souvenir de moi : ne quitte point ces lieux sans m'avoir pleuré, sans m'avoir enterré, de peur que je ne soulève contre toi le courroux des dieux.

[1] *Voyez* chant X, 9.

Mais brûle mon corps avec toutes les armes que je possède; élève-moi un tombeau sur le rivage de la mer écumante, pour que la postérité aussi apprenne mon infortune. Fais cela pour moi, et plante sur mon tombeau la rame dont je me servais pendant ma vie, alors que j'étais parmi mes compagnons. » Il dit; et moi, je lui répondis : « Ce que tu demandes, infortuné, sera fait et exécuté. » Telles étaient les paroles tristes que nous échangions, assis tous les deux : moi, restant à distance, je tenais mon glaive sur le sang: de l'autre côté, l'ombre de mon compagnon me parlait longuement.

3. Alors se présenta l'ombre de ma mère trépassée, Anticlée, fille du magnanime Autolycus, que j'avais laissée pleine de vie à mon départ pour la sainte Ilion. A sa vue, je pleurai, et mon cœur fut ému de pitié; mais, tout saisi que j'étais, je ne la laissai pas néanmoins approcher du sang, avant que j'eusse interrogé Tirésias. L'âme du Thébain Tirésias arriva : il tenait un sceptre d'or; il me reconnut et m'adressa la parole : « [Noble fils de Laerte, industrieux Ulysse,] dans quelle pensée, malheureux, as-tu quitté la lumière du soleil pour visiter les morts et leur odieux séjour? Mais recule de la fosse, et retire ton glaive acéré, pour que je boive de ce sang et parle conformément à la vérité. » Il dit; moi, je reculai et je remis au fourreau mon glaive, garni de clous d'argent; et lui, l'irréprochable devin, quand il eut bu le sang noir, m'adressa la parole en ces termes : « Tu aspires aux joies du retour, glorieux Ulysse; mais un dieu te rendra ce retour difficile: car je ne pense pas que tu échappes à l'œil de Neptune, qui nourrit contre toi un profond ressentiment, et t'en veut d'avoir aveuglé son fils chéri. Vous parviendrez néanmoins à Ithaque, non sans avoir souffert bien des maux, si tu veux maîtriser ton cœur et celui de tes compagnons, lorsque, échappé aux flots assombris, ton solide

vaisseau abordera dans l'île de Thrinacrie[1]. Vous y trouverez paissants les bœufs et les grasses brebis du Soleil, qui voit tout et entend tout. Si tu t'abstiens d'y toucher pour assurer ton retour, alors vous parviendrez à Ithaque, non sans avoir souffert bien des maux. Si tu y touches, je te prédis la perte de ton vaisseau et de tes compagnons; dusses-tu échapper toi-même à la mort, tu ne reviendras que tard et à grand'peine, après avoir perdu tous tes compagnons, et sur un navire étranger; tu trouveras dans ta maison, en proie au malheur, des hommes hautains, qui dévorent ton bien, briguent la main de ta divine épouse et lui font des présents; mais, à ton retour, tu châtieras leur insolence. Quand tu auras tué les prétendants au sein de ton palais, soit par la ruse, soit par la force et avec l'airain acéré, pars alors, armé du solide aviron, jusqu'à ce que tu arrives chez des peuples[2] qui ne connaissent pas la mer, qui n'assaisonnent point avec le sel leurs aliments, qui ne savent l'usage ni des navires, aux flancs rouges, ni des solides avirons, ces ailes des navires. Tu les reconnaîtras à un signe évident, qui ne t'abusera pas. Lorsque tu rencontreras un autre voyageur qui te demandera pourquoi tu portes un fléau sur ta brillante épaule, alors enfonce dans la terre ton solide aviron; immole au roi Neptune de belles victimes, un bélier, un taureau, un sanglier qui saillit les laies; après quoi, retourne dans ta patrie, et offre des hécatombes sacrées aux dieux im-

[1] « Est-il question ici de la Sicile? Cela est assez improbable, disent les savants... Ulysse connaissait la Sicile? il ne l'eût pas appelée une île déserte (chant XII) puisqu'elle était alors habitée par divers peuples, les Sicanes, les Sicules, les Cyclopes et les Lestrygons; il ne l'eût pas décrite plus loin comme une terre qu'il voyait pour la première fois. On peut répondre qu'Ulysse connaissait la Sicile pour avoir abordé sur un point de ses rivages, qu'il ne l'a jamais parcourue : lorsqu'il y prend terre du côté opposé, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il croie aborder dans une île nouvelle. » Sommer.

[2] Les Épirotes.

mortels qui habitent le vaste ciel, mais à tous successivement. Alors, loin de la mer, t'arrivera la douce mort, qui t'emportera, au terme d'une belle vieillesse; et, autour de toi, les peuples seront heureux : ce que je te dis là est conforme à la vérité. »

4. Il avait fini de parler; et moi, je lui répondis : « Tirésias, telle est sans doute la destinée que les dieux eux-mêmes m'ont filée. Mais dis-moi encore, et parle sans feinte : je vois ici l'âme de ma mère trépassée, qui se tient silencieuse près du sang, et qui ne daigne pas regarder son fils en face, ni lui adresser la parole. Dis, prince, comment elle pourrait reconnaître qui je suis. » A ces mots, Tirésias me répliqua sur-le-champ : « Rien n'est plus facile : je te laisse ma réponse à méditer. Celui d'entre les morts, que tu laisseras approcher du sang te dira la vérité; celui auquel tu le refuseras, s'en retournera sur ses pas. » Après avoir ainsi parlé, l'âme du roi Tirésias rentra dans la demeure de Pluton, quand elle eut prononcé ses oracles. Pour moi, je restai là, sans bouger, jusqu'à ce que ma mère se fût approchée et eût bu le sang noir : aussitôt elle me reconnut, et elle m'adressa en gémissant ces paroles ailées : « Mon fils, comment es-tu descendu vivant dans ces ténèbres obscures? Il est difficile aux vivants de visiter ces lieux : [car, dans l'intervalle, sont de grands fleuves, des courants terribles, et l'Océan tout d'abord, qu'il est impossible à un piéton de traverser, à moins qu'il n'ait un solide navire.] Est-ce après avoir erré longtemps, à ton retour de Troie, que tu viens ici avec ton vaisseau et tes compagnons? N'es-tu point retourné à Ithaque? N'as-tu pas revu ta femme dans ton palais? » Elle dit; et moi, je lui répondis : « Ma mère, c'est la nécessité qui m'a fait descendre au séjour de Pluton pour consulter l'âme du Thébain Tirésias. Car je n'ai point encore approché de la Grèce ni regagné mon

pays; mais j'erre sans cesse, en proie à la souffrance, depuis le jour où pour la première fois je suivis à Ilion, féconde en coursiers, le divin Agamemnon, pour combattre contre les Troyens. Mais allons, réponds-moi, et parle sans feinte : comment la mort, qui couche les hommes dans la tombe, t'a-t-elle domptée? Est-ce par une longue maladie? ou Diane, qui aime à lancer des traits, t'a-t-elle atteinte et percée de ses douces flèches? Parle-moi aussi de mon père et de mon fils, que j'ai laissés à Ithaque : possèdent-ils encore la royauté, ou quelque autre s'en est-il emparé? ou ne croit-on plus que je reviendrai? Dis-moi aussi les projets, les pensées de ma chaste épouse : si, restée près de mon fils, elle garde tous mes biens intacts, ou si le plus illustre des Grecs l'a prise en mariage? » Je dis; et mon auguste mère me répondit aussitôt : « Oui, Pénélope demeure enfermée dans ton palais, le cœur affligé : ses jours et ses nuits désolées se consument toutes dans les larmes. D'ailleurs, personne encore ne possède ton bel apanage; mais Télémaque cultive en paix tes domaines, et prend part à de nobles festins, comme il convient à un homme qui rend la justice : car tout le monde l'invite. Quant à ton père, c'est aux champs qu'il demeure, et il ne vient pas à la ville. Il n'a pour couche ni lit, ni manteau de laine, ni couvertures brillantes; mais, en hiver, il dort où dorment ses serviteurs, dans la maison, sur la cendre, près du feu; et il couvre son corps de mauvais vêtements; puis, au retour de l'été et de la saison verdoyante, on lui étend par terre un humble lit de feuilles mortes, dans un endroit quelconque de son enclos, planté de vignes : c'est là qu'il gît, affligé, nourrissant au fond du cœur une douleur toujours plus vive, et déplorant ton sort; et puis, la triste vieillesse l'accable. Voilà comment j'ai péri moi-même et ai subi la destinée. Ce n'est point Diane, aux traits assurés, qui m'a

atteinte et percée de ses douces flèches dans nos demeures; aucune maladie n'est venue non plus fondre sur moi, de celles qui chassent la vie des membres par l'effet d'une douloureuse consomption. Mais et le regret de ton absence, et les soucis que tu me causais, glorieux Ulysse, ainsi que le souvenir de ta tendresse, m'ont ravi la douce existence. » Elle dit; et moi, cédant au trouble de mon cœur, je voulais saisir l'âme de ma mère trépassée : trois fois je m'élançai, entraîné par le désir de l'embrasser; et trois fois elle s'échappa de mes mains, pareille à une ombre ou à un songe : une douleur plus vive pénétra mes sens, et je lui adressai ces paroles ailées : « Ma mère, pourquoi n'attends-tu pas un fils qui brûle de t'embrasser, pour que, même dans la demeure de Pluton, enlacés dans les bras l'un de l'autre, nous nous rassasiions de larmes amères? N'est-ce donc là qu'une vaine image, envoyée par la glorieuse Proserpine pour me faire souffrir et gémir plus encore? » Je dis; et mon auguste mère me répondit aussitôt : « Hélas! mon fils, ô le plus infortuné de tous les mortels : Proserpine, fille de Jupiter, ne t'abuse pas; mais telle est la condition des hommes, quand une fois ils sont morts : car les nerfs n'ont plus ni chairs ni os : la force irrésistible d'un feu ardent les consume, aussitôt que la vie a quitté les os blanchissants; et l'âme, elle s'envole et s'évapore comme un songe. Mais retourne au plus tôt à la lumière, et souviens-toi de toutes mes paroles, pour les redire plus tard à ton épouse. »

5. Telles étaient les paroles que nous échangions. Alors vinrent, suscitées par la glorieuse Proserpine, les femmes qui avaient été épouses ou filles des plus grands héros : elles se rassemblèrent en foule autour du sang noir. Pour moi, je songeai au moyen d'interroger chacune d'elles. Le parti qui me parut le meilleur, après réflexion, fut de tirer le long glaive, suspendu à mon large flanc, pour les empê-

cher de boire toutes ensemble le sang noir. Elles s'avancèrent l'une après l'autre, et chacune m'exposa son origine; et je les interrogeai toutes. Là, je vis d'abord Tyro, fille d'un noble père : elle me dit qu'elle était issue de l'irréprochable Salmonée, et qu'elle avait été femme de Créthée, fils d'Éole. Éprise du divin Enipée[1], le plus beau de beaucoup des fleuves qui arrosent la terre, elle fréquentait les belles rives de l'Énipée; Neptune, le dieu qui soutient la terre, ayant pris la figure de ce dieu, se coucha auprès d'elle à l'embouchure du fleuve, plein de tournants : et la vague purpurine s'éleva et s'arrondit, pareille à une montagne, cachant et le dieu et la femme mortelle. [Neptune lui délia sa ceinture virginale, et versa le sommeil sur ses yeux.] Puis, quand le dieu eut satisfait son amour, il lui saisit la main, prit la parole et lui dit : « Femme, sois heureuse de mes embrassements : l'année révolue, tu mettras au monde de beaux enfants : car la couche des Immortels n'est point stérile. Aie soin de les nourrir et de les élever. Retourne maintenant à ta demeure, sois discrète, et ne me nomme pas : sache que je suis Neptune, le dieu qui ébranle la terre. » A ces mots, il se plongea au sein de la mer agitée. Tyro, devenue grosse, mit au monde Pélias et Nélée, qui devinrent tous deux les vaillants serviteurs[2] du grand Jupiter : Pélias habita la spacieuse Iolchos[3], et Nélée la sablonneuse Pylos[4]. La noble reine donna à Créthée d'autres fils, Æson, Phérès et Amythaon qui se plaisait à combattre sur un char. Après Tyro, je vis Antiope, fille d'Asopus, qui se vantait d'avoir dormi entre les bras de Jupiter : elle enfanta deux fils, Amphion et Zéthus, qui jetèrent les premiers fondements de Thèbes[5]

[1] Fleuve de la Thessalie, sur laquelle régnait Salmonée. — [2] C'est ainsi que les rois sont qualifiés. — [3] Ville de la Thessalie, au fond du golfe Pagasétique. — [4] Ville de la Messénie, sur la côte, d'où l'épithète de *sablonneuse*. — [5] C'est la Thèbes de Béotie, sur l'Isménus. Voyez *Pausanias*, liv. IX, ch. XIV.

aux sept portes, et la munirent de tours : car ils n'auraient pu habiter la vaste Thèbes sans remparts, quoiqu'ils fussent vaillants tous deux. Après Antiope, je vis Alcmène, femme d'Amphitryon, laquelle eut commerce avec le grand Jupiter, et conçut dans ses bras l'audacieux Hercule, au cœur de lion. Je vis aussi Mégara, fille du magnanime Créon, que posséda le fils d'Amphitryon, doué d'une force infatigable. Je vis la mère d'Œdipe, la belle Epicaste[1], qui par ignorance commit un abominable crime, en épousant son propre fils : or, ce héros avait tué son père[2], lorsqu'il s'unit à sa mère. Les dieux ne tardèrent pas[3] à révéler ces forfaits aux hommes. Mais Œdipe, accablé de douleurs, dans l'aimable ville de Thèbes, régnait sur les descendants de Cadmus, conformément aux arrêts cruels des dieux. Epicaste, vaincue par le désespoir, attacha un lacet fatal au plafond élevé, et descendit chez Pluton, ce dieu puissant, dont les portes sont solidement fermées. En mourant, elle laissa à son fils les maux de toute sorte, que peuvent causer les furies d'une mère. Je vis aussi la charmante Chloris, que Nélée épousa jadis à cause de sa beauté, après lui avoir donné mille présents de noces : c'était la plus jeune des filles d'Amphion, fils d'Iasus, qui commandait puissamment dans Orchomène des Myniens[4], et régnait à Pylos. Elle lui donna d'illustres enfants, Nestor, Chromius, et le fier Periclymène. Outre ces trois fils, elle enfanta la célèbre Péro, tant admirée des mortels, et que tous les héros voisins recherchaient en mariage. Mais Nélée ne voulut la donner qu'à celui qui enlèverait au robuste Iphiclus, et amènerait de Phylacé[5], des génisses aux cornes recourbées et au large front : œuvre difficile ! un devin irréprochable[6] se chargea seul

[1] Jocaste, dans les tragiques. — [2] Laïus. — [3] Dans l'intervalle, Œdipe eut de Jocaste quatre enfants. — [4] Ville antique de la Béotie, à l'embouchure du Céphise. — [5] Ville de la Thessalie. — [6] Homère dit au chant XV que ce fut le devin Mélampus.

de les enlever : l'arrêt cruel d'un dieu, des liens pénibles et des bouviers sauvages l'en empêchèrent. Mais, quand les mois et les jours furent accomplis, que l'année fut révolue et que les saisons eurent repris leur cours, alors le robuste Iphiclus délivra le devin qui lui avait révélé tous les oracles : et la volonté de Jupiter s'accomplissait. Je vis aussi Léda, femme de Tyndare, qui, dans le palais de son époux, mit au monde deux fils intrépides, Castor, dompteur de coursiers, et Pollux, habile au pugilat. La terre nourricière les conserve tous deux vivants; et, honorés par Jupiter jusque sous la terre, ils vivent de deux jours l'un, et meurent tour à tour : ils obtiennent un honneur égal à celui des dieux. Après Léda, je vis Iphimédie [1], épouse d'Aloéus, qui se vantait d'avoir eu commerce avec Neptune. Elle enfanta deux fils, qui ne vécurent que peu de jours, Otus, semblable aux dieux, et le célèbre Ephialte, les plus grands et de beaucoup les plus beaux hommes que la terre féconde ait nourris : ils ne le cédaient qu'au fameux Orion : car à l'âge de neuf ans ils étaient larges de neuf coudées et hauts de neuf aunes. Ils menacèrent les Immortels eux-mêmes de porter jusque dans l'Olympe le désordre et le tumulte de la guerre; ils s'efforcèrent de placer Ossa sur Olympe, et sur Ossa Pélion, couvert de forêts, afin de pouvoir escalader le ciel. Et certes, ils auraient accompli leur dessein, s'ils avaient atteint l'âge de la puberté. Mais le fils de Jupiter [2], qu'enfanta Latone, à la belle chevelure, les tua tous deux, avant que les premiers poils eussent fleuri sous leurs tempes et couvert leur menton d'un duvet florissant. Je vis Phèdre, et Procris, et la belle Ariane, fille du perfide Minos, que Thésée amena jadis de Crète dans les fertiles campagnes de la ville sacrée d'Athènes, mais qu'il ne posséda pas : car, auparavant, Diane la frappa dans l'île de Dia [3],

[1] Elle était fille de Triops, roi de Thessalie. — [2] Apollon. — [3] Au-

sur le temoignage rendu contre elle par Bacchus [1]. Je vis Mæra, et Clymène, et l'odieuse Eriphyle qui reçut de l'or précieux pour trahir son époux [2]. Je ne saurais citer ni nommer toutes les femmes que je vis, épouses ou filles de héros : avant que j'eusse fini, la nuit divine serait écoulée. Mais il est temps de dormir, que je rejoigne le rapide navire et mes compagnons ou que je reste ici : c'est aux dieux et à vous de pourvoir à mon départ. »

6. Il dit ; et tous demeurèrent immobiles et silencieux ; tous, dans le palais obscur, étaient sous le charme de sa parole. Arété, aux bras blancs, prit la parole la première et leur dit : « Phéaciens, que vous semble de cet homme, de sa beauté, de sa taille et de son intelligence, égale à sa beauté? c'est mon hôte, il est vrai; mais chacun de vous participe à cet honneur. Ne vous hâtez donc pas de le congédier, et ne marchandez pas les dons à sa détresse : car nombreux sont les trésors que vous possédez dans vos demeures, grâce à la bienveillance des dieux. » Le héros Echénus [qui était le plus âgé des Phéaciens,] leur dit aussi : « Amis, ce que dit notre sage reine est à la fois utile et convenable : obéissez donc. Il appartient à Alcinoüs de donner l'exemple et le conseil. » A son tour, Alcinoüs prit la parole et répondit : « Oui, cette parole s'accomplira, aussi longtemps que je vivrai et régnerai sur les Phéaciens, habiles à manier la rame. Que l'étranger, tout désireux qu'il est du retour, se résigne à rester seulement jusqu'à demain, afin que je rassemble tous mes présents. Tous pourvoiront à son départ, et moi principalement : car c'est à moi qu'appartient l'autorité dans ce pays. » Le prudent Ulysse lui répondit : « Puissant Alcinoüs, le plus il-

trement Naxos, île voisine de la Crète. — [1] Bacchus l'avait accusée d'avoir profané avec Thésée le bois de la déesse. — [2] Séduite par les promesses de Polynice, elle engagea son époux Amphiaraüs à prendre part à l'expédition contre Thèbes, bien que celui-ci, en sa qualité de devin, sût d'avance qu'il y trouverait la mort.

lustre entre tous ces peuples, si vous m'invitiez à rester ici, même une année; si vous prépariez mon départ et me donniez de riches présents, j'y consentirais encore; et je trouverais beaucoup plus de profit à retourner dans ma patrie les mains plus remplies : alors, je serais plus honoré et plus chéri de tous les hommes qui me verraient revenir dans Ithaque. » Alcinoüs prit alors la parole et lui répondit : « Ulysse, nous ne supposons pas, à te voir, que tu sois un imposteur ni un fourbe, comme tous ces vagabonds que nourrit la terre noire, et qui inventent des fables que l'on ne saurait démentir. Mais tu possèdes le charme du langage et la sagesse de la pensée. Tu nous as raconté avec art, comme ferait un aède, l'histoire de tous les Grecs et les maux cruels que tu as soufferts toi-même. Mais, allons, réponds-moi encore et dis-moi sans feinte si tu as vu quelques-uns de ces héroïques compagnons, qui ont suivi tes pas à Ilion et y ont subi la destinée. La nuit est bien longue, plus qu'on ne saurait dire, et il n'est pas temps encore de dormir dans le palais : conte-moi ces faits merveilleux. J'attendrais l'aurore divine, si tu consentais à me raconter dans ce palais tes souffrances. » Le prudent Ulysse, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Puissant Alcinoüs, le plus illustre entre tous ces peuples : il est un temps pour les longs discours et un temps pour le sommeil. Mais, si tu désires m'entendre encore, je ne saurais me refuser à t'exposer les malheurs plus pitoyables de mes compagnons qui ont péri postérieurement : ils avaient échappé aux Troyens et à la guerre lamentable, et ils ont péri au retour, par l'ordre d'une méchante femme.

7. Après que la chaste Proserpine eût dispersé de tous côtés les âmes des faibles femmes, alors vint l'âme d'Agamemnon, fils d'Atrée : elle était éplorée, et, autour d'elle, se rassemblèrent toutes les âmes de ceux qui

avaient péri avec lui et subi la destinée dans la demeure d'Égisthe. Il me reconnut aussitôt qu'il eût bu le sang noir. Il jetait des cris perçants, fondant en larmes et tendant vers moi les bras, dans le désir de m'embrasser; mais ses muscles avaient perdu leur force, et la vigueur ne résidait plus comme autrefois dans ses membres flexibles. A sa vue, je pleurai, mon cœur fut ému de pitié, et je lui adressai ces paroles ailées : « Glorieux fils d'Atrée, roi des guerriers, Agamemnon : comment as-tu succombé à la mort, qui couche l'homme dans la tombe? Est-ce Neptune qui t'a submergé dans tes navires, en soulevant le souffle impétueux des vents terribles? ou bien des guerriers ennemis t'ont-ils tué sur le continent, alors que tu enlevais leurs bœufs et leurs gras troupeaux de brebis ou que tu combattais pour la possession de leur ville et de leurs femmes? » Je dis; et lui, prenant aussitôt la parole, me répondit : « Noble fils de Laerte, industrieux Ulysse : Neptune ne m'a pas submergé avec mes navires, en soulevant le souffle impétueux des vents terribles; des guerriers ne m'ont pas tué non plus sur le continent : c'est Égisthe, qui, travaillant à ma perte, m'a assassiné de concert avec ma pernicieuse épouse, après m'avoir convié et traité dans sa demeure; et il m'a tué comme on assomme un bœuf sur la crèche. Voilà comment je suis mort d'une mort vraiment pitoyable : autour de moi, mes autres compagnons étaient égorgés sans pitié, comme on égorge des porcs, aux dents blanches, dans la maison d'un homme puissant et riche, pour une noce, ou pour un festin par écot, ou pour un splendide banquet. Tu as assisté plus d'une fois au meurtre d'une foule de guerriers, tués isolément, dans la mêlée terrible; mais c'est à ce spectacle surtout que ton cœur eût été ému de pitié, en nous voyant gisants dans le palais, autour du cratère et des tables chargées de mets; le sol

tout entier était trempé de sang. J'entendis la voix lamentable de la fille de Priam, Cassandre, que la perfide Clytemnestre tuait à mes côtés; et moi, couché par terre, expirant, j'allongeais les bras pour saisir mon glaive; mais l'impudente femme se retira et n'eut pas le cœur de me clore les paupières avec ses mains, ni de me fermer la bouche, alors que je descendais chez Pluton. Non, il n'est pas d'être plus odieux et plus éhonté qu'une femme, dont la pensée a conçu un forfait pareil au crime abominable que celle-ci a commis, en préparant la mort de son époux légitime. Je croyais pourtant, en rentrant dans ma demeure, être bien accueilli de mes enfants et de mes serviteurs; mais la malheureuse, savante entre toutes dans les choses criminelles, a répandu l'opprobre et sur elle et sur les femmes qui naîtront après elle, sur celle même qui ferait le bien. » Il dit; et moi, prenant la parole à mon tour, je lui répondis : « Grands dieux ! Jupiter, aux vastes regards, nourrit dès le principe une haine bien terrible contre les descendants d'Atrée, à cause des perfidies de leurs femmes : nous avons péri en foule à cause d'Hélène; et Clytemnestre t'a préparé, à toi, un piége mortel pendant ton absence. » Je dis; et lui, prenant aussitôt la parole, me répondit : « Ne sois donc jamais toi-même complaisant pour ta femme; et ne lui fais point part de tout ce que tu sais; il faut lui dire certaines choses, et lui en cacher d'autres. Mais toi, Ulysse, tu ne périras pas assurément de la main de ta femme : elle est certes sensée, elle a le cœur plein de sages pensées, la fille d'Icarius [1], la prudente Pénélope. Nous la laissâmes jeune épouse, quand nous partîmes pour la guerre de Troie; son fils était à la mamelle, et ne parlait pas encore : on le compte aujourd'hui sans doute au nombre

[1] Fils de Périérès et de Gorgophoné, frère de Tyndare : il habitait Lacédémone.

des hommes. Qu'il esl heureux! son père chéri le verra à son retour; et lui, il embrassera son père, comme il convient. Ma femme ne m'a pas laissé jouir de la vue de mon fils : elle m'a assassiné auparavant. J'ai quelque chose encore à te dire, et grave-le bien dans ton esprit : c'est en secret et sans être connu, qu'il te faut aborder au rivage chéri de ta patrie : car on ne peut plus se fier aux femmes. Mais, allons, réponds-moi, et parle sans feinte : avez-vous entendu dire que mon fils soit encore vivant? Est-il à Orchomène, ou dans la sablonneuse Pylos, ou bien à la cour de Ménélas, dans la vaste Sparte? car le divin Oreste n'est point encore mort sur la terre. » Il dit; et moi, prenant la parole, je lui répondis : « Fils d'Atrée, pourquoi m'interroger là-dessus? J'ignore s'il vit ou s'il est mort; et il est mal de dire des paroles vaines. »

8. Telles étaient les tristes paroles que nous échangions, debout, le cœur affligé, le visage inondé de larmes. Alors survinrent les âmes d'Achille, fils de Pélée, et de Patrocle, et de l'irréprochable Antiloque, et d'Ajax, qui, pour la taille et pour la beauté, était le premier de tous les Grecs après l'irréprochable fils de Pélée. L'âme du petit-fils d'Éaque, aux pieds légers, me reconnut, et m'adressa en gémissant ces paroles ailées : « Noble fils de Laerte, industrieux Ulysse : quel dessein plus grand encore, infortuné, as-tu conçu dans ta pensée? Comment as-tu osé descendre au séjour de Pluton, où habitent les morts, privés de sentiments, images des mortels qui ne sont plus? » Il dit; et moi, prenant la parole, je lui répondis : « O Achille, fils de Pélée, le plus vaillant des Grecs : je suis venu pour consulter Tirésias, et savoir de lui par quel moyen je retournerais dans la rocailleuse Ithaque : car je n'ai point encore approché de l'Achaïe, ni mis le pied dans mon pays; mais je suis toujours accablé de maux. Pour toi, Achille, il n'y eut jamais d'homme

plus heureux dans le passé, il n'y en aura pas dans l'avenir : car, de ton vivant, nous autres Grecs nous t'honorions comme un dieu; maintenant que tu habites ces lieux, tu commandes souverainement aux mânes : ne te plains donc pas d'être mort, Achille. » Je dis; et lui, prenant la parole, me répondit aussitôt : « Ah! ne cherche pas à me consoler de ma mort, glorieux Ulysse : j'aimerais mieux cultiver la terre, au service d'un homme pauvre et qui n'aurait pas de grandes ressources, que de régner sur toutes les ombres de ceux qui ne sont plus. Mais, allons, donne-moi des nouvelles de mon généreux fils : t'a-t-il suivi pour combattre ou non au premier rang? Dis-moi aussi ce que tu as appris de l'irréprochable Pélée : est-il encore honoré des nombreux Myrmidons, ou le méprise-t-on dans Hellas et dans Phthie [1], parce que la vieillesse l'a saisi aux mains et aux pieds? Car je ne suis plus là pour le secourir à la clarté du soleil, et tel qu'on me vit alors que, dans la vaste Troie, je massacrai de valeureux guerriers en combattant pour les Grecs. Si, tel que j'étais alors, j'entrais, ne fût-ce qu'un instant, dans le palais de mon père, alors je ferais sentir ma force et mes bras invincibles à quelqu'un de ceux qui le violentent et le frustrent de l'honneur qui lui est dû. » Il dit; et moi, prenant la parole, je lui répondis : « Je n'ai appris aucune nouvelle de l'irréprochable Pélée; quant à Néoptolème, ton fils chéri, je te dirai toute la vérité, comme tu me l'ordonnes. C'est moi-même, en effet, qui de Scyros l'ai amené, sur un vaisseau creux et égal des deux côtés, au milieu des Grecs, aux belles cnémides. Oui, toutes les fois que nous délibérions autour de la ville de Troie, il parlait toujours le premier, et ses paroles ne manquaient pas le but. Il n'avait de rivaux que le divin

[1] Villes de la Phthiotide (Thessalie), qui faisaient partie des États d'Achille.

Nestor et moi. D'autre part, quand les Grecs combattaient autour de la ville de Troie, il ne demeurait jamais au milieu des guerriers ni perdu dans la foule; mais il s'élançait bien en avant, et ne le cédait à personne en vaillance. Il a tué un grand nombre d'hommes dans la mêlée terrible. Je ne saurais citer ni nommer tous les guerriers qu'il a tués en combattant pour les Grecs : sache seulement que c'est lui qui immola avec l'airain le fils de Téléphe, le héros Eurypyle, autour duquel les Cétéens [1], ses compagnons, se faisaient tuer en foule, grâce aux dons faits à une femme [2] : c'est le plus beau héros que j'aie vu, après le divin Memnon [3]. Lorsque nous montâmes avec l'élite des Grecs dans le cheval fabriqué par Épéus [c'est moi qui étais chargé de tout, d'ouvrir et de fermer cette solide embuscade], les autres chefs et conducteurs des enfants de Danaüs essuyaient leurs larmes et tremblaient de tous leurs membres; mais jamais mes yeux ne virent pâlir le beau visage de Néoptolème; jamais il n'essuya de larmes sur ses joues; au contraire, il me suppliait instamment de le laisser sortir du cheval; il caressait la garde de son épée et sa lourde lance d'airain, et préparait des maux aux Troyens. Quand nous eûmes saccagé la ville élevée de Priam, il reçut une part glorieuse du butin, et s'embarqua sain et sauf, sans avoir été atteint par l'airain acéré, ni blessé de près, comme il arrive souvent à la guerre, où Mars exerce sa fureur au hasard. » Je dis; et l'âme du petit-fils d'Éaque, aux pieds légers, s'éloigna en marchant à grands pas dans la prairie de l'asphodèle, charmée d'apprendre de ma bouche que son fils était un héros distingué.

[1] Peuple de la Mysie, ainsi nommé de la rivière Cétéus. — [2] Cette femme est la mère d'Eurypyle, qui, séduite par l'or de Priam, envoya son fils devant Troie, bien qu'elle sût qu'il y trouverait la mort. — [3] Fils de Tithon et de l'Aurore, roi des Ethiopiens.

9. Les autres âmes des morts trépassés se tenaient là, éplorées, et m'interrogeaient sur les objets de leurs soucis; seule, l'âme d'Ajax, fils de Télamon, restait à l'écart, encore irritée de la victoire que je remportai, lorsque, près des vaisseaux, je lui disputai les armes d'Achille : ce fut sa vénérable mère qui les mit au concours; [ce furent les fils des Troyens et Pallas-Minerve qui prononcèrent.] Plût aux dieux que je ne l'eusse pas emporté dans cette lutte! car ces armes sont cause que la terre a recouvert cette tête illustre, cet Ajax, qui pour la beauté et pour les exploits était supérieur aux autres Grecs, après l'irréprochable fils de Pélée. Je lui adressai de douces paroles : « Ajax, fils de l'irréprochable Télamon, tu ne devais donc pas, même au sein de la mort, oublier le ressentiment que tu as conçu contre moi à cause de ces armes pernicieuses, dont les dieux ont fait un fléau pour les Grecs! Tu as péri, toi, leur rempart; et nous avons déploré profondément ta mort, autant que celle d'Achille, fils de Pélée; nul de nous n'en fut coupable; mais Jupiter animé d'une haine terrible contre les Grecs, armés de la lance, a terminé ta vie. Mais allons, approche, prince, afin d'entendre ma voix et mes discours : dompte ta colère et ton âme superbe. » Je dis; et lui, sans me rien répondre, s'en alla rejoindre dans l'Érèbe les autres âmes des morts trépassés. Là, sans doute, malgré son courroux, il m'eût parlé ou je lui eusse parlé moi-même; mais je nourrissais dans mon cœur le désir de voir les âmes des autres morts trépassés.

10. Là, je vis Minos, l'illustre fils de Jupiter, siégeant, un sceptre à la main, et rendant la justice aux morts; eux, assis ou debout, soumettaient leurs causes au roi, dans le palais, aux larges portes, de Pluton. Après Minos, j'aperçus le gigantesque Orion, chassant devant lui toutes ensemble, dans la prairie de l'asphodèle, les bêtes qu'il avait

tuées sur les montagnes solitaires : il tenait dans ses mains sa massue toute d'airain, à jamais indestructible. Je vis aussi Tityus, fils de la Terre très-glorieuse, étendu sur le sol. Or, il couvrait neuf arpents; deux vautours se tenaient à ses côtés, et lui rongeaient le foie en fouillant dans ses entrailles; et il ne pouvait les repousser avec ses mains. C'est que Tityus avait fait violence à Latone, la noble épouse de Jupiter, comme elle se rendait à Pytho [1], en passant par Panopée[2], où se font de beaux chœurs de danse. J'aperçus aussi Tantale, en proie à d'atroces douleurs, debout dans un lac; et l'eau montait jusqu'à son menton. Il était debout, consumé par la soif, et il ne pouvait boire pour se désaltérer. Car toutes les fois que le vieillard se penchait dans le désir de boire, l'eau disparaissait absorbée, et à ses pieds se montrait la terre noire, qu'un dieu desséchait. Cependant des arbres au feuillage élevé laissaient pendre leurs fruits au-dessus de sa tête : poiriers, et grenadiers, et pommiers aux fruits magnifiques, et doux figuiers, et oliviers verdoyants. Mais, quand le vieillard s'élançait pour les saisir avec la main, le vent les chassait vers les sombres nuages. J'aperçus encore Sisyphe, endurant d'atroces douleurs à soulever des deux mains une pierre énorme. Sisyphe donc, faisant effort et des mains et des pieds, poussait la pierre de bas en haut jusque sur le sommet d'une colline. Mais, quand elle allait franchir la cime, alors une force irrésistible lui faisait rebrousser chemin; et la pierre impudente retombait en roulant jusque dans la plaine. Lui, recommençait à la pousser avec effort; et la sueur découlait de ses membres, et la poussière s'élevait autour de sa tête. Après Sisyphe, j'aperçus le robuste Hercule, ou du moins son image : car lui-même, en compagnie des

[1] Ce nom désigne les environs du Parnasse, en Phocide. — [2] Ville de Phocide, où régnait Tityus.

dieux immortels, goûte la joie des festins, et possède Hébé, aux jolis pieds, [fille du grand Jupiter et de Junon qui porte une chaussure d'or.] Autour de lui, les morts criaient confusément, comme des oiseaux, fuyant éperdus de toutes parts; lui, semblable à la nuit obscure, tenait son arc nu, une flèche ajustée sur la corde, et lançait des regards terribles, comme un homme prêt à tirer. Il avait la poitrine ceinte d'un baudrier horrible à voir : la courroie était d'or, et de merveilleux ouvrages y avaient été façonnés, ours, sangliers sauvages, lions farouches, mêlées, combats, carnage, et meurtres d'hommes. Non, malgré son industrie, il ne saurait plus rien fabriquer de semblable, celui dont l'art a produit ce baudrier. Hercule ne m'eût pas plutôt vu qu'il me reconnut, et d'une voix lamentable il m'adressa ces paroles ailées : « Noble fils de Laerte, industrieux Ulysse : sans doute, malheureux, tu portes aussi avec toi un destin funeste, comme celui que je subis moi-même à la clarté du soleil. J'étais fils de Jupiter, petit-fils de Saturne, et néanmoins j'eus à souffrir des maux sans nombre : car j'étais assujetti à un mortel bien inférieur à moi, qui m'imposa de pénibles travaux : un jour même il m'envoya ici pour enlever le chien : car il n'imaginait pas qu'il y eût pour moi de travail plus pénible que celui-là. Je le ravis donc et l'emmenai hors des enfers : Mercure m'avait guidé ainsi que Minerve aux yeux étincelants. » A ces mots, Hercule rentra dans la demeure de Pluton. Mais moi, je demeurai là, de pied ferme, attendant l'arrivée de quelqu'un des héros qui avaient péri antérieurement. Peut-être aurais-je vu encore, comme je le désirais, les hommes des anciens temps; [Thésée et Pirithoüs, glorieux enfants des dieux] mais auparavant des légions de morts se rassemblèrent avec des cris épouvantables, et la pâle crainte me saisit : j'eus peur que la noble Proserpine ne m'envoyât du fond

des enfers la tête de la Gorgone, ce monstre terrible. Je regagnai aussitôt mon vaisseau, ordonnant à mes compagnons de s'embarquer et de détacher les câbles. Eux, s'embarquèrent sur-le-champ et prirent place sur les bancs. Le flot emporta le navire sur le fleuve Océan, et au travail de la rame succéda bientôt un vent favorable.

CHANT XII

ARGUMENT

1. Ulysse aborde à l'île d'Æa, et donne la sépulture à Elpénor. — 2. Circé apporte des provisions au vaisseau; et, prenant à part Ulysse, elle lui annonce les dangers qui l'attendent, et l'instruit des moyens d'y échapper. — 3. Ulysse, docile aux avis de Circé, échappe aux séductions des Sirènes. — 4. Il passe entre Charybde et Scylla qui enlève et dévore six de ses compagnons. — 5. Arrivés dans l'île de Thrinacrie, les Grecs commencent par suivre les conseils d'Ulysse; mais, pressés par la faim, ils profitent de son absence pour égorger les plus belles génisses du Soleil. — 6. Le dieu, irrité, demande vengeance à Jupiter, qui promet de châtier les Grecs. — 7. A peine Ulysse a-t-il quitté l'île, qu'une tempête horrible éclate : le vaisseau périt foudroyé : Ulysse, seul, se sauve sur ses débris, et aborde, au bout de neuf jours, dans l'île d'Ogygie.

1. Quand le navire eut quitté le lit du fleuve Océan, et fut parvenu aux flots de la vaste mer et à l'île d'Æa, où sont les demeures et les danses de l'Aurore, fille du matin, et le lever du soleil, arrivés là, nous tirâmes le vaisseau sur le sable, et nous descendîmes sur le rivage de la mer, où nous attendîmes en repos le retour de l'Aurore divine. Lorsque parut la fille du matin, l'Aurore aux doigts de rose, j'envoyai mes compagnons au palais de Circé pour en rapporter le corps inanimé d'Elpénor. Après avoir aussitôt coupé du bois sur le point le plus élevé du rivage, nous brûlâmes le mort en gémissant et en versant des

larmes abondantes. Quand le cadavre fut consumé avec ses armes, nous élevâmes un tombeau surmonté d'une colonne, et sur le sommet de ce tombeau nous plantâmes une rame facile à manier.

2. Nous accomplissions avec soin tous ces devoirs. Cependant Circé ne fut pas sans apprendre notre retour des enfers : au contraire, elle vint en toute hâte après s'être parée : ses femmes l'accompagnaient, portant du pain, des viandes en grand nombre, et du vin, rouge et plein de feu. Arrivée au milieu de nous, la noble déesse s'arrêta, et nous dit : « Malheureux, qui êtes descendus vivants dans la demeure de Pluton, deux fois morts, quand les autres hommes ne meurent qu'une fois ! Allons, passez ici tout le jour à prendre de la nourriture et à boire du vin : aussitôt que l'aurore paraîtra, vous mettrez à la voile; moi, je vous montrerai la route, et vous donnerai toutes les instructions nécessaires, de peur que, victimes d'une imprudence fatale, vous n'éprouviez quelque malheur sur mer ou sur terre. » Elle dit, et notre cœur généreux se laissa persuader. C'est ainsi que durant tout le jour, jusqu'au coucher du soleil, nous savourâmes à loisir les viandes sans nombre et le vin délicieux. Puis, quand le soleil eut disparu et que les ténèbres furent arrivées, les autres se couchèrent près des amarres du vaisseau; pour moi, la déesse me prenant la main, me fit asseoir loin de mes chers compagnons, se plaça à mes côtés, et me questionna sur chaque chose : je répondis comme de juste à toutes ses questions; puis, l'auguste Circé me parla en ces termes : « Voilà comme toutes ces choses se sont accomplies; mais, écoute ce que je vais te dire, ce qu'un dieu te remettra lui-même en mémoire. Tu rencontreras d'abord les Sirènes, qui enchantent tous les hommes qui arrivent près d'elles. Quiconque a l'imprudence de les approcher et d'écouter leur voix, ne voit

jamais sa femme et ses petits enfants venir au-devant de lui ni se réjouir, à son retour dans ses foyers. Mais les Sirènes le captivent par leur chant harmonieux, assises dans une prairie; et, autour d'elles, se voit un grand amas d'ossements humains en putréfaction et des peaux qui se corrompent. Eh bien! pousse ton navire au delà, et bouche les oreilles de tes compagnons, en pétrissant une cire molle, afin qu'aucun d'eux ne les entende : pour toi, écoute-les, si tu veux; mais que des cordes attachées à la base du mât t'enchaînent debout sur ton rapide vaisseau par les mains et par les pieds, pour que tu aies le plaisir d'entendre la voix des Sirènes. Que si tu implores tes compagnons et leur ordonnes de te détacher, qu'ils te chargent alors de liens plus nombreux encore. Lorsque tes compagnons auront dépassé ces parages, je ne te dirai pas précisément quelle route tu dois prendre : c'est à toi de choisir; mais je t'indiquerai les deux routes qui s'offriront à toi. D'un, côté s'élèvent en forme de voûtes des roches contre lesquelles résonnent les grandes vagues d'Amphitrite, aux yeux d'azur : les dieux bienheureux les appellent *errantes*. Jamais les oiseaux ne les franchissent dans leur vol, non plus que les colombes timides qui portent l'ambroisie au puissant Jupiter : sinon, la roche unie en enlève toujours une; mais Jupiter en produit une autre pour compléter le nombre. Jamais vaisseau n'échappa, après s'en être approché; mais et les planches du navire et les corps des hommes sont emportés à la fois par les flots de la mer et par des ouragans de feu dévorant. Le seul vaisseau, voguant sur la mer, qui ait franchi ce passage, c'est Argo [1], connu de tous, alors qu'il revenait de chez Éétès [2]: et sans doute en cet endroit le flot l'eût poussé rapidement contre les grandes roches; mais Junon le fit

[1] Vaisseau de Jason et des Argonautes. — [2] Roi de Colchide et père de Médée.

passer outre, parce qu'elle aimait Jason. De l'autre côté, sont deux écueils : l'un touche au vaste ciel par sa cime pointue, et est enveloppé d'un sombre nuage, qui jamais ne se dissipe; jamais la sérénité ne règne à son sommet, ni en été, ni en automne. Nul homme mortel ne saurait le monter ni le descendre, eût-il vingt bras et autant de pieds : car la pierre est lisse comme, si elle avait été polie sur toutes ses faces. Au milieu de l'écueil est une caverne obscure, tournée vers le couchant, du côté de l'Érèbe : c'est par-là que vous pourriez diriger votre vaisseau creux, glorieux Ulysse. Un homme à la fleur de l'âge ne pourrait, en décochant une flèche du haut de son vaisseau creux, atteindre au fond de la caverne. C'est là qu'habite Scylla, aboyant d'une façon terrible : sa voix ressemble à celle d'une jeune chienne. Elle-même est un monstre pernicieux, que personne ne saurait se réjouir de voir, fût-ce même un dieu qui la rencontrât. Elle a en tout douze pieds de devant, et six cous d'une longueur démesurée, qui supportent chacun une tête horrible à voir, armée d'une triple rangée de dents, drues et serrées, et que remplit la noire mort. Elle plonge jusqu'à la ceinture dans la caverne creuse, et tient ses têtes hors du gouffre terrible : là, fouillant le rocher dans tous les sens, elle pêche les dauphins, les chiens et les monstres plus gros qu'elle peut saisir parmi les milliers de poissons que nourrit la bruyante Amphitrite. Il n'est point encore de matelots qui se vantent d'avoir passé impunément devant Scylla avec leur vaisseau : avec chacune de ses têtes elle emporte un homme, après l'avoir arraché du navire à la proue azurée. L'autre écueil est plus bas, comme tu le verras, Ulysse : car ils sont près l'un de l'autre, à une portée de flèche. On y voit un grand figuier sauvage, chargé de feuilles, et au pied duquel Charybde engloutit l'onde noire : car trois fois par jour elle la rejette, et trois

fois elle l'engloutit, ô prodige ! Ne te trouve point là, lorsqu'elle l'engloutit : car Neptune lui-même ne te sauverait pas de la mort. Côtoie plutôt de près l'écueil de Scylla, et pousse vite au delà ton navire : il vaut bien mieux en effet regretter six de tes compagnons que de vous perdre tous ensemble. » Elle dit; et moi, prenant la parole, je lui répondis : « Mais dis-moi, je te prie, déesse, et parle sans feinte : en supposant que j'échappe par la fuite à Charybde, pourrai-je repousser l'autre, quand elle me ravira mes compagnons? » Je dis; et Circé, noble entre les déesses, me répondit anssitôt : « Malheureux! tu songes encore aux travaux, au labeur de la guerre, et tu ne céderas même pas aux dieux immortels? Scylla n'est point mortelle : c'est un monstre immortel, terrible, cruel, sauvage, impossible à combattre; contre lui point de défense : le meilleur parti est de le fuir. Car, si tu tardes, si tu saisis tes armes près du rocher, je crains que d'un nouveau bond elle ne fonde sur toi, et ne te ravisse autant d'hommes qu'elle a de têtes. Hâte-toi donc de passer outre, et invoque Crataïs, mère de Scylla, qui l'a enfantée pour le malheur des mortels : dès lors, elle l'apaisera et l'empêchera de se jeter de nouveau sur toi. Tu arriveras à l'île de Thrinacrie : là, paissent en grand nombre les génisses du soleil et ses grasses brebis; il y a sept troupeaux de génisses et autant de beaux troupeaux de brebis, chacun de cinquante têtes : ils ne se reproduisent pas entre eux, et pourtant ne diminuent jamais. Ils ont pour gardiennes des déesses, des nymphes aux belles tresses, Phaéthuse et Lampétie, que la divine Nééra donna au soleil, fils d'Hypérion. Lorsque leur auguste mère les eut enfantées et élevées, elle les relégua loin d'elle dans l'île de Thrinacrie, pour garder les brebis de leur père et ses génisses aux cornes recourbées. Si tu songes au retour et que tu t'abstiennes de toucher à ces troupeaux,

vous reviendrez sans aucun doute à Ithaque, quelques maux que vous ayez soufferts; mais, si tu y touches, alors je te prédis la perte de ton vaisseau et de tes compagnons; toi-même, en supposant que tu échappes, tu reviendras tard et misérablement, après avoir vu périr tous tes compagnons. »

3. Elle dit; et bientôt parut l'Aurore au trône d'or. La noble déesse s'éloigna en traversant l'île; et moi, regagnant mon vaisseau, j'invitai mes compagnons à s'embarquer et à détacher les amarres. Ils s'embarquèrent aussitôt, et prirent place sur les bancs : [assis en ordre, ils frappèrent avec les rames la mer blanche d'écume.] Derrière le navire, à la proue azurée, souffla un vent favorable qui gonfla les voiles : c'était un fidèle compagnon que nous envoyait Circé, aux belles tresses, divinité redoutable, à la voix articulée. Aussitôt que nous eûmes disposé tous les agrès du navire, nous nous assîmes, laissant le vent et le pilote nous conduire. Alors, quoique accablé de douleur, j'adressai la parole à mes compagnons : « Amis, il ne convient pas que nous soyons un ou deux seulement à connaître les oracles que m'a dévoilés Circé, noble entre les déesses : aussi vous les dirai-je, afin qu'instruits de la vérité nous mourions, ou nous nous dérobions à la mort et échappions à la destinée. Elle nous conseille d'abord de fuir le chant des divines Sirènes et leur pré fleuri : seul, elle m'engage à écouter leur voix; mais vous m'enchaînerez debout au pied du mât avec un lien solide (pour que je reste là sans bouger), et dont les extrémités seront attachées au mât. Si je vous supplie et vous ordonne de me détacher, alors vous me chargerez de liens plus nombreux encore. » Pendant que je parlais à mes compagnons et les instruisais de tout, notre solide navire atteignit promptement l'île des Sirènes : car un vent propice le poussait. Bientôt après le vent tomba, l'air devint

calme, un dieu endormit les flots. Mes compagnons s'étant levés roulèrent les voiles qu'ils jetèrent au fond du navire : puis, assis près des rames, ils firent blanchir l'eau sous leurs avirons polis. Pour moi, je coupai en menus morceaux avec l'airain acéré une grosse boule de cire, et je la pétris dans mes mains vigoureuses. La cire s'échauffa en un instant, grâce à mes efforts et à la chaleur du soleil, ce dieu puissant, fils d'Hypérion. J'en remplis les oreilles de tous mes compagnons successivement; eux, me lièrent sur le vaisseau par les pieds et par les mains à la fois, debout au pied du mât, auquel ils attachèrent les extrémités de la corde; puis, ils s'assirent et battirent avec les rames l'onde blanche d'écume. Mais, lorsque dans notre course rapide nous ne fûmes plus éloignés que de la portée de la voix, notre léger navire, qui voguait à peu de distance, n'échappa point aux regards des Sirènes, et elles commencèrent leur chant mélodieux : « Viens, approche, Ulysse tant vanté, grande gloire des Grecs! Arrête ton navire, afin d'entendre notre voix. Nul n'a passé devant cette île sur un noir vaisseau, sans avoir d'abord écouté notre voix suave; mais on s'en retourne charmé et plus instruit qu'auparavant : car nous savons tous les travaux que les Grecs et les Troyens ont essuyées dans la vaste Troie par la volonté des dieux. Nous savons aussi tout ce qui se passe sur la terre nourricière. » Voilà ce qu'elles dirent en déployant la plus belle voix; mon cœur était désireux de les entendre; et, fronçant les sourcils, j'ordonnai à mes compagnons de me détacher; mais eux ramèrent, courbés sur les bancs; et Périmède et Euryloque, s'étant levés aussitôt, me chargèrent de nouveaux liens et me serrèrent davantage. Quand nous eûmes dépassé ces lieux, et que nous n'entendîmes plus désormais la voix et le chant des Sirènes, mes fidèles compagnons s'empressèrent d'enlever la cire

avec laquelle j'avais bouché leurs oreilles, et me débarrassèrent de mes liens.

4. Nous n'eûmes pas plutôt quitté l'île, que je vis de la fumée, de grandes vagues, et que j'entendis un bruit sourd. Mes compagnons effrayés laissèrent les rames glisser de leurs mains : elles tombèrent toutes en retentissant dans les flots, et le vaisseau resta en place, puisqu'ils ne poussaient plus les longues rames avec leurs mains. Pour moi, parcourant le navire, j'encourageais mes compagnons par de douces paroles, en m'arrêtant auprès de chaque homme : « Amis, ce n'est pas d'aujourd'hui que nous connaissons le malheur. Certes, nous ne courons pas un aussi grand danger que le jour où le Cyclope nous tenait enfermés dans sa grotte profonde par l'effet de sa force redoutable. Cependant nous nous sommes tirés de là, grâce à ma valeur, à ma prudence, à mon adresse : et je suppose que vous vous en souviendrez quelque peu. Maintenant donc, obéissez tous à ce que je vais dire. Vous, assis sur les bancs, frappez avec les rames les brisants profonds de la mer; peut-être Jupiter nous permettra-t-il d'échapper cette fois du moins à la mort. Toi, pilote, je t'ordonne (grave mes paroles dans ton cœur, puisque tu manies le gouvernail du vaisseau creux) de rester à distance de cette fumée et de ces vagues : vise à l'écueil, de peur que le navire ne s'élance là-bas, malgré toi, et que tu ne nous jettes dans le malheur. » Je dis; et ils obéirent promptement à mes ordres. Je ne leur parlai pas du tout de Scylla, ce fléau inévitable : je craignais que mes compagnons, saisis de crainte, ne cessassent de ramer pour se blottir au fond du vaisseau. Et alors j'oubliai une pénible recommandation de Circé : car elle m'avait ordonné de ne pas m'armer. Or, ayant revêtu mes belles armes, je pris en main deux longues javelines et je montai sur le tillac, à la proue du navire :

car, de ce point, je m'attendais d'abord à voir paraître Scylla, cette habitante du rocher, qui devait causer la ruine de mes compagnons. Mais je ne pus l'apercevoir nulle part, et mes yeux se fatiguèrent à explorer sur toutes ses faces le sombre rocher. Cependant nous voguions en gémissant dans le détroit. D'un côté était Scylla; de l'autre, la divine Charybde engloutissait avec un bruit terrible l'onde salée de la mer. Quand elle la rejetait, elle murmurait en se soulevant tout entière, comme un vase d'airain placé sur un grand feu; et l'écume, s'élançant dans les airs, retombait sur les crêtes de l'un et de l'autre écueil. Mais, quand elle engloutissait l'onde salée de la mer, elle paraissait agitée intérieurement, et elle mugissait d'une façon terrible autour du rocher; et, au-dessus, la terre prenait l'aspect d'un sable noirâtre. Alors la pâle crainte s'empara de mes compagnons. Tandis que nous regardions du côté de Charybde par crainte de la mort, Scylla saisit sur le vaisseau creux six de mes compagnons, qui l'emportaient par la vigueur de leurs bras. Or, en jetant les yeux à la fois sur le rapide navire et vers mes compagnons, j'aperçus déjà au-dessus de moi les pieds et les mains de ces malheureux qui étaient enlevés dans les airs; et, le cœur affligé, ils criaient et m'appelaient par mon nom; mais c'était alors pour la dernière fois. Comme un pêcheur qui, debout sur un promontoire avancé, tenant une longue perche, jette aux petits poissons un appât trompeur et lance dans la mer la corne d'un bœuf sauvage : a-t-il pris un poisson, il le jette tout palpitant sur le bord : de même eux, tout palpitants, étaient enlevés sur les rochers. Là, sur le seuil de son antre, Scylla dévorait ces malheureux qui criaient et me tendaient les mains dans leur affreuse détresse. C'est là certes ce que mes yeux ont vu de plus lamentable dans tous les maux que j'ai soufferts en parcourant la mer.

5. Nous n'eûmes pas plutôt fui ces roches, la cruelle Charybde et Scylla, que nous arrivâmes à l'île superbe du Soleil : là, étaient les belles génisses au large front, les nombreuses et grasses brebis du dieu, fils d'Hypérion. Alors donc, j'étais encore en mer, sur le vaisseau noir, que j'entendis le mugissement des génisses, enfermées dans l'étable, et le bêlement des brebis. Je me ressouvins des paroles du devin aveugle, le Thébain Tirésias, et de Circé, l'Æéenne, qui m'avait instamment recommandé d'éviter l'île du Soleil, délices des mortels. Alors donc, le cœur affligé, j'adressai la parole à mes compagnons : « Écoutez-moi, compagnons, quelques maux que vous ayez soufferts, afin que je vous déclare les oracles de Tirésias et de Circé l'Æéenne, qui m'a instamment recommandé d'éviter l'île du Soleil, délices des hommes : là, disait-elle, nous attendait le plus terrible malheur. Poussez donc au delà de l'île notre vaisseau noir. » Je dis; et leur cœur fut brisé de douleur. Aussitôt Euryloque me répondit avec amertume : « Tu es impitoyable, Ulysse : nul ne te vaut pour l'énergie, et jamais ton corps ne se lasse; assurément, tous tes membres sont de fer, à toi qui ne laisses pas tes compagnons, accablés de lassitude et de sommeil, mettre le pied sur la terre, dans une ile, entourée par les flots, où ils pourraient apprêter un repas agréable; mais tu veux qu'ils errent au hasard à travers la nuit rapide, emportés loin de cette île sur la mer ténébreuse. C'est pendant la nuit que s'élèvent les vents contraires, fléau des navires : et comment échapper à l'affreuse mort, s'il survient tout à coup quelque ouragan, soit du Notus, soit du violent Zéphire[1], qui, plus que tous les autres, anéantissent un vaisseau, en dépit des dieux souverains? Eh bien ! obéissons donc à la nuit sombre, et préparons le re-

[1] Le Notus souffle du sud ou plutôt du sud-ouest, le Zéphire souffle de l'ouest : ce sont les vents les plus orageux.

pas, en restant près du rapide et noir vaisseau : demain nous nous embarquerons dès l'aurore, et nous lancerons le navire sur la vaste mer. » Ainsi parla Euryloque, et mes autres compagnons l'applaudirent. Je vis bien alors qu'un dieu nous voulait du mal. J'élevai la voix et lui adressai ces paroles ailées : « Euryloque, je cède à la violence que vous me faites; car je suis seul. Mais jurez-moi tous par le plus grand des serments que, si vous rencontrez quelque grand troupeau de génisses ou de brebis, nul de vous, par une fatale imprudence, ne tuera ni génisses ni brebis, mais que vous mangerez tranquillement les aliments que vous a donnés l'immortelle Circé. » Je dis; et aussitôt ils prêtèrent le serment que je leur demandais. Lorsqu'ils eurent juré et prononcé le serment, nous arrêtâmes notre solide vaisseau dans un port spacieux, non loin d'une eau délicieuse. Mes compagnons débarquèrent et préparèrent le repas avec art. Puis, quand ils eurent chassé la soif et la faim, ils pleurèrent au souvenir de leurs chers compagnons, que Scylla avait saisis au fond du navire et dévorés. Ils pleuraient encore, que le doux sommeil descendit sur leurs paupières. Les deux tiers de la nuit s'étaient écoulés et les astres penchaient vers leur déclin, lorsque Jupiter, qui rassemble les nuages, excita un vent furieux, accompagné d'un épouvantable tourbillon; les nuages enveloppèrent à la fois la terre et la mer, et la nuit se précipita du ciel. Quand parut la fille du matin, l'Aurore aux doigts de rose, nous mîmes notre vaisseau à l'abri dans une grotte profonde, où les nymphes avaient leurs siéges et formaient de beaux chœurs de danse. Alors donc j'assemblai mes compagnons, et leur adressai ces mots : « Amis, puisque nous avons dans notre rapide vaisseau de quoi manger et boire, ne touchons point à ces génisses, de peur qu'il ne nous arrive malheur. Car ce sont les génisses et les grasses brebis d'un dieu terrible, le

Soleil, qui voit tout et entend tout. » Je dis; et leur cœur généreux se laissa persuader. Pendant un mois entier souffla sans relâche le Notus; et depuis aucun autre vent ne se leva que l'Eurus[1] et le Notus. Tant que mes compagnons eurent du pain et du vin rouge, ils s'abstinrent de toucher aux génisses: car ils voulaient conserver leur vie. Mais, quand toutes les provisions du navire furent épuisées, alors, errant par nécessité, ils se mirent en quête de poissons, d'oiseaux, de tout ce qui pouvait tomber dans leurs mains armées d'hameçons recourbés: car la faim tourmentait leur estomac. Alors donc je m'éloignai dans l'île afin d'invoquer les dieux, dans l'espoir que l'un d'eux m'indiquerait la voie du retour. Lorsque je me fus enfoncé dans l'île, loin de mes compagnons, je levai mes mains dans un endroit placé à l'abri du vent, et je priai tous les dieux qui habitent l'Olympe; et ceux-ci versèrent le doux sommeil sur mes paupières. Cependant Euryloque donna le premier à mes compagnons un funeste conseil: « Écoutez mes paroles, compagnons, quelques maux que vous ayez soufferts: tous les genres de mort sont odieux aux misérables mortels; mais mourir de faim est le trépas le plus pitoyable. Eh bien! poursuivons les plus belles génisses du Soleil, et sacrifions aux Immortels, qui habitent le vaste ciel. Si nous arrivons à Ithaque, sur le sol de notre patrie, nous élèverons tout d'abord au Soleil, fils d'Hypérion, un temple opulent, où nous déposerons de nombreuses et belles offrandes. Que si le dieu, irrité de la mort de ses génisses, aux cornes élevées, veut faire périr notre vaisseau, et que les autres dieux y consentent, j'aime mieux perdre la vie une bonne fois en buvant l'onde amère que de me consumer ainsi lentement, au milieu d'une île déserte. » Ainsi parla Euryloque, et mes autres compagnons applaudirent. Aussi-

[1] L'Eurus souffle du sud-est.

tôt poursuivant les plus belles génisses du Soleil, et ils n'allèrent pas loin (car ces belles génisses aux cornes recourbées et au large front, paissaient près de notre navire, à la proue azurée), ils les entourèrent, et adressèrent leurs vœux aux dieux, après avoir cueilli les tendres feuilles d'un chêne à la cime élevée : car ils n'avaient pas d'orge blanche sur le vaisseau, garni de bons rameurs. Leur prière achevée, ils les égorgèrent, les dépouillèrent[1]; puis, ils coupèrent les cuisses[2], les enveloppèrent d'une double couche de graisse, et jetèrent par dessus des morceaux de chair crue. Comme ils n'avaient pas non plus de vin pour arroser le feu du sacrifice, ils rôtissaient les intestins, en y versant de l'eau. Les cuisses consumées, quand ils eurent mangé les entrailles[3], ils coupèrent le reste en menus morceaux qu'ils embrochèrent. C'est alors que le doux sommeil fuit mes paupières : je repris le chemin de mon vaisseau rapide, et gagnai le rivage de la mer. Lorsque j'arrivai à proximité du navire, que ballottent les flots, une odeur agréable de graisse se répandit autour de moi. Je me lamentai, et dis en m'adressant aux dieux immortels : « Grand Jupiter, et vous tous, dieux bienheureux, qui êtes éternellement : c'est assurément pour ma perte que vous m'avez plongé dans un perfide sommeil : car mes compagnons, en mon absence, ont commis un grand forfait. »

6. Lampétie, vêtue d'un long voile, annonça, rapide messagère, au Soleil, fils d'Hypérion, que mes compagnons avaient tué ses génisses. Aussitôt, le cœur irrité, il s'adressa aux Immortels : « Grand Jupiter, et vous tous, dieux bienheureux, qui êtes éternellement, il faut punir

[1] Pour tous ces détails, voyez *Iliade*, I, 9. — [2] Les cuisses étaient offertes aux dieux, comme les parties les plus grasses et les plus estimées. — [3] C'est-à-dire le cœur, le poumon et le foie : c'est ce que nous appelons proprement les viscères.

les compagnons d'Ulysse, fils de Laerte, qui ont eu l'insolence de me tuer ces génisses qui faisaient ma joie, quand je montais au ciel étoilé, et quand je redescendais du ciel vers la terre. S'ils ne payent pas la rétribution qui m'est due pour mes génisses, je pénétrerai chez Pluton, et luirai pour les morts. » Jupiter, qui rassemble les nuages, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Soleil, continue de luire pour les Immortels et pour les hommes mortels répandus sur la terre nourricière. Bientôt un léger coup de ma foudre brûlante fera voler en éclats leur vaisseau rapide au milieu des flots assombris. » Voilà ce que j'appris de Calypso, à la belle chevelure, qui disait elle-même le tenir de Mercure, le messager. Cependant, quand je fus arrivé au vaisseau, sur le bord de la mer, j'adressai à chacun des reproches différents, en me tenant debout devant lui; mais impossible de trouver remède au mal : les génisses étaient mortes désormais. Aussitôt après les dieux firent éclater des prodiges à leurs yeux : les peaux se mirent à ramper, les chairs à mugir autour des broches, qu'elles fussent cuites ou crues; et l'on entendit comme un meuglement de génisses. Durant six jours, mes fidèles compagnons mangèrent les plus belles génisses du Soleil qu'ils avaient chassées; mais, quand le fils de Saturne, Jupiter, amena le huitième jour, alors le vent cessa de déchaîner la tempête : nous nous embarquâmes aussitôt et lançâmes le vaisseau sur la vaste mer, après avoir dressé le mât et hissé les blanches voiles.

7. Mais, quand nous eûmes quitté l'île, quand aucune autre terre n'apparut à nos yeux, et que nous ne vîmes plus que le ciel et la mer, alors le fils de Saturne suspendit au-dessus du vaisseau creux un sombre nuage qui couvrit les flots de ténèbres. Notre navire ne courut pas longtemps : car aussitôt retentit le sifflement du Zéphire,

qui se déchaina avec une grande tempête : la violence du vent brisa les deux câbles du mât; le mât tomba en arrière, et tous les agrès furent précipités dans la sentine; l'ouragan frappa la tête du pilote, à la poupe du vaisseau, et lui brisa tous les os de la tête à la fois : pareil à un plongeur, il tomba du tillac, et son âme généreuse abandonna ses os. En même temps Jupiter tonna, et lança la foudre sur le vaisseau, qui, frappé par les carreaux du dieu, tournoya tout entier, et se remplit de soufre; et mes compagnons tombèrent à la mer. Semblables à des corneilles, ils étaient portés par les vagues autour du noir vaisseau; mais Jupiter leur interdit le retour. Pour moi, j'allais et venais sur le vaisseau, quand la tourmente sépara les flancs de la carène, qui flotta désemparée; le mât fut arraché jusqu'à la quille; une courroie[1] y tenait, faite de la peau d'un bœuf : avec la courroie j'attachai ensemble la quille et le mât; et, assis sur ces débris, je m'abandonnai au souffle des vents pernicieux. Alors donc le Zéphire cessa de déchainer la tempête, et fit place aussitôt au Notus, qui porta la douleur dans mon âme : car il me fallait repasser devant la pernicieuse Charybde. Toute la nuit je fus porté sur les flots; au lever du soleil, j'arrivai au rocher de Scylla et à la terrible Charybde. Elle engloutit l'onde salée de la mer : alors je me dressai en l'air jusqu'au grand figuier auquel je restai cramponné, comme une chouette; et je ne pouvais ni me tenir ferme sur mes pieds, ni monter : car les racines étaient loin, et à une grande hauteur pendaient les branches longues et fortes, qui ombrageaient Charybde. Je demeurai là avec constance, jusqu'à ce que le monstre rejetât en arrière le mât et la quille : ils reparurent enfin au gré de mes désirs : à l'heure où quitte la place publique pour aller

[1] Il s'agit de la courroie avec laquelle on assujettissait l'antenne au mât ou peut-être qui se roulait sur le mât pour le consolider.

dîner l'homme qui juge les nombreuses contestations de jeunes gens en procès, les débris du vaisseau sortirent du gouffre de Charybde. Je me laissai aller, les pieds et les mains étendus, et je tombai avec un grand bruit au milieu de la mer, tout près des longues poutres, et m'asseyant sur elles, je ramai avec mes deux mains. [Le père des dieux et des hommes ne permit pas que Scylla m'aperçût: autrement, je n'aurais pas échappé au cruel trépas.] Je fus porté sur les flots pendant neuf jours: la dixième nuit, les dieux me firent aborder à l'île d'Ogygie, où habite Calypso, aux belles tresses, déesse puissante, à la voix articulée, qui m'accueillit et me choya. Mais pourquoi te raconter tout cela? Je te l'ai déjà raconté hier, dans ton palais, à toi ainsi qu'à ta noble épouse; et je n'aime pas à raconter les choses dites clairement. »

CHANT XIII

ARGUMENT

1. Ulysse reçoit des Phéaciens de nouveaux présents; à la fin du banquet, donné en son honneur par Alcinoüs, il quitte le palais et s'embarque. — 2. Après une course rapide, le vaisseau aborde sur la côte d'Ithaque : les matelots déposent Ulysse, endormi, sur le rivage, ainsi que ses richesses, et reprennent le chemin de Schérie. — 3. Neptune, qui veut se venger des Phéaciens, sonde les intentions de Jupiter, qui l'autorise à les punir. — 4. Tout près de rentrer au port, le vaisseau, qui avait reconduit Ulysse, est changé en un rocher. — 5. Ulysse, couché sur sa terre natale, se réveille, et ne reconnaît point sa patrie. — 6. Minerve lui apparaît sous la figure d'un jeune berger, et lui apprend qu'il est dans Ithaque. Ulysse, toujours défiant, cherche à l'abuser par un récit mensonger; mais la déesse reprend sa forme, et lui fait reconnaître la terre de sa patrie. — 7. Ulysse cache ses trésors dans la grotte des nymphes; puis, il délibère avec Minerve sur les moyens de châtier l'insolence des prétendants. — 8. La déesse, après avoir transformé Ulysse en un mendiant vieux et déguenillé, part pour Lacédémone.

1. Il dit ; et tous demeurèrent immobiles et silencieux : tous, dans le palais obscur, étaient sous le charme de sa parole. Alcinoüs, élevant la voix à son tour, lui répondit : « O Ulysse, puisque tu es entré dans mon palais, au plancher d'airain et au toit élevé, j'ai confiance que tu retourneras dans ta patrie, sans errer davantage, quelques maux que tu aies soufferts. Quant à vous, qui buvez sans cesse dans ma maison le vin d'honneur, le vin plein de feu, et qui entendez la voix de l'aède, écoutez l'ordre que j'ai à donner à chacun de vous. Déjà sont renfermés dans

un coffre bien poli les vêtements, et l'or, artistement travaillé, et tous les autres présents, que les conseillers des Phéaciens ont apportés ici. Eh bien! donnons-lui encore par tête un grand trépied et un bassin; puis, à notre tour, nous ferons une collecte dans le peuple pour nous indemniser : car il serait difficile à un seul de donner sans compensation. » Il dit; et son langage agréa aux Phéaciens. Ils se retirèrent chacun chez soi pour se coucher. Quand parut la fille du matin, l'Aurore aux doigts de rose, ils allèrent en toute hâte au vaisseau, portant l'airain qui sied à l'homme; le divin et puissant Alcinoüs descendit lui-même dans le vaisseau, et y déposa les présents avec soin, sous les bancs, de peur qu'ils ne gênassent quelqu'un des compagnons d'Ulysse, alors qu'ils lanceraient le navire et feraient force de rames. Les Phéaciens retournèrent ensuite au palais d'Alcinoüs, et préparèrent le festin. Le divin et puissant Alcinoüs immola en leur honneur un bœuf au fils de Saturne, couvert de sombres nuages, à Jupiter, qui règne sur tous. Quand ils eurent brûlé les cuisses, ils se mirent à table et savourèrent un splendide festin; et au milieu d'eux chanta le divin aède, Démodocus, honoré du peuple. Cependant Ulysse tournait souvent la tête vers le soleil resplendissant : car, dans son impatience de partir, il avait hâte qu'il se couchât. Comme il soupire après le repas du soir, l'homme dont les bœufs noirâtres ont traîné tout le jour dans une jachère la solide charrue : il voit avec joie le soleil disparaître et amener l'heure du souper, et les genoux lui manquent en marchant : de même Ulysse vit avec joie le soleil se coucher. Aussitôt il s'adressa aux Phéaciens, amis de la navigation, mais c'est surtout à Alcinoüs qu'il parla en ces termes : « Puissant Alcinoüs, le plus illustre entre tous ces peuples : faites les libations; puis, laissez-moi partir sain et sauf, et recevez mes adieux. Déjà ce que

souhaitait mon cœur est accompli, apprêts du départ et riches présents : veuillent les dieux, habitants du ciel, les rendre heureux pour moi ! Puissé-je, à mon retour, trouver dans mes foyers, mon épouse irréprochable et mes amis pleins de vie ! Et vous, qui restez ici, puissiez-vous faire longtemps la joie de vos épouses légitimes et de vos enfants ! que les dieux vous donnent toute espèce de prospérité, et qu'aucune calamité ne frappe le peuple ! » Il dit ; tous applaudirent, et furent d'avis de laisser partir l'étranger, puisqu'il avait parlé comme il faut. Alors le puissant Alcinoüs dit au héraut : « Pontonoüs, remplis le cratère, et distribue le vin pur à tous dans le palais, afin qu'après avoir invoqué Jupiter souverain, nous reconduisions l'étranger dans sa patrie. » Il dit ; et Pontonoüs mélangea le vin, doux au cœur ; puis, il le distribua à tous, en s'approchant de chacun : ils firent des libations aux dieux bienheureux, habitants du vaste ciel, sans quitter leurs siéges : le divin Ulysse se leva, et, mettant une double coupe dans les mains d'Arété, il éleva la voix et lui adressa ces paroles ailées : « Je te souhaite, ô reine, un bonheur non interrompu, jusqu'à ce que surviennent la vieillesse et la mort, qui sont le partage des humains. Moi, je pars ; toi, jouis dans ce palais de l'affection de tes enfants, de tes peuples et du roi Alcinoüs. » Après avoir ainsi parlé, le divin Ulysse franchit le seuil du palais. Avec lui, le puissant Alcinoüs fit partir un héraut pour le conduire au vaisseau rapide et au rivage de la mer. Arété envoya également plusieurs de ses femmes : l'une était chargée de porter un manteau fraichement lavé et une tunique ; l'autre, le coffre solidement fermé ; la troisième, le pain et le vin rouge.

2. Quand on fut arrivé au navire et à la mer, les nobles Phéaciens, qui formaient l'escorte du héros, prirent ces objets des mains des femmes, et déposèrent dans le fond

du navire la boisson et les aliments de toute sorte; ils étendirent pour Ulysse, sur le tillac du vaisseau creux et près de la poupe, une couverture et un tissu de lin, afin qu'il dormît profondément; le héros monta lui-même, et se coucha sans mot dire; les rameurs prirent place sur les bancs, en bon ordre, et détachèrent le câble fixé à une pierre percée: puis, se renversant en arrière, ils soulevèrent l'onde amère avec l'aviron. Cependant sur les paupières du héros descendit un sommeil doux, profond, délicieux, qui ressemblait de très-près à la mort. Comme on voit dans la plaine quatre chevaux attelés ensemble, s'élancer tous à la fois, sous les coups de la lanière, et, le corps relevé, franchir rapidement l'espace: ainsi la proue du vaisseau s'élevait, et, derrière, la mer retentissante agitait ses vagues énormes et sombres. Le navire courait d'un vol sûr et toujours égal: l'épervier même qui est le plus vite des oiseaux, n'aurait pu l'atteindre: tant il fendait rapidement les flots de la mer, portant un homme doué d'une sagesse égale à celle des dieux: lui, qui jadis avait enduré mille maux, soit en combattant, soit en traversant les flots périlleux, il dormait alors paisiblement, et avait oublié toutes ses infortunes passées. Quand se leva l'étoile brillante, qui vient annoncer surtout la lumière de l'Aurore, fille du matin, alors le vaisseau, voguant sur les flots, approcha de l'île[1]. Dans le pays d'Ithaque est un port consacré à Phorcys[2], vieillard marin: deux côtes escarpées, et qui font saillie dans la mer, se courbent pour former ce port; au dehors, elles protégent le vaste flot contre le souffle des vents impétueux; au dedans, les vaisseaux, au solide tillac, une fois entrés dans l'enceinte du port, demeurent immobiles sans attache: à l'extrémité du port, est un olivier aux larges rameaux; auprès s'ouvre

[1] L'île d'Ithaque. — [2] Fils de Pontus et de Géa.

un antre agréable, obscur, consacré aux nymphes qu'on appelle Néréides[1]. On y voit des cratères et des amphores de pierre ; et les abeilles y construisent leurs rayons ; on y voit aussi de grands métiers, taillés dans la pierre, sur lesquels les nymphes tissent des étoffes de pourpre, merveilleuses à voir. Une onde intarissable arrose cette grotte ; elle a deux portes, dont l'une, tournée vers Borée, est ouverte aux hommes; et l'autre, plus divine, regarde le Notus : les hommes n'entrent point par celle-ci, mais c'est la route des Immortels. Les Phéaciens entrèrent dans ce port qu'ils connaissaient depuis longtemps ; et leur vaisseau aborda sur le sable jusqu'à la moitié de sa carène : si grande était l'impulsion que lui avaient donnée les bras des rameurs! Ils descendirent du navire, au bon tillac, sur la terre ferme, enlevèrent tout d'abord Ulysse du vaisseau creux avec le tissu de lin même et la couverture brillante, et le déposèrent tout endormi sur la grève; puis, ils débarquèrent les trésors que les illustres Phéaciens lui avaient donnés à son départ pour Ithaque, par l'inspiration de la magnanime Minerve ; et les déposèrent, en tas, au pied de l'olivier, hors de la route, de peur qu'un voyageur, venant à passer, ne les dérobât avant le réveil d'Ulysse ; après quoi, ils reprirent le chemin de Schérie.

3. Cependant Neptune n'oublia pas les menaces qu'il avait faites d'abord au divin Ulysse, et il sonda les intentions de Jupiter : « Grand Jupiter, je ne serai plus honoré parmi les dieux immortels, puisque des hommes comme les Phéaciens me méprisent, eux qui sont issus de ma race[2]. Ainsi je me disais aujourd'hui qu'Ulysse n'arri-

[1] Filles de Nérée et de Doris; au nombre de cinquante, suivant Homère, qui n'en nomme que trente-quatre, elles résidaient au fond des eaux et se plaisaient à aider les marins en péril. — [2] *Voyez* chant VII, 1.

verait dans sa patrie qu'après avoir souffert bien des maux; toutefois je ne lui interdisais pas tout à fait le retour, puisque tu le lui avais promis par un signe de ta tête. Or, voilà que les Phéaciens, l'emmenant à travers la mer sur un rapide vaisseau, l'ont déposé tout endormi à Ithaque, et lui ont donné des présents innombrables, de l'airain, de l'or en abondance, des vêtements tissus, plus de richesses qu'il n'en eût jamais emportées de Troie, s'il fût revenu sans encombre, après avoir obtenu sa juste part du butin. » Jupiter, qui rassemble les nuages, prenant la parole à son tour, lui répondit : « O ciel! qu'as-tu dit là, dieu puissant qui ébranles la terre? Non, les dieux ne te méprisent pas : il serait difficile de faire injure au plus vénérable et au premier d'entre eux. Mais si quelqu'un des hommes, cédant à la confiance que lui inspirent ses forces, ne t'honore pas, tu as toujours la faculté de t'en venger plus tard. Fais donc comme tu veux et suivant qu'il plaît à ton cœur. » Neptune, qui ébranle la terre, lui répondit : « Je ferais sur l'heure ainsi que tu dis, dieu des sombres nuées; mais toujours je crains ton courroux et cherche à l'éviter. Aujourd'hui je veux fracasser au milieu de la sombre mer le superbe vaisseau des Phéaciens, qui revient de conduire Ulysse, afin qu'ils s'abstiennent désormais et cessent de conduire les hommes, et je veux cacher leur ville derrière une grande montagne. » Jupiter, qui rassemble les nuages, prenant la parole à son tour, lui répondit : « O mon ami, ce qu'il y a de mieux à faire à mon avis, c'est, lorsque tout le peuple des Phéaciens, sorti de la ville, apercevra le vaisseau, s'avançant à force de rames, de placer près du rivage une pierre semblable au vaisseau rapide (afin que tous les hommes soient saisis d'étonnement), et de cacher la ville derrière une grande montagne. »

4. Après avoir entendu ces mots, Neptune, le dieu qui

ébranle la terre, prit le chemin de Schérie, où habitent les Phéaciens. Arrivé là, il s'arrêta : bientôt arriva d'une course rapide le vaisseau, voguant sur les flots. Neptune s'en approcha, et le frappant du plat de la main, le changea en un rocher, qu'il enracina dans le sol; puis, le dieu se retira. Cependant les Phéaciens, ces illustres navigateurs, aux longues rames, échangeaient entre eux des paroles ailées. Chacun d'eux, regardant son voisin, disait ainsi : « Hélas ! qui donc a enchaîné dans la mer ce vaisseau rapide, alors qu'il s'élançait vers le port? Déjà il apparaissait tout entier. » C'est ainsi que chacun parlait; mais ils ne savaient pas comment la chose avait eu lieu. Alcinoüs prit la parole et leur dit : « Grands dieux ! voilà que s'accomplissent sur moi les anciens oracles rendus à mon père : il disait que Neptune était irrité contre nous, parce que nous reconduisions impunément tous les étrangers : il ajoutait qu'un superbe vaisseau des Phéaciens serait brisé, à son retour, au milieu de la mer ténébreuse, et qu'une grande montagne couvrirait la ville de son ombre. Voilà ce que disait le vieillard; et tout s'accomplit aujourd'hui. Mais allons, faisons tous comme je vais dire : cessez de reconduire quiconque parmi les mortels sera venu dans notre ville; immolons à Neptune douze taureaux choisis, pour qu'il s'apaise et ne cache pas notre ville derrière une énorme montagne. » Il dit; et les Phéaciens, effrayés, préparèrent les taureaux.

5. Tandis que les chefs et les gouverneurs du peuple des Phéaciens imploraient le dieu Neptune, debout autour de son autel, le divin Ulysse, couché sur sa terre natale, se réveilla; mais il ne reconnut pas Ithaque : tant son absence avait été longue. C'est qu'aussi la déesse Pallas-Minerve, fille de Jupiter, avait répandu un nuage autour de lui, afin qu'il demeurât inconnu lui-même, et qu'elle pût l'instruire de tout. Elle ne voulait pas que son épouse,

ses concitoyens et ses amis le reconnussent, avant que les prétendants eussent porté la peine de toute leur insolence. Aussi tous les objets apparaissaient au roi sous une forme nouvelle, et sentiers qui se perdent dans le lointain, et ports au sûr mouillage, et rochers escarpés, et arbres au vert feuillage. Il se leva donc vivement, et contempla la terre de son pays; puis, il se mit à soupirer, se frappa les deux cuisses du plat de ses mains; et, d'un ton plaintif, il s'écria : « Malheureux que je suis! quels mortels habitent le pays où me voilà encore arrivé? Sont-ce des hommes violents, sauvages et injustes; ou sont-ils hospitaliers, et leur cœur est-il pénétré de la crainte des dieux? Où vais-je porter ces richesses si nombreuses? Moi-même, de quel côté porterai-je mes pas? Plût au ciel que je fusse resté là-bas, chez les Phéaciens! je serais allé trouver quelque autre d'entre les rois magnanimes qui m'aurait bien traité et m'aurait reconduit dans ma patrie. Maintenant, je ne sais où déposer ces objets; et je ne veux pourtant pas les laisser ici, de peur qu'ils ne deviennent la proie d'autrui. Grands dieux! les chefs et les gouverneurs des Phéaciens étaient donc entièrement dépourvus de sagesse et de justice, puisqu'ils m'ont amené dans une terre étrangère, au mépris de leur promesse, eux qui s'étaient engagés à me conduire dans l'occidentale Ithaque! Puissent-ils être punis par Jupiter, protecteur des suppliants, qui a l'œil ouvert sur les autres hommes aussi, et qui châtie quiconque a fait le mal! Mais allons, il faut que je compte ces trésors, et que je voie si les Phéaciens, en partant, ne m'ont rien emporté sur leur vaisseau creux. »

6. Après avoir ainsi parlé, il compta les superbes trépieds, et les bassins, et l'or, et les beaux vêtements tissus. Rien ne lui manquait; mais il soupirait après sa patrie, en se traînant le long du rivage de la mer retentissante, et il se

lamentait avec force. Minerve se présenta devant lui, sous la figure d'un jeune homme, pasteur de brebis, à la fleur de l'âge, et tels que sont les fils des rois. Elle avait sur les épaules un manteau double, bien façonné; sous ses pieds étaient attachées de belles sandales, et dans sa main elle tenait une houlette. Ulysse fut ravi de la voir : il alla droit à elle; et, élevant la voix, il lui adressa ces paroles ailées : « Ami, puisque je te rencontre pour la première fois dans ce pays, je te salue, et prie le ciel que tu ne m'abordes pas dans une mauvaise intention. Sauve plutôt ces richesses, et moi-même sauve-moi : car je t'implore comme un dieu, et j'embrasse tes genoux. Réponds franchement à mes questions, afin que je sache la vérité : quelle est cette terre, et quel est ce peuple? quels hommes l'habitent? Est-ce une île visible au loin, ou bien le bord d'un continent fertile, qui s'appuie à la mer? » Minerve, la déesse aux yeux étincelants, lui répondit : « Il faut que tu sois fou ou que tu viennes de loin, ô étranger, pour demander quel est ce pays : il n'est certes pas sans renommée; bien des peuples le connaissent, tant ceux qui habitent du côté de l'aurore et du soleil, que ceux qui regardent le couchant ténébreux. Il est âpre assurément et peu propre à nourrir des coursiers; mais s'il n'a pas une grande étendue, il n'est pas trop misérable. La terre y produit du froment et du vin en abondance; sans cesse elle reçoit la pluie et la rosée féconde; elle nourrit bon nombre de chèvres et de bœufs; on y trouve toute sorte de bois et des sources d'une eau intarissable. Voilà pourquoi, étranger, le nom d'Ithaque est parvenu jusqu'à Troie, qu'on dit fort éloignée de la terre de Grèce. » Elle dit; et le patient et divin Ulysse se réjouit, heureux de revoir la terre de ses pères, comme le lui disait Pallas-Minerve, fille de Jupiter qui porte l'égide. A son tour, il lui adressa des paroles ailées; mais il dissimula la vérité,

et tint un langage menteur : car il roulait toujours dans son esprit de bonnes pensées : « J'ai entendu parler d'Ithaque, même dans la vaste Crète, bien loin au delà de la mer. J'arrive moi-même ici avec ces richesses; j'en ai laissé tout autant à mes enfants, et je fuis parce que j'ai tué le fils chéri d'Idoménée, Orsiloque, aux pieds légers, qui, dans la vaste Crète, l'emportait par la vitesse de ses pieds sur les hommes industrieux : je l'ai tué, parce qu'il voulait me priver de tout le butin qui m'était échu à Troie, et que j'avais acquis par tant de souffrances, soit en combattant, soit en traversant les flots périlleux : c'est que je n'avais pas voulu faire plaisir à son père, en servant sous ses ordres, dans les plaines d'Ilion, et que j'avais commandé à d'autres soldats. Comme il revenait des champs, avec un compagnon, je me plaçai en embuscade près de la route, et le perçai de ma lance d'airain. Une nuit fort obscure enveloppait le ciel, et personne ne nous vit : je lui ôtai donc la vie à l'insu de tous. Après que je l'eus tué avec l'airain acéré, je me rendis aussitôt sur un navire, et je suppliai les illustres Phéniciens, auxquels je donnai une grande part de mon butin; je leur commandai de me transporter et de me débarquer à Pylos, ou dans la divine Élide où dominent les Épéens; mais la violence du vent les entraîna, dans une autre direction, bien malgré eux : ils ne voulaient pas me tromper. Après avoir erré longtemps, nous arrivâmes, pendant la nuit, sur ces bords; nous ramâmes avec soin vers le port, et nous ne songeâmes point au repas du soir, quoique nous eussions grand besoin de prendre de la nourriture; mais nous descendîmes tous à jeun du vaisseau et restâmes sur le rivage. Là, tandis que le doux sommeil enchaînait mes membres fatigués, les matelots ayant tiré mes richesses du vaisseau creux, les déposèrent à l'endroit même où j'étais couché sur le sable; puis, ils se rembarquèrent, et

firent voile pour le pays de Sidon [1]; et moi, je restai là, le cœur affligé. » Il dit; et Minerve, la déesse aux yeux étincelants, sourit : elle le toucha doucement de la main, et, prenant la figure d'une femme belle, grande et savante dans les beaux ouvrages, elle éleva la voix et lui adressa ces paroles ailées : « Il serait fin et subtil, celui qui te surpasserait en ruses de toute sorte, fût-ce un dieu qui luttât avec toi ! mortel téméraire, artificieux, inépuisable en feintes, tu ne devais donc pas, même sur le sol de ta patrie, renoncer aux tromperies et aux discours fallacieux, qui te furent chers de tout temps ! Mais allons, ne parlons plus de cela, puisque aussi bien nous nous connaissons tous deux en ruses : car, si tu l'emportes de beaucoup sur tous les mortels par la sagesse et par l'éloquence, moi, je suis renommée entre tous les dieux pour la prudence et l'astuce. Eh quoi ! tu n'as pas reconnu Pallas-Minerve, la fille de Jupiter, qui t'assiste toujours et te protége dans tous tes travaux, et qui t'a rendu cher à tous les Phéaciens. Maintenant encore je suis venue ici, pour me concerter avec toi et cacher les richesses que les illustres Phéaciens t'ont données, à ton départ pour Ithaque, par mon conseil et mon inspiration. Je te dirai tous les maux que tu es destiné à subir dans ta demeure bien bâtie : il faut t'y résigner par nécessité, et ne découvrir à personne, ni parmi les hommes, ni parmi les femmes, que tu es arrivé en fugitif; mais souffre en silence de nombreuses douleurs, et supporte les insolences des prétendants. » L'ingénieux Ulysse, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Il est difficile, déesse, au mortel qui te rencontre, de te reconnaître, si habile qu'il soit : car tu prends toutes les formes. Je sais bien que tu fus bonne pour moi naguère, tant que nous autres, fils

[1] C'est-à-dire la côte de Phénicie, avec Sidon, sa capitale.

des Grecs, avons combattu sous les murs de Troie. Mais depuis que nous nous sommes embarqués, après avoir renversé la ville élevée de Priam, et qu'un dieu a dispersé les Grecs, je ne t'ai plus aperçue, et je ne t'ai point vue monter sur mon vaisseau, pour écarter de moi la souffrance. [Mais j'errai sans cesse, le cœur intérieurement déchiré par le chagrin, jusqu'au jour où les dieux m'affranchirent du malheur : il est vrai qu'antérieurement, chez le peuple opulent des Phéaciens, tu m'as reconforté par tes paroles et conduit toi-même à la ville.] Aujourd'hui je t'en supplie, au nom de ton père (car je ne crois pas être arrivé dans l'occidentale Ithaque; mais je suis dans un autre pays : c'est par raillerie, je pense, que tu tiens ce langage, et pour abuser mon esprit), dis-moi s'il est vrai que je sois arrivé dans ma chère patrie. » Minerve, la déesse aux yeux étincelants, lui répondit ensuite : « Ton cœur est toujours animé des mêmes sentiments. Aussi je ne puis t'abandonner dans le malheur, parce que tu es éloquent, ingénieux et sensé. Tout autre, de retour après une vie errante, aurait impatiemment désiré de revoir dans son palais ses enfants et sa femme; mais toi, tu ne veux ni t'informer, ni te renseigner, avant d'avoir éprouvé ton épouse, qui se tient comme toujours dans sa demeure, et continue de passer ses nuits lamentables et ses jours à verser des larmes. Pour moi, je n'en avais jamais douté, et je savais au fond du cœur que tu reviendrais après avoir perdu tous tes compagnons. Mais, je n'ai point voulu lutter contre Neptune, contre le frère de mon père, dont l'âme courroucée te gardait rancune, parce que tu avais aveuglé son fils chéri [1]. Mais allons, je vais te montrer le sol d'Ithaque, afin que tu me croies. Voici le port de Phorcys; vieillard marin; voici à l'extré-

[1] *Voyez* chant IX, 7.

mité du port, l'olivier aux larges rameaux : [tout auprès, est l'antre agréable, obscur, consacré aux Nymphes qu'on appelle Néréides :] c'est dans cette grotte voûtée que tu as offert aux Nymphes tant d'hécatombes parfaites; cette montagne, revêtue d'une forêt, c'est le Nérite. » A ces mots, la déesse dissipa le nuage et la terre apparut aux yeux du patient et divin Ulysse, heureux et ravi de revoir son pays. Il baisa le sol nourricier, et il invoqua aussitôt les Nymphes, en élevant ses mains : « Nymphes Naïades, filles de Jupiter, je ne croyais pas vous revoir jamais : je vous salue aujourd'hui de mes vœux les plus doux; mais nous vous ferons des dons, comme par le passé, si, dans sa bienveillance, la fille de Jupiter, amie du butin, me permet de vivre, et fait croître mon fils chéri. »

7. Minerve, la déesse aux yeux étincelants, lui dit à son tour : « Aie confiance, et bannis ces soucis de ton cœur. Mais allons, déposons sans retard ces richesses, dans la partie la plus reculée de cet antre divin, afin que tu les conserves intactes; puis, délibérons sur ce qu'il y a de mieux à faire. » A ces mots, la déesse pénétra dans l'antre obscur, pour chercher une cachette. Ulysse y porta tous ses trésors au plus vite, et l'or, et l'airain indomptable, et les vêtements, travaillés avec art, que lui avaient donnés les Phéaciens. Il les plaça dans un endroit convenable, après quoi Pallas-Minerve, la fille de Jupiter qui porte l'égide, assujettit une grosse pierre contre la pierre. Ensuite ils s'assirent tous deux au pied de l'olivier sacré, et concertèrent la perte des insolents prétendants. Minerve, la déesse aux yeux étincelants, prit la parole la première : « Noble fils de Laerte, industrieux Ulysse, songe aux moyens d'appesantir tes mains sur ces prétendants sans pudeur, qui, depuis trois ans, règnent en maîtres dans ton palais, briguant la main de ta divine épouse, et lui envoyant des présents de noces. Elle, qui soupire

sans cesse au fond du cœur après ton retour, les amuse tous, et promet sa main à chacun d'eux, en leur adressant des messages; mais son esprit roule d'autres pensées. » L'ingénieux Ulysse, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Grands dieux ! je devais donc périr dans mon palais de la mort cruelle d'Agamemnon, fils d'Atrée, si tu ne m'avais instruit de tout, comme il faut, déesse. Mais allons, concerte un plan, pour que je les châtie : tiens-toi à mes côtés, m'inspirant la force et l'audace, comme au temps où nous brisions les superbes remparts de Troie. Si tu m'assistais avec la même ardeur, déesse aux yeux étincelants, je combattrais même contre trois cents hommes [fort de ton appui, auguste divinité, et de ta bienveillante protection]. » Minerve, la déesse aux yeux étincelants, lui répondit ensuite. « Oui, je serai près de toi, et ne te perdrai point de vue, quand nous nous mettrons à l'œuvre; et plus d'un de ces prétendants, qui consument ton bien, souillera, je crois, le sol immense de sa cervelle ensanglantée. Mais allons, je vais te rendre méconnaissable à tous les mortels : je vais dessécher la belle peau qui couvre tes membres flexibles, dépouiller ta tête de sa chevelure blonde, te vêtir de haillons qui feront horreur à quiconque les verra, et rendre rouges ces yeux, naguère charmants : si bien que tu paraîtras difforme à tous les prétendants, à ton épouse, et à ce fils que tu as laissé dans ton palais. Toi, va trouver tout d'abord le porcher, gardien de tes troupeaux, qui t'est dévoué et chérit également ton fils et la prudente Pénélope. Tu le trouveras assis auprès de ses porcs, qui paissent non loin du rocher du Corbeau et de la fontaine Aréthuse, mangeant le gland savoureux et buvant l'onde noire, qui développent la graisse florissante des porcs. Demeure là, près de lui, et informe-toi de tout, pendant que j'irai à Sparte, la ville aux belles femmes, pour faire

venir Télémaque, ton fils chéri, Ulysse : car il s'est rendu dans la vaste Lacédémone, auprès de Ménélas, pour chercher de tes nouvelles et savoir où tu étais. » L'ingénieux Ulysse, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Pourquoi ne l'avoir pas prévenu, toi dont l'esprit sait toutes choses? Est-ce pour qu'il erre comme moi et souffre mille maux sur la mer inféconde, tandis que les autres consument son bien? » Minerve, la déesse aux yeux étincelants, lui répondit ensuite : « Ne t'inquiète pas trop de lui. C'est moi-même qui l'ai fait partir, afin qu'il acquît une bonne renommée en allant là-bas. D'ailleurs, il n'éprouve aucune souffrance et demeure en repos dans le palais du fils d'Atrée, où tout lui est servi à souhait. Il est vrai que des jeunes gens se tiennent en embuscade sur un noir vaisseau, désirant le tuer avant qu'il soit de retour dans sa patrie; mais je ne pense pas qu'ils réussissent : la terre couvrira, auparavant, plus d'un [de ces prétendants qui consument ton bien]. »

8. Après avoir ainsi parlé, Minerve toucha Ulysse de sa baguette : elle dessécha la belle peau qui couvrait ses membres flexibles, dépouilla sa tête de sa chevelure blonde, et donna à toute sa personne l'extérieur d'un vieillard, accablé d'années; elle rendit rouges ses yeux, naguère si charmants; elle jeta sur ses épaules un méchant manteau et une tunique déchirés, malpropres et souillés d'une sale fumée; par-dessus, elle l'affubla d'une grande peau de biche sauvage, sans poils; elle lui donna un bâton et une misérable besace, toute déchirée : une corde y était attachée, servant de bandoulière. Après avoir ainsi délibéré, ils se séparèrent; et Minerve se rendit ensuite à la divine Lacédémone pour ramener le fils d'Ulysse.

CHANT XIV

ARGUMENT

1. Arrivée d'Ulysse chez Eumée : le vieux porcher lui donne l'hospitalité. — 2. Pendant qu'ils sont à table, Eumée s'élève contre l'insolence des prétendants et déplore le sort de son maître. — 3. Ulysse affirme que ce maître reviendra : incrédulité d'Eumée, à qui plus d'un étranger a fait là-dessus des récits mensongers.— 4. Interrogé par Eumée, sur ses aventures, Ulysse lui raconte une longue histoire où tout est supposé : il termine en disant que le roi d'Ithaque, dont il a eu des nouvelles en Thesprotie, ne tardera pas à rentrer dans ses états. — 5. Eumée refuse de croire aux paroles de l'étranger, en dépit de ses serments. — 6. Retour des pasteurs et repas du soir. — 7. La nuit survient, froide et pluvieuse : Ulysse raconte une histoire ingénieuse pour suggérer à ses hôtes l'idée de lui prêter un manteau. — 8. Un lit est dressé pour Ulysse, près du foyer : Eumée sort pour surveiller ses troupeaux.

1. Cependant Ulysse, en s'éloignant du port, suivit un sentier raboteux, à travers les bois et les montagnes, du côté où Minerve lui avait dit qu'il trouverait le divin porcher : c'était de tous les serviteurs, qu'avait achetés le divin Ulysse, celui qui soignait le mieux l'avoir de son maître. Or, il le trouva assis dans la cour, où s'élevait, dans un espace découvert, l'étable élevée, belle, grande et circulaire : Eumée l'avait construite lui-même pour ses porcs, en l'absence du roi, et sans consulter ni sa maîtresse ni le vieux Laerte, avec des pierres de taille, et il

l'avait entourée d'une haie d'épines. Il avait planté en terre, à l'extérieur, une ligne non interrompue de pieux drus et serrés, taillés dans le cœur du chêne; et, dans l'intérieur de l'étable, il avait fait douze loges, voisines les unes des autres, pour coucher les porcs; et dans chacune étaient parquées cinquante truies ayant mis bas et couchant sur la terre; les mâles dormaient en plein air, et ils étaient beaucoup moins nombreux : car les prétendants, semblables aux dieux, les diminuaient en les mangeant, attendu que le porcher leur envoyait chaque jour le meilleur de tous les porcs engraissés. Cependant il y avait encore trois cent soixante mâles. Non loin de là, couchaient toujours quatre chiens, pareils à des bêtes sauvages, et qu'avait élevés le porcher, chef des pasteurs. En ce moment, Eumée adaptait à ses pieds des sandales qu'il taillait dans un cuir de bœuf bien coloré. Déjà les autres porchers, au nombre de trois, étaient partis de différents côtés avec les porcs rassemblés en troupeaux; et le quatrième, il l'avait envoyé à la ville mener un porc, selon l'usage obligé, aux insolents prétendants, afin qu'après l'avoir sacrifié, ils satisfissent leur appétit avec les chairs de la victime. Soudain, à la vue d'Ulysse, les chiens, aux abois retentissants, s'élancèrent en criant; mais le héros s'assit prudemment, et son bâton lui tomba de la main. Peut-être alors eût-il éprouvé, près de sa propre étable, une horrible douleur; mais le porcher, accourant bien vite à pas précipités, s'élança à travers le vestibule; et le cuir lui tomba de la main. Il gourmanda ses chiens, et les dispersa à coups de pierre répétés; puis, il adressa la parole au roi : « O vieillard, peu s'en est fallu assurément que les chiens ne te déchirassent en un instant : et ta mort m'eût couvert de honte. Aussi bien les dieux m'ont donné d'autres chagrins et sujets de larmes : car je demeure ici, pleurant et me lamentant sur

un maître, semblable aux dieux; et je nourris ses gras pourceaux que d'autres mangent, tandis que lui, manquant peut-être de nourriture, erre chez un peuple et dans une ville étrangère, si toutefois il vit encore et voit la lumière du soleil. Mais suis-moi; entrons dans ma cabane, vieillard, afin qu'après t'être rassasié à souhait d'aliments et de vin, tu me dises toi-même d'où tu es et combien de maux tu as soufferts. » A ces mots, le divin porcher le conduisit dans la cabane. Lorsqu'il l'eut introduit, il le fit asseoir sur d'épaisses broussailles qu'il répandit à terre et recouvrit de la dépouille ample et velue d'une chèvre sauvage, aux longs poils, qui lui servait de lit; et Ulysse, ravi de l'accueil que lui faisait Eumée, prit la parole et dit : « Puisse Jupiter, ô mon hôte, ainsi que les autres dieux immortels, accomplir ton vœu le plus ardent, pour prix de l'accueil bienveillant que tu m'as fait ! » Alors, prenant la parole à son tour, tu lui répondis, porcher Eumée : « Étranger, il ne m'est pas permis de mépriser un étranger, fût-il plus méprisable que toi : car tous les étrangers et les mendiants viennent de Jupiter : le plus faible don, venant de nous, leur est agréable : car donner peu est le lot des serviteurs toujours craintifs, quand ce sont de jeunes maîtres qui commandent. En effet les dieux ont fermé toute voie de retour à celui qui m'aurait aimé cordialement, et m'aurait donné des biens, une maison, un champ, et une femme dont on m'eût envié la main, tous avantages qu'un maître bienveillant accorde d'ordinaire à son serviteur, quand il a travaillé beaucoup pour lui, et qu'un dieu fait prospérer son travail, comme a prospéré celui auquel je suis attaché. Voilà tout ce qu'eût fait pour moi mon maître, s'il avait vieilli dans ces lieux; mais il a péri. Que n'a péri plutôt misérablement la race d'Hélène, qui a causé la mort de tant de héros! car mon maître, pour l'honneur d'Agamem-

non, est allé à Ilion, féconde en coursiers, combattre contre les Troyens. »

2. Ayant ainsi parlé, il attacha vivement sa tunique avec sa ceinture, et se rendit aux étables où étaient parqués les troupeaux de jeunes porcs : il en prit deux qu'il apporta et égorgea tous deux ; il les flamba, les découpa en morceaux, les perça de broches; et, après les avoir fait rôtir, il les servit tout chauds à Ulysse et sans retirer les broches; il les saupoudra de blanche farine, et mêla dans une coupe de bois de lierre un vin doux comme le miel; puis, il s'assit en face du héros, et, l'exhortant à manger, il lui dit : « Étranger, mange maintenant ces viandes de porc qu'on donne aux serviteurs : car les porcs engraissés sont réservés pour la table des prétendants qui ne songent en leurs cœurs ni à la vengeance céleste ni à la pitié. Cependant les dieux bienheureux n'aiment point les mauvaises actions, mais honorent la justice et les bonnes œuvres. Des ennemis même, des pirates, qui sont descendus sur une terre étrangère, et auxquels Jupiter a donné un riche butin, s'en retournent, chacun dans son pays, après avoir rempli leurs navires; et une crainte violente de la vengeance céleste assiége leurs âmes. Mais eux, savent quelque chose, et ont entendu la voix d'un dieu, leur annonçant la mort lamentable de mon maître, puisqu'ils ne veulent point rechercher la main de sa femme d'une manière convenable, ni retourner chez eux; exempts de soucis, ils dévorent ses richesses avec insolence et sans aucun ménagement. Toutes les nuits et tous les jours qui viennent de Jupiter, ils ne se contentent pas d'immoler une ou deux victimes; et, buvant sans mesure, ils épuisent le vin. Car mon maître avait des biens immenses : nul, parmi les héros ni sur le noir continent, ni dans Ithaque même, fussent-ils vingt réunis, ne possédait des richesses égales aux sien-

nes : je vais te les énumérer : douze troupeaux de bœufs sur le continent ; autant de troupeaux de moutons, autant de troupeaux de porcs, autant de grands troupeaux de chèvres, que mènent paître des mercenaires et ses pasteurs. Ici, nous avons onze grands troupeaux de chèvres, qui paissent à l'extrémité de l'île, sous les yeux d'hommes sûrs. Chacun d'eux amène chaque jour aux prétendants celui de ses gras chevreaux qui lui paraît le plus beau ; et moi, qui soigne et garde ici les porcs, je choisis avec soin et leur envoie le plus beau de mes porcs. » Il dit ; et Ulysse mangeait les viandes et buvait le vin avidement, sans rien dire ; et il préparait la perte des prétendants. Quand il eut achevé son repas et réparé ses forces par la nourriture, Eumée remplit la coupe, dans laquelle il buvait, et la lui présenta, pleine de vin : Ulysse la reçut d'un cœur joyeux ; et, élevant la voix, il adressa au porcher ces paroles ailées : « O mon ami, quel est donc l'homme qui t'a acheté de ses deniers, si opulent et si brave, à t'entendre? Tu dis qu'il a péri pour l'honneur d'Agamemnon? Réponds-moi : peut-être ai-je connu celui dont tu parles. Jupiter et les autres dieux immortels savent si je ne pourrais pas t'en donner des nouvelles pour l'avoir vu : car j'ai erré dans bien des contrées. » Le porcher, chef des pasteurs, lui répondit ensuite : « O vieillard, jamais vagabond, venu dans cette île et apportant des nouvelles de mon maître, ne sera cru de sa femme et de son fils chéri ; mais les vagabonds qui ont besoin d'assistance mentent au hasard, et ne se soucient pas de dire la vérité. Tout mendiant qui arrive dans le pays d'Ithaque, se rend auprès de ma maîtresse, et l'abuse par ses récits : elle l'accueille et le traite avec bonté, et l'interroge sur toute chose ; et, dans sa douleur, les larmes lui tombent des yeux, comme il sied à une femme, dont l'époux a péri sur une terre étrangère. Toi-même, vieillard, tu forgerais



sur-le-champ des mensonges, [si l'on te donnait un manteau et une tunique pour te vêtir.] Déjà les chiens et les oiseaux rapides doivent lui avoir arraché la peau de dessus les os; la vie l'a abandonné; ou bien les poissons l'ont dévoré au sein de la mer, et ses ossements gisent sur le rivage, recouverts d'un sable épais. Voilà comment il a péri, ne laissant après lui à tous ses amis, à moi surtout, que des regrets : car je ne trouverai jamais un maître aussi bon, en quelque lieu que j'aille, dussé-je retourner dans la maison de mon père et de ma mère, où je suis né et où ils m'ont nourri. Je ne pleure pas autant sur eux, tout affligé que je suis et désireux de les voir en rentrant dans ma patrie; mais le regret d'Ulysse absent s'est emparé de moi. Je n'ose, ô mon hôte, l'appeler par son nom, quoiqu'il ne soit pas ici : car il m'aimait et s'intéressait à moi du fond du cœur; mais je l'appelle tête chérie, quoiqu'il soit loin de moi. »

3. Le patient et divin Ulysse lui répondit à son tour : « O mon ami, puisque tu nies absolument le fait, et que ton cœur, toujours incrédule, se refuse à croire au retour d'Ulysse, eh bien! moi je te dirai, non pas à la légère, mais avec serment, qu'Ulysse reviendra. Pour prix de cette bonne nouvelle, je demande que, dès qu'il aura mis le pied dans son palais, tu me donnes aussitôt un manteau, une tunique et de beaux vêtements. Jusque-là, tout indigent que je suis, je n'accepterai rien. Car je hais à l'égal des portes de l'enfer l'homme qui, cédant à la pauvreté, débite des mensonges. Je prends donc à témoin Jupiter, avant tous les dieux, et cette table hospitalière, et le foyer de l'irréprochable Ulysse, où j'ai trouvé place, que toutes ces choses s'accompliront, comme je le dis. Ulysse arrivera ici, cette année même. A la fin de ce mois ou au commencement de l'autre, il reviendra dans ses foyers, et châtiera quiconque en ces lieux outrage son

épouse et son glorieux fils. » Alors prenant la parole à ton tour, tu lui répondis, porcher Eumée : « O vieillard, je ne te payerai pas cette bonne nouvelle, et Ulysse ne reviendra jamais dans sa demeure. Mais bois tranquillement; parlons d'autre chose, et ne me rappelle pas ces souvenirs. Car mon cœur s'afflige dans ma poitrine, toutes les fois qu'on parle de ce roi respectable. Laissons donc là les serments; puisse toutefois Ulysse revenir, comme je le souhaite, ainsi que Pénélope et le vieux Laerte et Télémaque, semblable aux dieux! Maintenant encore je gémis sans fin sur le fils qu'a engendré Ulysse, sur Télémaque : les dieux l'ont fait croître pareil à un jeune arbrisseau; et je pensais que, devenu homme, il égalerait son père par son esprit et par son admirable beauté; mais quelqu'un des Immortels ou des hommes a égaré l'intelligence saine qui était en lui : il est allé chercher des nouvelles de son père dans la divine Pylos; et les nobles prétendants lui dressent des embûches à son retour, afin que la race du divin Arcésius [1] disparaisse sans gloire d'Ithaque. Mais abandonnons-le à son sort, soit qu'il succombe, soit qu'il échappe et que le fils de Saturne étende sur lui la main. Allons, raconte-moi plutôt tes malheurs, vieillard, et réponds sincèrement à mes questions, pour que je sache la vérité : qui es-tu, et quel peuple est le tien? où est ta ville, où tes parents? sur quel navire es-tu arrivé? comment les matelots t'ont-ils amené à Ithaque? qui prétendent-ils être eux-mêmes? car je ne suppose pas que tu sois venu à pied jusqu'ici? »

4. L'ingénieux Ulysse, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Je vais répondre à tes questions avec une

[1] Fils de Jupiter et d'Euryodie, mari de Chalcoméduse et père de Laerte. Il fut ainsi nommé, suivant Eustathe, parce qu'il avait été allaité par une ourse.

entière sincérité. Si nous avions pour longtemps encore de la nourriture et du vin délectable, et que nous pussions, dans l'intérieur de cette cabane, festiner à loisir, tandis que les autres travailleraient, il me serait difficile d'achever en une année entière le récit de toutes les souffrances que mon cœur a éprouvées par la volonté des dieux. Je me glorifie d'être originaire de la vaste Crète, et fils d'un homme opulent : plusieurs autres enfants naquirent et furent élevés avec moi dans la maison paternelle : ils étaient nés d'une épouse légitime, tandis que je devais le jour à une esclave, à une concubine; mais Castor, fils d'Hylax, dont je me glorifie d'être le rejeton, m'honorait à l'égal de ses fils légitimes : jadis le peuple Crétois le révérait comme un dieu, à cause de son bonheur, de ses richesses et de sa lignée glorieuse; mais les Parques de la mort l'emportèrent aux demeures de Pluton: ses magnanimes enfants firent un partage de ses biens, et tirèrent les lots au sort; mais ils me donnèrent fort peu de chose et m'attribuèrent une maison. J'épousai une femme d'une famille opulente, à cause de ma valeur : car je n'étais pas sans mérite, ni lâche dans les combats; aujourd'hui j'ai perdu tous ces avantages; néanmoins, je pense qu'en regardant le chaume tu reconnais le blé : c'est que des infortunes sans nombre m'accablent. Oui, Mars et Minerve m'avaient donné l'audace et l'ardeur guerrière : quand je choisissais des guerriers d'élite pour aller en embuscade, et que je méditais la perte des ennemis, jamais la pensée de la mort n'occupait mon âme généreuse; mais, m'élançant au premier rang, la lance à la main, je tuais tous ceux des ennemis qui ne me dépassaient point à la course. Voilà quel j'étais à la guerre; je n'avais aucun goût pour le travail des champs ni pour les soins domestiques, qui nourrissent de beaux enfants; mais j'aimais toujours les vaisseaux, garnis de rames,

les combats, les javelots bien polis, et les flèches, toutes choses affreuses, qui font frissonner les autres hommes. J'y trouvais mon plaisir, parce qu'un dieu avait mis ces inclinations dans mon cœur : car chaque homme est charmé par des soins différents. En effet, avant que les fils des Grecs arrivassent à Troie, neuf fois je commandai des guerriers, et conduisis de rapides vaisseaux contre des peuples étrangers, et tout me réussissait à souhait : dans le butin, je choisissais ce qui me plaisait, et le sort m'attribuait ensuite une belle part; ma maison s'enrichit en peu de temps, et je devins puissant et respecté parmi les Crétois. Mais, lorsque Jupiter, aux vastes regards, ordonna ce funeste voyage, qui causa la perte de tant de héros, ils m'ordonnèrent à moi et au glorieux Idoménée de conduire leurs vaisseaux à Ilion : il n'y avait pas moyen de refuser, et je craignais d'encourir les reproches du peuple. Là, guerroyèrent pendant neuf ans les fils des Grecs : la dixième année, après avoir saccagé la ville de Priam, nous nous embarquâmes pour retourner dans notre patrie; mais un dieu dispersa les Grecs. Pour moi, malheureux, Jupiter prévoyant me prépara des maux : car je ne restai qu'un mois à me réjouir avec mes enfants et mon épouse légitime, au sein des richesses; et bientôt après mon cœur me poussa à faire voile pour l'Égypte avec des vaisseaux bien équipés et des compagnons semblables aux dieux. J'équipai neuf vaisseaux, et les guerriers ne furent pas longs à se rassembler. Pendant les six jours qui suivirent, mes fidèles compagnons festinèrent : je leur donnai quantité de victimes pour faire des sacrifices aux dieux et fournir à leurs propres repas. Le septième jour, nous quittâmes la vaste Crète, et, poussés par le souffle vif et agréable de Borée, nous voguâmes aussi facilement que si nous eussions descendu le cours d'un fleuve. Aucun de mes vaisseaux ne fut endommagé; nous

restions assis, sains et dispos, tandis que le vent et les pilotes conduisaient les navires. Le cinquième jour, nous entrâmes dans les belles eaux de l'Égyptus [1]. J'arrêtai mes vaisseaux dans le fleuve Égyptus; et, ordonnant à mes fidèles compagnons de rester là, près des vaisseaux, pour les garder, j'envoyai des éclaireurs pousser une reconnaissance. Ceux-ci se laissant aller à l'insolence, et n'écoutant que leur penchant, ravagèrent aussitôt les superbes campagnes des Égyptiens, emmenèrent les femmes et les jeunes enfants et tuèrent les hommes. Mais bientôt le bruit en parvint jusqu'à la ville. Les Égyptiens, attirés par ces cris, arrivèrent au lever de l'aurore : toute la plaine se remplit de fantassins et de cavaliers, resplendissants d'airain. Jupiter, qui aime à lancer la foudre, envoya la fuite funeste à mes compagnons, et nul d'entre eux n'osa résister de pied ferme : car le malheur les enveloppait de toutes parts. Alors les Égyptiens tuèrent beaucoup de mes compagnons avec l'airain acéré, et emmenèrent les autres vivants, pour qu'ils travaillassent forcément à leur service. Pour moi, voici la pensée que Jupiter lui-même fit naître dans mon esprit (que ne suis-je mort et n'ai-je subi ma destinée sur l'heure, en Égypte! car de nouvelles calamités ont fondu sur moi) : aussitôt je débarrassai ma tête du casque solide, mes épaules du bouclier, et je rejetai ma lance bien loin de mon bras; puis, courant au-devant des coursiers du roi, je pris ses genoux que j'embrassai. Il eut pitié de moi, et me sauva la vie; et, m'ayant fait monter sur son char, il me conduisit tout en pleurs dans son palais. Une foule d'Égyptiens, s'élançaient sur moi, la lance haute, brûlant de me tuer (car ils étaient fort irrités); mais le roi les repoussa : il redoutait la colère de Jupiter hospitalier,

[1] *Voyez* chant IV, 5, page 63, note 4.

qui punit surtout les mauvaises actions. Je restai sept années dans le pays, et j'amassai beaucoup de richesses au milieu des Égyptiens : car tous me firent des présents. Mais, lorsque le cours du temps amena la huitième année, un Phénicien arriva, habile en tromperies, fourbe insigne, qui avait déjà causé aux hommes bien des maux : il me séduisit par ses artifices et me décida à partir avec lui pour la Phénicie, où se trouvaient sa demeure et ses biens. Je restai là, près de lui, jusqu'à la fin de l'année. Mais, quand les mois et les jours furent accomplis, et que, l'année achevant encore une fois son cours, les saisons s'écoulèrent, il imagina de nouveaux mensonges, et me fit monter sur un vaisseau rapide pour aller en Libye, afin que je conduisisse avec lui la cargaison; mais il voulait me vendre dans ce pays et tirer de moi un prix considérable : je le suivis par nécessité, bien que j'eusse des soupçons. Notre navire, poussé par le souffle vif et favorable de Borée, courait en pleine mer, à la hauteur de la Crète; mais Jupiter résolut la perte de mes compagnons. Quand nous eûmes quitté la Crète, quand aucune autre terre n'apparut à nos yeux, et que nous ne vîmes plus que le ciel et la mer, alors le fils de Saturne suspendit au-dessus du vaisseau creux un sombre nuage qui couvrit les flots de ténèbres. En même temps Jupiter tonna et lança la foudre sur le vaisseau, qui, frappé par les carreaux du dieu, tournoya tout entier et se remplit de soufre; et mes compagnons tombèrent à la mer. Semblables à des corneilles, ils étaient portés par les vagues autour du noir vaisseau; mais Jupiter leur interdit le retour. Quant à moi, Jupiter lui-même, malgré les souffrances qu'éprouvait mon âme, plaça dans mes mains le mât énorme du vaisseau, à la proue azurée, afin que j'échappasse encore au trépas. J'embrassai étroitement ce mât, et je flottai au gré des vents pernicieux. Je flottai pendant neuf

jours; et, la dixième nuit, au milieu de l'obscurité, une grande vague, en me roulant, m'approcha de la terre des Thesprotes [1]. Le héros Phidon, roi des Thesprotes, me recueillit sans exiger de rançon : car son fils chéri qui m'avait rencontré, accablé de froid et de fatigue, me releva en me prenant par la main, et me conduisit jusqu'au palais de son père; puis, il me donna une tunique et un manteau pour me vêtir. Là, j'appris des nouvelles d'Ulysse : car le roi me dit qu'il l'avait reçu et traité amicalement, comme il retournait dans sa patrie. Il me montra aussi les richesses qu'Ulysse avait amassées, l'airain, l'or et le fer bien travaillé : un homme et ses descendants jusqu'à la dixième génération auraient eu là de quoi se nourrir : tant il y avait de trésors dans le palais du prince! Il dit qu'Ulysse était allé à Dodone, pour connaître la volonté de Jupiter, en interrogeant le chêne divin, au sommet élevé, et savoir comment il retournerait dans le fertile pays d'Ithaque, après une aussi longue absence, s'il y rentrerait ouvertement ou en secret. Il me jura à moi-même, en faisant des libations dans son palais, que le vaisseau du héros était lancé, et ses compagnons tout prêts. Mais il me renvoya avant Ulysse : car il se trouva qu'un vaisseau des Thesprotes partait pour Dulichium [2], riche en froment : alors il ordonna de me conduire avec toutes les précautions possibles au roi Acaste; mais eux conçurent à mon endroit un dessein criminel, afin que je tombasse dans un abîme de maux. Lorsque le navire voguant sur les flots, fut parvenu à une grande distance de la terre, ils s'apprêtèrent aussitôt à me ravir la liberté. Ils me dépouillèrent de la tunique et du manteau qui me couvraient, et me jetèrent sur le dos la méchante guenille et la tunique déchirée, que tu vois

[1] La Thesprotie était un petit pays situé au milieu de l'Épire. — [2] Ile de la mer Ionienne, au sud-est d'Ithaque.

de tes yeux. Le soir, ils arrivèrent aux champs de l'occidentale Ithaque. Ils m'attachèrent dans le navire, au bon tillac, avec une corde bien tordue, solidement assujettie; puis, descendant en toute hâte sur le rivage de la mer, ils préparèrent leur repas. Mais les dieux eux-mêmes dénouèrent sans peine mes liens : la tête enveloppée de mon haillon, je me glissai le long du gouvernail poli, jusqu'à ce que ma poitrine touchât à la mer; puis, je nageai, en fendant l'onde avec mes deux mains, et je fus bientôt hors de leur portée. Alors j'abordai sur un point où s'élevait une forêt de chênes verdoyants : je m'y blottis et restai immobile. Les Thesprotes allaient et venaient, en gémissant avec force; mais ils ne jugèrent pas à propos de pousser plus loin leurs recherches, et ils remontèrent sur le vaisseau creux. Les dieux eux-mêmes me cachèrent aisément; et, guidant mes pas, ils m'ont conduit dans la demeure d'un homme sensé : car il est dans ma destinée de vivre encore. »

5. Alors, prenant la parole à ton tour, tu lui répondis, porcher Eumée : « Ah! malheureux étranger, tu as bien vivement ému mon cœur par le récit de tous tes malheurs et de tes courses errantes. Mais je ne te crois pas sincère dans ce que tu as dit d'Ulysse, et tu ne me persuaderas pas sur ce point. Pourquoi faut-il qu'étant tel que je te vois, tu mentes sans profit? Je sais bien moi-même à quoi m'en tenir sur le retour de mon maître : Ulysse était entièrement odieux à tous les Immortels, puisqu'ils ne l'ont point fait tomber sous les coups des Troyens, ou mourir entre les bras de ses amis, après l'achèvement de la guerre : car alors les Grecs, tous ensemble, lui eussent élevé un tombeau, et son fils eût hérité de lui une grande gloire pour l'avenir, tandis qu'aujourd'hui les Harpies l'ont enlevé sans gloire[1]. Pour moi, je reste confiné au

[1] *Voyez* chant I, 4, page 10, note 1.

milieu de mes porcs; je ne vais jamais à la ville, à moins que la sage Pénélope ne m'y appelle, s'il arrive quelque nouvelle du dehors. Tous alors, assis autour de l'étranger, l'interrogent en détail, autant ceux qui déplorent la longue absence de mon maître que ceux qui s'en réjouissent en consumant impunément ses biens. Mais moi, je ne trouve pas de plaisir à m'informer et à questionner, depuis qu'un Étolien m'a trompé par ses discours : il avait tué un homme, et avait erré dans plusieurs contrées, lorsqu'il vint dans ma demeure : je l'accueillis cordialement. Or, il me dit avoir vu Ulysse, chez Idoménée, en Crète, où il réparait ses vaisseaux que les tempêtes avaient fracassés : il reviendrait, ajoutait-il, l'été ou l'automne suivant avec ses compagnons, semblables aux dieux, et comblé de richesses. Et toi, vieillard tant éprouvé, puisqu'un Dieu t'a conduit chez moi, ne cherche pas non plus à me plaire et à me flatter par des mensonges : car ce n'est pas pour cela que je te respecterai et t'aimerai, mais parce que j'ai craint Jupiter hospitalier et que j'ai eu pitié de toi. » L'ingénieux Ulysse, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Tu as dans la poitrine un cœur bien incrédule, puisque, malgré mon serment, je n'ai pu ni t'ébranler, ni te convaincre. Mais allons, faisons aujourd'hui un arrangement, et que, du haut de l'Olympe qu'ils habitent, les Dieux soient témoins entre nous deux. Si ton maître revient jamais dans sa demeure, tu me donneras un manteau et une tunique pour me vêtir, et tu me feras conduire à Dulichium, où je désire me rendre. Mais, si ton maître ne revient pas, comme je le dis, lance sur moi tes esclaves, et jetez-moi d'une roche élevée, afin qu'un autre mendiant craigne de t'abuser. » Le divin porcher, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Étranger, je me ferais là, pour le présent et pour l'avenir, une belle réputation de gloire et de vertu parmi les

hommes, si, après t'avoir reçu dans ma cabane, et t'avoir fait les présents de l'hospitalité, j'allais te tuer et te ravir la douce existence! Pourrais-je ensuite implorer de bon cœur Jupiter, fils de Saturne? Mais voici l'heure du souper : mes compagnons rentreront dans un instant, pour apprêter avec moi dans la cabane un agréable repas. »

6. Tels étaient les discours qu'ils échangeaient. Bientôt après arrivèrent les porcs et leurs pasteurs; ceux-ci renfermèrent les troupeaux dans leurs gîtes habituels, pour y passer la nuit; et les porcs, entrant à l'étable, poussèrent un cri immense. Alors le divin porcher donna ses ordres à ses compagnons : « Amenez-moi le porc le plus beau, pour que je le sacrifie en l'honneur de l'étranger, venu de si loin : nous profiterons aussi du sacrifice, nous qui peinons depuis longtemps et souffrons à soigner ces porcs, aux dents blanches, tandis que d'autres dévorent impunément le fruit de nos labeurs. » Après avoir ainsi parlé, il fendit du bois avec l'airain cruel. Les serviteurs amenèrent un porc de cinq ans, bien gras, et le placèrent ensuite près du foyer; et le porcher n'oublia pas les Immortels : car il était doué d'une âme vertueuse; mais il commença le sacrifice par jeter dans le feu les poils enlevés de la tête du porc, aux dents blanches; puis, il demanda à tous les dieux de ramener le prudent Ulysse dans son palais. Ensuite, ayant levé le bras, il frappa la victime avec une branche de chêne, qu'il avait réservée en fendant le bois, et l'abattit sans vie; les serviteurs éventrèrent le porc, le flambèrent et le dépecèrent immédiatement. Le porcher enveloppa les morceaux de chair crue dans une graisse épaisse, en prélevant les prémices de tous les membres; il en jeta une partie dans le feu, après l'avoir saupoudrée de fleur de farine, et les serviteurs découpèrent le reste en petits morceaux, qu'ils embrochèrent et rôtirent avec soin; après quoi, ils retirè-

rent le tout, et placèrent sur des tables tous les morceaux ensemble. Alors le porcher se leva pour faire les parts : car son esprit connaissait la justice : il divisa toutes les chairs en sept portions : il en réserva une aux nymphes et à Mercure, fils de Maïa, qu'il invoqua, et il distribua le reste entre ses convives; mais il donna par honneur, à Ulysse, le dos entier du porc, aux dents blanches, et ravit ainsi le cœur de son maître. Alors l'ingénieux Ulysse, élevant la voix, lui dit : « Puisses-tu, Eumée, être cher au grand Jupiter autant qu'à moi, pour me combler de biens dans l'état où je suis ! » Le porcher Eumée, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Mange, malheureux étranger, et jouis des biens qui te sont offerts : Jupiter nous donne ou nous refuse ses faveurs, selon qu'il plaît à son cœur : car il est tout-puissant. » Il dit; et sacrifia les prémices aux dieux immortels; puis, ayant fait une libation de vin, plein de feu, il mit la coupe dans les mains d'Ulysse, destructeur de cités, et le héros s'assit devant sa portion. Le pain leur fut distribué par Mésaulius, que le porcher avait acheté lui-même, en l'absence de son maître, sans consulter sa maîtresse ni le vieux Laerte, et payé aux Taphiens de ses propres deniers. Les convives étendirent les mains vers les mets préparés et placés devant eux. Lorsqu'ils eurent apaisé la soif et la faim, Mésaulius enleva le pain, et tous gagnèrent rapidement leur couche, rassasiés de pain et de viandes.

7. La nuit survint, triste et sombre : Jupiter fit tomber la pluie pendant toute la nuit, et le Zéphire humide ne cessa de souffler avec force. Ulysse prit la parole, afin d'éprouver le porcher et de voir s'il ôterait son manteau pour le lui donner, ou s'il inviterait un autre à le faire : car Eumée s'intéressait fort à lui : « Écoute maintenant, Eumée; et vous tous, ses compagnons, écoutez : je vais parler avec quelque jactance : la faute en est au vin qui

trouble la raison, excite le plus sage à chanter, à rire doucement et à danser, et qui nous arrache certaines paroles qu'il eût mieux valu taire. Mais, puisque j'ai commencé à parler, je ne célerai rien. Ah ! que ne suis-je dans la fleur de l'âge, et que n'ai-je toute ma vigueur, comme au temps où nous dressâmes une embuscade sous les murs de Troie : à notre tête étaient Ulysse et Ménélas, fils d'Atrée; et moi, j'étais le troisième chef avec eux : car ils l'ordonnaient ainsi. Quand nous fûmes arrivés près de la ville et de sa haute muraille, nous nous couchâmes autour de la citadelle, parmi d'épaisses broussailles, tapis sous nos armes dans les roseaux d'un marécage. La nuit survint, triste et glaciale : car Borée soufflait; et il tombait du ciel une neige froide, pareille à du givre, qui formait sur nos boucliers une couche de glace. Tous les autres avaient des manteaux et des tuniques, et dormaient tranquillement, les épaules couvertes de leurs boucliers. Pour moi, j'avais sottement laissé en partant mon manteau à mes compagnons : car je ne croyais pas devoir souffrir du froid; et je m'étais mis en route, n'ayant que mon bouclier et mon baudrier étincelant. Mais, quand les deux tiers de la nuit furent écoulés et que les astres penchèrent vers leur déclin, j'adressai la parole à Ulysse, qui se trouvait près de moi, en le poussant du coude, et lui m'écouta aussitôt : « Noble « fils de Laerte, industrieux Ulysse, je ne serai pas long- « temps au nombre des vivants : le froid me tue : car je « n'ai pas de manteau; un dieu m'a trompé et m'a laissé « partir avec une simple tunique : maintenant il n'y a « plus moyen d'échapper. » Je dis; et lui, en homme qui savait aussi bien délibérer que combattre, conçut alors dans son esprit l'invention que je vais dire. Me parlant à voix basse, il m'adressa ces mots : « Tais-toi mainte- « nant, de peur que quelqu'un des Grecs ne t'entende. »



Il dit; et, la tête appuyée sur le coude, il prononça ces mots : « Écoutez, amis : un songe divin m'est venu pen- « dant mon sommeil. Nous voilà fort éloignés des vais- « seaux; mais que l'un de vous aille dire au fils d'Atrée, « Agamemnon, pasteur des peuples, de nous envoyer des « vaisseaux un renfort de guerriers. » Il dit; et Thoas[1], fils d'Andrémon, se leva promptement, et, jetant son manteau de pourpre, courut dans la direction des vaisseaux : et moi, je me couchai avec joie, enveloppé dans son vêtement. Ah! que ne suis-je dans la fleur de l'âge, et que n'ai-je encore toute ma vigueur! un des porchers de cette étable me donnerait son manteau, par affection et par respect à la fois pour un brave guerrier; mais aujourd'hui ils me méprisent, parce que j'ai sur le corps de méchants vêtements. »

8. Alors, prenant la parole à ton tour, tu lui répondis, porcher Eumée : « O vieillard, le récit que tu nous as fait est ingénieux; tu n'as dit aucune parole inutile et contraire aux convenances; aussi, tu ne manqueras maintenant ni de vêtements ni de tous les autres secours qu'un malheureux suppliant a le droit d'attendre; mais, au retour de l'aurore, tu reprendras tes haillons : car nous n'avons pas ici plusieurs manteaux ni plusieurs tuniques de rechange : chacun de nos bergers n'en a qu'une. [Mais, quand le fils chéri d'Ulysse sera de retour, il te donnera un manteau et une tunique pour te vêtir, et il t'enverra où ton cœur aspire à se rendre.] » Après avoir ainsi parlé, il se leva, et plaça près du feu pour Ulysse un lit qu'il recouvrit de peaux de brebis et de chèvres. C'est là qu'Ulysse se coucha; et Eumée jeta sur lui un manteau épais et ample, qui lui servait de vêtement de rechange, lorsqu'un orage affreux éclatait. Voilà comment Ulysse

[1] Roi de Pleuron et de Calydon, en Étolie : il était venu au siége de Troie avec quarante vaisseaux. Voyez *Iliade*, *passim*.

se coucha, et les jeunes bergers se couchèrent près de lui; mais le porcher ne jugea pas à propos de passer la nuit à dormir en ce lieu, loin de ses porcs, et il s'équipa pour aller dehors. Ulysse était ravi de voir comme il prenait soin de ses biens pendant son absence. D'abord Eumée suspendit un glaive acéré à ses robustes épaules; il revêtit un manteau très-épais, propre à le garantir du vent, et prit la toison d'une chèvre grande et bien nourrie; il s'arma aussi d'un javelot aigu pour se défendre contre les chiens et contre les hommes. Ensuite il sortit pour se coucher à l'endroit où les porcs, aux dents blanches, dormaient sous la voûte d'un rocher à l'abri de Borée.

CHANT XV

ARGUMENT

1. Minerve se rend à Lacédémone, et presse Télémaque de retourner à Ithaque. — 2. Dès l'aurore, Télémaque annonce à Ménélas son intention de partir sans retard : le roi, son fils Mégapenthès et Hélène lui font de beaux présents. — 3. Au moment où Télémaque et Pisistrate vont partir, un aigle s'envole à leur droite : Hélène donne du présage une interprétation qui comble de joie Télémaque. — 4. Les deux voyageurs passent la nuit à Phères; lorsqu'ils arrivent à Pylos, Télémaque prie Pisistrate de le laisser s'embarquer tout de suite, sans entrer dans la ville : Pisistrate y consent, et revient seul au palais, tandis que Télémaque monte sur son navire avec ses compagnons. — 5. Télémaque offrait un sacrifice à Minerve, lorsque se présente à lui un fugitif, le devin Théoclymène, qui le prie de l'emmener sur son vaisseau : Télémaque y consent et arrive à Ithaque. — 6. Ulysse, qui veut éprouver Eumée, annonce l'intention de se rendre à la ville : Eumée l'en dissuade et l'engage à attendre le retour de Télémaque. — 7. Sur l'invitation d'Ulysse, Eumée lui raconte longuement son histoire. — 8. Télémaque, arrivé à Ithaque, ordonne à ses compagnons de conduire le vaisseau à la ville, et envoie Théoclymène chez Eurymaque. Nouveau présage, expliqué par Théoclymène. Les matelots se dirigent vers la ville, et Télémaque arrive chez Eumée.

1. Cependant Pallas-Minerve se rendit dans la spacieuse Lacédémone, pour faire songer au retour le fils glorieux du magnanime Ulysse, et pour le presser de partir. Elle trouva Télémaque et le noble fils de Nestor couchés dans le vestibule de l'illustre Ménélas : le fils de Nestor était plongé dans un doux sommeil; mais le sommeil agréable ne possédait point Télémaque, et les soucis, qu'il éprou-

vait dans l'âme à l'endroit de son père, le tenaient éveillé durant la nuit divine. Minerve, aux yeux étincelants, s'approcha et lui dit : « Télémaque, il ne convient pas que tu erres plus longtemps loin de ta demeure, laissant tes biens, dans ton palais, à la merci de ces hommes si arrogants : crains qu'ils ne consument tout ton avoir, après s'être partagé tes richesses, et que tu n'aies fait un voyage inutile. Presse donc Ménélas, habile à pousser le cri de guerre, de te laisser partir au plus vite, afin que tu retrouves encore à la maison ta noble mère. Car son père et ses frères l'invitent à prendre Eurymaque pour époux : il se distingue, en effet, par ses dons entre tous les prétendants, et offre la plus riche dot. Prends garde qu'elle n'emporte, malgré toi, du palais quelque objet précieux : car tu sais quelle est l'humeur d'une femme : elle veut enrichir la maison de l'homme qu'elle a choisi; elle ne se souvient ni ne s'inquiète de ses premiers enfants ni de son cher époux, mort aujourd'hui. Eh bien! quand tu seras de retour, confie toi-même toutes choses à celle de tes servantes qui te paraît la plus fidèle, jusqu'à ce que les dieux t'aient présenté une épouse illustre. J'ai quelque chose encore à te dire : grave-le bien dans ton esprit. Les principaux d'entre les prétendants te guettent, en nombre suffisant, dans le détroit qui sépare Ithaque et la rocailleuse Samé[1] : ils veulent te tuer, avant que tu sois arrivé dans ta patrie; mais je ne pense pas qu'ils réussissent : la terre couvrira, auparavant, plus d'un de ces prétendants qui consument ton bien. Tiens donc ton solide vaisseau loin de ces îles, et vogue pendant la nuit; celui des Immortels, qui veille sur toi et te protége, t'enverra en poupe un vent favorable. Aussitôt que tu auras atteint la pointe la plus avancée du rivage d'Ithaque, renvoie à la ville ton

[1] Cette petite île, aujourd'hui Céphallénie, faisait partie des États d'Ulysse.

vaisseau et tous tes compagnons, et va trouver tout d'abord le porcher, gardien de tes troupeaux, qui est rempli pour toi de bienveillance. Passe la nuit sous son toit; puis, envoie-le à la ville annoncer à la sage Pénélope que tu es sain et sauf et que tu arrives de Pylos. » Après avoir ainsi parlé, Minerve s'en retourna sur le haut Olympe.

2. Cependant Télémaque arracha le fils de Nestor au doux sommeil [en le touchant du pied, et lui adressa ces mots] : « Réveille-toi, fils de Nestor, Pisistrate : amène et attelle au char les coursiers solipèdes, afin que nous nous mettions en route. » Le fils de Nestor, Pisistrate, lui répondit à son tour : « Télémaque, il n'est pas possible, quelque impatient que tu sois de partir, de voyager dans la nuit sombre. Bientôt paraîtra l'aurore. Attends donc que le héros fils d'Atrée, Ménélas, habile à manier la lance, ait apporté et placé des présents sur le siége du char, et t'ait congédié en t'adressant de douces paroles. Car l'étranger se rappelle tous les jours l'hôte qui l'a reçu, s'il lui témoigne de l'amitié. » Il dit, et aussitôt parut l'Aurore au trône d'or. Ménélas, habile à pousser le cri de guerre, n'eut pas plutôt quitté sa couche où il reposait à côté d'Hélène, à la belle chevelure, qu'il vint les trouver. Lorsque le fils chéri d'Ulysse l'aperçut, il se hâta de revêtir une tunique brillante, et le héros jeta sur ses robustes épaules un grand manteau; puis, il sortit; et, s'approchant de Ménélas, [le fils chéri du divin Ulysse] lui adressa ces mots : « Fils d'Atrée, Ménélas, nourrisson de Jupiter et chef des peuples : laisse-moi partir dès aujourd'hui pour ma chère patrie; car le vœu de mon cœur est désormais de rentrer dans mes foyers. » Ménélas, habile à pousser le cri de guerre, lui répondit ensuite : « Télémaque, je ne te retiendrai plus longtemps ici, impatient comme tu es de t'en retourner. Pour moi, je blâme également et l'hôte qui témoigne trop d'amitié et l'hôte qui témoigne trop de froi-

deur à l'homme qu'il a reçu : la modération est préférable en tout. Le tort est le même à presser son hôte de partir malgré lui, et à le retenir s'il a hâte de s'en aller. [Il faut bien traiter son hôte tant qu'il est là, et le congédier dès qu'il le désire.] Mais attends que j'aie apporté et placé sur le siége du char de beaux présents, que tu les aies vus de tes yeux, et que j'aie dit aux femmes de préparer un repas dans le palais avec les provisions qui sont en réserve. Il y a tout ensemble gloire, honneur et profit[1] à faire un repas, avant de partir pour un long voyage sur la terre immense. Si tu veux te rendre dans la Hellade et jusqu'au centre d'Argos, je ferai atteler mon char, pour t'accompagner moi-même et te conduire dans les villes des hommes; et nul ne nous laissera partir les mains vides : chacun nous donnera quelque présent à emporter, trépied ou bassin d'airain, attelage de mules ou coupe d'or. » Le sage Télémaque lui répondit à son tour : « Fils d'Atrée, Ménélas, nourrisson de Jupiter et chef des peuples : je veux retourner présentement dans notre demeure; car, en partant, je n'ai laissé derrière moi personne pour garder mes biens : et, tandis que je cherche un père, semblable aux dieux, je crains de périr moi-même ou qu'on n'enlève du palais quelque objet précieux. » Ménélas, habile à pousser le cri de guerre, n'eut pas plutôt entendu ces paroles qu'il commanda à son épouse et à ses femmes d'apprêter un repas, dans le palais, avec les provisions qu'il avait en réserve. Bientôt arriva Étéonée, fils de Boéthoüs, après avoir quitté sa couche : car il n'habitait pas loin. Ménélas, habile à pousser le cri de guerre, lui ordonna d'allumer du feu et de rôtir des viandes : et celui-ci s'empressa d'obéir à cet ordre. Lui-même descendit dans une chambre parfumée : il n'était point seul; mais Hélène et Méga-

[1] Il y a gloire et honneur pour celui qui offre le repas; profit, pour celui qui l'accepte.

penthès l'accompagnaient. Lorsqu'ils furent arrivés à l'endroit où étaient déposés les trésors, le fils d'Atrée prit une double coupe, et ordonna à son fils Mégapenthès d'emporter un cratère d'argent. Hélène s'approcha des coffres qui renfermaient les voiles, travaillés avec art, ouvrage de ses mains : Hélène, la plus noble des femmes, prit et emporta celui qui était le plus beau par la variété des broderies, et le plus grand; il brillait comme un astre et se trouvait le dernier de tous. Alors ils s'avancèrent à travers le palais jusqu'à ce qu'ils eussent joint Télémaque; et le blond Ménélas lui dit : « Télémaque, puisse Jupiter, l'époux tonnant de Junon, accomplir ton retour, ainsi que tu le souhaites en ton cœur! De tous les trésors qui sont en réserve dans mon palais, je te donnerai le plus beau et le plus précieux : je te donnerai un cratère travaillé avec art : il est tout d'argent, et les bords en sont couronnés d'or : c'est l'œuvre de Vulcain : le héros Phédime, roi des Sidoniens, m'en fit présent, lorsqu'il m'accueillit dans sa demeure : je veux te l'offrir à mon tour. » A ces mots, le héros, fils d'Atrée, remit la double coupe aux mains de Télémaque. De son côté, le vaillant Mégapenthès apporta et déposa devant lui le brillant cratère d'argent; et Hélène, aux belles joues, s'approcha, tenant le voile, prit la parole et dit : « Reçois aussi ce don de ma part, cher enfant, en souvenir du travail d'Hélène, afin qu'au jour tant désiré de l'hymen, tu l'offres à ton épouse : jusque-là, qu'il reste dans le palais, sous la garde de ta mère chérie. Pour toi, puisses-tu arriver plein de joie dans ta superbe demeure, et sur le sol de ta patrie ! » Après avoir ainsi parlé, elle remit le voile entre ses mains; et Télémaque le reçut avec joie. Le héros Pisistrate prit les présents et les plaça dans le panier[1], et contempla tous ces objets en silence.

[1] C'était un panier d'osier, placé sur le char, et où l'on serrait les bagages.

Alors le blond Ménélas les conduisit dans son palais, où ils s'assirent ensuite sur des siéges et sur des fauteuils. Une servante, apportant l'eau pour laver les mains, la versa d'une belle aiguière d'or dans un bassin d'argent, et plaça devant eux une table bien polie. La vénérable intendante vint leur apporter du pain, et leur servit une foule de mets, sans ménager les provisions. Le fils de Boéthoüs coupait les viandes et distribuait les parts, tandis que le fils du glorieux Ménélas versait le vin; et les convives étendaient les mains vers les mets préparés et servis devant eux.

3. Lorsqu'ils eurent apaisé la faim et la soif, Télémaque et le noble fils de Nestor attelèrent les chevaux, et montèrent sur le char bien travaillé; puis, ils franchirent le vestibule et le portique retentissant. Derrière eux, marchait le fils d'Atrée, le blond Ménélas, tenant dans sa main droite une coupe d'or, pleine d'un vin doux comme le miel, afin qu'ils ne partissent pas sans avoir fait les libations. Il s'arrêta devant les chevaux; et, présentant la coupe, il dit : « Je vous salue, ô jeunes gens; saluez aussi de ma part Nestor, pasteur des peuples : car il fut bon pour moi, comme un père, tant que nous autres, fils des Grecs, nous combattîmes devant Troie. » Le sage Télémaque lui répondit à son tour : « Quand nous serons arrivés à Pylos, ô nourrisson de Jupiter, nous reporterons à Nestor tout ce que tu viens de dire. Puissé-je aussi, de retour à Ithaque, raconter à Ulysse, dans son palais, que je reviens comblé des marques de ton amitié et que j'apporte de nombreux et riches trésors ! » Comme il finissait de parler, un oiseau s'envola à sa droite : c'était un aigle, portant dans ses serres une oie domestique, blanche, énorme, qu'il avait enlevée d'une basse-cour : hommes et femmes le suivaient avec de grands cris; et l'aigle, s'approchant du char, prit son essor à droite, en passant devant

les chevaux : à cette vue, tous se réjouirent et dans leur poitrine leur cœur se dilata. Le fils de Nestor, Pisistrate, prit le premier la parole : « Vois donc, Ménélas, nourrisson de Jupiter et chef des peuples, si c'est à nous deux, ou bien à toi seul qu'un dieu a montré ce présage. » Il dit; et Ménélas, cher à Mars, songeait en lui-même comment il lui ferait, après réflexion, une réponse convenable; mais Hélène, au long voile, le prévint et dit ces mots : « Écoutez-moi : je vous révélerai la pensée que les Immortels m'inspirent et que l'événement justifiera, je crois. Comme l'aigle, venu de la montagne, où il est né et où sont ses petits, a enlevé l'oie nourrie dans une maison, de même Ulysse, après avoir souffert bien des maux et avoir erré longtemps, rentrera dans ses foyers et se vengera : peut-être même est-il déjà chez lui, préparant la perte de tous les prétendants. » Le sage Télémaque lui répondit à son tour : « Fasse Jupiter, l'époux tonnant de Junon, qu'il en soit ainsi : alors, je t'invoquerai là-bas, comme une divinité. »

4. Il dit, et fouetta les chevaux, qui traversèrent la ville d'un pas rapide, et s'élancèrent avec ardeur dans la plaine; et durant tout le jour ils secouèrent le joug qui les rassemblait. Le soleil se coucha et tous les sentiers s'obscurcirent. Ils arrivèrent à Phères [1], dans le palais de Dioclès, fils d'Orsiloque, issu lui-même d'Alphée. Ils y passèrent la nuit, et Dioclès leur servit les dons de l'hospitalité. Quand parut la fille du matin, l'Aurore aux doigts de rose, ils attelèrent les chevaux, montèrent dans le char élégamment façonné, et sortirent du vestibule et du portique retentissant. Pisistrate fouetta pour lancer les coursiers, qui volèrent avec ardeur. Bientôt après, ils arrivèrent à la ville élevée de Pylos. Alors Télémaque dit au

[1] *Voyez* chant III, 7; à la fin.

fils de Nestor : « Pisistrate, me promettras-tu d'accomplir ce que je vais te demander? Nous nous glorifions d'être à jamais hôtes l'un de l'autre par l'amitié de nos pères; nous sommes de même âge, et ce voyage ajoutera encore à notre affection. Ne me conduis pas au delà de mon navire, ô nourrisson de Jupiter; mais laisse-moi ici, de peur que le vieillard, désireux de me fêter, ne me retienne malgré moi dans son palais : or, j'ai besoin d'arriver au plus vite. » Il dit; et le fils de Nestor délibéra en son cœur comment il accomplirait convenablement ce qu'il avait promis. Voici le parti qui lui parut le meilleur après réflexion : il tourna les chevaux du côté du vaisseau rapide et du rivage de la mer; puis, il enleva et plaça à la poupe du vaisseau les beaux présents, les vêtements et l'or, que Ménélas avait donnés à Télémaque; et, pour l'animer, il lui adressa ces paroles ailées : « Hâte-toi maintenant de t'embarquer, et ordonne à tous tes compagnons de te suivre, avant que je sois arrivé à la maison et que j'aie annoncé la chose au vieillard. Car je sais bien en moi-même et au fond de mon cœur ce qui arrivera : magnanime comme il est, il ne te laissera point aller; mais il viendra lui-même ici pour t'inviter, et je prétends qu'il ne s'en retournera pas seul : car il sera profondément irrité. » Après avoir ainsi parlé, il lança les chevaux, à la belle crinière, vers la ville des Pyliens, et arriva promptement au palais. Télémaque, pressant ses compagnons, leur donna ses ordres. « Disposez, compagnons, les agrès du vaisseau noir, et embarquons-nous pour nous mettre en route. »

5. Il dit; eux, dociles à sa voix, lui obéirent. Ils s'embarquèrent donc aussitôt, et s'assirent sur les bancs. Or, Télémaque prenait de la peine et priait. Tandis qu'il sacrifiait à Minerve, à la poupe du vaisseau, accourut près de lui un étranger, qui fuyait d'Argos pour avoir commis

un meurtre : c'était un devin, issu de la famille de Mélampus, lequel demeurait jadis dans Pylos, mère des troupeaux, où il possédait de grandes richesses et habitait un superbe palais au milieu des Pyliens. Mais ensuite il se rendit chez un autre peuple, pour fuir sa patrie et le magnanime Nélée, le plus illustre des mortels, qui durant une année entière lui retenait par la force une grande partie de ses biens. Mélampus, pendant ce temps-là, était resté dans le palais de Phylacus, chargé de pénibles liens [1] et souffrant de cruelles douleurs, à cause de la fille de Nélée [2] et du funeste attentat dont Erinnys, déesse redoutable, lui avait suggéré la pensée. Cependant il échappa au trépas, emmena les génisses, au fort mugissement, de Phylacé [3] à Pylos, punit le divin Nélée de son indigne action, et conduisit une épouse dans la demeure de son frère [4]: lui-même se rendit chez un autre peuple, dans Argos, féconde en coursiers, où sa destinée était de s'établir et de régner sur la foule des Argiens [5]. Il s'y maria, et se bâtit un palais au toit élevé; il fut père de deux fils vaillants, Antiphate et Mantius; Antiphate engendra le magnanime Oïclée, qui lui-même engendra le belliqueux Amphiaraüs que Jupiter, qui tient l'égide, et Apollon chérissaient cordialement et d'un amour infini; mais il n'atteignit pas au seuil de la vieillesse, et périt devant Thèbes, grâce aux dons faits à une femme [6]. Il eut pour fils Alcméon et Amphiloque. De son côté, Mantius engendra Polyphidès et Clitus; mais l'Aurore, au trône

[1] *Voyez* chant XI, 5. — [2] La célèbre Péro. — [3] Ville de Thessalie. — [4] Bias, frère de Mélampus, recherchait Péro en mariage. — [5] Pendant qu'Anaxagoras exerçait le pouvoir souverain à Argos, les femmes de cette ville furent saisies d'une folie furieuse. Mélampus parvint à les guérir et obtint du monarque la moitié de ses États. — [6] Ériphile, femme d'Amphiaraüs, gagnée par le collier d'Harmonie, présent de Polynice, décida son mari à prendre part au siége de Thèbes, où il savait qu'il périrait.

d'or, charmée de la beauté de Clitus, l'enleva pour qu'il vécût parmi les Immortels. Quant au magnanime Polyphidès, Apollon le rendit le plus habile des devins d'entre les mortels, après la mort d'Amphiaraüs; mais Polyphidès, irrité contre son père, se retira à Hypérésie, où il se fixa et prédit l'avenir à tous les mortels. C'était son fils, nommé Théoclymène, qui s'approcha alors de Télémaque : il le trouva qui faisait des libations et priait, près du rapide et noir vaisseau; et, élevant la voix, il lui adressa ces paroles ailées : « O mon ami, puisque je te trouve offrant un sacrifice en cet endroit, je t'en supplie par ce sacrifice et par la divinité que tu invoques, ensuite par ta tête et par celles des compagnons qui te suivent, réponds à mes questions franchement et sans déguisement : qui es-tu? quel peuple est le tien? quelle est ta ville, et quels sont tes parents? » Le sage Télémaque lui répondit à son tour : « Oui, étranger, je te parlerai avec une entière sincérité. Je suis originaire d'Ithaque; mon père est Ulysse, ou du moins il le fut; mais maintenant il a péri d'une mort déplorable. Si j'ai pris aujourd'hui des compagnons et un vaisseau noir, c'est pour aller chercher des nouvelles d'un père absent depuis longtemps. » Théoclymène, semblable aux dieux, lui répondit à son tour : « Moi aussi, j'ai quitté ma patrie, pour avoir tué un homme de ma tribu : il a beaucoup de frères et d'amis dans Argos, féconde en coursiers, et grande est leur puissance sur les Grecs. Je fuis, pour me soustraire à la mort dont ils me menacent et à la sombre Parque : car ma destinée maintenant est d'errer parmi les hommes. Eh bien! prends-moi sur ton vaisseau, puisque, dans ma fuite, je t'ai supplié; je crains qu'ils ne me tuent : car j'imagine qu'ils me poursuivent. » Le sage Télémaque lui répondit à son tour : « Non, je ne te repousserai pas de mon vaisseau bien proportionné, puisque tu veux y



monter. Suis-moi donc, et là-bas[1] tu seras bien traité, en proportion de nos ressources. » Après avoir ainsi parlé, il prit la lance d'airain des mains de Théoclymène, et la coucha sur le tillac du vaisseau que ballottent les flots; il monta lui-même sur le rapide navire, et prit place ensuite à la poupe : puis, il fit asseoir Théoclymène à ses côtés. Les matelots délièrent les câbles. Télémaque, excitant ses compagnons, leur ordonna de mettre la main aux agrès; eux, dociles à ses ordres, élevèrent et dressèrent le mât de sapin au milieu de la traverse creuse[2], et l'assujettirent avec des cordages; puis, ils tendirent les voiles blanches avec des courroies bien tendues. Minerve, aux yeux étincelants, leur envoya un vent favorable, qui soufflait avec force dans les airs, afin que le vaisseau achevât le plus promptement possible sa course rapide à travers les flots salés de la mer. [Ils passèrent devant Cruni et Chalcis[3], aux belles eaux.] Le soleil se coucha, et tous les sentiers s'obscurcirent. Poussé par le souffle de Jupiter, le vaisseau côtoya Phées[4] et la divine Élide, où dominent les Épéens. Alors Télémaque cingla vers les îles Pointues[5], ne sachant s'il échapperait à la mort ou s'il serait pris.

6. Cependant Ulysse et le divin porcher soupaient dans la hutte; et, près d'eux, soupaient les bergers. Lorsque la faim et la soif furent apaisées, Ulysse prit la parole, pour éprouver le porcher, et pour voir s'il continuerait à le traiter avec tous les égards possibles, et voudrait le retenir près de lui, dans la ferme, ou s'il l'engagerait à se

[1] A Ithaque. — [2] Poutre transversale, nommée *coursier*, dans laquelle était planté le mât. — [3] Cruni, source située dans le voisinage de Chalcis; Chalcis, petite rivière de l'Élide méridionale près d'un bourg du même nom. — [4] Ville de l'Élide. — [5] Petites îles, formées par des écueils, à l'embouchure de l'Achéloüs : elles doivent ce nom à leurs rochers pointus qui s'avancent dans la mer.

rendre à la ville : « Eumée, et vous tous, ses compagnons, écoutez-moi maintenant. J'ai envie d'aller demain dès l'aurore mendier dans la ville, pour n'être point à charge à toi et à tes compagnons. Mais conseille-moi bien, et donne-moi un bon guide pour m'y conduire : j'errerai seul par la ville, puisque la nécessité m'y force; et peut-être m'offrira-t-on une coupe de vin et un morceau de pain. J'irai au palais du divin Ulysse, porter de vos nouvelles à la sage Pénélope. Je pourrais bien aussi aborder les fiers prétendants, pour voir s'ils me donneront à manger, eux qui ont des mets en abondance. Je suis prêt à les servir, quoi qu'ils veuillent me faire faire. Car je te dirai [entends-moi et ne l'oublie pas] que, grâce à Mercure, le messager des dieux, qui prête de la grâce et du prix aux actions de tous les hommes, aucun mortel ne saurait lutter avec moi de célérité pour bien construire un feu, fendre du bois sec, couper et rôtir les viandes, verser le vin : toutes choses que les pauvres font pour le service des riches. » Plein d'indignation, tu lui répondis, porcher Eumée : « Hélas! étranger, comment une pareille idée est-elle entrée dans ton esprit? Certes, tu veux absolument périr en ces lieux, puisque tu songes à pénétrer au milieu de ces prétendants, dont l'insolence et la violence s'élèvent jusqu'au ciel de fer. Leurs serviteurs ne sont pas faits comme toi : ce sont des jeunes gens, vêtus de bons manteaux et de tuniques, et dont la tête et le beau visage sont toujours parfumés : voilà les gens qui les servent, et leurs tables bien polies sont chargées de pain, de viandes et de vin. Reste donc ici : car ta présence n'est à charge à personne, ni à moi, ni à aucun de mes compagnons. Quand le fils chéri d'Ulysse sera de retour, il te donnera une tunique et un manteau pour te vêtir, et il te fera conduire partout où ton cœur aspire à se rendre. »

7. Le patient et divin Ulysse lui répondit ensuite :

« Puisse le grand Jupiter te chérir, Eumée, comme je te chéris moi-même pour avoir mis un terme à mes courses errantes et à mes cruelles souffrances! Il n'y a rien de pire pour les mortels que d'errer à l'aventure; et la faim pernicieuse leur attire bien des maux, à ceux qui sont réduits au vagabondage, au besoin et à la douleur. Mais, puisque tu me retiens présentement, et que tu me presses d'attendre Télémaque, allons, parle-moi de la mère du divin Ulysse et de son père qu'il laissa, en partant, sur le seuil de la vieillesse : dis-moi s'ils vivent encore et voient les rayons du soleil, ou s'ils sont déjà morts et dans les demeures de Pluton. » Le porcher, chef des bergers, lui répondit alors : « Oui, étranger, je te parlerai avec une entière sincérité. Laerte vit encore, et sans cesse il prie Jupiter pour que la vie abandonne ses membres, au sein de sa demeure. Car il pleure étonnamment l'absence de son fils et sa prudente épouse [1], dont la mort l'a particulièrement affligé et fait vieillir avant le temps. Elle a péri d'une morte affreuse par le regret de son glorieux fils : puisse ne point périr ainsi quiconque en ces lieux me chérit et me fait du bien! Tant que sa douleur profonde lui permit de vivre, j'avais du plaisir à la questionner et à l'interroger, parce qu'elle m'avait nourri elle-même avec Ctimène, au long voile, sa noble fille, le dernier né de ses enfants : nous fûmes élevés ensemble, et elle n'avait guère moins de tendresse pour moi. Lorsque nous eûmes atteint tous deux l'aimable fleur de la jeunesse, ils la marièrent à un habitant de Samé, et reçurent des présents considérables. Quant à moi, Anticlée, après m'avoir donné de beaux vêtements, tunique et manteau, pour me couvrir, et des sandales pour attacher à mes pieds,

[1] Anticlée. *Voyez* chant XI, 3 et 4. Les poëtes postérieurs à Homère disent qu'Anticlée se donna la mort sur une fausse nouvelle qu'Ulysse n'était plus.

m'envoya aux champs; et elle me témoignait une amitié toujours plus grande. Aujourd'hui, ces biens me font défaut; mais les dieux bienheureux ont fait prospérer le travail auquel je suis attaché, et grâce à eux j'ai pu manger et boire et donner aux pauvres honteux. Pour ce qui est de ma maîtresse, elle ne peut me témoigner sa bonté ni en parole ni en action, depuis que le malheur est entré dans sa maison avec ces hommes insolents. Les serviteurs ont pourtant grand besoin de s'entretenir avec leur maîtresse, de prendre ses ordres, de manger et de boire, et d'emporter aux champs quelqu'un de ces dons qui réjouissent toujours l'âme des serviteurs. » L'ingénieux Ulysse, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Grands dieux! tu étais donc tout enfant, lorsque tu as été emmené loin de ta patrie et de tes parents! Mais allons, parle avec sincérité, et dis-moi si la ville, aux larges rues, qu'habitaient ton père et ta vénérable mère a été détruite de fond en comble, ou si des pirates, te trouvant seul près de tes brebis ou de tes bœufs, t'ont pris sur leurs vaisseaux, et sont venus te vendre au maître de cette maison, qui leur a donné un prix convenable. » Le porcher, chef des pasteurs, lui répondit à son tour : « Étranger, puisque tu me questionnes et m'interroges là-dessus, écoute en silence et réjouis-toi; demeure assis à boire le vin. Les nuits sont fort longues en cette saison : on a le temps de dormir, comme aussi d'écouter, quand on y trouve du plaisir; il ne faut pas que tu te couches avant l'heure convenable : trop dormir fait mal. Si quelqu'un de ces bergers en ressent le désir et l'envie, qu'il s'en aille dormir; et que, demain, au lever de l'aurore, après avoir pris le repas du matin, il emmène les porcs de notre maître. Nous deux, buvant et mangeant dans cette hutte, récréons-nous l'un l'autre par le souvenir de nos misères : car il trouve du charme à ses souffrances,

l'homme qui a éprouvé bien des maux et longtemps erré. Je vais donc te dire ce que tu me demandes et désires savoir. Il est une île nommée Pyros [1] (tu en as peut-être entendu parler), située au-dessus d'Ortygie [2], au point où le soleil incline vers le couchant [3]. Elle n'est pas très-peuplée, mais fertile, riche en pâturages et en brebis, et elle porte beaucoup de vin et de froment. Jamais la famine ne pénètre chez ce peuple, non plus qu'aucune de ces maladies cruelles qui attaquent les misérables mortels. Mais, quand la race des hommes vieillit dans la ville, alors surviennent Apollon, à l'arc d'argent, et Diane, qui les frappent et les tuent de leurs douces flèches. Il y a dans cette île deux villes, entre lesquelles tout le territoire est partagé par moitié : sur toutes les deux régnait mon père Ctésius, fils d'Orménus, comparable aux Immortels. Des Phéniciens, gens célèbres dans la marine, mais trompeurs, abordèrent en ce pays, amenant sur leur vaisseau noir mille joyaux. Or, mon père avait dans son palais une femme de Phénicie, belle, grande et savante dans les beaux ouvrages : les rusés Phéniciens la séduisirent. Comme elle lavait du linge, près de leur vaisseau noir, l'un d'eux commença par s'unir d'amour avec elle : ce qui fascine l'esprit des faibles femmes, même de la plus vertueuse. Ensuite il lui demanda qui elle était et d'où elle venait. Elle indiqua aussitôt le palais, au toit élevé, de mon père : « Je me glorifie d'être originaire de Sidon, « riche en airain; je suis la fille d'Aribas, qui roule sur « l'or. Mais des pirates Taphiens m'ont enlevée comme je « revenais des champs et m'ont conduite en ce pays, où ils « m'ont vendue au maître de ce palais qui leur a donné « un prix convenable. » L'homme qui s'était uni à elle en

[1] Ile de la mer Égée, entre Délos et Paros. — [2] Ancien nom de Délos. — [3]. « Ortygie ou Délos est le centre de la terre homérique : c'est au-dessus de cette île que le soleil atteint le plus haut point de sa course. » Grotefend.

secret, lui répondit : « Veux-tu retourner avec nous dans ta « patrie, pour revoir la demeure, au toit élevé, de ton père « et de ta mère, et pour les revoir eux-mêmes? car ils « sont encore vivants et passent pour opulents. » La femme lui répondit en ces mots : « Cela pourrait se faire, si vous « vouliez, matelots, vous engager par serment à me recon- « duire saine et sauve dans ma patrie. » Elle dit, et tous prêtèrent le serment qu'elle demandait. Quand ils eurent juré et achevé leur serment, la femme leur adressa de nouveau la parole, et reprit en ces termes : « Paix main- « tenant! et qu'aucun de vos compagnons ne me parle, « s'il me rencontre dans la rue ou à la fontaine, de peur « qu'on n'aille au palais en avertir le vieillard : s'il venait « à me soupçonner, il me chargerait de pénibles liens et « méditerait votre perte. Gardez-moi donc le secret, et hâ- « tez-vous d'acheter les provisions de voyage. Quand votre « vaisseau sera chargé de vivres, faites en sorte que la nou- « velle m'en arrive promptement au palais. Car j'empor- « terai tout l'or qui se trouvera sous ma main; je serais « même disposée à vous donner autre chose pour mon « naulage. C'est moi qui soigne, dans le palais, le fils du « roi : il est déjà fort avisé, et court avec moi hors de la « maison : je l'amènerai sur le vaisseau; et vous tirerez de « lui une somme considérable, en quelque lieu que vous « le vendiez chez les peuples étrangers. » Après avoir ainsi parlé, elle retourna au superbe palais. Eux, restèrent parmi nous toute une année, achetant et embarquant une foule de marchandises. Mais, quand leur vaisseau creux fut chargé et prêt à partir, ils envoyèrent alors un messager, pour en informer la femme. Un homme artificieux vint au palais de mon père, tenant un collier d'or entremêlé de grains d'ambre. Les femmes de la maison et ma vénérable mère le touchaient avec les mains et le regardaient avec les yeux, en proposant un prix : lui, cependant, fit un signe

à la femme, sans mot dire; après quoi, il regagna le vaisseau creux. La Phénicienne, m'ayant pris par la main, m'emmena hors du palais; elle trouva dans le vestibule les coupes et les tables des convives qui fréquentaient la demeure de mon père : or, ils étaient sortis pour aller au conseil et à l'assemblée du peuple : aussitôt elle cacha sous sa robe et emporta trois coupes; et moi, je la suivis sans rien comprendre. Le soleil se coucha, et tous les sentiers s'obscurcirent; nous arrivâmes d'un pas rapide au port fameux où stationnait le navire léger des Phéniciens; ils s'embarquèrent, nous firent monter tous deux, et naviguèrent sur les routes humides : Jupiter leur envoya un vent favorable. Nous voguâmes six jours et six nuits de suite; mais, lorsque le fils de Saturne, Jupiter, amena le septième jour, Diane, qui aime à lancer les traits, frappa la Phénicienne : elle tomba avec un grand bruit dans la cale, comme une foulque marine. Les matelots la jetèrent dehors, pour qu'elle servît de pâture aux phoques et aux poissons; et moi, je restai seul, le cœur affligé. Le vent et les flots poussèrent les Phéniciens à Ithaque, où Laerte m'acheta de ses deniers. Voilà comment mes yeux ont vu cette terre. » Le noble Ulysse lui répondit en ces mots : « Eumée, tu m'as fortement remué le cœur dans la poitrine, en me racontant avec détails toutes les souffrances que ton âme a endurées. Mais Jupiter a placé pour toi un bien à côté d'un mal, puisque tu es entré, après tant de traverses, dans la maison d'un homme bienveillant, qui te donne le boire et le manger largement; tu mènes une existence heureuse, tandis que moi, c'est après avoir erré longtemps dans les villes des hommes que je suis arrivé en ces lieux. » Tels étaient les discours qu'ils échangeaient. Ils ne dormirent pas longtemps tous deux, mais seulement un peu : car bientôt parut l'Aurore au trône d'or.

8. Cependant les compagnons de Télémaque, touchant au rivage, détachèrent les voiles et abaissèrent promptement le mât, et, à force de rames, ils poussèrent le vaisseau dans le port; ils jetèrent les ancres de pierre, et attachèrent les câbles; puis, descendus eux-mêmes sur le rivage de la mer, ils apprêtèrent leurs repas, et mélangèrent le vin plein de feu. Lorsque la faim et la soif furent apaisées, le sage Télémaque prit le premier la parole, et leur dit : « Conduisez maintenant le vaisseau noir jusqu'à la ville; pour moi, je vais aller aux champs visiter les pasteurs; et ce soir, après avoir vu mes terres, je retournerai à la ville. Demain, dès l'aurore, je vous servirai, pour prix de ma traversée, un beau festin avec viandes et vin, doux à boire. » Théoclymène, semblable aux dieux, lui dit alors : « Et moi, cher enfant, où irai-je? Dois-je me rendre au palais d'un de ces hommes qui gouvernent la rocailleuse Ithaque? ou bien irai-je droit à ta mère, dans ta propre demeure? » Le sage Télémaque lui répondit : « Dans un autre temps, je t'inviterais à venir dans ma maison : rien n'y manque en effet de ce qu'on doit à un hôte; mais aujourd'hui tu t'en trouverais mal : car, outre que je ne serai point avec toi, ma mère ne te verra pas. Loin de se montrer souvent aux prétendants qui remplissent le palais, elle se tient loin d'eux, à l'étage supérieur, tissant de la toile. Mais je vais t'indiquer un autre héros, que tu peux aller trouver : c'est Eurymaque, le noble fils du sage Polybe, que les Ithaciens regardent maintenant comme un dieu : bien supérieur aux autres, il désire plus qu'eux tous épouser ma mère et jouir des prérogatives d'Ulysse. Mais Jupiter Olympien, qui siége dans l'éther, sait s'il ne fera point luire pour eux, avant ce mariage, le jour du malheur. » Comme il parlait ainsi, un oiseau s'envola à droite : c'était le faucon, le rapide messager d'Apollon : il tenait dans ses pattes une colombe

qu'il déchirait et dont il répandait les plumes à terre entre le vaisseau et Télémaque lui-même. Alors Théoclymène, entraînant Télémaque à l'écart, lui saisit la main, prit la parole et lui dit : « Télémaque, ce n'est point sans l'ordre d'un dieu que cet oiseau s'est envolé à droite : après l'avoir regardé en face, je l'ai reconnu pour un augure. Il n'est point de race plus royale que la vôtre dans le pays d'Ithaque : à vous appartiendra toujours la puissance. » Le sage Télémaque lui répondit à son tour : « Puisse, étranger, ta parole s'accomplir ! car alors tu reconnaîtrais bientôt mon amitié aux nombreux présents que tu recevrais de moi, si bien que chacun, en te rencontrant, t'estimerait heureux. » Il dit, et adressa la parole à Piréus, son fidèle compagnon : « Piréus, fils de Clytius, le plus docile à mes ordres de tous mes compagnons qui m'ont suivi à Pylos : emmène-moi cet étranger dans ta demeure : traite-le avec tous les égards possibles, et honore-le jusqu'à mon retour. » Pyréus, habile à manier la lance, lui répondit : « Télémaque, dusses-tu faire ici un long séjour, j'aurai soin de lui, et rien ne lui manquera de ce qu'on doit à un hôte. » A ces mots, il monta sur le vaisseau, et donna l'ordre à ses compagnons de monter eux-mêmes, et de détacher les câbles. Ils s'embarquèrent aussitôt, et s'assirent sur les bancs. Télémaque attacha sous ses pieds de belles sandales, et prit sur le tillac du vaisseau une forte lance, armée d'un fer aigu ; et les matelots détachèrent les câbles. Ils gagnèrent le large et cinglèrent vers la ville, comme l'avait ordonné Télémaque, le fils chéri du divin Ulysse. Pour lui, il s'avança d'un pas rapide, jusqu'à ce qu'il arrivât à l'étable, où se trouvaient les porcs nombreux, au milieu desquels dormait le bon porcher, plein de zèle pour ses maîtres.

CHANT XVI

ARGUMENT

1 Télémaque arrive chez Eumée, qui témoigne sa joie de le revoir. Le porcher recommande son hôte au fils d'Ulysse; mais celui-ci n'ose l'emmener au palais; il charge Eumée de prendre soin de lui, et promet d'envoyer pour lui des vêtements et des vivres de toute sorte. Ulysse s'étonne qu'il n'ait pas chassé les prétendants; Télémaque s'excuse sur sa jeunesse et son inexpérience; il charge Eumée d'annoncer à Pénélope qu'il est revenu sain et sauf de Pylos. — 2. A peine Eumée est-il parti, que Minerve apparaissant à Ulysse, lui rend sa forme première, et lui ordonne de se faire connaître à son fils. Télémaque ne peut croire d'abord au retour de son père; enfin, il reconnaît Ulysse, et tous deux confondent leurs baisers et leurs larmes. Ulysse raconte à son fils comment il est revenu à Ithaque, et prend avec lui des mesures pour se venger des prétendants. — 3. Les compagnons de Télémaque arrivés à Ithaque, préviennent Pénélope du retour de son fils. — 4. Consternation des prétendants, en apprenant le retour de Télémaque : ils s'assemblent : Antinoüs propose de tuer Télémaque avant qu'il ait convoqué les Grecs; Amphinomus veut qu'on consulte d'abord la volonté des dieux. — 5 Pénélope, instruite des projets criminels des prétendants quitte sa chambre et adresse de vifs reproches à Antinoüs; Eurymaque la rassure. — 6. Eumée revient auprès de Télémaque et d'Ulysse, transformé de nouveau en mendiant : ils prennent le repas du soir et se couchent.

1. Cependant Ulysse et le divin porcher, au retour de l'aurore, préparèrent le repas du matin dans la cabane, après avoir allumé du feu, et envoyèrent dehors les pasteurs avec les porcs rassemblés en troupeaux. A l'arrivée de Télémaque, les chiens, à la voix bruyante, remuèrent la queue, au lieu d'aboyer. Le divin Ulysse vit que les

chiens remuaient la queue, et un bruit de pas arriva en même temps à son oreille. Aussitôt il adressa à Eumée ces paroles ailées : « Eumée, voici venir sans doute un de tes compagnons, ou quelque autre personne de connaissance : car les chiens, au lieu d'aboyer, remuent la queue; j'entends en outre un bruit de pas. » Il n'avait pas fini de parler, que son cher fils parut dans le vestibule. Eumée se leva, tout interdit, et les vases qu'il tenait pour mélanger le vin, plein de feu, lui tombèrent des mains; il courut à la rencontre de son maître, et couvrit de baisers sa tête, ses beaux yeux et ses deux mains, en versant d'abondantes larmes. Comme un père, plein de tendresse, embrasse son fils qui revient d'une terre lointaine, après dix ans d'absence, fils unique, qu'il a eu dans sa vieillesse et pour lequel il a souffert bien des tourments; de même alors le divin porcher, enlaçant Télémaque, semblable aux dieux, le couvrait de baisers, comme s'il eût échappé à la mort; puis, il lui adressa en sanglotant ces paroles ailées : « Te voilà revenu, Télémaque, douce lumière! non, je ne croyais pas te revoir, du jour où tu t'es embarqué pour Pylos. Mais allons, entre maintenant, cher enfant, pour que je rassasie mon cœur à te contempler, toi qui, à peine arrivé, es venu dans cette demeure : car tu ne visites pas souvent tes champs et tes pasteurs; mais tu restes à la ville : c'est qu'il te plaît sans doute en ton cœur de surveiller la troupe pernicieuse des prétendants. » Le sage Télémaque lui répondit à son tour : « Il en sera comme tu voudras, mon père. C'est pour toi que je suis venu ici : j'ai voulu te voir de mes yeux et apprendre de ta bouche si ma mère habite encore dans le palais, ou si elle a déjà pris quelque autre époux : peut-être la couche d'Ulysse, laissée à l'abandon, est-elle la proie de l'araignée hideuse. » Le porcher, chef des pasteurs, lui répondit à son tour :

« Oui, Pénélope demeure enfermée dans ton palais, le cœur affligé : ses jours et ses nuits désolées se consument toutes dans les larmes. » Après avoir ainsi parlé, il prit la lance d'airain des mains de Télémaque, et celui-ci franchit le seuil de pierre, et entra dans la cabane. Ulysse se leva pour offrir son siége au nouveau venu; mais Télémaque le retint et lui dit : « Assieds-toi, ô étranger : nous trouverons ailleurs un siége dans notre étable; et voilà un homme qui nous le préparera. » Il dit, et Ulysse alla reprendre sa place. Le porcher étendit à terre pour Télémaque de vertes broussailles, qu'il recouvrit d'une toison : c'est là que s'assit ensuite le fils chéri d'Ulysse. Le porcher leur servit des plats de viandes rôties qui restaient de la veille; il se hâta d'entasser du pain dans des corbeilles, et mélangea dans une coupe de bois un vin doux comme le miel; puis, il alla s'asseoir en face du divin Ulysse; et ils étendirent les mains vers les mets préparés et servis devant eux. Quand la faim et la soif furent apaisées, alors Télémaque adressa la parole au divin porcher : « Mon père, d'où t'est arrivé cet étranger? comment les matelots l'ont-ils amené à Ithaque? qui prétendent-ils être eux-mêmes? Car je ne suppose pas qu'il soit venu à pied jusqu'ici? » Alors, prenant la parole à ton tour, tu répondis, porcher Eumée : « Je vais te dire, mon enfant, la vérité tout entière. Il est originaire de la vaste Crète, et prétend avoir visité dans ses courses errantes bien des villes des mortels : car telle est la destinée que lui ont filée les dieux. Maintenant, échappé d'un vaisseau des Thesprotes, il est venu dans mon étable. Je vais le remettre entre tes mains : fais de lui ce que tu voudras : il se déclare ton suppliant. » Le sage Télémaque lui répondit à son tour : « Eumée, ce que tu as dit là m'a déchiré le cœur. Comment, en effet, recevrai-je cet étranger dans mon palais? Je suis jeune et n'ai

pas encore assez de confiance dans la force de mon bras pour me défendre de l'homme qui m'outrage le premier. Quant à ma mère, partagée entre deux résolutions, elle se demande si elle restera près de moi et prendra soin de la maison, par respect pour la couche d'Ulysse et pour le jugement du peuple, ou si elle suivra désormais le plus illustre des Grecs qui prétendent à sa main dans le palais, celui qui fera les plus beaux cadeaux. Mais puisque cet étranger est entré dans ta demeure, je le revêtirai de beaux vêtements, manteau et tunique; je lui donnerai une épée à double tranchant, des sandales pour mettre à ses pieds, et je le ferai conduire partout où son cœur aspire à se rendre. Garde-le, si tu veux, dans ton étable, et prends soin de lui : j'enverrai ici des vêtements et des provisions de toute sorte pour sa nourriture, afin qu'il ne te soit pas à charge non plus qu'à tes compagnons. Mais je ne le laisserai point aller là-bas, au milieu des prétendants : je crains que, dans leur coupable insolence, ils ne l'insultent; et j'en éprouverais un vif chagrin. Il est difficile à un homme, si robuste qu'il soit, de tenir contre des adversaires plus nombreux : car ils sont de beaucoup les plus forts. » Le patient et divin Ulysse lui dit à son tour : « O mon ami, car il est juste sans doute que je parle à mon tour, sache que mon cœur est déchiré, quand je vous entends parler des forfaits que les prétendants commettent dans le palais, malgré toi et tel que je te vois. Dis-moi si c'est volontairement que tu te soumets, ou si les peuples du pays, en te haïssant, obéissent à la voix d'un dieu; ou bien as-tu à te plaindre de tes frères? car on compte d'ordinaire sur le secours de leurs bras, même au cas où s'élève une grande querelle. Plût au ciel que j'eusse ta jeunesse avec le courage qui m'anime! Que ne suis-je le fils de l'irréprochable Ulysse, ou même Ulysse, [revenant de ses courses erran-



tes, car il reste encore une lueur d'espérance!] je veux qu'un étranger me coupe la tête à l'instant, si, à peine entré dans le palais d'Ulysse, fils de Laerte, je ne les immolais tous. Que si j'étais seul et succombais sous le nombre, j'aimerais mieux tomber, frappé d'un coup mortel, dans mon palais, que d'être témoin de ces actes odieux, de voir mes hôtes maltraités, les femmes de ma maison violées indignement dans ma belle demeure, mon vin puisé jusqu'à la dernière goutte, et mes biens consumés follement, au hasard, sans fin et sans mesure. » Le sage Télémaque lui répondit à son tour : « Oui, je vais te parler, étranger, avec une entière sincérité. Mes peuples n'ont pour moi ni aversion ni haine; je n'ai pas non plus à me plaindre de mes frères, sur le secours desquels on compte d'ordinaire, même au cas où s'élève une grande querelle. Sache en effet que le fils de Saturne n'a jamais fait naître qu'un fils dans notre famille. Arcésius engendra le seul Laerte, qui fut le père du seul Ulysse; enfin, je suis le fils unique d'Ulysse, qui m'a laissé dans son palais, et n'a pas joui de moi. C'est pour cela qu'aujourd'hui la maison est remplie d'ennemis. Car tous les princes qui règnent dans les îles, à Dulichium, à Samé, à Zacynthe[1], couverte de forêts, et tous ceux qui commandent dans la rocailleuse Ithaque, recherchent ma mère en mariage et ruinent ma maison. Pénélope, sans repousser un hymen odieux, ne peut se résoudre à l'accomplir; eux, cependant, dissipent et dévorent mon bien; et bientôt, assurément, ils me feront périr aussi moi-même. Mais tout cela est entre les mains des dieux. Pour toi, mon père, va au plus vite prévenir la prudente Pénélope que je suis sain et sauf et de retour de Pylos. Je t'attendrai ici : hâte-toi de revenir, après avoir averti ma mère

[1] *Voyez* chant I, 4, les notes.

toute seule; que personne autre parmi les Grecs ne soit instruit de mon retour : car plus d'un machine ma perte. » Alors, prenant la parole à ton tour, tu lui répondis, porcher Eumée : « J'entends, je comprends, tu commandes à qui saisit le sens de tes paroles. Mais dis-moi encore, et parle avec franchise : dois-je, chemin faisant, porter aussi la nouvelle à l'infortuné Laerte? jusqu'à ce jour, bien que fort tourmenté à l'endroit d'Ulysse, il visitait ses champs, buvait et mangeait dans la maison, avec ses serviteurs, quand il lui en prenait fantaisie : mais maintenant, depuis que tu es parti sur un vaisseau pour Pylos, on dit qu'il ne mange ni ne boit comme auparavant et ne visite plus ses champs; mais, dans les soupirs et les larmes, il passe le temps à se lamenter; et sur ses os la peau se flétrit. » Le sage Télémaque lui répondit à son tour : « Je le regrette; mais ne nous occupons pas de lui, quoi qu'il nous en coûte. Car si toutes choses étaient laissées au choix des mortels, nous choisirions de préférence le retour de mon père. Dès que tu auras porté la nouvelle, reviens sur tes pas, et n'erre point à travers champs pour te rendre chez Laerte; mais dis à ma mère de lui dépêcher au plus vite en secret l'intendante : cette femme avertira le vieillard. »

2. Il dit, et pressa le porcher : celui-ci prit ses sandales, les attacha sous ses pieds et partit pour la ville. Cependant Minerve ne fut pas sans s'apercevoir que le porcher Eumée avait quitté l'étable; elle s'approcha donc, sous la figure d'une femme belle, grande et savante dans les beaux ouvrages; et, s'arrêtant à l'entrée de la cabane, elle se montra à Ulysse; mais Télémaque ne la vit point et ne s'aperçut pas de sa présence (car les dieux n'apparaissent point à tous sous une forme sensible); Ulysse seul la vit; les chiens la virent aussi, et, au lieu d'aboyer, ils s'enfuirent en grognant dans une autre partie de l'étable.

La déesse fit un signe avec les sourcils; le divin Ulysse comprit; et, sortant de la chambre, il franchit le mur élevé de la cour, et s'arrêta devant Minerve qui lui dit : « Noble fils de Laerte, industrieux Ulysse : le moment est venu de dire la chose à ton fils et de ne plus dissimuler, afin qu'après avoir concerté le trépas et la ruine des prétendants, vous alliez tous deux à la ville fameuse; je ne serai pas longtemps moi-même éloignée de vous, tant je suis impatiente de combattre. » A ces mots, Minerve le toucha de sa baguette d'or; et d'abord elle revêtit sa poitrine d'un manteau bien lavé et d'une tunique; puis, elle lui rendit sa haute taille et sa vigueur; son teint redevint brun; ses joues se remplirent, et une barbe noirâtre ombragea son menton. Après avoir opéré cette métamorphose, Minerve s'éloigna; et Ulysse rentra dans la cabane. Son fils chéri le regarda avec surprise; et, dans son trouble, il détourna les yeux, craignant que ce ne fût un dieu; puis, élevant la voix, il lui adressa ces paroles ailées : « Étranger, tu m'apparais en ce moment tout autre qu'auparavant; tes vêtements sont changés et ton extérieur n'est plus le même. Tu es sans doute quelqu'un des dieux qui habitent le vaste ciel. Mais sois-moi propice, afin que nous t'offrions des sacrifices agréables et des présents d'or bien façonnés; épargne-nous. » Le patient et divin Ulysse lui répondit ensuite : « Je ne suis point un dieu : pourquoi me comparer aux Immortels? Mais je suis ton père, pour lequel tu souffres en gémissant des maux sans nombre et subis les violences des hommes. » Après avoir ainsi parlé, il embrassa son fils; et le long de ses joues des larmes coulèrent à terre : car jusque-là il les avait constamment retenues. Télémaque (car il ne croyait pas encore que ce fût son père) prit de nouveau la parole et lui dit : « Non, tu n'es pas Ulysse, mon père; mais une divinité m'abuse, pour que je me lamente et m'afflige en-

core davantage : car un homme mortel ne saurait opérer ces prodiges par sa volonté, à moins qu'un dieu, survenant en personne, ne le rendît aisément jeune ou vieux à son gré. Tout à l'heure, en effet, tu étais un vieillard, couvert de haillons; et maintenant tu ressembles aux dieux qui habitent le vaste ciel. » L'ingénieux Ulysse, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Télémaque, il ne convient pas qu'en voyant ton père ici présent, tu sois étonné ni surpris à l'excès; car il ne viendra plus en ces lieux d'autre Ulysse; c'est bien moi qui, après avoir souffert des maux sans nombre et erré longtemps, suis revenu au bout de vingt ans dans ma patrie. D'ailleurs ce que tu vois est l'œuvre de Minerve, amie du butin, qui me rend semblable, quand il lui plaît (car elle en a le pouvoir), tantôt à un mendiant, tantôt aussi à un jeune homme dont le corps est couverts de beaux vêtements. Il est facile aux dieux, qui habitent le vaste ciel, de glorifier et d'abaisser un simple mortel. » Après avoir ainsi parlé, il s'assit; et Télémaque, tenant son noble père embrassé, soupirait en versant des larmes; et tous deux, cédant à l'envie de pleurer, poussaient des cris, comme les aigles ou les vautours, aux serres crochues, à qui des laboureurs ont dérobé leurs petits, avant qu'ils pussent voler. C'est ainsi que des larmes d'attendrissement mouillaient leurs paupières; et sans doute le flambeau du soleil, à son coucher, les eût trouvés encore gémissants, si Télémaque n'avait soudain adressé la parole à son père : « Sur quel vaisseau, père chéri, les matelots t'ont-ils donc conduit à Ithaque? qui se vantent-ils d'être eux-mêmes? car je ne suppose pas que tu sois venu ici à pied. » Le patient et divin Ulysse lui répondit à son tour : « Je te dirai la vérité, mon enfant. Les Phéaciens[1], ces illustres navigateurs, qui reconduisent

[1] *Voyez* chant XIII, 2 et 3.

tous les étrangers qui arrivent chez eux, m'ont amené. Après m'avoir transporté à travers la mer sur un rapide vaisseau, ils m'ont déposé tout endormi à Ithaque, et m'ont donné de riches présents, de l'airain, de l'or en abondance et des vêtements tissus. Ces trésors sont enfermés dans des cavernes, par la volonté des dieux. Si je suis venu ici présentement, c'est sur le conseil de Minerve, afin que nous concertions ensemble la mort de nos ennemis. Mais allons, fais-moi le compte et le dénombrement des prétendants, pour que je sache combien ils sont et qui ils sont. Je veux délibérer en mon noble cœur et examiner si nous pourrons en venir à bout à nous deux, et sans le secours d'autrui, ou si nous chercherons des auxiliaires. » Le sage Télémaque lui répondit à son tour : « O mon père, j'ai sans cesse entendu parler de ta grande gloire; on vantait la force de ton bras dans les combats et ta prudence dans les conseils; mais tu viens de prononcer une parole trop hardie, j'en suis étonné : il est impossible que deux hommes luttent contre des ennemis nombreux et vaillants. Car les prétendants ne sont pas dix ou vingt seulement, à bien compter; leur nombre est beaucoup plus considérable; et tu en sauras bientôt le chiffre ici même. De Dulichium, sont venus cinquante-deux jeunes gens, tous hommes d'élite : six serviteurs les accompagnent; de Samé, vingt-quatre jeunes gens; de Zacynthe, vingt fils des Grecs; et d'Ithaque elle-même, douze des plus vaillants : avec eux est le héros Médon, un chantre divin, et deux serviteurs, habiles à découper les viandes. Si nous les attaquons alors qu'ils seront tous réunis dans le palais, je crains que, venu pour te venger de leurs violences, tu n'éprouves un sort douloureux et fatal. Eh bien! examine si tu peux découvrir quelque auxiliaire qui nous seconde avec un cœur bienveillant. » Le patient et divin Ulysse lui répondit à son tour : « Écoute donc ce que je vais te dire, et sois atten-

tif. Considère s'il nous suffira de Minerve avec le grand Jupiter, ou si je dois chercher quelque autre auxiliaire. » Le sage Télémaque lui répondit à son tour : « Ceux que tu as nommés sont de puissants défenseurs, quoique assis dans les hautes régions, au sein des nuages : tous deux dominent sur les autres hommes et sur les dieux immortels. » Le patient et divin Ulysse lui répondit à son tour : « Ces deux divinités ne se tiendront pas longtemps éloignées de la mêlée terrible, quand l'impétueux Mars prononcera dans le palais entre les prétendants et nous. Mais va maintenant à la maison, aussitôt que l'aurore paraîtra, et mêle-toi aux fiers prétendants. Pour moi, guidé par Eumée, je m'y rendrai plus tard, sous la figure d'un mendiant vieux et misérable. S'ils m'outragent dans ma demeure, supporte-le d'un cœur patient, quelque chose que j'aie à souffrir. Lors même qu'ils me traîneraient par les pieds hors du palais, et me lanceraient des traits, regarde et laisse faire : invite-les seulement à cesser leurs folies, en leur adressant des paroles amicales; mais ils ne t'écouteront pas : car le jour fatal est venu pour eux. [J'ai autre chose encore à te dire : grave-le dans ton esprit. Lorsque Minerve, bonne conseillère, m'en suggérera la pensée, je te ferai un signe de la tête : aussitôt que tu l'auras vu, enlève les armes de guerre qui se trouvent dans le palais, et dépose-les toutes au fond de la chambre élevée. Que si les prétendants, désireux d'avoir ces armes, te questionnent, abuse-les par de douces paroles : « Je « les ai placées loin de la fumée : car elles ne ressemblaient « plus à celles qu'Ulysse a laissées jadis en partant pour « Troie; mais leur éclat s'est terni, exposées qu'elles « étaient à la vapeur du feu. Et puis, le fils de Saturne m'a « suggéré en outre une raison plus forte : je crains que, « par l'effet du vin, une querelle éclatant parmi vous, « vous ne vous blessiez mutuellement et ne souilliez le fes-

« tin et la recherche de l'hymen : car le fer attire l'homme. » Laisse pour nous seuls deux glaives et deux lances et deux boucliers, dont nous puissions armer nos bras, lorsqu'une fois nous nous serons élancés au combat : pour eux, Pallas-Minerve et le sage Jupiter enchaîneront leur force.] J'ai autre chose encore à te dire : grave-le dans ton esprit. Si tu es vraiment mon fils et de notre sang, que personne désormais n'apprenne ma présence ici : que ni Laerte, ni le porcher, ni aucun des serviteurs, ni Pénélope elle-même, n'en soient instruits : soyons seuls, toi et moi, à connaître les sentiments des femmes. Éprouvons aussi nos serviteurs, et sachons quel est celui qui nous honore et nous craint, et celui qui n'a point souci de toi et te méprise tel que tu es. » Le noble fils d'Ulysse, prenant la parole à son tour, lui répondit : « O mon père, je me flatte que tu connaîtras plus tard mon cœur : car nulle faiblesse ne s'est emparée de moi. Mais je ne crois pas que ce parti doive nous être avantageux : je t'engage à réfléchir. Tu perdras le temps à parcourir les champs pour mettre chacun à l'épreuve; eux, cependant, tranquilles dans le palais, consument tes biens à outrance; et ils n'y mettent aucune mesure. Je t'engage donc à étudier les femmes, celles qui te méprisent et celles qui sont innocentes; mais je ne suis pas d'avis que nous allions d'étable en étable pour sonder nos serviteurs; nous nous occuperons de cela plus tard, s'il est vrai qu'un signe t'ait été envoyé par Jupiter qui porte l'égide. »

3. Tandis qu'ils échangeaient ces discours, abordait à Ithaque le solide vaisseau qui avait ramené de Pylos Télémaque et tous ses compagnons. Entrés dans l'intérieur du port, aux gouffres profonds, les matelots tirèrent sur le rivage le noir navire ; et de nobles serviteurs enlevèrent les agrès, et portèrent de magnifiques présents

chez Clytius [1]. Un héraut fut envoyé au palais d'Ulysse, pour annoncer à la prudente Pénélope que Télémaque était aux champs et avait ordonné de conduire le vaisseau à la ville : autrement, l'âme saisie de frayeur, la noble reine aurait versé des larmes amères. Le héraut et le divin porcher se rencontrèrent, comme ils allaient porter la même nouvelle à l'épouse d'Ulysse. Lorsqu'ils furent arrivés dans le palais du divin roi, le héraut dit en présence de toutes les servantes : « Reine, ton fils chéri est de retour. » Quant au porcher, s'approchant de Pénélope, il lui dit tout ce que son fils chéri l'avait chargé de lui rapporter : et, sa commission achevée, il quitta la salle, franchit le mur de clôture, et s'en retourna à ses troupeaux.

4. Les prétendants s'affligeaient, et leur âme était consternée. Ils sortirent de la salle, franchirent le mur élevé de la cour, et tinrent conseil devant la porte. Eurymaque, fils de Polybe, prit la parole le premier : « Amis, quelle grande entreprise audacieusement exécutée que ce voyage de Télémaque! et nous croyions qu'il ne s'accomplirait pas. Mais allons, lançons à l'eau un vaisseau noir, choisi parmi les meilleurs, et rassemblons des rameurs, habitués à la mer, pour avertir au plus vite les nôtres [2] de revenir promptement à Ithaque. » Il n'avait pas achevé, qu'Amphinomus vit, en se retournant, un vaisseau qui entrait dans le port, aux gouffres profonds, et des matelots qui pliaient les voiles et tenaient les rames dans leurs mains. Il sourit doucement et dit à ses compagnons : « Inutile maintenant d'envoyer un message : car les voilà dans le port. Sans doute un dieu les a prévenus, ou bien ils ont vu eux-mêmes passer le vaisseau de Télémaque, et n'ont pu l'atteindre. » Il dit ; et les prétendants, s'étant

[1] Sans doute pour payer à Clytius le loyer du navire qu'il avait prêté. — [2] Il s'agit des prétendants qui s'étaient placés en embuscade pour surprendre et tuer Télémaque.

levés, allèrent sur le rivage de la mer; ils tirèrent aussitôt à sec le vaisseau noir, et de nobles serviteurs emportèrent les agrès; puis, il se réunirent tous en assemblée, et ne laissèrent personne autre, jeune homme ou vieillard, s'asseoir à leurs côtés. Alors Antinoüs, fils d'Eupithès, leur dit: « O douleur! faut-il que les dieux aient sauvé cet homme du trépas! Durant tout le jour, des sentinelles stationnaient sur la cime aérée des rochers, se succédant tour à tour et sans interruption; et, dès que le soleil était couché, nous ne passions jamais la nuit sur le continent; mais nous restions en mer, et croisions sur notre rapide vaisseau jusqu'au retour de la divine aurore; guettant Télémaque pour le prendre et le tuer; c'est un dieu sans doute qui l'a ramené dans sa patrie. Préparons-lui donc ici une mort terrible; et qu'il ne puisse nous échapper: car je ne suppose pas que nos projets s'accomplissent, tant qu'il vivra. Car il est plein de sens et de raison, et ses peuples ne nous sont plus du tout favorables. Hâtons-nous donc, avant qu'il convoque tous les Grecs en assemblée: car je ne crois pas qu'il faiblisse; mais il s'emportera, et se lèvera pour déclarer devant tous que nous tramions sa mort, et que nous n'avons pas réussi; et les Grecs, en apprenant cette méchante action, ne l'approuveront pas. Je crains qu'ils ne nous maltraitent, et que, chassés de notre patrie, nous ne cherchions un refuge chez un peuple étranger. Prenons donc les devants, et tuons-le aux champs, loin de la ville, ou sur la route; emparons-nous de ses biens et de ses trésors, et partageons-les également entre nous; mais laissons le palais à sa mère et à celui qu'elle prendra pour époux. Si ma proposition ne vous agrée pas, et que vous vouliez qu'il vive et possède tout l'héritage paternel, cessons désormais de nous rassembler ici pour consumer à loisir ses précieuses richesses; et que chacun de nous, sans quitter sa

demeure, brigue la main de la reine et cherche à l'obtenir à force de présents : elle épousera celui qui lui aura fait le plus de cadeaux et que le sort aura désigné. » Il dit; et tous demeurèrent immobiles et silencieux. Enfin Amphinomus, fils illustre de Nisus et petit-fils du roi Arétius, prit la parole au milieu d'eux. Venu de Dulichium, fertile en blé et riche en pâturages, il était à la tête des prétendants, et plaisait surtout à Pénélope à cause de son langage : car il avait l'âme honnête. Plein du désir de leur être utile, il prit la parole et dit : « Amis, je ne voudrais pas, pour mon compte, ôter la vie à Télémaque : c'est chose terrible que de tuer un homme de sang royal. Commençons plutôt par nous enquérir de la volonté des dieux. Si les arrêts du grand Jupiter approuvent ce meurtre, je serai le premier à frapper, et j'exhorterai les autres à en faire autant; si les dieux le désapprouvent, je vous conseille d'y renoncer. » Ainsi parla Amphinomus, et son discours fut approuvé des prétendants. Ils se levèrent aussitôt après et se rendirent au palais d'Ulysse, et s'assirent, en entrant, sur des siéges bien polis.

5. De son côté, la prudente Pénélope, changeant d'idée, résolut de se montrer aux prétendants, pleins d'une insolence excessive. Car elle avait appris qu'ils méditaient la perte de son fils : le héraut Médon, témoin de leurs délibérations, lui avait tout dit. Elle se rendit à la salle de réunion, accompagnée de ses femmes. Lorsque la plus noble des femmes fut arrivée auprès des prétendants, elle s'arrêta sur le seuil de la salle, solidement construite, en ramenant sur ses joues son voile resplendissant; puis, elle prit la parole et apostropha Antinoüs en ces termes : « Audacieux Antinoüs, artisan de crimes! c'est toi qui passes dans le pays d'Ithaque pour un homme supérieur à tous ceux de ton âge en sagesse et en éloquence; mais

tu n'es point tel qu'on le dit. Monstre, pourquoi trames-tu la mort et le trépas de Télémaque, sans égard pour les suppliants, dont Jupiter est le témoin? Il n'est pas permis de se tendre des embûches les uns aux autres. Ne sais-tu pas que ton père est venu se réfugier ici, pour se soustraire à la vengeance du peuple, vivement irrité contre lui, parce qu'il s'était joint à des pirates Taphiens et avait ravagé les Thesprotes, nos alliés. On voulait le tuer, lui arracher la douce existence, et dévorer ses biens immenses; mais Ulysse les contint et arrêta leur emportement. Et cependant tu ruines aujourd'hui sa maison impunément, tu poursuis sa femme, tu veux assassiner son fils, et moi tu m'accables de chagrin. Mais je t'invite à mettre fin à tes violences et à réprimer les autres. » Eurymaque, fils de Polybe, lui répondit alors : « Fille d'Icarius, prudente Pénélope, rassure-toi; et que ces pensées n'occupent point ton esprit. Il n'est pas un homme, il n'en sera et n'en fut jamais, qui ose porter la main sur ton fils Télémaque, tant que je vivrai et verrai la lumière sur la terre : car je te le déclare, et ma parole s'accomplira : son sang noir ruissellera aussitôt autour de ma lance. Plus d'une fois, en effet, Ulysse, destructeur de cités, me faisant asseoir sur ses genoux, m'a mis dans les mains de la viande rôtie et m'a versé du vin rouge : c'est pourquoi je chéris Télémaque plus que tous les autres hommes. Qu'il ne craigne donc pas la mort de la part des hommes; quant à la mort qui vient des dieux, nul ne peut l'éviter. » Il parlait ainsi pour la rassurer; mais lui-même préparait la mort à Télémaque. Pénélope remonta donc à l'étage supérieur, dans son magnifique appartement, où elle pleura son cher époux Ulysse, jusqu'à l'heure où Minerve, aux yeux étincelants, fit descendre le doux sommeil sur ses paupières.

6. Sur le soir, le divin porcher revint auprès d'Ulysse

et de son fils : or, ils apprêtaient avec empressement le souper, après avoir immolé un porc d'un an. Minerve s'approchant d'Ulysse, fils de Laerte, et le frappant de sa baguette, le transforma de nouveau en vieillard et couvrit son corps de sales vêtements, de peur qu'Eumée ne le reconnût, en le voyant face à face, et n'allât prévenir la sage Pénélope, au lieu de garder le secret. Télémaque adressa le premier la parole au porcher : « Te voilà de retour, divin Eumée? que dit-on par la ville? Les nobles prétendants sont-ils maintenant revenus de leur embuscade, ou bien guettent-ils encore mon arrivée à Ithaque? » Alors, prenant la parole à ton tour, tu lui répondis, porcher Eumée : « Je n'ai pas songé à m'informer et à m'enquérir de tout cela, en traversant la ville; je n'ai rien eu de plus pressé, mon message accompli, que de revenir en ces lieux. J'ai rencontré un héraut, messager rapide, envoyé par tes compagnons, qui a le premier parlé à ta mère. Ce que je sais encore, pour l'avoir vu de mes yeux, c'est qu'en revenant j'étais déjà loin de la ville et approchais de la colline de Mercure, lorsque j'ai aperçu un vaisseau rapide entrant dans notre port : il était monté par beaucoup d'hommes et chargé de boucliers et de lances à deux tranchants. J'ai présumé que c'étaient les prétendants; mais je n'en sais rien. » Il dit, et le divin Télémaque sourit, en jetant un coup d'œil à son père; mais il évita les regards du porcher. Lorsqu'ils eurent terminé les apprêts du repas, ils se mirent à table, et se rassasièrent de mets également partagés; puis, quand la soif et la faim furent apaisées, ils se couchèrent et goûtèrent le bienfait du sommeil.

CHANT XVII

ARGUMENT

1. Télémaque, en partant pour la ville, ordonne à Eumée de conduire son hôte au palais. Euryclée d'abord, et Pénélope ensuite embrassent avec effusion Télémaque et témoignent leur joie de le revoir sain et sauf. — 2. Télémaque ramène Théoclymène au palais : pendant le repas, Télémaque raconte en peu de mots son voyage à sa mère. Théoclymène affirme qu'Ulysse ne tardera pas à revenir. — 3. Cependant, les prétendants jouaient aux portes du palais. Médon les prévient que l'heure du dîner est arrivée : ils rentrent et l'on apprête le repas.— 4. Ulysse et le porcher se rendent à la ville : en chemin, ils rencontrent le chevrier Mélanthée qui les insulte grossièrement.— 5. Ils arrivent à la porte du palais : le vieux chien Argus reconnaît son maître et meurt. — 6. Télémaque aperçoit Eumée, et lui donne du pain et des viandes pour le mendiant. — 7. Minerve apparaît à Ulysse et l'invite à solliciter successivement tous les prétendants : insolence d'Antinoüs : Eumée le gourmande sévèrement. — 8. Ulysse implore la pitié d'Antinoüs qui le repousse avec dureté et le frappe à l'épaule avec un escabeau : indignation des autres prétendants. — 9. Pénélope désire entretenir le mendiant : mais Ulysse, qui redoute les violences des prétendants, remet l'entretien au soir. — 10. Eumée, après de tendres avis donnés à Télémaque, retourne à ses troupeaux.

1. Quand parut la fille du matin, l'Aurore aux doigts de rose, Télémaque, le fils chéri du divin Ulysse, attacha aussitôt sous ses pieds de belles sandales; il prit une forte lance qui allait bien à sa main; et, prêt à partir pour la ville, il dit à son porcher : « Mon père, je vais à la ville, pour que ma mère me voie : car je ne pense pas

qu'elle mette fin à ses lamentations déplorables et à ses gémissements, mêlés de larmes, avant de m'avoir vu. Pour toi, voici l'ordre que je te donne : conduis ce malheureux étranger à la ville, pour qu'il y mendie sa subsistance : lui donne, qui voudra, un morceau de pain et une coupe de vin : il ne m'est pas possible, au milieu des maux que mon cœur éprouve, de prendre à ma charge tous les hommes. Si l'étranger se fâche par trop, tant pis pour lui : car j'aime à dire la vérité. » L'ingénieux Ulysse, prenant la parole à son tour, lui répondit : « O mon ami, je ne souhaite pas du tout moi-même d'être retenu ici. Mieux vaut pour un mendiant mendier sa subsistance à la ville qu'aux champs : me donnera qui voudra. Car je ne suis plus d'âge à rester dans des étables, pour obéir en tout aux ordres d'un maître. Va donc : cet homme me conduira, ainsi que tu l'ordonnes, aussitôt que je me serai chauffé au feu, et que la chaleur du soleil se fera sentir : car j'ai des vêtements furieusement mauvais, et je crains que le froid du matin ne me saisisse : or, vous dites que la ville est loin. » Il dit, et Télémaque sortit de l'étable, et s'avança d'un pas rapide, méditant la ruine des prétendants. Lorsqu'il fut arrivé au superbe palais, il porta sa lance contre une haute colonne où il l'appuya; et, franchissant le seuil de pierre, il entra. La nourrice Euryclée, qui étendait des toisons sur les siéges habilement façonnés, fut de beaucoup la première à l'apercevoir : elle alla aussitôt droit à lui en pleurant; et les autres servantes de l'intrépide Ulysse se portèrent autour de Télémaque, et lui baisèrent de bon cœur la tête et les épaules. La prudente Pénélope descendit de sa chambre, pareille à Diane et à Vénus la toute d'or : elle entoura de ses deux bras, en pleurant, son fils chéri, couvrit de baisers sa tête et ses beaux yeux, et lui adressa, toute en larmes, ces paroles ailées : « Te voilà revenu, Télémaque,

douce lumière ! non, je ne croyais pas te revoir, du jour où tu t'es embarqué pour Pylos, en secret et malgré moi, afin de chercher des nouvelles de ton père. Mais allons, raconte-moi ce que tu as vu. » Le sage Télémaque lui répondit à son tour : « Ma mère, ne provoque point mes pleurs, et n'émeus pas mon cœur dans mon sein, puisque j'ai échappé à la mort cruelle. Mais après t'être baignée et avoir revêtu de purs vêtements, [monte à l'étage supérieur avec les femmes, tes suivantes] et fais vœu à tous les dieux de leur immoler des hécatombes parfaites, si jamais Jupiter accomplit les œuvres de la vengeance. Pour moi, je vais aller à la place publique, afin de mander un étranger[1], qui m'a suivi de Pylos jusqu'ici. Je l'ai envoyé en avant avec mes compagnons, semblables aux dieux, et j'ai ordonné à Piréus de l'emmener chez lui, et de le traiter avec tous les soins et les égards possibles, jusqu'à ce que je fusse arrivé. » Il dit ; et Pénélope ne laissa échapper aucune parole. Après s'être baignée et avoir revêtu de purs vêtements, elle fit vœu à tous les dieux de leur immoler des hécatombes parfaites, si jamais Jupiter accomplissait les œuvres de la vengeance.

2. Télémaque sortit ensuite du palais, une lance à la main, et suivi de ses chiens, aux pieds agiles. Minerve avait répandu sur lui une grâce divine, et tout le peuple le regardait passer avec admiration. Les fiers prétendants se pressèrent autour de lui, et lui adressèrent de bonnes paroles, tandis qu'au fond du cœur ils méditaient sa perte. Mais lui, évitant leur foule nombreuse, alla s'asseoir à l'endroit où siégeaient Mentor, Antiphus et Haliterse, qui furent dès l'origine les amis de son père : c'est là qu'il s'assit, et ils lui adressèrent toutes sortes de questions. Cependant Piréus, habile à manier la lance, s'ap-

[1] Théoclymène. *Voyez* chant XV, 5.

procha d'eux, amenant l'étranger à travers la ville jusqu'au lieu de l'assemblée. Télémaque ne resta pas longtemps loin de son hôte, mais il s'avança, et Piréus lui adressa le premier la parole : « Télémaque, envoie sans retard tes femmes à ma demeure, afin que je te remette les présents que t'a faits Ménélas. » Le sage Télémaque lui répondit à son tour : « Piréus, nous ne savons pas comment tout cela finira. Si les fiers prétendants, après m'avoir tué par surprise dans mon palais, se partagent les biens de mon père, j'aime mieux que tu aies ces présents et que tu en jouisses plutôt qu'aucun d'entre eux ; mais si je consomme leur perte et leur trépas, tu seras heureux de les apporter au palais et moi de les recevoir. » Après avoir ainsi parlé, il emmena chez lui le malheureux étranger. Lorsqu'ils furent arrivés au superbe palais, ils déposèrent aussitôt leurs manteaux sur des siéges et des fauteuils; puis, ils montèrent dans des baignoires bien polies, où ils se baignèrent. Après que des servantes les eurent lavés, frottés d'huile et revêtus ensuite de tuniques et de manteaux moelleux, ils s'assirent sur des siéges, au sortir du bain. Alors une servante apportant l'eau pour laver les mains, la versa d'une belle aiguière d'or dans un bassin d'argent, pour qu'ils se lavassent, et plaça devant eux une table bien polie. La vénérable intendante vint leur apporter du pain, et leur servit une foule de mets, sans ménager les provisions. Pénélope était assise en face d'eux, non loin de la porte de la salle, le dos renversé sur son siége, et filait une laine délicate. Télémaque et son hôte étendaient les mains vers les mets préparés et servis devant eux. Quand la faim et la soif furent apaisées, la sage Pénélope prit la parole la première et dit : « Télémaque, je vais donc monter à l'étage supérieur et me coucher dans ce lit, qui m'a causé tant de soupirs et que j'ai sans cesse

arrosé de mes larmes, depuis qu'Ulysse est parti pour Ilion avec les Atrides. Or, avant que les fiers prétendants arrivent au palais, tu n'as pas voulu me dire ouvertement ce que tu as appris au sujet du retour de ton père. » Le sage Télémaque lui répondit à son tour : « Je vais te raconter la vérité, ma mère. Nous sommes allés à Pylos, chez Nestor, pasteur des peuples : il m'a reçu dans son palais élevé et accueilli cordialement, comme fait un père pour son fils, nouvellement arrivé d'une terre étrangère après une longue absence : il m'a traité avec non moins de bonté, ainsi que ses glorieux fils. D'ailleurs, il m'a dit n'avoir jamais appris d'aucun mortel qu'Ulysse fût vivant ou mort. Mais il m'a envoyé avec des chevaux et un char solide chez le fils d'Atrée, Ménélas, habile à manier la lance. Là, j'ai vu Hélène l'Argienne, pour laquelle Grecs et Troyens ont soutenu tant de travaux par la volonté des dieux. Ménélas, habile à pousser le cri de guerre, m'a demandé aussitôt quelle nécessité pressante m'amenait à la divine Lacédémone ; et moi je lui ai raconté toute la vérité. Alors prenant la parole à son tour, il me répondit en ces termes : « Grands « dieux ! ils voudraient sans doute coucher dans le lit de « ce guerrier intrépide, lâches comme ils sont ! Comme « lorsqu'une biche, après avoir déposé dans le gîte d'un « fort lion ses jeunes faons, encore à la mamelle, par« court les hauteurs et broute l'herbe des vallées : le « lion rentre ensuite dans sa tanière et leur fait souffrir « à tous deux une mort affreuse : de même Ulysse fera « souffrir aux prétendants une mort affreuse. Ah ! plût « au ciel, grand Jupiter, Minerve et Apollon, qu'Ulysse « se montrât aux prétendants tel qu'on le vit jadis dans « la superbe Lesbos, lorsqu'à la suite d'un défi il se leva « et lutta contre Philomélidès qu'il terrassa rudement « aux applaudissements de tous les Grecs ! S'il tombait

« ainsi sur eux, ils auraient tous une courte existence et « de tristes noces. Quant à ce que tu demandes d'un « ton suppliant, je répondrai sans m'écarter de la vérité « et je ne t'abuserai pas. Tout ce que m'a dit le véridique « vieillard des mers, je te le répéterai, sans te cacher ni « te dissimuler aucune de ses paroles. Il m'a dit qu'il avait « vu Ulysse, en proie à de violents chagrins, dans l'île « et dans le palais de la nymphe Calypso, qui le retient « contre son gré : il ne peut retourner dans sa patrie : « car il n'a ni vaisseaux, pourvus de rameurs, ni compa- « gnons pour le transporter sur le vaste dos de la plaine « liquide. » Ainsi parla le fils d'Atrée, Ménélas, habile à manier la lance. Après quoi, je m'en suis retourné : les dieux immortels m'ont envoyé un vent favorable, et m'ont ramené promptement dans ma chère patrie. » Il dit, et le cœur de sa mère fut ému. Alors Théoclymène, semblable aux dieux, prit la parole au milieu d'eux : « Chaste épouse d'Ulysse, fils de Laerte : Ménélas ne sait rien de précis; mais recueille mes paroles : car je te révélerai clairement l'avenir et ne te dissimulerai rien. Je prends à témoin Jupiter, avant tous les dieux, et cette table hospitalière et ce foyer de l'irréprochable Ulysse où je suis arrivé, qu'Ulysse est déjà sur le sol de sa patrie, assis ou en marche vers ce palais; qu'il est informé de ces forfaits, et prépare la ruine de tous les prétendants. Tel est le sens de l'augure que j'ai observé, assis sur le navire, au bon tillac, et que j'ai expliqué à Télémaque. » La sage Pénélope lui répondit à son tour : « Puisse, étranger, ta parole s'accomplir! Car alors tu reconnaîtrais mon amitié aux nombreux présents que tu recevrais de moi, si bien que chacun, en te rencontrant, t'estimerait heureux. »

3. Tels étaient les discours qu'ils échangeaient. Cependant les prétendants se divertissaient à lancer le dis-

que et le javelot, devant le palais d'Ulysse, sur le parvis, artistement travaillé, théâtre ordinaire de leur insolence. Mais, à l'heure du dîner, quand de toutes parts les troupeaux furent revenus des champs, conduits par leurs bergers ordinaires, alors Médon adressa la parole aux prétendants : c'était lui qu'ils préféraient parmi les hérauts, et il prenait part à leurs festins : « Jeunes gens, maintenant que vous vous êtes tous récréés à ces jeux, allez au palais, pour que nous préparions le repas : car c'est une bonne chose de prendre de la nourriture, quand l'heure est venue. » Il dit; eux se levèrent et partirent dociles à sa voix. Lorsqu'ils furent arrivés au superbe palais, ils déposèrent leurs manteaux sur des siéges et des fauteuils; puis, furent immolées de grandes brebis, des chèvres succulentes, des porcs engraissés, et une génisse, honneur du troupeau; et l'on prépara le repas.

4. Ulysse et le divin porcher s'empressaient de quitter les champs pour aller à la ville. Le porcher, chef des pasteurs, prit la parole le premier : « Étranger, puisque tu désires aller aujourd'hui à la ville, comme l'a ordonné mon maître (moi, j'aimerais mieux que tu restasses ici pour garder les étables; mais je respecte Télémaque, et je crains qu'il ne me querelle plus tard : or, les reproches des maîtres sont terribles), eh bien! partons, maintenant : car la plus grande partie du jour est déjà écoulée; et vers le soir il fera sans doute plus froid. » L'ingénieux Ulysse, prenant la parole à son tour, lui répondit : « J'entends, je comprends : tu commandes à qui saisit le sens de tes paroles. Eh bien! partons; et sois mon guide pendant tout le trajet; si tu as par hasard un bâton coupé, donne-le-moi pour m'appuyer, puisque vous dites que la route est fort glissante. » A ces mots, il jeta sur ses épaules une misérable besace toute déchirée : une corde

y était attachée, servant de bandoulière; Eumée lui donna le bâton qu'il désirait. Tous deux se mirent en chemin, laissant derrière eux les chiens et les pasteurs pour garder l'étable. Eumée conduisait donc à la ville son maître, semblable à un mendiant vieux et misérable, s'appuyant sur un bâton, et le corps couvert de sales haillons. Tout en marchant par un sentier rocailleux, ils approchèrent de la ville, et arrivèrent à une fontaine d'un beau travail, à l'onde pure, où venaient puiser les citoyens : ouvrage d'Ithacus, de Néritus et de Polyctor[1]; elle était entourée d'un bois circulaire de peupliers, enfants des eaux; son onde fraîche coulait du haut d'un rocher, que couronnait un autel, dédié aux nymphes, et où sacrifiaient tous les voyageurs. En cet endroit, ils furent rencontrés par Mélanthée, fils de Dolius, qui menait à la ville les plus belles chèvres de tous les troupeaux pour la table des prétendants : deux bergers l'accompagnaient. En les voyant, Mélanthée les injuria d'une façon horrible et inconvenante, prit la parole et dit (le cœur d'Ulysse en fut courroucé) : « C'est maintenant ou jamais le cas de s'écrier qu'un misérable conduit un misérable! Voilà comment un Dieu assemble toujours qui se ressemble. Où mènes-tu donc ce glouton, malheureux porcher, ce mendiant importun, ce fléau des repas, qui usera ses épaules à force de s'appuyer contre les piliers des portes, demandant des miettes au lieu de trépieds et de bassins[2]? Si tu me le donnais pour garder les étables, nettoyer les porcs et porter du feuillage aux chevreaux, il se ferait de vigoureux genoux à boire du petit lait. Mais n'étant instruit qu'au mal, il ne voudra pas travailler; il aime mieux mendier par la ville et demander de quoi repaître son ventre insatiable. Mais

[1] Ithacus, Néritus et Polyctor étaient fils de Ptérélas, un des plus anciens héros d'Ithaque. — [2] Tels sont, en effet, les présents que l'on offre à des hôtes distingués.

je te dis et ma parole s'accomplira : s'il entre par hasard dans la demeure du divin Ulysse, ses côtes useront les escabeaux, qui, lancés par les prétendants, pleuvront dans le palais autour de sa tête. » Il dit; et, passant près d'Ulysse, il lui donna un coup de pied dans la cuisse; mais il ne le rejeta pas hors du sentier. Ulysse demeura ferme à sa place : il délibéra s'il se jetterait sur lui et l'assommerait avec son bâton, ou si, l'élevant en l'air, il lui briserait la tête contre terre; mais il se résigna et contint les mouvements de son cœur. Eumée, regardant Mélanthée en face, le gourmanda; et, les mains levées au ciel, il fit à haute voix cette prière : « Nymphes de cette fontaine, filles de Jupiter, si jamais Ulysse a brûlé pour vous les cuisses des agneaux et des chevreaux, après les avoir enveloppées d'une graisse épaisse, exaucez mon vœu, et faites que ce héros arrive et qu'un Dieu le ramène : car alors il dissiperait tout ce faste insolent que tu étales, en te promenant sans cesse par la ville, tandis que de méchants bergers ruinent les troupeaux. » Mélanthée, le chevrier lui répondit à son tour : « Grands Dieux ! qu'a dit ce chien, habile à mal faire? Je l'emmènerai quelque jour loin d'Ithaque, sur un vaisseau noir, garni de bons rameurs, pour en retirer un bon prix. Plût aux dieux qu'Apollon, à l'arc d'argent, frappât aujourd'hui Télémaque, dans le palais, ou qu'il tombât sous les coups des prétendants, aussi vrai que le jour du retour est perdu pour Ulysse ! » A ces mots, il les quitta là (car ils allaient lentement), et poursuivit sa route; en un instant, il arriva au palais de son maître. Aussitôt qu'il fut entré, il s'assit au milieu des prétendants, en face d'Eurymaque : car il l'aimait particulièrement. Les serviteurs lui servirent une portion des viandes, et la vénérable intendante apporta et plaça devant lui du pain pour son repas.

5. Arrivés près du palais, Ulysse et le divin porcher

s'arrêtèrent; or, le son d'une lyre harmonieuse frappa leurs oreilles : car Phémius commençait à chanter au milieu des prétendants : alors Ulysse, prenant la main du porcher, lui dit : « Eumée, voici sans doute la belle demeure d'Ulysse : elle est facile à reconnaître, même à la voir parmi beaucoup d'autres. Elle a plusieurs étages; la cour a été munie par lui d'un mur et d'une enceinte; les portes en sont solides et à deux battants : il ne serait guère possible à un homme de la prendre d'assaut. Je m'aperçois que de nombreux convives y préparent leur repas : car une odeur de viandes rôties est venue jusqu'à moi, et j'entends résonner la lyre, que les dieux ont faite la compagne des festins. » Alors, prenant la parole à ton tour, tu lui répondis, porcher Eumée : « Tu as facilement reconnu ce palais : car tu n'es pas non plus pour tout le reste dépourvu de sens. Mais allons, réfléchissons à ce qu'il nous faut faire. Entre le premier dans la superbe demeure et pénètre au milieu des prétendants; moi, j'attendrai ici; ou bien, si tu veux, attends-moi, et j'irai par-devant; mais ne tarde pas, de peur qu'en te voyant dehors, on ne te frappe ou ne te chasse : je t'invite à réfléchir là-dessus. » Le patient et divin Ulysse lui répondit ensuite : « J'entends, je comprends : tu commandes à qui saisit le sens de tes paroles. Eh bien ! va par-devant; moi, j'attendrai ici. Car je ne suis pas sans connaître les blessures et les coups, puisque j'ai souffert bien des maux sur les flots et dans les combats : cela s'ajoutera au reste. Il est impossible de cacher la faim avide, pernicieuse, qui apporte aux hommes tant de maux : c'est par elle que s'équipent ces solides vaisseaux qui sillonnent la mer inféconde, portant la ruine à des peuples ennemis. » Tels étaient les discours qu'ils échangeaient. Cependant un chien, qui gisait là, dressa la tête et les oreilles : c'était Argus, que l'intrépide Ulysse avait, il est vrai, nourri lui-

même, mais dont il n'avait tiré aucun profit : car il était parti auparavant pour la sainte Ilion. Jadis les jeunes gens l'emmenaient à la chasse contre les chèvres sauvages, les cerfs et les lièvres; mais alors il gisait abandonné de tous, en l'absence de son maître, sur un tas de fumier de mules et de bœufs, répandu en grande quantité devant les portes, jusqu'à ce que les serviteurs d'Ulysse l'enlevassent pour fumer le vaste enclos : c'est là qu'était étendu le chien Argus, tout couvert de vermine. Alors pourtant, dès qu'il sentit Ulysse près de lui, il remua aussitôt la queue, et baissa les deux oreilles; mais il n'eut pas la force d'aller plus près encore de son maître. Ulysse, à cette vue, se détourna pour essuyer une larme, qu'il cacha facilement à Eumée; et aussitôt il l'interrogea en ces termes : « Eumée, il est vraiment étonnant qu'on abandonne ce chien sur le fumier : il est beau de corps sans doute; mais je ne sais pas clairement s'il était agile à la course en même temps que beau, ou s'il ressemblait simplement à ces chiens, commensaux de leurs maîtres, que l'on soigne pour la montre. » Alors, prenant la parole à ton tour, tu lui répondis, porcher Eumée : « Hélas ! ce chien est celui d'un homme qui est mort loin d'ici. Si pour la taille et pour l'activité, il était tel qu'Ulysse le laissa en partant pour Troie, tu serais tout de suite émerveillé de son agilité et de son ardeur. La bête qu'il avait fait lever, ne pouvait plus échapper dans les profondeurs de la forêt épaisse : car il excellait à suivre une piste. Maintenant il est en proie à la souffrance. Le maître a péri autre part que dans sa patrie, et les femmes négligentes ne soignent pas le chien. Quand les maîtres ne commandent plus, les serviteurs refusent dès lors d'accomplir leur devoir. Car Jupiter, aux vastes regards, ôte à l'homme la moitié de sa vertu, du jour où il devient esclave. » A ces mots, il entra dans le superbe

palais, et alla droit à la salle où se trouvaient les fiers prétendants. Pour Argus, la sombre Parque de la mort s'empara de lui, aussitôt après qu'il eût vu Ulysse, au bout de la vingtième année.

6. Télémaque, semblable aux dieux, fut de beaucoup le premier qui vit le porcher entrer dans le palais : aussitôt il lui fit signe de la tête pour l'appeler; et Eumée, après avoir regardé de tous côtés, prit le siége où s'asseyait d'ordinaire le serviteur chargé de répartir les viandes abondantes entre les prétendants qui mangeaient dans le palais : il le porta près de la table de Télémaque, et s'y assit, en face de lui; alors un héraut choisit et lui servit une portion ainsi que du pain qu'il prit dans une corbeille. Ulysse pénétra dans le palais peu de temps après lui, sous la figure d'un mendiant vieux et misérable, et s'appuyant sur un bâton : il avait le corps couvert de sales haillons. Il s'assit sur le seuil de frêne, en dedans des portes, appuyé contre le jambage de cyprès que l'ouvrier avait jadis poli savamment et mesuré au cordeau. Télémaque appela le porcher, et, prenant dans une corbeille magnifique un pain entier, et de la viande autant que ses mains pouvaient en contenir, il lui dit : « Porte et donne cela à l'étranger; et invite-le à solliciter tous les prétendants l'un après l'autre : la honte ne convient pas à l'homme que le besoin force à mendier. » Il dit; Eumée ne l'eut pas plutôt entendu qu'il se leva; et, s'approchant d'Ulysse, il lui adressa ces paroles ailées : « Voilà ce que te donne Télémaque, étranger; et il t'invite à solliciter tous les prétendants l'un après l'autre : la honte, dit-il, ne convient pas à l'homme que le besoin force à mendier. » L'ingénieux Ulysse, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Jupiter souverain, fais que Télémaque soit heureux parmi les hommes, et que tout lui arrive comme il le souhaite en son cœur! » A ces mots, il prit des deux mains les vi-

vres qu'on lui présentait, et les déposa à ses pieds, sur sa misérable besace : il mangea, tant que l'aède chanta dans le palais.

7. Il avait achevé son repas, quand le divin aède s'arrêta. Les prétendants s'agitèrent en tumulte dans la salle du festin; alors Minerve, s'approchant d'Ulysse, fils de Laerte, l'excita à recueillir des aliments en faisant le tour des prétendants, afin de connaître ceux qui avaient bon cœur et ceux qui étaient injustes; aucun d'entre eux néanmoins ne devait échapper au trépas. Il se mit donc en marche pour solliciter chacun des princes, en commençant par la droite, et leur tendit à tous la main, comme s'il fût habitué depuis longtemps à mendier. Les prétendants, émus de pitié, lui donnèrent, et le regardèrent avec étonnement : ils se demandaient les uns aux autres qui il était et d'où il venait. Alors Mélanthée, le chevrier, prit la parole au milieu d'eux : « Écoutez-moi, prétendants d'une illustre reine, au sujet de cet étranger : car je l'ai déjà vu : c'est le porcher qui l'a conduit ici : quant à lui, je ne sais pas au juste d'où il prétend être originaire. » Il dit; et Antinoüs gourmanda le porcher en ces termes : « O porcher trop connu, pourquoi donc as-tu amené cet homme à la ville? N'avons-nous pas assez de vagabonds, sans lui, et de mendiants importuns, fléaux des repas? Eh quoi! tu trouves mauvais que la foule rassemblée ici consume les biens de ton maître, et tu as été chercher encore celui-là! » Alors, prenant la parole à ton tour, tu lui répondis, porcher Eumée : « Antinoüs, tu ne parles pas comme il faut, tout sensé que tu es. Qui va-t-on chercher au dehors, si ce n'est un de ces hommes dont l'industrie profite au public, un devin, un médecin, un menuisier, ou un divin aède qui charme par ses accents? Voilà les mortels qu'on appelle chez soi, dans toute l'étendue de la terre; personne n'inviterait un mendiant, pour qu'il lui

fût à charge. Mais tu as toujours été, plus que tous les prétendants, dur pour les serviteurs d'Ulysse, et particulièrement pour moi : au reste, je ne m'en inquiète pas, aussi longtemps que vivront dans ce palais la prudente Pénélope et Télémaque, semblable aux dieux. » Le sage Télémaque repartit à son tour : « Tais-toi, et ne lui réponds pas longuement. Antinoüs a l'habitude de nous provoquer sans cesse par un langage injurieux, et même il excite les autres. » Il dit; et adressa à Antinoüs ces paroles ailées : « Antinoüs, il faut avouer que tu t'intéresses à moi, comme un père à son fils, toi qui me presses de chasser durement cet étranger du palais : puisse un dieu ne pas permettre qu'il en soit ainsi! Prends plutôt et donne-lui : loin de le trouver mauvais, je t'y invite. Ne crains pas d'indisposer par là ni ma mère ni aucun des serviteurs qui sont dans le palais du divin Ulysse. Mais telle n'est pas ta pensée au fond du cœur : tu aimes beaucoup mieux manger que donner aux autres. » Antinoüs, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Télémaque, harangueur hautain, dont la colère ne connaît pas de frein, quel langage est le tien? Si tous les prétendants lui en donnaient autant, il ne pourrait durant trois mois sortir de la maison. » A ces mots, il tira de dessous la table et montra l'escabeau sur lequel il appuyait ses pieds brillants pendant le repas.

8. Tous les autres prétendants donnèrent à Ulysse, et remplirent ainsi sa besace de pain et de viandes. Il allait donc reprendre sa place sur le seuil et goûter les mets offerts gratuitement par les Grecs; il s'arrêta devant Antinoüs et lui adressa ces mots : « Donne, ami : tu ne me parais pas le plus humble des Grecs, mais le plus distingué : car tu ressembles à un roi : aussi dois-tu me donner de quoi manger, plus libéralement que les autres; et je te célébrerai dans toute l'étendue de la terre. Moi aussi, heureux autrefois, j'habitais parmi les hommes une mai-

son opulente, et je donnais souvent à tout vagabond qui se présentait, pour peu qu'il fût dans le besoin. J'avais des milliers de serviteurs et tant d'autres avantages qui font que la vie est facile et qu'on passe pour opulent. Mais Jupiter, fils de Saturne, a détruit tout cela (telle était sans doute sa volonté), lui qui m'inspira d'aller en Égypte avec des corsaires errants : long voyage, où je devais périr. J'arrêtai mes vaisseaux, bien proportionnés, dans le fleuve Égyptus; et, ordonnant à mes fidèles compagnons de rester là, près des vaisseaux, pour les garder, j'envoyai des éclaireurs pousser une reconnaissance. Ceux-ci, se laissant aller à l'insolence et n'écoutant que leur penchant, ravagèrent aussitôt les superbes campagnes des Égyptiens, emmenèrent les femmes et les jeunes enfants et tuèrent les hommes. Mais bientôt le bruit en parvint jusqu'à la ville. Les Égyptiens, attirés par ces cris, arrivèrent au lever de l'aurore : toute la plaine se remplit de fantassins et de cavaliers, resplendissants d'airain. Jupiter, qui aime à lancer la foudre, envoya la fuite funeste à mes compagnons, et nul d'entre eux n'osa résister de pied ferme : car le malheur les enveloppait de toutes parts. Alors les Égyptiens tuèrent beaucoup de mes compagnons avec l'airain acéré, et emmenèrent les autres vivants, pour qu'ils travaillassent forcément à leur service. Moi, ils me donnèrent à un étranger qui se trouvait là par hasard, pour qu'il m'emmenât à Cypre : c'était Dmétor, fils d'Iasus, qui commandait souverainement à Cypre. De là, je suis arrivé aujourd'hui dans Ithaque en souffrant bien des maux. »

Antinoüs prit la parole à son tour et lui dit : « Quel dieu nous a envoyé ce fléau, ce trouble-fête? Va-t'en au milieu de la salle, et restes-y, loin de ma table, si tu ne veux revoir bientôt la triste terre d'Égypte ou Cypre, aussi vrai que tu es un mendiant hardi et impudent! Tu les abordes tous successivement, et ils te donnent étourdiment : car

ils dépensent le bien d'autrui sans mesure ni pitié, quoique chacun d'eux possède de grandes richesses. » L'ingénieux Ulysse lui répondit en se retirant : « Grands dieux ! il parait que la sagesse n'accompagne pas en toi la beauté. Non, tu ne donnerais pas même du sel, de ton bien, à l'homme qui t'implore, toi qui, assis aujourd'hui à la table d'autrui, n'a pas eu le cœur de me donner un morceau de pain : or, ici règne l'abondance. » Il dit ; et Antinoüs n'en fut que plus profondément irrité : il le regarda d'un air farouche et lui adressa ces paroles ailées : « Je ne pense pas que tu sortes aujourd'hui sans accident de ce palais, puisque tu tiens ce langage injurieux. » A ces mots, il saisit un escabeau, et l'en frappa sur l'épaule droite, à l'extrémité du dos ; mais lui, se tint ferme, comme un roc, et le coup d'Antinoüs ne put même pas l'ébranler. Seulement, il secoua la tête, sans mot dire, rêvant à sa vengeance. Il alla donc reprendre sa place sur le seuil ; et, mettant à terre sa besace bien remplie, il dit aux prétendants : « Écoutez-moi, prétendants d'une reine, pour que je dise la pensée que mon cœur m'inspire. On ne ressent au fond de l'âme ni chagrin ni douleur, quand un homme est frappé en combattant pour défendre son bien, ou ses bœufs ou ses blanches brebis ; mais Antinoüs m'a frappé à cause de ce ventre odieux et funeste qui apporte aux hommes une foule de maux. Eh bien ! s'il est des dieux, protecteurs des mendiants, et des furies vengeresses, puisse la mort, fin de toute chose, fondre sur Antinoüs avant son hymen ! » Antinoüs, fils d'Eupithès, lui dit à son tour : « Mange en paix, étranger, et reste tranquille, ou va-t'en ailleurs : crains que, pour prix de ton insolence, nos jeunes gens ne te traînent par les pieds ou par les mains à travers le palais, et ne te déchirent tout le corps. » Il dit ; et tous furent saisis d'une violente indignation ; et chacun de ces jeunes présomptueux parlait ainsi : « Anti-

noüs, tu as mal fait de frapper ce pauvre mendiant. Malheureux! peut-être est-ce un dieu du ciel. Les dieux, en effet, parcourent les villes sous la figure d'étrangers venus de loin, et prennent diverses formes pour être témoins de l'insolence et de la justice des hommes. » Ainsi parlèrent les prétendants ; mais lui, ne se mit point en peine de leurs discours. Télémaque sentit une grande douleur s'amasser dans son cœur, en voyant frapper son hôte; mais pas une larme ne tomba de ses yeux à terre; il secoua seulement la tête sans mot dire, en rêvant à sa vengeance.

9. Lors donc que la prudente Pénélope apprit qu'un étranger avait été frappé dans le palais, elle s'écria au milieu de ses femmes : « Puisse Apollon, à l'arc glorieux, te frapper ainsi toi-même, Antinoüs! » L'intendante Eurynomé lui répondit en ces mots : « Ah! si nos vœux étaient exaucés, aucun de ces princes ne verrait le retour de l'Aurore, au beau trône. » La prudente Pénélope reprit à son tour : « Nourrice, ils me sont tous odieux, puisqu'ils ne songent qu'à faire le mal; mais Antinoüs surtout ressemble à la Parque noire. Un malheureux étranger mendie dans le palais et sollicite chacun : c'est le besoin qui l'y réduit. Tous les autres ont rempli sa besace et lui ont donné, tandis qu'Antinoüs l'a frappé à l'extrémité de l'épaule droite avec son escabeau. » C'est ainsi qu'elle parlait au milieu des femmes, ses suivantes, assise dans son appartement, pendant que le divin Ulysse prenait son repas. Elle fit appeler le divin porcher, et lui dit : « Divin Eumée, va-t'en trouver l'étranger, et invite-le à monter : je veux causer avec lui et le questionner pour savoir si par hasard il a entendu parler de l'intrépide Ulysse ou s'il l'a vu de ses yeux : car il semble avoir longtemps erré. » Alors, prenant la parole à ton tour, tu lui répondis, porcher Eumée : « Plût aux dieux, reine, que les Grecs gardassent le silence! ton cœur se-

rait charmé, à l'entendre parler. Je l'ai gardé trois nuits, je l'ai retenu trois jours dans ma hutte (car c'est moi qu'il est venu trouver tout d'abord, après avoir fui de son vaisseau); mais il n'avait pas encore achevé le récit de ses malheurs. Comme on tient ses yeux attachés sur l'aède, instruit par les dieux, et dont les chants ravissent les mortels : on voudrait toujours l'entendre, quand il chante : de même cet étranger me charmait, assis à mes côtés dans ma demeure. Il dit qu'il est hôte d'Ulysse du côté paternel, et qu'il demeure en Crète où règnent les descendants de Minos : c'est de là qu'il est arrivé présentement dans Ithaque, après avoir beaucoup souffert et erré çà et là en suppliant. Il assure avoir appris qu'Ulysse, plein de vie, est près d'ici, dans le fertile pays des Thesprotes et rapporte dans sa demeure une foule de trésors. » La prudente Pénélope lui répondit à son tour : « Va, fais-le venir, pour qu'il raconte tout cela lui-même devant moi. Que les prétendants se divertissent, assis aux portes, ou dans le palais même, puisqu'ils ont le cœur en joie. Leurs biens, à eux, restent intacts dans leurs maisons, et ce sont leurs serviteurs qui consomment le pain et le vin délectable; cependant ils viennent tous les jours dans notre demeure égorgeant bœufs, brebis et chèvres grasses; ils festinent et boivent follement le vin, plein de feu; la plus grande partie de mon bien est déjà consumée. C'est qu'il n'y a point ici d'homme, tel qu'était Ulysse, pour écarter ce fléau de ma maison. Si Ulysse arrivait et rentrait dans sa patrie, aidé de son fils, il se vengerait bientôt des insolences de ces hommes. » Elle dit; et Télémaque éternua avec bruit, et le palais en retentit d'une façon terrible : Pénélope se mit à rire, et adressa aussitôt à Eumée ces paroles ailées : « Va, et fais venir cet étranger ici, en ma présence. Ne vois-tu pas que mon fils a éternué à toutes

mes paroles? C'est pourquoi la mort ne saurait manquer d'atteindre tous les prétendants : aucun d'eux n'échappera aux Parques de la mort. J'ai autre chose encore à te dire : grave-le dans ton esprit. Si je reconnais que l'étranger dit en tout la vérité, je lui donnerai de beaux vêtements, un manteau et une tunique. » Elle dit; et le porcher ne l'eût pas plutôt entendue qu'il partit; et, s'approchant d'Ulysse, il lui adressa ces paroles ailées : « Vénérable étranger, la mère de Télémaque, la prudente Pénélope t'appelle : son cœur la pousse à t'interroger au sujet de son époux et sur les maux que tu as soufferts. Si elle reconnaît que tu dis en tout la vérité, elle te revêtira d'un manteau et d'une tunique, dont tu as grand besoin; puis, en demandant ton pain dans le pays, tu rassasieras ton ventre : te donnera qui voudra.» Le patient et divin Ulysse lui répondit à son tour : « Eumée, je dirais volontiers sur-le-champ toute la vérité à la fille d'Icarius, à la prudente Pénélope : car je suis bien renseigné à l'endroit d'Ulysse, et nous avons essuyé mêmes misères. Mais je crains la troupe de ces prétendants importuns, dont l'insolence et la violence sont montées jusqu'au ciel de fer. Car tout à l'heure, quand cet homme m'a porté un coup douloureux, alors que je traversais le palais sans rien faire de mal, ni Télémaque, ni personne autre ne l'a empêché. C'est pourquoi dis à Pénélope d'attendre dans le palais, malgré son impatience, jusqu'au coucher du soleil; et qu'alors elle me questionne sur le retour de son époux, après m'avoir fait approcher du feu : car j'ai de misérables vêtements : tu le sais mieux que personne, puisque c'est toi que j'ai supplié le premier. » Il dit; et le porcher ne l'eut pas plutôt entendu qu'il partit. Comme il avait franchi le seuil, Pénélope lui dit : « Tu ne l'amènes donc pas, Eumée? Quelle idée a pris à ce mendiant? Craint-il quel-

qu'un à l'excès? ou bien a-t-il honte pour une autre raison d'entrer dans le palais? Un mendiant honteux fait mal ses affaires. » Alors, prenant la parole, tu lui répondis, porcher Eumée : « Il parle sagement, et comme penserait tout autre à sa place, voulant se soustraire à l'insolence de ces hommes arrogants. Il t'invite donc à attendre jusqu'au coucher du soleil. D'ailleurs, il vaut beaucoup mieux pour toi-même, ô reine, questionner l'étranger et l'entendre sans témoin. » La prudente Pénélope lui répondit à son tour : « Cet étranger, quel qu'il soit, n'est pas dépourvu de sens. Car nulle part on ne voit, parmi les mortels, des hommes insolents à ce point et coupables de pareils crimes. »

10. Telles furent ses paroles; et le divin porcher, quand elle eut fini de parler, rejoignit la foule des prétendants. Aussitôt, il adressa ces paroles ailées à Télémaque, en penchant la tête vers lui, pour ne pas être entendu des autres : « O mon ami, je m'en vais, pour veiller sur les porcs et sur les troupeaux, qui sont ta subsistance et la mienne; toi, aie soin ici de toutes choses. Songe avant tout à ton salut, et prends garde en ton cœur qu'il ne t'arrive rien : beaucoup d'entre les Grecs ont de mauvais desseins. Puisse Jupiter les exterminer, avant qu'ils nous nuisent! » Le sage Télémaque lui répondit à son tour : « Je suivrai tes avis, mon père : toi, pars, quand tu auras fait le repas du soir; reviens dès l'aurore, et amène de belles victimes : les Immortels et moi, nous pourvoirons à tout cela. » Il dit; et Eumée s'assit de nouveau sur un siége bien poli : quand il eut mangé et bu à son appétit, il se mit en devoir de retourner à ses porcs : il franchit la cour, et laissa le palais plein de convives. Or, ceux-ci se livraient aux plaisirs de la danse et du chant : car déjà le soir était arrivé.

CHANT XVIII

ARGUMENT

1. Le mendiant Irus se présente au palais et veut en chasser Ulysse, les prétendants les mettent aux prises : Ulysse sort vainqueur de la lutte. — 2. Amphinomus félicite Ulysse de sa victoire et boit à sa santé : Ulysse, en retour, lui conseille de se retirer avant le retour du roi d'Ithaque. — 3. Minerve inspire à Pénélope la pensée de se montrer aux prétendants : Eurynomé veut qu'elle se pare; mais elle refuse. Minerve l'endort, et, pendant son sommeil, rehausse sa beauté. — 4. Émotion des prétendants à la vue de Pénélope : elle reproche à Télémaque d'avoir laissé maltraiter son hôte. Télémaque se justifie en accusant les prétendants et prie les dieux qu'ils soient tous traités comme Irus. — 5. Entretien d'Eurymaque et de Pénélope : les prétendants lui offrent tous des présents. — 6. Le soir venu, Ulysse reproche aux femmes d'abandonner leur maîtresse pour servir les prétendants. Insolence de Mélantho : Ulysse la menace et les servantes s'enfuient effrayées. — 7. Eurymaque raille Ulysse qui lui répond avec assurance : la querelle s'envenime; Télémaque intervient et rétablit la paix. Les prétendants font des libations aux dieux et se séparent.

1. Là-dessus arriva un mendiant, de ceux qui vont de porte en porte : il mendiait dans la ville d'Ithaque, était fameux par sa gloutonnerie insatiable, et ne cessait de manger et de boire. Il n'avait ni force, ni courage, quoiqu'il fût, à le voir, d'une taille gigantesque. Arnée était le nom que sa mère vénérable lui avait donné dès sa naissance; mais tous les jeunes gens avaient l'habitude de l'appeler Irus, parce qu'il allait porter tous les messages

dont on le chargeait. A peine arrivé, il voulut chasser Ulysse de son palais, et lui adressa en l'insultant ces paroles ailées : « Va-t'en de ce vestibule, vieillard, si tu ne veux pas être traîné dehors par les pieds! Ne vois-tu pas qu'ils me font tous signe de l'œil, et m'ordonnent de te chasser? moi, j'y répugne absolument. Mais lève-toi, de peur que des mots nous n'en venions bientôt aux coups. » L'ingénieux Ulysse, le regardant d'un air irrité, lui répondit : « Malheureux! je ne te fais, je ne te dis aucun mal; et je n'empêche personne de te donner, quelque générosité qu'on y mette. Ce seuil peut nous recevoir tous deux : il ne te faut pas envier ce qui appartient à autrui : tu me parais être mendiant comme moi : les dieux sont les distributeurs des richesses. Ne me provoque pas trop au combat et n'échauffe pas ma bile, de peur que, tout vieillard que je suis, je ne souille de sang ta poitrine et tes lèvres : je n'en serais que plus tranquille demain : car je ne suppose pas que tu revinsses une seconde fois au palais d'Ulysse, fils de Laerte. » Le mendiant Irus lui répondit avec colère : « Grands dieux! voyez avec quelle volubilité parle ce glouton! on dirait une vieille cendrillon! Je l'accommoderais comme il faut, si je le frappais avec mes deux mains, et je ferais voler à terre toutes les dents de ses mâchoires, comme celles d'une laie qui dévore les moissons. Allons, prépare-toi, afin que tous ceux qui sont ici jugent le combat; comment pourrais-tu lutter contre un homme plus jeune que toi? » C'est ainsi que, devant les portes élevées, sur le seuil poli, ils se querellaient avec fureur. Le divin Antinoüs s'en aperçut et dit aux prétendants avec de grands éclats de rire : « Amis, vous n'avez encore rien vu de pareil au divertissement qu'un dieu envoie dans ce palais. L'étranger et Irus se querellent et veulent en venir aux mains : hâtons-nous de les mettre aux prises. » Il dit; et tous s'élancèrent en riant,

et se rassemblèrent autour des mendiants déguenillés. Antinoüs, fils d'Eupithès, leur dit : « Écoutez, nobles prétendants, ce que j'ai à vous dire. Voici des ventres de chèvres, exposés à la flamme, et que nous avons réservés pour le repas du soir, après les avoir remplis de graisse et de sang : que celui des deux qui sera vainqueur et obtiendra l'avantage se présente et en choisisse un à son gré; de plus, il participera toujours à nos festins, et nous ne souffrirons pas qu'aucun autre indigent pénètre auprès de nous pour mendier. » Ainsi parla Antinoüs, et tous approuvèrent son langage. Alors l'ingénieux Ulysse, méditant une ruse, leur dit : « Amis, le combat n'est pas égal entre un jeune homme et un vieillard épuisé par le malheur; mais mon ventre maudit m'excite à la lutte, pour que je périsse sous les coups. Eh bien! jurez-moi tous par un serment solennel qu'aucun de vous, prêtant secours à Irus, ne me frappera traîtreusement de sa lourde main, et ne l'aidera à me terrasser. » Il dit, et tous jurèrent comme il le demandait. Alors le divin Télémaque prit à son tour la parole : « Étranger, si ton courage et ton cœur magnanime t'excitent à repousser cet homme, tu n'as rien à redouter des autres Grecs : quiconque te frapperait, s'attirerait plus d'un adversaire. C'est moi qui suis ton hôte, et les rois Eurymaque et Antinoüs, tous deux pleins de sagesse, partagent mon sentiment. » Il dit et tous applaudirent. Cependant Ulysse se ceignit avec ses haillons autour des parties honteuses, et fit voir ses belles et fortes cuisses; ses larges épaules, sa poitrine et ses bras nerveux furent mis à nu; et Minerve, s'approchant, développa encore les membres du pasteur des peuples. Tous les prétendants étaient au comble de la surprise, et chacun d'eux disait en regardant son voisin : « Assurément, Irus ne sera bientôt plus Irus; et il trouvera le mal qu'il a cherché, s'il faut en juger par la cuisse que

montre le vieillard, débarrassé de ses haillons. » Voilà comment ils parlaient; et l'âme d'Irus était cruellement agitée. Néanmoins les serviteurs l'amenèrent, après l'avoir ceint de force et malgré sa frayeur : or, les chairs tremblaient autour de ses membres. Antinoüs prit la parole et le gourmanda en ces termes : « Mieux vaudrait pour toi, glouton, ne pas exister en ce moment et n'être jamais né, si tu trembles et redoutes à ce point un vieillard épuisé par l'infortune qui l'accable. Mais je te le dis, et ma parole s'accomplira : s'il te vainc et a l'avantage, je te jetterai dans un vaisseau noir et t'enverrai en Épire, au roi Échétus [1], fléau de tous les mortels, pour qu'il te coupe le nez et les oreilles avec l'airain cruel, t'arrache les parties sexuelles et les donne crues à manger aux chiens. » Il dit; et un tremblement plus grand encore agita les membres d'Irus. On l'amena au milieu de l'assemblée; puis, tous deux levèrent leurs bras. Alors le patient et divin Ulysse délibéra en lui-même s'il frapperait Irus de manière à ce qu'il tombât sans vie sur le coup, ou s'il le frapperait doucement et l'étendrait par terre. Mais il lui sembla préférable, après réflexion, de le frapper doucement, afin que les Grecs ne devinassent point qui il était. Alors donc, les deux champions ayant levé les bras, Irus frappa Ulysse à l'épaule droite; mais Ulysse le frappa au cou, sous l'oreille, et lui brisa intérieurement les os : et soudain un sang rouge lui sortit par la bouche, et il tomba dans la poussière en hurlant ; il claquait des dents et frappait du pied la terre. Alors les fiers prétendants levant les mains, mouraient de rire. Cependant Ulysse, ayant saisi Irus par le pied, le traîna dehors, à travers le vestibule, jusque dans la cour et à l'entrée du portique; ensuite il l'assit, le dos appuyé contre

[1] Fils d'Euchénor et de Phlogée; selon d'autres, il était fils de Buchétos, et roi des Sicèles.

le mur de la cour, lui mit un bâton dans la main; et, élevant la voix, il lui adressa ces paroles ailées : « Demeure-là maintenant, pour écarter les porcs et les chiens, et ne prétends point, vil comme tu es, commander en souverain aux étrangers et aux mendiants, de peur qu'il ne t'arrive pis encore. » A ces mots, il jeta sur ses épaules sa misérable besace, à laquelle une corde était attachée, servant de bandoulière; puis, il alla reprendre sa place sur le seuil; les prétendants rentrèrent en riant aux éclats, et félicitèrent le vainqueur en ces termes : « Que Jupiter, ô étranger, et les autres dieux immortels te donnent ce que tu souhaites avant tout, ce qui plaît à ton cœur, pour avoir mis un terme aux courses errantes de ce glouton dans le pays : car bientôt nous l'emmènerons en Épire, chez le roi Échétus, fléau de tous les mortels. »

2. Voilà comment ils parlèrent; et le divin Ulysse fut ravi de ce présage. Antinoüs mit donc devant lui le ventre énorme de la victime, rempli de graisse et de sang; Amphinomus prit deux pains dans une corbeille et les lui présenta; puis, il but à sa santé dans une coupe d'or, et lui dit : « Salut, vénérable étranger; puisses-tu être heureux à l'avenir, aussi vrai que des maux nombreux t'accablent aujourd'hui! » L'ingénieux Ulysse, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Amphinomus, tu me parais rempli de sagesse : tel était en effet ton père. J'ai entendu parler de la bonne renommée de Nisus, le Dulichien, de sa bravoure et de son opulence : or, tu es né de lui, dit-on, et tu as l'air d'un homme doux et humain. Écoute donc ce que je vais te dire, et grave-le dans ton esprit : la terre ne nourrit pas d'être plus faible que l'homme, parmi tous les animaux qui respirent et rampent ici-bas. Car il croit qu'il ne lui arrivera jamais aucun mal, tant que les dieux lui conservent la force et que ses genoux peuvent se mouvoir. Mais, lorsqu'une fois les dieux

bienheureux lui envoient les souffrances, c'est malgré lui qu'il se résigne à les supporter. Car l'esprit des hommes qui vivent sur la terre change selon le jour qu'amène le père des hommes et des dieux. Ainsi moi-même je fus jadis heureux en apparence parmi les mortels; mais j'ai commis plus d'un acte criminel, entraîné par ma force et ma puissance, et comptant sur l'appui de mon père et de mes frères. Que personne donc ne se montre ennemi de la justice; mais que chacun jouisse tranquillement des bienfaits des dieux, quoi qu'ils lui donnent. Et cependant je vois les prétendants machiner des crimes, consumer les biens et outrager l'épouse d'un homme qni ne sera plus longtemps éloigné, je crois, de ses amis et de sa patrie, et qui même en est bien près. Pour toi, puisse un dieu te ramener dans ta demeure et te soustraire à ses regards, quand il reviendra sur le sol chéri de la patrie! car ce ne sera pas sans effusion de sang que les prétendants et lui videront leur querelle, le jour où il sera rentré sous son toit. » Il dit, et, après avoir fait des libations, il but le vin doux comme le miel; puis, il remit la coupe aux mains du chef des peuples. Amphinomus traversa le palais, le cœur attristé et secouant la tête : car en son âme il pressentait déjà le malheur. Mais il ne put néanmoins échapper au trépas : Minerve l'enchaîna, lui aussi, pour le faire tomber sous les coups et la lance de Télémaque. Il alla donc se rasseoir sur le siége qu'il avait quitté.

3. Minerve, la déesse aux yeux étincelants, inspira à la fille d'Icarius, à la prudente Pénélope, la pensée de se montrer aux prétendants, pour qu'elle redoublât la joie de leurs cœurs, et fût plus honorée de son époux et de son fils, qu'elle ne l'avait jamais été. Elle sourit par feinte, prit la parole et dit : « Eurynomé, je désire (ce que je n'ai jamais désiré jusqu'ici) me montrer aux pré-

tendants, quoiqu'ils me soient profondément odieux. Peut-être adresserais-je à mon fils un conseil salutaire : c'est de ne point vivre toujours dans la société de ces prétendants hautains, dont le langage est flatteur, et dont l'âme cache de mauvaises pensées. » L'intendante Eurynomé lui répondit en ces termes : « Tout ce que tu dis-là, ma fille, est assurément fort sage. Va donc, parle à ton fils, et ne lui cache rien; mais commence par laver ton corps et oindre tes joues; et ne te présente point le visage ainsi flétri par les larmes : il n'est pas bon de s'affliger sans fin ni mesure : car ton fils a déjà de la barbe, et est tel que tu demandais surtout aux dieux de le voir. » La prudente Pénélope lui répondit à son tour : « Eurynomé, ne me conseille pas, malgré ta sollicitude pour moi, de laver mon corps et de me parfumer d'essence. Car les dieux, habitants de l'Olympe, m'ont ravi la beauté, du jour où mon époux est parti sur ses vaisseaux creux. Mais ordonne à Autonoé et à Hippodamie de venir, afin qu'elles m'accompagnent dans le palais : car j'ai honte de paraître seule en présence de ces hommes. » Elle dit, et la vieille sortit de la chambre, pour avertir les femmes et leur ordonner de venir. Alors Minerve, la déesse aux yeux étincelants, conçut une autre pensée. Elle répandit un doux sommeil sur les yeux de la fille d'Icarius. Pénélope se laissa aller sur sa couche, s'endormit, et tous ses membres se détendirent à l'instant. Pendant son sommeil, l'auguste déesse lui fit de divins présents, afin que les Grecs l'admirassent. D'abord elle éclaira son beau visage de cette beauté immortelle dont se pare Cythérée, bien couronnée, lorsqu'elle se rend au chœur charmant des Grâces; elle lui prêta une taille plus haute et plus majestueuse, et la rendit plus blanche que l'ivoire poli : après quoi, l'auguste déesse s'éloigna.

4. Les servantes, aux bras blancs, arrivèrent du palais

et entrèrent avec bruit : le doux sommeil abandonna Pénélope : elle s'essuya les joues avec les mains, et dit : « En vérité, un doux assoupissement s'est emparé de moi, au milieu de mes cruelles douleurs. Plût aux dieux que la chaste Diane m'envoyât tout à l'heure une mort aussi douce! je ne consumerais plus ma vie dans les larmes, à regretter les nombreuses qualités de mon cher époux : car il excellait entre tous les Grecs. » En disant ces mots, elle descendit de l'appartement magnifique : elle n'était pas seule : deux suivantes marchaient sur ses pas. Lorsque la plus noble des femmes fut arrivée auprès des prétendants, elle s'arrêta sur le seuil de la salle, solidement construite, en ramenant sur ses joues son voile resplendissant : ses fidèles suivantes se tenaient l'une et l'autre debout à ses côtés. Alors les prétendants sentirent leurs genoux fléchir, et l'amour fascina leurs âmes : tous souhaitaient de partager la couche de Pénélope. Or, elle adressa la parole à Télémaque, son fils chéri : « Télémaque, tu n'as plus ni fermeté, ni prudence. Lorsque tu n'étais encore qu'un enfant, ton esprit était mieux avisé. Maintenant que tu es grand et dans la fleur de l'adolescence, et qu'à voir ta taille et ta beauté, un étranger te reconnaîtrait pour le fils d'un héros opulent, tu n'as plus ni sentiments d'équité, ni prudence. Quoi! une pareille action a été commise dans le palais! Tu as souffert que cet étranger fût maltraité à ce point! Si un étranger, assis dans notre demeure, est victime de traitements aussi odieux, quel sujet de honte et d'opprobre ce sera pour toi parmi les hommes! » Le sage Télémaque lui répondit à son tour : « Ma mère, je ne saurais blâmer ton courroux. Cependant je sens au fond du cœur et je sais distinguer ce qui est bien et ce qui est mal (autrefois je n'étais qu'un enfant); néanmoins je ne puis concevoir en tout de sages pensées : car ils me troublent, ces hommes

méchants, qui m'assiégent de tous côtés; et je n'ai point de défenseurs. Ce n'est point d'ailleurs par la volonté des prétendants qu'a eu lieu cette lutte entre Irus et l'étranger : or, celui-ci a été le plus fort. Plût au ciel, grand Jupiter, Minerve et Apollon, que les prétendants, terrassés de même aujourd'hui au sein de notre demeure, baissassent leurs têtes, les uns dans la cour, les autres dans l'intérieur du palais, et que leurs forces à tous fussent brisées, aussi vrai que cet Irus est assis maintenant à la porte de la cour, la tête inclinée, pareil à un homme ivre, incapable de se tenir droit sur ses pieds et de regagner sa maison, où il retourne habituellement : car ses forces sont brisées. »

5. Tels étaient les discours qu'ils échangeaient. Eurymaque adressa ces mots à Pénélope : « Fille d'Icarius, prudente Pénélope, si tous les Grecs répandus dans l'Argos d'Iasus[1] te voyaient, il y aurait plus de prétendants encore à table dès l'aurore dans votre palais : car tu l'emportes sur toutes les femmes par la beauté, par la taille et par les sages pensées qui t'animent. » La prudente Pénélope lui répondit ensuite : « Eurymaque, les Immortels m'ont ravi mes avantages, et la beauté et la taille, le jour où les Grecs se sont embarqués pour Ilion, et où mon époux Ulysse les a suivis. S'il était de retour et qu'il s'occupât de mes biens, ma gloire en serait plus grande et plus belle. Maintenant la tristesse m'accable : tant sont nombreux les maux qu'une divinité m'a envoyés. Lorsqu'il partit, abandonnant la terre de sa patrie, il mit ma main droite dans la sienne, et me dit : « O femme, je ne pense « pas que les Grecs, aux belles cnémides, reviennent tous « de Troie sains et saufs : car on dit que les Troyens sont

[1] C'est-à-dire le Péloponèse, attendu qu'Argos était le siége principal des Achéens : Iasus était fils d'Argus et d'Évadné, père d'Agénor et roi du Péloponèse.

« des hommes belliqueux, qui savent lancer le javelot et « tirer de l'arc, et diriger ces coursiers aux pieds rapi- « des, qui ont toujours décidé promptement de l'avan- « tage des combats entre deux partis. C'est pourquoi « j'ignore si quelque dieu me laissera revenir ou si je pé- « rirai dans les champs même de Troie. Mais toi, aie « soin de tout ici. Souviens-toi de mon père et de ma « mère en ce palais, comme tu fais maintenant, et même « davantage, pendant mon absence. Quand tu verras « notre fils avec de la barbe au menton, marie-toi à qui « tu voudras et quitte cette maison. » C'est ainsi qu'il me parla; et toutes ces paroles s'accomplissent aujourd'hui. La nuit approche où cet hymen odieux sera mon partage, à moi, infortunée, dont Jupiter a détruit le bonheur. Mais voici qui remplit mon cœur et mon âme d'un violent chagrin, c'est que telle n'était pas autrefois la manière d'agir des prétendants. Ceux qui veulent rechercher en mariage une femme vertueuse, fille d'un homme opulent, et qui se disputent sa main, amènent de chez eux des bœufs et de grasses brebis, pour traiter les amis de leur fiancée, et lui offrent de riches présents; mais ils ne dévorent pas impunément les biens d'autrui. » Elle dit; et le patient et divin Ulysse fut ravi de voir qu'elle leur arrachait des présents et flattait leur cœur par de douces paroles, tandis qu'elle avait des sentiments tout autres. Antinoüs, fils d'Eupithès, prit la parole à son tour : « Fille d'Icarius, prudente Pénélope, accepte les dons de quiconque parmi les Grecs voudra en apporter ici : car il n'est pas séant de refuser leurs cadeaux. Quant à nous, nous ne retournerons point à nos champs, ni ailleurs, avant que tu n'aies pris pour époux le plus illustre des Grecs. » Ainsi parla Antinoüs, et tous approuvèrent son langage; et chacun envoya son héraut pour chercher les présents. Celui d'Antinoüs apporta un voile grand, magnifique, artistement

brodé; il avait douze agrafes d'or en tout, adaptées à des anneaux bien recourbés. Celui d'Eurymaque apporta aussitôt un collier d'or, d'un admirable travail, entremêlé de grains d'ambre, et brillant comme le soleil. Deux serviteurs apportèrent pour Eurydamas des boucles d'oreilles, ornées d'une triple perle, et d'un beau travail : il resplendissait d'une grâce infinie. Le serviteur de Pisandre, fils du roi Polyctor, apporta un collier, magnifique parure. Les autres Grecs apportèrent ainsi chacun un beau présent. Ensuite Pénélope, la plus noble des femmes, remonta à l'étage supérieur, accompagnée de ses deux suivantes qui portaient les superbes présents.

6. Les prétendants savouraient les charmes de la danse et de la musique, en attendant que le soir fût arrivé; et, tandis qu'ils se divertissaient, survinrent les ombres du soir. Aussitôt ils placèrent trois vases à feu pour éclairer la salle, et y entassèrent du bois inflammable, sec depuis longtemps, très-aride, qui venait d'être fendu avec l'airain. Des torches furent placées dans les intervalles, et les servantes de l'intrépide Ulysse entretenaient la lumière à tour de rôle. Alors le noble et ingénieux Ulysse leur adressa lui-même la parole : « Servantes d'Ulysse, de ce roi absent depuis si longtemps, retournez dans l'appartement de votre auguste reine. Tournez le fuseau à ses côtés; assises dans la chambre, égayez-la, ou cardez la laine avec vos mains. Moi, je me charge de les éclairer tous; quand même ils voudraient attendre l'aurore, au trône d'or, ils ne me lasseront pas : je suis endurci à la peine. » Il dit; et les servantes se regardèrent en riant. Mélantho, aux belles joues, l'injuria grossièrement. Elle était fille de Dolius : Pénélope, qui l'avait élevée, la choyait comme son enfant, et lui donnait tout ce qui pouvait charmer son cœur; mais elle était néanmoins insensible à la tristesse de Pénélope; elle avait commerce

avec Eurymaque et l'aimait. Cette femme adressa donc à Ulysse ces paroles injurieuses : « Misérable étranger, il faut que tu aies l'esprit troublé ! au lieu d'aller dormir dans l'atelier d'un forgeron[1] ou dans quelque parloir public[2], tu restes ici à bavarder avec audace en présence de tous ces héros, et ton cœur n'éprouve aucune crainte. Assurément tu es pris de vin, ou ton état habituel est la démence : voilà pourquoi tu parles en l'air. Serais-tu fier d'avoir vaincu le mendiant Irus ? Crains qu'un autre adversaire, plus fort qu'Irus, ne se présente, qui te frappe sur la tête d'un bras vigoureux, et te jette tout sanglant hors du palais. » L'ingénieux Ulysse, la regardant d'un œil farouche, lui répondit : « Je vais aller trouver Télémaque à l'instant, chienne, et lui rapporter tes paroles, pour que sur l'heure il te mette en pièces. » Il dit ; et ces mots épouvantèrent les femmes. Elles se dispersèrent dans le palais, et leurs genoux se dérobaient sous elles par l'effet de la peur : car elles pensaient qu'il avait dit vrai. Cependant Ulysse, debout auprès des brasiers allumés, dont il entretenait la flamme, avait les yeux attachés sur tous les prétendants ; mais il roulait dans son esprit d'autres desseins qui ne manquèrent pas de s'accomplir.

7. Minerve ne permit pas que les prétendants hautains cessassent leurs poignants outrages : elle voulait que la douleur pénétrât plus avant dans le cœur d'Ulysse, fils de Laerte. Eurymaque, fils de Polybe, prit la parole le premier, en raillant Ulysse, et provoqua le rire de ses compagnons : « Écoutez-moi, prétendants d'une reine illustre, afin que je vous dise la pensée que mon cœur m'inspire. Ce n'est pas sans l'ordre des dieux que cet homme est venu dans le palais d'Ulysse. Il me semble que sa tête luit

[1] Les pauvres s'y réfugiaient sans doute pour se chauffer au feu de la forge. — [2] Les Grecs désœuvrés ou paresseux s'assemblaient là pour causer.

absolument du même éclat que ces torches : car il ne lui reste pas même un cheveu. » Il dit; et s'adressa en même temps à Ulysse, destructeur de cités : « Étranger, voudrais-tu me servir, si je te prenais chez moi, à l'extrémité de mon domaine (tu aurais un salaire suffisant), pour ramasser des épines et planter de grands arbres? Là, je te fournirais du pain en abondance, des vêtements pour t'habiller et des sandales pour te mettre aux pieds. Mais, comme tu n'as appris qu'à mal faire, tu ne voudras pas te livrer au travail; tu préfères mendier par la ville pour avoir de quoi repaître ton ventre insatiable. » L'ingénieux Ulysse, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Eurymaque, si nous luttions tous deux à qui fera le plus de besogne dans un herbage, au printemps, quand les jours sont longs, et que nous eussions l'un et l'autre une faucille recourbée pour nous essayer au travail, sans rien prendre jusqu'à la nuit, et que l'herbe ne nous manquât pas; ou bien si nous avions à conduire une paire de ces excellents bœufs, roux, grands, tous deux repus d'herbe, égaux en âge et en force et doués d'une vigueur indomptable; si le champ avait quatre arpents, et que le sol s'entr'ouvrît docilement sous le soc, alors tu verrais si je tracerais devant moi un sillon droit et long. Enfin, si le fils de Saturne suscitait aujourd'hui la guerre en quelque endroit, et que j'eusse un bouclier, deux lances et un casque tout d'airain, bien adapté à mes tempes, alors tu me verrais combattre aux premiers rangs, et tu ne me reprocherais pas ma voracité. Mais tu as toujours l'insulte à la bouche, et ton cœur est sans pitié. Tu te crois un grand et puissant personnage, parce que tu vis avec un petit nombre d'hommes sans valeur. Mais, si Ulysse revenait et rentrait dans sa patrie, ces portes, toutes larges qu'elles sont, te sembleraient soudain trop étroites, lorsque tu fuirais à travers le vestibule hors de la maison. » Il dit; Eurymaque

n'en fut que plus profondément irrité; et, le regardant d'un œil farouche, il lui adressa ces paroles ailées : « Ah! misérable, je vais te châtier à l'instant pour parler avec cette hardiesse en présence de tous ces héros, et sans que ton cœur éprouve aucune crainte. Assurément, tu es pris de vin, ou ton état habituel est la démence : voilà pourquoi tu parles en l'air. [Serais-tu fier d'avoir vaincu le mendiant Irus?] » En disant ces mots, il saisit son escabeau; mais Ulysse, pour l'éviter, s'assit aux genoux d'Amphinomus le Dulichien; et l'escabeau alla frapper l'échanson à la main droite : l'aiguière tomba par terre avec bruit, et lui-même tomba sur le dos dans la poussière en gémissant. Les prétendants s'agitèrent en tumulte dans le palais obscur, et chacun d'eux disait en regardant son voisin : « Plût aux dieux que cet étranger, ce vagabond eût péri ailleurs, avant de venir en ces lieux! Voilà que nous nous querellons pour des mendiants ; nos excellents festins seront sans charme désormais, puisque le mal triomphe. » Le divin Télémaque prit alors la parole au milieu d'eux : « Malheureux, vous perdez l'esprit, et vous montrez clairement que vous vous êtes gorgés de nourriture et de boisson : quelque dieu sans doute vous excite. Eh bien! après ce bon repas, rentrez au logis et couchez-vous, si telle est votre envie : pour moi, je ne chasse personne. » Il dit; et tous se mordirent les lèvres avec les dents, étonnés de l'assurance avec laquelle parlait Télémaque. Amphinomus [fils illustre de Nisus et petit-fils du roi Arétus], prit la parole et leur dit : « Amis, qu'aucun de vous ne se fâche et ne réponde par des paroles violentes aux justes observations de Télémaque. Ne maltraitez ni cet étranger, ni aucun autre des serviteurs qui sont dans le palais du divin Ulysse. Mais allons, que l'échanson offre le vin dans les coupes, afin qu'après avoir fait les libations nous rentrions au logis pour nous cou-

cher. Laissons cet étranger dans le palais, aux soins de Télémaque, puisque c'est chez lui qu'il est venu. » Il dit, et tous approuvèrent son langage. Le héros Mulius, héraut Dulichien et serviteur d'Amphinomus, mélangea pour eux le vin dans un cratère, et le distribua à tous, en se tenant debout devant eux; ils firent des libations aux dieux bienheureux, et burent le vin doux comme le miel. Quand ils eurent fait les libations et bu au gré de leurs désirs, ils s'en retournèrent chacun dans sa demeure pour se coucher.

CHANT XIX



ARGUMENT

1 Ulysse, resté seul avec Télémaque, s'occupe de mettre en lieu sûr les armes laissées à la portée des prétendants, et Minerve les assiste dans ce travail. Télémaque, sur l'invitation de son père, se retire dans son appartement pour se livrer au repos. — 2. Pénélope descend pour entretenir l'étranger; elle réprimande sévèrement Mélantho, qui avait insulté violemment son hôte, et invite Ulysse à lui raconter son histoire : récit mensonger d'Ulysse. — 3. Pénélope, qui veut éprouver la sincérité de l'étranger, l'invite à décrire le costume que portait Ulysse, lorsqu'ils se sont rencontrés en Crète. — 4. Ulysse calme la douleur de Pénélope que ces souvenirs ont redoublée, et jure que son époux ne tardera pas à revenir. — 5 Euryclée, conformément à l'ordre de Pénélope, lave les pieds de l'étranger, et reconnaît son maître en voyant la cicatrice d'une blessure que lui avait faite jadis un sanglier, sur le Parnasse. Ulysse impose silence à Euryclée et l'adjure de ne révéler la vérité à personne. — 6. Pénélope raconte à Ulysse un songe qui semble annoncer le retour prochain de son époux et le trépas des prétendants : Ulysse la confirme dans cette espérance. Pénélope refuse de croire à tant de bonheur, et annonce qu'elle choisira pour époux celui des prétendants, qui, le lendemain, se servira le mieux de l'arc d'Ulysse. — 7. Pénélope quitte Ulysse et remonte dans son appartement.

1. Cependant le divin Ulysse était resté dans la salle, méditant avec Minerve la mort des prétendants. Il adressa aussitôt à Télémaque ces paroles ailées : « Télémaque, il faut déposer à l'intérieur toutes ces armes de guerre; et, quand les prétendants, désireux de les posséder, te questionneront, abuse-les par de douces paroles : « Je

« les ai placées loin de la fumée : car elles ne ressem- « blaient plus à celles qu'Ulysse a laissées jadis en partant « pour Troie; mais leur éclat s'est terni, exposées « qu'elles étaient à la vapeur du feu. Et puis, le fils de « Saturne m'a suggéré en outre une raison plus forte : « je crains que, par l'effet du vin, une querelle éclatant « parmi vous, vous ne vous blessiez mutuellement et ne « souilliez le festin et la recherche de l'hymen : car le « fer attire l'homme. » Il dit, et Télémaque obéit à son père chéri; et, appelant la nourrice Euryclée, il lui dit : « Bonne vieille, tiens les femmes enfermées dans leur appartement, jusqu'à ce que j'aie déposé dans la chambre les belles armes de mon père, laissées à l'abandon en l'absence d'Ulysse, et dont la fumée ternit l'éclat. Jusqu'à ce jour je n'étais qu'un enfant; maintenant je veux les déposer dans un endroit où la vapeur du feu ne les atteigne pas. » La tendre nourrice Euryclée lui répondit à son tour : « Fassent les dieux, mon enfant, que tu aies acquis enfin assez de prudence pour prendre soin de ta maison et veiller sur tous tes biens! Mais voyons qui t'accompagnera, et portera la lumière, puisque tu ne veux pas que les servantes sortent pour t'éclairer? » Le sage Télémaque lui répondit à son tour : « Ce sera cet étranger : car je ne laisserai point oisif quiconque s'assied à ma table, de si loin qu'il soit venu. » Il dit; et Euryclée, sans laisser échapper aucune parole, ferma les portes des superbes appartements. Ulysse et son illustre fils se hâtèrent donc de porter à l'intérieur les casques et les boucliers bombés et les lances acérées : devant eux marchait Pallas-Minerve, avec une lampe d'or qui projetait une lumière magnifique. Alors donc Télémaque adressa aussitôt la parole à son père : « O mon père, quel est ce prodige dont mes regards sont frappés? Et les murs du palais, et les belles traverses, et les poutres

de sapin, et les colonnes élevées apparaissent à mes yeux comme si elles étaient de feu. Il y a sans doute ici quelque dieu, de ceux qui habitent le vaste ciel. » L'ingénieux Ulysse, prenant la parole à son tonr, lui répondit : « Tais-toi ! réprime ta curiosité, et ne m'interroge pas. Telle est la coutume des dieux qui habitent le vaste ciel. Mais va te coucher ; moi, je resterai ici, pour faire parler les servantes et ta mère : affligée comme elle est, elle me fera toutes sortes de questions. » Il dit ; et Télémaque sortit de la salle, pour aller se coucher, à la clarté des torches, dans l'appartement où il avait accoutumé de reposer, quand le doux sommeil s'emparait de lui. C'est là donc qu'il se mit alors au lit et attendit la divine aurore. Quant au divin Ulysse, il resta dans la salle, méditant avec Minerve la mort des prétendants.

2. La prudente Pénélope descendit de sa chambre, pareille à Diane et à Vénus, la toute d'or. On plaça pour elle près du feu un siége, garni d'ivoire et d'argent, où elle avait coutume de s'asseoir : c'était l'œuvre de l'artisan Icmalius, qui y avait adapté pour les pieds un escabeau adhérant au siége lui-même et que recouvrait une grande toison. C'est là que s'assit alors la prudente Pénélope. Les servantes, aux bras blancs, arrivèrent de l'intérieur du palais : elles enlevèrent le pain entassé, les tables et les coupes où avaient bu les fiers prétendants ; elles jetèrent sur le sol le feu qui restait dans les brasiers, et y entassèrent une grande quantité d'autre bois pour répandre à la fois la lumière et la chaleur. Alors Mélantho apostropha pour la seconde fois Ulysse : « Étranger, vas-tu nous importuner encore maintenant par ta présence, en rôdant la nuit dans la maison ? Est-ce pour épier les femmes ? Mais sors au plus vite, misérable, et contente-toi d'avoir pris ton repas ; sinon, c'est en te frappant de ce tison qu'on te jettera à la porte. » L'ingénieux Ulysse, la

regardant d'un œil farouche, lui répondit : « Malheureuse, pourquoi m'attaques-tu avec cette animosité? Est-ce parce que je suis malpropre, et que j'ai sur le corps de méchants vêtements et que je mendie par la ville? C'est la nécessité qui m'y force. Tels sont les mendiants et les vagabonds. Moi aussi, heureux autrefois, j'habitais parmi les hommes une maison opulente, et je donnais souvent à tout vagabond qui se présentait, pour peu qu'il fût dans le besoin. J'avais des milliers de serviteurs et tant d'autres avantages qui font que la vie est facile et qu'on passe pour opulent. Mais Jupiter, fils de Saturne, a détruit tout cela : telle était sans doute sa volonté. Prends donc garde pour toi-même aujourd'hui, femme, de perdre un jour toute cette beauté, qui t'élève maintenant au-dessus des autres servantes; crains que ta maîtresse irritée ne sévisse contre toi, ou qu'Ulysse ne revienne : car il y a place encore pour l'espérance. Mais s'il a réellement péri et ne doit plus revenir, il a, par la faveur d'Apollon, un fils déjà grand, Télémaque, auquel n'échappent les forfaits d'aucune des femmes dans ce palais : car ce n'est plus un enfant. » Il dit; la prudente Pénélope, qui l'avait entendu, réprimanda la servante, prit la parole, et lui dit : « Effrontée, chienne impudente, je ne suis pas ta dupe; et le crime que tu commets, tu le payeras de ta tête. En effet, tu savais parfaitement, pour me l'avoir entendu dire à moi-même, que je devais interroger cet étranger dans mon palais au sujet de mon époux : car je suis profondément affligée. » Elle dit; et adressa la parole à l'intendante Eurynomé : « Apporte un siége, Eurynomé, et couvre-le d'une peau de brebis, afin que cet étranger, assis près de moi, m'entende et me réponde : car je veux le questionner. » Elle dit; et Eurynomé s'empressa d'apporter un siége, bien poli, et le recouvrit d'une peau de brebis; puis, quand le patient et divin Ulysse se fut assis,

la prudente Pénélope prit la parole la première : « Étranger, la question que je t'adresserai tout d'abord est celle-ci : qui es-tu et quel peuple est le tien? où est ta ville, où tes parents? » L'ingénieux Ulysse, prenant la parole à son tour, lui répondit : « O femme, il n'est point de mortel, dans toute l'étendue de la terre, qui puisse te faire aucun reproche : car ta gloire s'élève jusqu'au vaste ciel, comme celle d'un roi irréprochable et pieux, qui, régnant sur un peuple nombreux et fort, pratique la justice; grâce à sa bonne administration, la terre noire produit du blé et de l'orge, et les arbres sont surchargés de fruits, et la fécondité des brebis ne se ralentit pas, et les poissons de la mer pullulent, et les peuples sont heureux sous son sceptre. Questionne-moi donc maintenant sur tout le reste dans ton palais; mais ne m'interroge ni sur ma naissance ni sur ma patrie, si tu ne veux redoubler les chagrins de mon cœur par ces souvenirs. Or, je suis bien malheureux, et je ne dois pas rester dans la maison d'autrui à gémir et à pleurer : car il n'est pas convenable de s'affliger sans fin ni trêve. Je crains que l'une de tes femmes, ou toi-même, vous ne vous irritiez contre moi et disiez que je nage dans les larmes parce que le vin allourdit mon esprit. » La prudente Pénélope lui répondit ensuite : « Étranger, les Immortels m'ont ravi mes avantages, et la beauté et la taille, le jour où les Grecs se sont embarqués pour Ilion et où mon époux Ulysse les a suivis. S'il était de retour et qu'il s'occupât de mes biens, ma gloire en serait plus grande et plus belle. Maintenant la tristesse m'accable : tant sont nombreux les maux qu'une divinité m'a envoyés. [Car tous les princes qui règnent dans les îles, à Dulichium, à Samé, à Zacynthe, couverte de forêts, et tous ceux qui commandent dans la rocailleuse Ithaque, me recherchent en mariage bien malgré moi et ruinent ma maison.] C'est pourquoi

je ne m'inquiète ni des étrangers, ni des suppliants, ni des hérauts qui remplissent un ministère public; mais je pleure Ulysse et mon cœur se consume dans les regrets. Eux, pressent mon mariage; moi, j'ourdis des ruses. Une divinité m'inspira d'abord de tisser, sur un métier dressé dans le palais, un voile fin et démesurément grand; et aussitôt je leur dis : « Jeunes gens, qui prétendez à ma « main, puisque le divin Ulysse est mort, attendez, au « lieu de presser le moment de mon hymen, que j'aie « terminé ce voile funèbre, destiné au héros Laerte « (puisse l'ouvrage de mes mains n'être pas entièrement « perdu!), lorsque la Parque fatale de la mort l'aura « couché dans le tombeau. Plus d'une femme grecque, « dans le pays, s'indignerait contre moi, si je laissais gi- « sant sans linceul un homme qui a possédé tant de « biens. » Je dis, et leur cœur généreux se laissa persuader. Alors j'ourdissais, le jour, cette grande toile; et, la nuit, je défaisais le tissu à la lueur des flambeaux. C'est ainsi que, durant trois ans, j'échappai aux poursuites des Grecs et les abusai. Mais lorsque vint la quatrième année, quand les saisons furent révolues, [avec le cours des mois, et que de longs jours se furent écoulés] alors les prétendants, avertis par mes servantes, par ces chiennes éhontées, vinrent me surprendre, et m'adressèrent des paroles de reproches. Voilà comment j'ai achevé cette toile, malgré moi et par nécessité. Aujourd'hui je ne peux plus éviter cet hymen, et je ne trouve aucun autre expédient. Mes parents me pressent vivement de prendre un époux, et mon fils s'indigne de voir les prétendants consumer ses biens : car c'est désormais un homme capable de s'occuper de sa maison et à qui Jupiter pourrait donner de la gloire. Mais dis-moi néanmoins ton origine et ta patrie : car tu n'es pas né d'un chêne antique ni d'un rocher. » L'ingénieux Ulysse, prenant la parole à son

tour, lui répondit : « O femme vénérable d'Ulysse, fils de Laerte, ne cesseras-tu pas de m'interroger sur ma naissance? Eh bien! je te la dirai : certes, tu vas redoubler les douleurs qui m'accablent : car il en arrive ainsi d'ordinaire, quand un homme a été aussi longtemps que moi absent de sa patrie, errant à travers les villes des mortels et souffrant toutes sortes de maux. Mais je répondrai néanmoins à ce que tu me demandes et désires savoir. Il est au milieu de la sombre mer une terre, nommée la Crète, belle, fertile, entourée d'eau : elle renferme une population nombreuse, considérable et quatre-vingt-dix villes. On y parle diverses langues : là, sont les Achéens, les magnanimes Étéocrètes[1], les Cydoniens[2], les Doriens partagés en trois tribus[3], et les divins Pélages. Entre autres cités ils habitent Gnossus, grande ville, où régna pendant neuf ans Minos, admis à l'entretien du grand Jupiter, et père de mon père, le magnanime Deucalion. Celui-ci eut deux fils, le roi Idoménée et moi; Idoménée partit pour Troie sur des vaisseaux recourbés avec les Atrides. Moi, le plus jeune, je reçus le nom glorieux d'Æthon; Idoménée était l'aîné et le plus vaillant. C'est là que je vis Ulysse et lui offris les dons de l'hospitalité : car la violence du vent l'emporta loin du cap Malée et le fit aborder en Crète, comme il allait à Troie. Il jeta l'ancre à l'embouchure du fleuve Amnisus, où est la grotte d'Ilithye, dans un port dangereux : il n'échappa qu'avec peine à la tempête. Aussitôt il vint à la ville et s'informa d'Idoménée, son hôte, disait-il, chéri et vénérable; mais l'aurore s'était déjà levée dix ou onze fois, depuis qu'il était parti pour Ilion avec des vaisseaux recourbés. Je conduisis Ulysse dans ma demeure, lui donnai l'hospitalité et

[1] Ils habitaient le sud de la Crète, dont ils étaient les habitants primitifs. — [2] Ils occupaient le nord-ouest de l'île et avaient pour capitale Cydonia. — [3] Les Hylléens, les Dymanes et les Pamphyles.

le traitai avec tous les égards possibles : car ma maison était opulente. Je mis le peuple à contribution pour lui fournir à lui, et à tous ceux qui l'avaient suivi, de la farine d'orge et du vin, plein de feu, et des bœufs à immoler, de quoi satisfaire leur appétit. Les nobles Grecs restèrent douze jours dans notre île, retenus par le souffle violent de Borée, qui ne permettait même pas de rester debout sur la terre ferme : quelque divinité ennemie l'avait excité. Le treizième jour le vent tomba, et ils mirent à la voile. »

3. C'est ainsi qu'il débitait force mensonges, auxquels il donnait les apparences de la vérité; et Pénélope, en l'écoutant, versait des larmes, et son corps se consumait. Comme la neige, que le Zéphyre a répandue, se fond sur la cime élevée des montagnes, au souffle de l'Eurus; et la neige, en se fondant, enfle le cours des fleuves : ainsi les belles joues de Pénélope se consumaient, à fondre en larmes et à pleurer un époux assis à ses côtés. Ulysse ne laissait pas d'être ému au fond du cœur des lamentations de sa femme : mais ses yeux, comme s'ils eussent été de corne ou de fer, restaient immobiles dans leurs paupières, et par ruse il cachait ses larmes. Lors donc que Pénélope se fut rassasiée de gémissements et de pleurs, elle prit de nouveau la parole et lui dit : « Étranger, je veux maintenant te mettre à l'épreuve et savoir si tu as vraiment reçu dans ton palais mon époux et ses divins compagnons, comme tu le prétends. Dis-moi quels vêtements il avait sur le corps, quel il était lui-même et les compagnons qui le suivaient. » L'ingénieux Ulysse, prenant la parole à son tour, lui répondit : « O femme, il est difficile de le dire après un aussi long temps : car voilà déjà vingt ans qu'il est parti de la Crète et a quitté ma patrie. Mais je te le décrirai tel que mon imagination me le représente. Le divin Ulysse avait un manteau de pour-

pre, épais et double : l'agrafe en était d'or et percée de deux trous; sur la partie antérieure était une broderie, où l'on voyait un chien tenant entre ses pattes de devant un jeune faon, au poil bariolé, et le regardant se débattre; or, tous admiraient cette broderie. Les deux animaux étaient d'or; et, tandis que le chien, l'œil fixé sur le faon, l'étranglait, celui-ci, désireux de s'échapper, se débattait en agitant les pattes. Je remarquai aussi sur le corps d'Ulysse une tunique éclatante, pareille à la peau d'un oignon desséché · tant elle était fine, et elle brillait comme le soleil. Nombre de femmes la contemplèrent avec admiration. Mais je te le dirai, et grave mes paroles dans ton esprit : j'ignore si Ulysse avait ces vêtements sur le corps, lorsqu'il était encore à Ithaque, ou si quelque ami les lui a donnés, comme il s'embarquait sur un vaisseau rapide, ou même s'il les reçut d'un étranger : car Ulysse était cher à bien des Grecs, parce qu'il y avait peu de Grecs qui lui ressemblassent. Moi-même, je lui donnai une épée d'airain, un manteau de pourpre, double et beau, et une tunique descendant jusqu'à terre; puis, je le fis reconduire avec honneur sur un vaisseau, garni de bons rameurs. Il était accompagné d'un héraut un peu plus âgé que lui; et je vais te le dépeindre, tel qu'il était. Il avait les épaules voûtées, le teint noir et les cheveux crêpus; Eurybate était son nom, et Ulysse l'honorait plus que tous ses autres compagnons, parce qu'il avait des sentiments conformes aux siens. »

4. Il dit; et la douleur de Pénélope en fut encore redoublée : car elle avait reconnu les signes qu'Ulysse venait de décrire exactement. Lors donc qu'elle se fut rassasiée de gémissements et de larmes, elle prit la parole à son tour et lui dit : « Étranger, si j'ai d'abord compati à ton sort, tu seras désormais honoré et chéri de moi dans ce palais. C'est moi-même, en effet, qui apportai tout pliés

de ma chambre ces vêtements dont tu parles, et y ajoutai cette agrafe brillante, pour rehausser sa parure. Mais lui, je ne le recevrai plus à son retour dans sa maison et sur le sol chéri de la patrie : car ce fut sous de mauvais auspices qu'Ulysse partit sur un vaisseau creux pour visiter cette fatale Ilion, nom abhorré. » L'ingénieux Ulysse, prenant la parole à son tour, lui répondit : « O femme vénérable d'Ulysse, fils de Laerte, ne laisse plus dépérir ton beau corps, et ne consume point ton cœur à pleurer ton époux : ce n'est pas que je blâme ta conduite : car toute femme pleure ainsi la perte de l'époux légitime, auquel elle s'est unie d'amour et a donné des enfants, quoiqu'il soit inférieur à Ulysse qu'on dit semblable aux dieux. Mais cesse de te lamenter et fais attention à mes paroles : car je te dirai, avec sincérité et sans rien dissimuler, ce que j'ai appris du retour d'Ulysse : il est vivant, non loin d'ici, dans le fertile pays des Thesprotes; il emporte quantité de riches trésors qu'il a recueillis parmi le peuple; mais il a perdu ses fidèles compagnons et son vaisseau creux sur la sombre mer, en partant de l'île de Thrinacrie : car il avait attiré sur lui la colère de Jupiter et celle du Soleil, dont ses compagnons avaient tué les génisses; tous ont péri dans les flots agités; pour lui, resté sur la quille du navire, une vague le jeta à la côte, dans le pays des Phéaciens, qui sont presque égaux aux dieux. Ils l'honorèrent de cœur, à l'égal d'une divinité, le comblèrent de présents, et voulaient le reconduire eux-mêmes sain et sauf dans sa patrie; mais il lui parut plus avantageux d'amasser des richesses en parcourant la terre immense : c'est qu'Ulysse, plus que tous les hommes mortels, se connaît en ruses, et nul ne pourrait lutter avec lui. Voilà ce que m'a raconté Phidon, le roi des Thesprotes. Il m'a juré à moi-même, en faisant des libations dans son palais, que le vaisseau du héros était

lancé et ses compagnons tout prêts pour le reconduire dans la terre chérie de la patrie. Mais il m'a renvoyé avant Ulysse : car il s'est trouvé qu'un vaisseau des Thesprotes partait pour Dulichium, riche en froment. Il m'a montré aussi des richesses qu'Ulysse avait amassées : un homme et ses descendants jusqu'à la dixième génération auraient eu là de quoi se nourrir : tant il y avait de trésors dans le palais du prince. Il a dit qu'Ulysse était allé à Dodone, pour connaître la volonté de Jupiter, en interrogeant le chêne divin, au sommet élevé, et savoir comment il retournerait dans sa chère patrie, après une aussi longue absence, s'il y rentrerait ouvertement ou en secret. Ainsi donc il est sain et sauf, et arrivera bientôt, et ne sera plus longtemps éloigné de ses amis et de sa patrie : en tout cas, je t'en ferai le serment. Je prends donc à témoin aujourd'hui Jupiter d'abord, le premier et le plus grand des dieux, et ce foyer de l'irréprochable Ulysse où j'ai trouvé place, que toutes ces choses s'accompliront comme je le dis : Ulysse arrivera ici cette année même, à la fin du mois ou au commencement de l'autre. »

La prudente Pénélope lui répondit à son tour : « Puisse, étranger, cette parole s'accomplir ! car alors tu reconnaîtrais bientôt mon amitié aux nombreux présents que tu recevrais de moi, si bien que chacun, en te rencontrant, t'estimerait heureux ! Mais j'ai dans mon cœur un pressentiment de ce qui doit arriver : Ulysse ne reviendra pas dans sa demeure, et tu n'obtiendras pas les moyens de t'en retourner : car ceux qui commandent ici ne sont pas comme était Ulysse parmi les hommes (que ne l'est-il encore !), disposés à recevoir et à reconduire les étrangers, dignes de respect. Cependant je vous l'ordonne, femmes : lavez les pieds de ce vieillard, et dressez-lui un lit avec des manteaux et des couvertures magnifiques, afin que, chaudement couché, il attende le retour de l'aurore, au

trône d'or. Demain, de très-bon matin, vous le baignerez et le parfumerez : je veux qu'il prenne son repas dans cette salle, assis aux côtés de Télémaque : et malheur à celui des prétendants, qui, l'âme enflammée de dépit, osera le maltraiter! il n'aura plus rien à faire ici, quel que soit d'ailleurs l'excès de son courroux. Comment, en effet, saurais-tu, étranger, que je l'emporte sur les autres femmes en intelligence et en sages conseils, si tu partageais nos festins, sale comme tu es et couvert de haillons? Les hommes vivent peu de temps : celui qui est dur et inhumain, tous les mortels, de son vivant, le chargent d'imprécations pour l'avenir; tous le maudissent après sa mort; mais celui qui vit sans reproche et a des sentiments irréprochables, les étrangers répandent au loin sa gloire parmi tous les hommes, et mille bouches proclament sa bonté. » L'ingénieux Ulysse, prenant la parole à son tour, lui répondit : « O femme vénérable d'Ulysse, fils de Laerte, les manteaux et les couvertures magnifiques me sont odieuses, depuis le jour où j'ai perdu de vue les montagnes neigeuses de la Crète, monté sur un vaisseau pourvu de longues rames. Je coucherai donc comme au temps où je passais les nuits sans dormir : car j'ai déjà passé bien des nuits sur une misérable couche, attendant la divine Aurore, au trône d'or. Les bains de pieds ne sourient pas non plus à mon cœur; et aucune femme ne touchera mes pieds parmi celles qui servent dans ce palais; à moins qu'il n'y ait quelque vieille femme âgée, d'une fidélité éprouvée, et dont le cœur ait souffert autant de maux que moi-même : pour celle-là, je ne refuserais pas qu'elle me touchât les pieds. » La prudente Pénélope lui répondit à son tour : « Cher étranger, de tous les hôtes chéris qui d'un pays lointain sont venus dans mon palais, nul ne s'est jamais montré sensé autant que toi : toutes tes paroles sont pleines de justesse et de sens. J'ai chez

moi une vieille femme, dont l'esprit est rempli de sagesse, qui a nourri comme il faut et choyé le malheureux Ulysse, et qui le reçut entre ses bras, quand sa mère l'eut mis au monde ; c'est elle qui lavera tes pieds, quoiqu'elle soit absolument dépourvue de forces. Allons donc, lève-toi, prudente Euryclée, et lave les pieds de cet étranger qui est du même âge que ton maître : tels sont aujourd'hui sans doute les pieds d'Ulysse, et telles ses mains : car les hommes vieillissent vite au sein du malheur. » Elle dit; et la vieille se cacha le visage avec les mains, et versa des larmes brûlantes, et dit d'une voix lamentable : « Malheureuse que je suis, de ne pouvoir rien pour toi, mon enfant! Assurément, Jupiter te hait plus que tous les hommes, quoique tu aies une âme pieuse : car jamais mortel n'a brûlé tant de cuisses grasses, ni offert tant d'hécatombes choisies à Jupiter, qui aime à lancer la foudre, comme tu l'as fait en son honneur, lui demandant de parvenir à une heureuse vieillesse et d'élever ton illustre fils; et voici que ce Dieu t'a interdit absolument le jour du retour. Peut-être aussi que les femmes des hôtes lointains, qui le recevaient dans leurs superbes demeures, se riaient de lui, comme toutes ces chiennes se rient de toi-même. C'est pour éviter leurs outrages et leurs injures sans nombre que tu t'opposes à ce qu'elles lavent tes pieds; pour moi, j'obéis de grand cœur à l'ordre de la fille d'Icarius, la sage Pénélope. Je vais donc laver tes pieds par égard pour Pénélope elle-même, et aussi pour l'amour de toi : car je sens la douleur se réveiller au fond de mon cœur. Or çà, comprends bien maintenant ce que je vais dire : un grand nombre d'étrangers malheureux sont venus dans ce palais; mais je ne crois pas avoir vu personne qui ressemblât à Ulysse autant que tu lui ressembles par la taille et la voix et les pieds. » L'ingénieux Ulysse, prenant la parole à son tour, lui répondit : « O

femme, tous ceux qui nous ont vus l'un et l'autre disent en effet qu'il existe entre nous deux une grande ressemblance, ainsi que tu l'as justement remarqué. »

5. Il dit; et la vieille, prenant un bassin tout brillant, dans lequel on se lavait les pieds, y versa beaucoup d'eau froide, où elle mêla ensuite de l'eau chaude. Ulysse était assis près du foyer; il tourna aussitôt le dos à la lumière : car il lui vint tout à coup dans l'esprit que la vieille, en le touchant, apercevrait peut-être sa cicatrice, et que la vérité serait découverte. Alors donc Euryclée, s'approchant d'Ulysse, commença à le laver; mais elle reconnut aussitôt la cicatrice de la blessure qu'un sanglier lui avait faite jadis avec sa dent blanche, comme il se rendait au Parnasse[1], pour joindre les fils d'Autolycus et Autolycus lui-même, le noble père de sa mère, lequel l'emportait sur tous les hommes par le vol et le parjure : c'était un don qu'il tenait d'un dieu, de Mercure lui-même, auquel il s'était rendu agréable en brûlant pour lui des cuisses d'agneaux et de chevreaux; et Mercure accompagnait volontiers ce héros. Or, Autolycus étant venu dans le fertile pays d'Ithaque dans le temps que sa fille venait d'accoucher d'un fils, Euryclée plaça l'enfant sur les genoux de son aïeul comme il achevait de souper, et, prenant la parole, elle lui dit : « Autolycus, trouve maintenant un nom à donner à ton petit-fils, à cet enfant que tu as tant désiré. » Autolycus prit la parole à son tour et lui répondit : « Que mon gendre et ma fille lui donnent le nom que je vais dire. Comme j'arrive ici, irrité contre un grand nombre d'hommes et de femmes, sur la terre nourricière, qu'il porte le nom caractéristique d'Ulysse[2]. Quand il aura grandi, et viendra dans la maison maternelle, au Par-

[1] Montagne de la Phocide, au pied de laquelle était bâtie la ville de Delphes. — [2] Ὀδυσσεύς appartient en effet à la même racine que ὀδύσσομαι, *je suis irrité, courroucé contre.*

nasse, où sont mes richesses, je lui en donnerai une partie, et il s'en retournera satisfait. » En conséquence, Ulysse vint chez son aïeul pour recevoir ces riches présents. Autolycus et les fils d'Autolycus lui serrèrent affectueusement la main, et lui adressèrent des paroles amicales ; son aïeule Amphithée, le tenant embrassé, couvrit de baisers sa tête et ses deux beaux yeux. Autolycus commanda à ses glorieux fils de préparer le repas ; eux, dociles à son ordre, amenèrent aussitôt un bœuf mâle de cinq ans : ils le dépouillèrent, l'apprêtèrent et le dépecèrent tout entier; puis, après l'avoir coupé habilement en morceaux, qu'ils embrochèrent et firent rôtir avec soin, ils distribuèrent les parts. C'est ainsi qu'ils passèrent alors tout le jour à table, jusqu'au coucher du soleil, et se rassasièrent de mets également partagés. Quand le soleil se fut couché et eut ramené les ténèbres, alors ils se couchèrent et goûtèrent le bienfait du sommeil. Lorsque parut la fille du matin, l'Aurore aux doigts de rose, les fils d'Autolycus partirent pour la chasse avec leurs chiens : le divin Ulysse les accompagnait. Ils gravirent la haute montagne du Parnasse, couverte de forêts, et pénétrèrent bientôt dans les anfractuosités, battues par les vents. Le soleil, sorti des profondeurs de l'Océan, au cours silencieux, commençait à éclairer les campagnes. Les chasseurs étaient arrivés dans un vallon : devant eux couraient les chiens sur la piste du gibier; les fils d'Autolycus venaient ensuite, et avec eux le divin Ulysse, non loin des chiens, brandissant une longue lance; là, dans un épais fourré, était couché un gros sanglier : ni les vents au souffle humide, ni les rayons ardents du soleil ne perçaient le taillis, ni la pluie ne le traversait jamais : tant il était épais ! au dedans se trouvait un grand amas de feuilles. Comme les chasseurs entraient dans le taillis, le bruit des pas des hommes et des chiens arriva aux oreilles de l'animal : il

sortit de sa bauge à leur rencontre, les soies hérissées, jetant le feu par les yeux, et s'arrêta tout près d'eux. Ulysse s'élança le premier, en levant d'un bras vigoureux sa longue lance : il brûlait de le frapper; mais le sanglier le prévint et le blessa au-dessus du genou. Il fit au héros une large plaie avec sa défense, en bondissant sur lui de côté; mais l'os ne fut pas atteint. Ulysse l'atteignit et le blessa à l'épaule droite : la pointe de la lance brillante traversa l'animal de part en part : il tomba dans la poussière en mugissant, et la vie l'abandonna. Les fils chéris d'Autolycus s'empressèrent autour du blessé, bandèrent habilement la plaie de l'irréprochable et divin Ulysse, arrêtèrent le sang noir par des paroles magiques, et retournèrent aussitôt au palais de leur père chéri. Autolycus donc et les fils d'Autolycus, après l'avoir bien guéri, et lui avoir fait de magnifiques présents, s'empressèrent de le renvoyer, contents de lui comme il l'était d'eux, dans sa chère Ithaque. Le père d'Ulysse et sa vénérable mère, ravis de son retour, l'interrogèrent longuement sur sa blessure et ce qui lui était arrivé : il leur raconta exactement comme quoi un sanglier l'avait frappé de sa dent blanche sur le Parnasse, où il était allé chasser avec les fils d'Autolycus. Or, la vieille ayant saisi la cicatrice avec la paume de ses mains, la reconnut au toucher, et laissa aller le pied d'Ulysse : la jambe retomba dans le bassin; l'airain retentit et pencha de côté, et l'eau se répandit à terre. Alors la joie et la douleur s'emparèrent à la fois de l'âme d'Euryclée; ses deux yeux se remplirent de larmes, et sa voix sonore s'arrêta dans son gosier. Enfin, saisissant Ulysse par le menton, elle lui dit : « Oui, tu es Ulysse assurément, cher enfant; et pourtant je ne t'ai point reconnu, avant d'avoir touché de la main mon maître tout entier. » Elle dit, et fit signe des yeux à Pénélope, pour lui annoncer que son cher époux était dans le palais; mais Pénélope

ne put, quoique en face d'elle, ni voir ni comprendre : car Minerve détourna son attention. Cependant Ulysse, ayant saisi Euryclée, la prit à la gorge de la main droite, et, de l'autre, il l'attira plus près de lui, et dit : « Nourrice, pourquoi veux-tu me perdre? C'est toi-même qui m'as nourri sur ton sein; et aujourd'hui, après avoir souffert bien des maux, je suis revenu, au bout de vingt ans, dans ma patrie. Mais, puisque tu m'as reconnu et qu'un dieu a éclairé ton esprit, tais-toi, et que personne autre dans le palais n'apprenne mon retour. Car, je te le déclare, et ma parole s'accomplira : si jamais un dieu fait tomber sous mes coups les prétendants orgueilleux, toi-même ne seras pas épargnée, bien que tu sois ma nourrice, quand je tuerai dans mon palais les autres femmes de service. » La prudente Euryclée lui répondit à son tour : « Cher enfant, quelle parole s'est échappée de tes lèvres? Tu sais combien mon âme est forte, indomptable : je tiendrai bon, comme la pierre la plus dure ou le fer. J'ai autre chose encore à te dire, et grave-le dans ton esprit. Si jamais un dieu fait tomber sous tes coups les nobles prétendants, je te signalerai alors les femmes du palais qui te déshonorent et celles qui sont innocentes. » L'ingénieux Ulysse prenant la parole à son tour, lui répondit : « Nourrice, pourquoi me les nommer? il n'en est pas besoin. Je saurai bien moi-même découvrir la vérité et connaître chacune d'elles. Mais garde-moi le secret, et laisse faire aux dieux. »

6. Il dit; et la vieille sortit de la salle, pour apporter un autre bain de pieds : car le premier s'était répandu tout entier. Quand elle eut lavé Ulysse et l'eut frotté d'huile onctueuse, le héros rapprocha son siége du feu pour se chauffer, et cacha sa cicatrice avec ses vêtements. Alors la prudente Pénélope prit la parole : « Étranger, je veux encore t'interroger quelque peu : car bientôt viendra

l'heure d'un agréable repos, pour celui que subjugue le doux sommeil malgré ses soucis; mais moi, un dieu m'a départi une douleur immense. Le jour, en effet, je me rassasie de plaintes et de gémissements, assise dans la maison, travaillant et surveillant le travail de mes femmes. Et quand la nuit est venue, et que tout le monde jouit du repos, je m'étends sur mon lit; et mille soucis cuisants assiégent mon cœur et irritent ma douleur. Comme la fille de Pandarée, Aédon, au vert plumage, chante agréablement, au retour du printemps, perchée dans le feuillage épais des arbres, et déploie sur mille tons divers sa voix mélodieuse, pleurant son cher fils Ityle, fils du roi Zéthus, qu'elle tua naguère avec l'airain, par imprudence : ainsi mon âme incertaine est agitée en sens divers : dois-je rester près de mon fils, et, respectant le lit de mon époux et le jugement du peuple, conserver intact tout son héritage, et mes biens, et mes esclaves, et ce vaste palais au toit élevé ? ou suivrai-je le plus illustre d'entre les Grecs qui briguent ma main dans ce palais, et m'offrent des présents sans nombre? Tant que mon fils a été enfant et sans expérience, il n'a point permis que je quittasse la maison et prisse un époux ; mais aujourd'hui qu'il est grand et qu il est parvenu à la fleur de l'adolescence, il souhaite que je sorte de ce palais, où il voit avec indignation les Grecs consumer ses biens. Mais allons, écoute le songe que j'ai fait, et explique-le-moi. J'ai, dans la maison, vingt oies qui mangent du froment, trempé d'eau, et que je prends plaisir à considérer. Un grand aigle, au bec recourbé, venu de la montagne, leur a brisé le cou à toutes et les a tuées : elles sont tombées l'une sur l'autre dans le palais, et l'aigle a pris son vol sur l'éther divin. Et moi, je pleurais et je gémissais, quoique ce fût un songe; et les Grecques, aux belles tresses, se rassemblaient autour de moi qui me la-

mentais pitoyablement parce que l'aigle avait tué mes oies. Or, cet aigle est revenu, et, se perchant sur le rebord du toit, il a pris une voix humaine pour arrêter mes plaintes et m'a dit : « Rassure-toi, fille du célèbre Ica-« rius : ce n'est point là un songe, mais une vision heu-« reuse qui aura son accomplissement. Les oies, ce sont « les prétendants; et moi, qui t'ai paru un aigle, je suis « ton époux, de retour maintenant, qui ferai subir à « tous les prétendants une mort ignominieuse. » Il dit; et le doux sommeil m'abandonna; et, jetant les yeux au tour de moi, je vis les oies qui mangeaient le froment dans leur auge comme à l'ordinaire. » L'ingénieux Ulysse. prenant la parole à son tour, lui répondit : « O femme, il n'est pas possible de donner à ce songe une autre interprétation, puisque Ulysse lui-même t'a expliqué comment il va l'accomplir. Oui, la perte de tous les prétendants est assurée, et nul d'entre eux n'échappera aux Parques de la mort. » La prudente Pénélope lui répondit à son tour : « Étranger, les songes sont impénétrables et parlent un langage obscur; ce qu'ils annoncent ne s'accomplit pas toujours pour les hommes. Il y a deux portes pour les songes légers : l'une est faite de corne et l'autre d'ivoire. Ceux qui passent par l'ivoire brillant nous abusent et nous apportent de vaines paroles; ceux qui sortent par la corne polie sont suivis d'effet pour le mortel qu'ils ont visité. Mais je ne crois pas que ce songe étrange me soit venu de là : mon fils et moi en aurions une grande joie. J'ai encore autre chose à te dire : grave-le bien dans ton esprit. Voici bientôt le jour fatal qui m'éloignera de la maison d'Ulysse : car je vais proposer un combat, celui des haches que ce héros dressait au nombre de douze dans son palais, l'une à côté de l'autre, comme des étais de vaisseaux; et, se tenant à une grande distance, il lançait son trait à travers les ouvertures. Telle est la joute

que je proposerai aujourd'hui aux prétendants. Celui dont les mains auront bandé l'arc le plus facilement, et qui aura traversé les douze haches, je le suivrai, quittant ce palais, séjour de ma jeunesse, ce palais si beau et tout plein de richesses, et dont je ne perdrai jamais, je crois, le souvenir, pas même en songe. » L'ingénieux Ulysse, prenant la parole à son tour, lui répondit : « O femme vénérable d'Ulysse, fils de Laerte, ne diffère pas plus longtemps ce combat dans ton palais : car l'ingénieux Ulysse viendra ici, avant que les prétendants, maniant cet arc bien poli, aient tendu la corde et lancé leur flèche à travers le fer. »

7. La prudente Pénélope lui répondit à son tour : « Si tu voulais, étranger, poursuivre cet agréable entretien, assis près de moi dans ce palais, le sommeil ne descendrait pas sur mes paupières. Mais il n'est pas possible que les hommes restent toujours sans sommeil : car, en toute chose, les Immortels ont assigné leur lot aux mortels répandus sur la terre féconde. Je vais donc monter à l'étage supérieur et me coucher dans ce lit, qui m'a causé tant de soupirs, et que j'ai sans cesse arrosé de mes larmes, depuis qu'Ulysse est parti pour cette fatale Ilion, nom abhorré. C'est là que je me coucherai : toi, couche dans cette salle, sur des peaux étendues à terre; ou bien mes femmes te dresseront un lit. » Après avoir ainsi parlé, elle remonta à son magnifique appartement : elle n'était point seule, plusieurs femmes l'accompagnaient. Arrivée à l'étage supérieur avec les femmes, ses suivantes, elle pleura son cher époux, Ulysse, jusqu'à l'heure où Minerve, aux yeux étincelants, versa le doux sommeil sur ses paupières.



CHANT XX

ARGUMENT

1. Ulysse, couché dans le vestibule, ne peut trouver le repos : il songe comment il se débarrassera des prétendants. Minerve lui apparaît, calme ses soucis et verse le sommeil sur ses yeux. — 2. Pénélope se réveille et déplore son malheur. — 3. Ulysse invoque Jupiter et le prie de lui envoyer un double présage : son vœu est exaucé. — 4. Télémaque descend et s'informe de son hôte auprès d'Euryclée. Arrivent les pasteurs avec des victimes : Mélanthée insulte Ulysse; Eumée et Philétius l'accueillent avec bonté. — 5. Présage funeste envoyé aux prétendants : ils se mettent à table; Télémaque fait asseoir Ulysse et lui donne sa part du festin : il défend aux prétendants d'insulter l'étranger. — 6. Ctésippe jette un pied de bœuf à la tête d'Ulysse qui esquive le coup; Télémaque le gourmande durement. Agélaüs invite Télémaque à presser, dans son propre intérêt, le mariage de sa mère. — 7. Prédiction de Théoclymène. — 8. Plaisanteries des prétendants qui raillent Télémaque sur ses hôtes. Télémaque, sans répondre, attend l'heure de la vengeance.

1. Cependant le divin Ulysse se coucha dans le vestibule. Il étendit une peau de bœuf non préparée, et jeta par-dessus plusieurs toisons, dépouilles des brebis que les Grecs immolaient. Eurynomé, quand il fut couché, le couvrit d'un manteau. C'est là qu'Ulysse, méditant en lui-même la perte des prétendants, reposait tout éveillé. Alors sortirent de la chambre, riant entre elles et se divertissant, les femmes qui avaient commerce avec les prétendants. Le héros sentit alors le cœur lui battre dans

la poitrine : il délibéra longtemps en lui-même et dans sa pensée s'il s'élancerait sur elles et leur donnerait la mort à chacune, ou bien s'il les laisserait une fois encore, mais pour la dernière fois, s'unir d'amour aux insolents prétendants. Son cœur rugissait au-dedans de lui. Comme une lice, marchant autour de ses petits, encore faibles, aboie contre un homme qu'elle ne connaît pas, et brûle de combattre : de même Ulysse, indigné de ces forfaits, rugissait intérieurement. Mais, se frappant la poitrine, il gourmanda son cœur en ces termes : « Patience, mon cœur! tu as supporté quelque chose de plus pénible encore, le jour où le Cyclope, à la force indomptable, dévorait mes vaillants compagnons; mais tu te résignas, jusqu'à ce que ton adresse t'eût fait sortir de la caverne où je croyais trouver la mort. » C'est ainsi qu'Ulysse gourmanda son cœur dans sa poitrine; et son cœur demeura toujours calme et résigné; mais lui, se retournait en tous sens. Comme un homme tourne et retourne sur un feu vif et ardent un ventre de chèvre, rempli de graisse et de sang, et est impatient de le voir au plus tôt rôti : de même le héros se retournait en tous sens, songeant comment il appesantirait son bras sur les prétendants effrontés et lutterait seul contre tant d'ennemis. Minerve descendit du ciel et s'approcha de lui sous la figure d'une femme; et, s'arrêtant au-dessus de sa tête, elle lui dit ces mots : « Pourquoi veilles-tu encore, ô le plus infortuné de tous les hommes? Cette maison est la tienne; et dans cette maison est ta femme, et un fils tel que chacun souhaiterait d'en avoir un qui lui ressemblât. » L'ingénieux Ulysse, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Tout ce que tu dis-là, déesse, est juste assurément; mais je songe en moi-même et dans mon esprit comment j'appesantirai mon bras sur ces prétendants effrontés : je suis seul, et ils sont toujours en grand

nombre dans ces lieux. Je songe en outre dans mon esprit à quelque chose de plus important. En supposant que je les tue, grâce à Jupiter et à toi, où trouverai-je un refuge? Voilà ce que je te prie d'examiner. » Minerve, la déesse aux yeux étincelants, lui répondit à son tour : « Malheureux! on se fie souvent à un compagnon qui ne me vaut pas, à un simple mortel, dont la prudence est loin d'égaler la mienne; et moi, je suis une déesse, qui t'assiste sans cesse dans tous tes travaux. Mais je vais te parler sans détour : fussions-nous entourés de cinquante légions d'hommes, à la voix articulée, brûlant de nous tuer avec le fer, sache que tu emmènerais leurs bœufs et leurs grasses brebis. Laisse-toi donc aller au sommeil : il est triste de passer toute la nuit sans fermer l'œil : tu seras bientôt affranchi de tes maux. » Elle dit et versa le sommeil sur ses paupières; la noble déesse retourna dans l'Olympe, quand le sommeil l'eut saisi, dissipant les soucis de son âme et déliant ses membres.

2. Cependant la prudente Pénélope se réveilla et se mit à pleurer, assise sur son lit moelleux; et, quand son cœur fut rassasié de larmes, la noble femme adressa tout d'abord à Diane cette prière : « Diane, auguste déesse, fille de Jupiter, que ne m'ôtes-tu la vie à l'instant même, en me perçant le cœur d'une de tes flèches! ou bien que ne suis-je enlevée par une tempête, qui m'emporte à travers les routes de l'air et me précipite dans les flots de l'Océan qui enveloppe la terre, comme autrefois les tempêtes enlevèrent les filles de Pandarée [1]! Les dieux firent périr leurs parents : restées orphelines dans le palais, la déesse Vénus les nourrit de fromage, de miel savoureux et de vin délectable; Junon leur départit la beauté et la sagesse au-dessus de toutes les femmes; la chaste

[1] Elles s'appelaient Camiro et Clytie, selon les uns; Mérope et Cléodore, suivant d'autres.

Diane leur donna une haute taille, et Minerve les instruisit à faire de merveilleux ouvrages. Mais, tandis que la divine Vénus allait sur l'Olympe élevé prier Jupiter, qui aime à lancer la foudre, d'assurer à ces jeunes filles un hymen fortuné (car Jupiter connaît bien toutes choses, et la félicité et le malheur des hommes mortels), les Harpies enlevèrent les jeunes filles, et les adjugèrent comme esclaves aux furies odieuses. Ah! puissent les dieux, habitants de l'Olympe, m'anéantir pareillement; ou Diane, aux belles tresses, me frapper, afin que j'emporte la pensée d'Ulysse jusque dans l'horreur infernale et que je ne réjouisse pas le cœur d'un autre époux inférieur à ce héros! Les maux sont supportables encore, quand on passe les jours à pleurer, le cœur profondément affligé, et que les nuits on goûte le sommeil : car il fait oublier tous les biens et les maux, lorsqu'une fois il a voilé nos paupières. Mais moi, une divinité m'envoie des songes funestes. Cette nuit encore, un homme s'est couché à mes côtés, semblable à Ulysse et tel qu'il était lorsqu'il partit avec l'armée; et mon cœur était ravi, car je ne croyais pas que ce fût un songe, mais une apparition réelle. » Elle dit; et aussitôt parut l'Aurore, au trône d'or.

3. Le divin Ulysse entendit la voix de Pénélope qui pleurait : il réfléchit donc; et il lui vint à l'esprit qu'elle l'avait reconnu et allait paraître en sa présence. Il enleva rapidement le manteau et les toisons sur lesquelles il dormait, et les plaça dans la salle, sur un siége; quant à la peau de bœuf, il la déposa à la porte; puis, levant les mains, il invoqua Jupiter : « Grand Jupiter, si c'est de votre plein gré que vous m'avez conduit dans ma patrie à travers la terre et la mer, après m'avoir accablé de mille maux, faites que j'entende un mot d'heureux présage, prononcé par l'un de ces hommes qui s'éveillent

dans le palais, et qu'au dehors un autre signe, envoyé par Jupiter, éclate à mes yeux. » Telle fut sa prière, et Jupiter prévoyant l'entendit. Aussitôt il tonna sur l'Olympe éclatant, du haut des nuages; et le divin Ulysse fut ravi. En même temps un mot d'heureux présage sortit de la bouche d'une femme qui broyait le grain dans une pièce voisine, où étaient les meules du pasteur des peuples : à ces meules travaillaient activement douze femmes, préparant les farines d'orge et de froment, moelle de l'homme. Les autres s'étaient endormies, après avoir moulu le grain : elle seule, la plus faible de toutes, n'avait pas encore achevé sa tâche; mais alors, arrêtant sa meule, elle prononça ces paroles, qui furent pour son maître un présage : « Grand Jupiter, qui règnes sur les dieux et sur les hommes, tu as tonné avec force du haut du ciel étoilé, et il n'y a de nuage nulle part. Sans doute c'est un signe que tu manifestes à quelqu'un. Exauce aussi maintenant le vœu que t'adresse une infortunée : qu'en ce jour pour la dernière fois les prétendants goûtent la joie des festins dans le palais d'Ulysse, eux qui m'ont brisé les genoux par un pénible labeur, celui de préparer leur farine! puissent-ils faire aujourd'hui leur dernier repas! » C'est ainsi qu'elle parla; et le divin Ulysse se réjouit du présage et du tonnerre de Jupiter, car il espérait châtier les coupables.

4. Tandis que les autres femmes, rassemblées dans le palais d'Ulysse, allumaient dans le foyer le feu infatigable, Télémaque, mortel semblable aux dieux, s'élança hors de sa couche, après avoir revêtu ses habits : il suspendit à son épaule un glaive acéré, attacha sous ses pieds de belles sandales, et prit une forte lance armée d'une pointe d'airain. Arrivé sur le seuil, il s'arrêta et dit à Euryclée : « Bonne vieille, avez-vous honoré l'étranger dans ma maison? A-t-il eu un lit et des aliments? ou bien le laisse-t-on

là, dans l'abandon et sans avoir soin de lui? Car ma mère est ainsi faite, malgré sa prudence; parmi les hommes, doués de la voix articulée, elle honore sottement le moins digne, et congédie sans honneur le plus considérable. » La prudente Euryclée lui répondit à son tour : « Ne lui fais pas maintenant, mon enfant, un reproche qu'elle ne mérite point. Car l'étranger a bu du vin à loisir, autant qu'il a voulu; il a dit qu'il n'avait plus besoin de manger : car ta mère le lui a demandé. Mais, quand il a songé à se coucher et à dormir, ta mère a donné l'ordre à ses femmes de lui dresser un lit; mais lui, comme un infortuné que le malheur accable, n'a pas voulu dormir dans un lit et sur des couvertures; mais il a passé la nuit dans le vestibule sur une peau de bœuf non préparée et des peaux de brebis; et nous l'avons couvert d'un manteau. » Elle dit; et Télémaque sortit de la salle, sa lance à la main, et suivi de ses chiens aux pieds agiles, pour rejoindre à l'assemblée les Grecs, aux belles cnémides. Or, la noble Euryclée, fille d'Ops, issu lui-même de Pisénor, donna ses ordres aux servantes : « Allons, hâtez-vous : que les unes balayent et arrosent la maison, et jettent des tapis de pourpre sur les siéges bien façonnés : que les autres lavent toutes les tables avec des éponges, et nettoient les cratères et les doubles coupes, travaillées avec art; d'autres iront chercher de l'eau à la fontaine, et la rapporteront au plus vite. Car les prétendants ne resteront pas longtemps éloignés du palais : ils viendront au contraire de grand matin : car c'est pour tous un jour de fête. » Elle dit; et toutes, dociles à sa voix, lui obéirent. Les unes, au nombre de vingt, se rendirent à la fontaine à l'eau noire; les autres restèrent là à travailler dans le palais. Alors, entrèrent les serviteurs des prétendants : ils se mirent ensuite à fendre du bois avec soin et comme il faut; et les femmes revinrent de la

fontaine. Puis, survint le porcher, amenant trois porcs engraissés, qui étaient les plus beaux de tout le troupeau; il les laissa paître dans la belle cour, et adressa de lui-même à Ulysse de douces paroles : « Étranger, les Grecs te considèrent-ils maintenant davantage, ou bien t'outragent-ils dans le palais, comme auparavant? » L'ingénieux Ulysse, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Ah! puissent les dieux, Eumée, faire expier à ces insolents les indignes outrages qu'ils commettent dans la maison d'autrui : ils n'ont pas l'ombre de pudeur. » Tels étaient les discours qu'ils échangeaient. Bientôt après arriva Mélanthée, le chevrier, amenant les plus belles chèvres de tous les troupeaux pour le repas des prétendants; deux pasteurs le suivaient. Il attacha les chèvres sous le portique retentissant, et adressa encore une fois à Ulysse des paroles injurieuses : « Étranger, vas-tu encore nous importuner aujourd'hui, à mendier dans le palais? Ne sortiras-tu point d'ici? Je ne crois pas du tout que nous nous séparions avant d'avoir fait l'essai de nos forces : aussi bien tu mendies d'une façon inconvenante; et n'y a-t-il point ailleurs des Grecs qui festinent? » Il dit; et l'industrieux Ulysse ne répondit rien; mais il secoua la tête sans mot dire en méditant sa vengeance au fond de son cœur. Le troisième qui entra était Philétius, chef des pasteurs : il amenait une vache stérile et des chèvres grasses pour les prétendants : des bateliers l'avaient transporté lui et sa suite, comme ils conduisent les autres passagers qui viennent les trouver. Il attacha avec soin les victimes sous le portique retentissant; et, s'approchant du porcher, il l'interrogea de lui-même en ces termes : « Quel est donc, porcher, cet étranger nouvellement arrivé dans notre demeure? A quel peuple se vante-t-il d'appartenir? Où est sa famille et sa terre natale? L'infortuné! il ressemble fort au roi, notre maître. Mais

les dieux plongent dans le malheur la race errante des hommes, puisqu'ils assujettissent à la souffrance les rois eux-mêmes. » Il dit, et, s'approchant d'Ulysse, il le prit par la main droite, et, élevant la voix, lui adressa ces paroles ailées : « Salut, ô vénérable étranger, puisses-tu être heureux à l'avenir! car en ce moment, tu es accablé de bien des maux. Grand Jupiter, il n'est point de divinité plus cruelle que toi. Après avoir donné la naissance aux hommes, tu les plonges sans aucune pitié dans le malheur et dans des souffrances déplorables. J'ai tressailli en te voyant, et mes yeux se sont remplis de larmes au souvenir d'Ulysse : car je m'imagine que lui aussi, vêtu de haillons comme toi, erre parmi les hommes, si toutefois il vit encore et voit la lumière du soleil. Mais s'il est déjà mort et dans la demeure de Pluton, je pleurerai désormais l'irréprochable Ulysse, qui, lorsque j'étais tout jeune encore, me confia le soin de ses génisses, dans le pays des Céphalléniens. Aujourd'hui le nombre en est infini, et la race des génisses, au large front, ne saurait se multiplier pour personne au même degré. Mais des étrangers m'ordonnent de les amener ici pour leurs festins; ils ne s'inquiètent pas du fils de la maison, et ne redoutent pas la vengeance des dieux : car ils brûlent de se partager les biens de mon maître, absent depuis longtemps. Or, voici les pensées qui agitent intérieurement mon cœur : il serait mal assurément, tant que le fils existe, de quitter le pays et de passer avec mes génisses chez un peuple étranger ; mais il est bien dur, en restant ici à soigner les génisses d'autrui, de souffrir mille maux. Depuis longtemps déjà j'aurais fui auprès de quelque autre roi tout-puissant : car cette condition n'est plus supportable ; mais j'attends encore l'infortuné, qui reviendra peut-être et dispersera les prétendants à travers le palais. » L'industrieux Ulysse, prenant la parole à

son tour, lui répondit : « Bouvier (car tu n'as l'air ni méchant ni insensé, et je reconnais tout le premier que la sagesse habite dans ton cœur), écoute ce que je vais te dire et jurer par un serment solennel : je prends à témoin Jupiter avant tous les dieux, et cette table hospitalière, et le foyer de l'irréprochable Ulysse où j'ai trouvé place, qu'Ulysse reviendra dans ses foyers, avant que tu sois parti, et que tu verras de tes yeux, si tu veux, immoler ces prétendants qui font ici les maîtres. » Philétius, le bouvier, lui répondit à son tour : « Puisse le fils de Saturne, étranger, accomplir cette parole! tu connaîtrais alors quelle est ma vigueur et la force de mes bras. » Eumée demanda pareillement à tous les dieux de ramener le prudent Ulysse dans sa demeure.

5. Tels étaient les discours qu'ils échangeaient; et les prétendants machinaient la perte et la mort de Télémaque, lorsqu'un oiseau parut à leur gauche : c'était un aigle volant au plus haut des airs et tenant une timide colombe. Amphinomus prit la parole et leur dit : « Amis, notre projet ne réussira pas; Télémaque vivra; mais occupons-nous du repas. » Ainsi parla Amphinomus et ils approuvèrent son langage. Lorsqu'ils furent entrés dans le palais du divin Ulysse, ils déposèrent leurs manteaux sur des siéges et des fauteuils; puis, furent immolées de grandes brebis, des chèvres succulentes, des porcs engraissés, et une génisse, honneur du troupeau. Ils firent rôtir les entrailles, les partagèrent, et mélangèrent le vin dans les cratères : le porcher distribua les coupes. Philétius, chef des pasteurs, leur distribua du pain dans de belles corbeilles, et Mélanthée leur versa le vin. Les convives étendirent les mains vers les mets préparés et servis devant eux. Télémaque, méditant des ruses, fit asseoir Ulysse dans la salle solidement construite, sur le seuil de pierre, où il dressa pour lui un siége misérable

et une petite table; il lui servit une part des entrailles, lui versa du vin dans une coupe d'or et lui adressa ces mots : « Assieds-toi maintenant ici parmi les hommes et bois du vin. Je saurai bien moi-même réprimer les insultes et les violences de tous les prétendants : car ce n'est point ici une maison publique, mais la demeure d'Ulysse, qui l'acquit pour moi. Quant à vous, prétendants, abstenez-vous de menaces et de coups, et craignez d'exciter ici la discorde et les combats. » Il dit; et tous, se mordant les lèvres, s'étonnaient d'entendre Télémaque parler avec cette audace. Antinoüs, fils d'Eupithès, leur dit : « Si dur que soit le langage de Télémaque, résignons-nous : or, il nous parle d'un ton bien menaçant. C'est que Jupiter, fils de Saturne, ne l'a pas voulu; autrement, nous l'aurions déjà fait taire dans le palais, ce beau parleur à la voix sonore. » Ainsi parla Antinoüs; mais Télémaque ne se mit point en peine de ses paroles.

6. Cependant des hérauts menaient par la ville l'hécatombe sacrée des dieux et les Grecs chevelus se rassemblaient dans le bois ombreux d'Apollon qui lance au loin ses traits. Quand les prétendants eurent rôti les chairs supérieures et qu'ils les eurent tirées du feu, ils distribuèrent les parts et firent un splendide festin. Les serviteurs placèrent devant Ulysse une portion égale à celle qu'ils avaient reçue eux-mêmes : ainsi l'avait ordonné Télémaque, le fils chéri du divin Ulysse. Minerve ne permit pas que les prétendants cessassent leurs poignants outrages : elle voulait que la douleur pénétrât plus avant dans le cœur d'Ulysse, fils de Laerte. Il y avait parmi les prétendants un homme, sans foi ni loi, qui s'appelait Ctésippe et avait son domicile à Samé. Plein de confiance dans ses biens immenses, il poursuivait depuis longtemps l'épouse du divin Ulysse. Alors donc il adressa la parole

aux insolents prétendants : « Écoutez, nobles prétendants, ce que j'ai à vous dire. L'étranger a déjà une part égale à la nôtre, comme il convient : car il ne serait ni beau ni juste de faire tort aux étrangers, quels qu'ils soient, que Télémaque a reçus dans son palais. » A ces mots, il prit dans une corbeille un pied de bœuf qui se trouvait là, et le lança d'un bras nerveux : Ulysse évita le coup en détournant légèrement la tête, et il sourit intérieurement avec une ironie amère, et le pied donna contre la muraille solide. Alors Télémaque gourmanda Ctésippe en ces termes : « Ctésippe, il est heureux assurément pour toi que tu n'aies pas atteint l'étranger : car il a évité le coup. Je te jure, en effet, que je t'aurais passé au travers du corps ma lance acérée, et qu'ici ton père, au lieu de ton hymen, aurait célébré tes funérailles. Que personne donc ne montre de l'insolence dans cette maison : car je comprends désormais et sais distinguer ce qui est bien et ce qui est mal ; auparavant, je n'étais encore qu'un enfant. Témoins de vos excès, nous vous avons laissé patiemment égorger les troupeaux, boire le vin et consommer le pain : car il est difficile à un seul homme de lutter contre plusieurs. Mais, allons, cessez de me faire du mal dans votre haine. Si vous désirez maintenant me tuer avec l'airain, je ne demande pas mieux : car il me serait beaucoup plus avantageux de mourir que d'être témoin de ces actes odieux, de voir mes hôtes maltraités et les femmes de ma maison indignement violées dans ma belle demeure. » Il dit ; et tous demeurèrent immobiles et silencieux. Enfin Agélaüs, fils de Damastor, prit la parole : « Amis, qu'aucun de vous ne se fâche et ne réponde par des paroles violentes aux justes observations de Télémaque. Ne maltraitez ni cet étranger, ni aucun autre des serviteurs qui sont dans le palais du divin Ulysse. Pour moi, je parlerai à Télémaque et à sa mère un langage

bienveillant, et je souhaite qu'il agrée au cœur de tous les deux. Tant que vous avez gardé au fond de l'âme l'espoir que le prudent Ulysse reviendrait dans sa demeure, il n'y avait pas de mal à attendre et à retenir les prétendants au palais : c'était là le meilleur parti, si Ulysse, de retour, fût rentré dans ses foyers. Mais aujourd'hui il est évident qu'il ne reviendra jamais. Va donc trouver ta mère et invite-la à prendre pour mari le plus noble d'entre nous; celui qui lui aura fait les plus beaux présents. De cette façon, tu jouiras de tous les biens de ton père, mangeant et buvant à ton gré, et Pénélope ira dans la maison d'un autre époux. » Le sage Télémaque lui répondit à son tour : « Agélaüs, j'en jure par Jupiter et par les souffrances de mon père, qui a péri sans doute ou mène une vie errante loin d'Ithaque : je ne retarde point l'hymen de ma mère : je la presse, au contraire, d'épouser l'homme qui lui plaira et lui donnera des présents innombrables. Mais je rougirais de la renvoyer du palais malgré elle et avec de dures paroles : puissent les dieux ne point permettre qu'il en soit ainsi! »

7. Ainsi parla Télémaque; Pallas-Minerve excita chez les prétendants un rire inextinguible et troubla leur raison. Mais déjà le rire était étranger sur leurs lèvres, et ils avalaient les viandes, encore rouges de sang, et leurs yeux se remplissaient de larmes, et leur cœur songeait à gémir. Alors Théoclymène, semblable aux dieux, leur adressa ces paroles : « Ah! malheureux, que vous arrive-t-il de funeste? vos têtes, vos visages, et jusqu'à vos genoux sont enveloppés d'une nuit obscure; des cris lamentable séclatent et vos joues sont trempées de larmes; ces murs et ces superbes piliers dégouttent de sang; le vestibule et la cour sont pleins d'ombres, qui descendent dans la nuit de l'Érèbe; le soleil a disparu du ciel, pour faire place à d'affreuses ténèbres. » Il dit; et tous rirent

doucement de ces propos. Eurymaque, fils de Polybe, prit la parole le premier : « Il extravague, cet étranger, arrivé récemment au palais. Hâtez-vous, jeunes gens, de le mettre dehors et de le conduire à la place publique, puisqu'il trouve qu'il fait nuit ici. » Théoclymène, semblable aux dieux, lui répondit : « Eurymaque, je ne te demande personne pour guider mes pas. J'ai des yeux, des oreilles, deux pieds, et l'esprit qui habite au dedans de moi n'a souffert aucune atteinte. Avec cela, je sortirai bien d'ici : car je vois le malheur prêt à fondre sur vous ; et nul parmi vous ne saurait y échapper ni s'y soustraire, vous tous, prétendants qui, dans le palais du divin Ulysse, insultez les hommes et commettez d'odieux forfaits. » A ces mots, il sortit du palais magnifique, et se rendit chez Pirée qui l'accueillit avec bienveillance.

8. Tous les prétendants, se regardant les uns les autres, cherchaient à blesser Télémaque en le raillant sur ses hôtes. Chacun de ces jeunes orgueilleux parlait ainsi : « Télémaque, il n'est personne plus malheureux en hôtes que toi : l'un est un misérable vagabond, manquant de pain et de vin, sans industrie ni cœur, et qui n'est pour la terre qu'un fardeau inutile ; et voilà l'autre qui se lève pour faire le devin ! Mais si tu m'en crois, et ce sera le meilleur parti, nous jetterons ces étrangers dans un vaisseau, garni de bons rameurs, et nous les enverrons en Sicile, où nous tirerons d'eux un prix convenable. » Ainsi parlaient les prétendants ; mais Télémaque ne se mit point en peine de leurs paroles ; il regardait son père sans mot dire, attendant toujours le moment d'appesantir son bras sur les prétendants audacieux. Assise en face, sur un siége magnifique, la fille d'Icarius, la prudente Pénélope entendait ce que chacun disait dans la salle. Ceux-ci apprêtaient en riant un festin agréable et splendide : car ils avaient immolé un grand nombre de

victimes ; mais on ne saurait imaginer de plus triste souper que celui qui allait bientôt leur être servi par la déesse et par le héros : car ils avaient, les premiers, tramé des forfaits odieux

---

CHANT XXI

ARGUMENT

1. Pénélope, inspirée par Minerve, propose aux prétendants le combat de l'arc et promet sa main à celui d'entre eux qui pourra le tendre et traverser les douze haches. — 2. Eumée remet, en pleurant, l'arc aux prétendants; Philétius pleure également au souvenir de son maître : Antinoüs les reprend durement. — 3. Télémaque annonce qu'il va prendre part à la lutte : trois fois il essaye de bander l'arc; il allait réussir, à la quatrième fois; mais sur un signe de son père, il renonce. — 4. C'est en vain que, sur le conseil d'Antinoüs, l'arc est chauffé et graissé : Liodès, et après lui, les autres prétendants ne peuvent le bander. — 5. Ulysse se fait reconnaître d'Eumée et de Philétius. — 6. Eurymaque essaye inutilement de bander l'arc; Antinoüs propose de remettre la lutte au lendemain. — 7. Ulysse exprime aux prétendants le désir d'essayer l'arc; Antinoüs, et, après lui, Eurymaque s'y opposent. Pénélope intervient dans le débat; mais Télémaque déclare qu'il est maître de donner l'arc à qui bon lui semble; et Pénélope, étonnée de son assurance, remonte dans son appartement. — 8. Eumée va porter l'arc à Ulysse; mais il s'arrête bientôt, effrayé des menaces des prétendants. Télémaque lui ordonne de pousser plus avant. Euryclée ferme les portes de l'appartement des femmes, et Philétius ferme les portes de la cour. — 9. Ulysse tend l'arc, lance une flèche et atteint le but. Sur un signe de son père, Télémaque armé de l'airain étincelant, prend place à ses côtés.

1. Minerve, la déesse aux yeux étincelants, inspira donc à la fille d'Icarius, la prudente Pénélope, la pensée de déposer dans le palais l'arc d'Ulysse et le fer brillant [1],

[1] Ces mots désignent les haches dont il a été parlé plus haut, chant XIX, 6.

pour ouvrir entre les prétendants une lutte, prélude du carnage. Elle gravit l'escalier élevé de sa demeure, et prit dans sa robuste main une belle clef d'airain, recourbée et garnie d'un manche d'ivoire; puis, accompagnée des femmes, ses suivantes, elle se rendit à l'appartement le plus reculé, où se trouvaient les trésors du roi, l'airain, l'or et le fer bien travaillé; là aussi, reposait l'arc flexible du héros, et le carquois, pour recevoir les flèches, renfermant un grand nombre de traits, sources de larmes. C'était un présent que lui avait fait dans le pays de Lacédémone, où il l'avait rencontré par hasard, son hôte Iphitus, fils d'Eurytus, comparable aux Immortels. Ils s'étaient trouvés ensemble à Messène, dans la maison de l'intrépide Orsiloque. Ulysse, en effet, était venu réclamer le payement d'une dette que tout le peuple avait contractée envers lui : car des hommes de Messène avaient enlevé d'Ithaque sur leurs vaisseaux, pourvus de bons rameurs, trois cents moutons avec les pasteurs. Ce fut pour ce motif qu'Ulysse, encore tout jeune, avait fait cette longue route en qualité d'ambassadeur, envoyé par son père et par les autres vieillards. De son côté, Iphitus cherchait douze cavales qui lui avaient été ravies avec les mulets patients qu'elles nourrisaient : or, elles causèrent son trépas sanglant, lorsqu'il fut arrivé chez le fils de Jupiter, Hercule, ce mortel au cœur magnanime, habile aux grands travaux, qui le tua dans sa demeure, bien qu'il fût son hôte. Le cruel! il l'égorgea sans craindre la vengeance des dieux, sans respecter la table qu'il avait fait dresser pour lui; après quoi, il retint dans son palais les cavales solipèdes. C'est en allant à leur recherche qu'Iphitus rencontra Ulysse : il lui donna l'arc, que portait d'abord Eurytus, et qu'il avait laissé en mourant à son fils dans sa demeure élevée. Ulysse lui donna un glaive acéré et une forte lance, premiers gages d'une

hospitalité bienveillante; mais ils ne firent pas connaissance à la table l'un de l'autre : car le fils de Jupiter tua auparavant Iphitus, fils d'Eurytus, comparable aux Immortels, qui avait donné l'arc à Ulysse. Jamais le divin Ulysse ne l'emportait, en partant à la guerre sur ses noirs vaisseaux; mais il le laissait dans son palais comme un souvenir de son cher hôte, et ne s'en servait que dans son pays. Lors donc que Pénélope, la plus noble des femmes, fut arrivée à cet appartement et eut touché le seuil de chêne, qu'un ouvrier avait jadis poli avec soin et aligné au cordeau, et où il avait ajusté des montants qui soutenaient une porte brillante, aussitôt elle détacha rapidement de l'anneau la courroie, introduisit la clef, et souleva les leviers de la porte en poussant droit devant elle : et, comme un taureau mugit, paissant dans la prairie, ainsi mugit la belle porte sous la pression de la clef, et elle s'ouvrit à l'instant. Pénélope monta sur une planche élevée, où étaient des coffres renfermant des vêtements parfumés; de là, elle étendit le bras et détacha d'un clou l'arc avec l'étui brillant qui le recouvrait. Elle s'assit alors en cet endroit; et, posant l'étui sur ses genoux, elle jeta des cris lamentables et en tira l'arc de son époux. Lorsqu'elle se fut rassasiée de gémissements et de pleurs, elle prit le chemin de la salle, pour rejoindre les nobles prétendants, tenant dans ses mains l'arc flexible et le carquois, pour recevoir les flèches, renfermant un grand nombre de traits, sources de larmes; les femmes, qui l'accompagnaient, portaient une caisse où était quantité de fer et d'airain, servant aux jeux d'Ulysse. Lorsque la noble femme fut arrivée auprès des prétendants, elle s'arrêta sur le seuil de la salle, solidement construite, en ramenant sur ses joues son voile resplendissant; [ses fidèles suivantes se tenaient l'une et l'autre debout à ses côtés.] Aussitôt elle s'adressa aux prétendants et leur

parla en ces termes : « Écoutez-moi, nobles prétendants, qui avez envahi cette maison pour manger et boire sans fin ni cesse, en l'absence prolongée du maître ; vous n'avez pu fournir d'autre prétexte de votre conduite, sinon que vous désiriez m'épouser et me prendre pour femme : eh bien ! prétendants, voici la lutte que je vous propose. Je vais mettre là le grand arc du divin Ulysse : celui dont les mains auront bandé l'arc le plus facilement et qui aura traversé les douze haches, je le suivrai, quittant ce palais, séjour de ma jeunesse, ce palais si beau et tout plein de richesses, et dont je ne perdrai jamais, je crois, le souvenir, pas même en songe. »

2. Elle dit et ordonna à Eumée, le divin porcher, de remettre aux prétendants l'arc et le fer brillant. Eumée le prit en pleurant des mains de Pénélope et le déposa à terre. Le bouvier pleura d'autre part en voyant l'arc de son maître. Antinoüs prit la parole et le gourmanda en ces termes : « Pâtres stupides, qui ne songez qu'au jour présent, ah ! malheureux, pourquoi verser des larmes, et attendrir le cœur de la reine? Son âme n'est-elle pas d'ailleurs plongée dans la douleur, depuis qu'elle a perdu son cher époux? Mangez plutôt, tranquillement assis, ou bien allez pleurer dehors, laissant-là cet arc, objet d'une lutte pénible entre les prétendants : car je ne crois pas qu'il soit facile de bander cet arc bien poli. Il n'est personne, en effet, parmi tous ces héros tel qu'était Ulysse : je l'ai vu moi-même (et je m'en souviens), alors que j'étais encore tout enfant. » Il dit ; et pourtant il espérait au fond du cœur tendre la corde et traverser le fer avec sa flèche. Mais c'était lui qui devait sentir le premier le trait parti des mains de l'irréprochable Ulysse, qu'il outrageait depuis longtemps, établi dans le palais, et contre lequel il excitait tous ses compagnons.

3. Le divin Télémaque prit aussi la parole au milieu

d'eux : « Grands dieux ! le fils de Saturne, Jupiter, a certainement troublé ma raison ! ma mère, sage comme elle est, me déclare qu'elle va quitter cette maison pour suivre un autre époux ; et moi, je ris et me réjouis dans mon âme insensée ! Eh bien ! prétendants, puisque le prix de la lutte qu'on vous propose est une femme qui n'a sa pareille ni dans la terre d'Achaïe, ni dans la sainte Pylos, ni dans Argos, ni dans Mycènes, [ni dans Ithaque elle-même et le noir continent] (mais vous le savez aussi bien que moi ; et qu'ai-je besoin de faire l'éloge de ma mère?), cessez donc de différer par de vains prétextes, et ne refusez pas plus longtemps de tendre l'arc, afin que nous vous voyions faire. Moi aussi, je tenterai l'épreuve de l'arc ; si je le bandais et que ma flèche traversât le fer, je n'aurais pas le chagrin de voir ma mère vénérable quitter ce palais et suivre un autre époux, quand elle laisserait derrière elle un fils capable déjà de remporter, comme son père, les prix glorieux de la lutte. » A ces mots, il se leva brusquement, jeta de ses épaules son manteau de pourpre, et détacha le glaive aigu, suspendu à son côté. Il commença par placer les haches, après avoir creusé pour chacune d'elles une fosse profonde ; puis, il les aligna au cordeau, et il tassa la terre tout alentour. Tous furent saisis d'étonnement, en voyant comme il les rangeait en bon ordre, lui qui n'avait jamais vu auparavant cet exercice. Alors il alla sur le seuil où il s'arrêta et essaya l'arc. Trois fois il l'ébranla, dans le désir de le bander, et trois fois il suspendit ses efforts, espérant toujours au fond du cœur qu'il tendrait la corde et traverserait le fer avec sa flèche Il l'aurait tendue en effet, en la ramenant à lui avec force une quatrième fois ; mais Ulysse lui fit signe d'y renoncer, et réprima son ardeur. Le divin Télémaque prit de nouveau la parole, et leur dit : « Grands dieux ! je serai toujours faible et sans

vigueur, ou bien je suis trop jeune, et je ne puis compter encore sur mon bras pour repousser l'homme qui m'aurait attaqué le premier. Or çà, vous qui m'êtes supérieurs en force, essayez de bander l'arc, et achevons ce combat. » A ces mots, il déposa l'arc à terre, en l'appuyant contre le jambage solide et bien poli de la porte, et plaça le trait rapide sur le bout recourbé de l'arc; puis, il alla se rasseoir sur le siége qu'il avait quitté.

4. Antinoüs, fils d'Eupithès, prit alors la parole au milieu d'eux : « Compagnons, levez-vous tous l'un après l'autre, en commençant par la droite, du côté que l'échanson verse le vin. » Ainsi parla Antinoüs et tous approuvèrent son langage. Liodès, fils d'Œnops, se leva le premier. Il remplissait parmi eux les fonctions d'aruspice, et se tenait assis tout au fond de la salle près du beau cratère; seul, il détestait les méfaits de tous les prétendants, et s'indignait de leur conduite. Ce fut donc lui qui prit alors le premier l'arc et le trait rapide. Il alla donc sur le seuil où il s'arrêta et essaya de bander l'arc; mais il ne put le tendre : car auparavant il fatigua ses mains novices et faibles à ramener la corde en arrière; et il dit aux prétendants : « Amis, ce n'est pas moi qui le banderai : qu'un autre le prenne. Voilà un arc qui privera du souffle de la vie un grand nombre de chefs illustres. Aussi bien vaut-il mieux mourir que de vivre privés du bien pour lequel nous nous rassemblons ici et passons nos jours dans une attente continuelle. En ce moment chacun espère et souhaite en son cœur d'épouser Pénélope, l'épouse d'Ulysse; mais, quand il aura manié cet arc et vu quel il est, je lui conseille de chercher une autre femme parmi les Grecques, au beau voile, et de lui offrir les présents de noce : car Pénélope épousera ensuite l'homme qui lui offrira les dons les plus beaux et sera désigné par le destin. » Lorsqu'il eut ainsi

parlé, il déposa l'arc à terre, en l'appuyant contre le jambage solide et bien poli de la porte, et plaça le trait rapide sur le bout recourbé de l'arc; puis, il alla se rasseoir sur le siége qu'il avait quitté. Antinoüs prit la parole et le gourmanda en ces termes : « Liodès, quelle parole s'est échappée de tes lèvres! parole terrible et funeste, que je n'ai pu entendre sans indignation : tu dis que cet arc privera du souffle de la vie bien des chefs illustres, parce que tu n'as pu le bander? C'est que ta vénérable mère, en te mettant au monde, ne t'a point fait pour tirer un arc et lancer des flèches. Mais les autres nobles prétendants le banderont bientôt. » Il dit et donna ses ordres à Mélanthée, le chevrier : « Allons, Mélanthée, allume vite du feu dans la salle; place auprès du feu un grand siége couvert de toisons, et apporte une grosse boule de graisse, afin que nous autres jeunes gens, après avoir échauffé l'arc et l'avoir enduit de graisse, nous essayions de le bander et achevions ce combat. » Il dit; et Mélanthée alluma aussitôt le feu infatigable : il plaça près du feu un siége couvert de toisons, et apporta de l'intérieur une grosse boule de graisse. Les jeunes gens firent chauffer l'arc et l'essayèrent; mais ils ne purent le bander : ils étaient bien loin d'avoir la force nécessaire. Antinoüs persista néanmoins, ainsi qu'Eurymaque, semblable aux dieux : ils étaient les chefs des prétendants, et l'emportaient sur les autres par leur vigueur.

5. En ce moment, le bouvier et le porcher du divin Ulysse sortirent tous deux à la fois de la salle : le divin Ulysse sortit à leur suite de la maison. Lorsqu'ils furent arrivés hors des portes et de la cour, il éleva la voix et leur adressa ces douces paroles : « Bouvier, et toi, porcher, dois-je m'expliquer ou vous cacher la vérité? mais mon cœur me pousse à parler. Que feriez-vous pour aider Ulysse, s'il arrivait ici à l'improviste et qu'une divinité

le ramenât? Prendriez-vous parti pour les prétendants ou pour Ulysse? Dites ce que vous inspirent votre cœur et votre pensée. » Le pâtre de bœufs lui répondit : « Grand Jupiter, si tu accomplissais ce vœu, et que ce héros revînt, conduit par une divinité, tu connaîtrais alors quelle est ma vigueur et la force de mes bras. » Eumée demanda pareillement à tous les dieux de ramener le prudent Ulysse dans sa demeure. Lorsque Ulysse connut ainsi leurs véritables sentiments, il prit de nouveau la parole et leur dit : « Ulysse est devant vous : c'est moi-même, qui, après avoir souffert bien des maux, suis arrivé, au bout de vingt ans, dans la terre de la patrie. Seuls de mes serviteurs, je le vois, vous avez fait des vœux pour mon retour : je ne sache pas qu'aucun autre ait souhaité que je revinsse dans mes foyers. Je vous dirai donc la vérité, comme elle s'accomplira. S'il arrive qu'un dieu fasse tomber sous mes coups les nobles prétendants, je vous marierai l'un et l'autre, je vous donnerai des richesses et des maisons, bien bâties, voisines de la mienne; et vous serez désormais pour moi les compagnons et les frères de Télémaque. Mais allons, si vous le voulez, je vous montrerai encore un signe certain, afin que vous me reconnaissiez bien et que votre cœur ait confiance en moi : c'est la cicatrice de la blessure qu'un sanglier m'a faite jadis avec sa dent blanche, sur le Parnasse, où j'étais allé avec les fils d'Autolycus. » A ces mots, il écarta ses haillons et découvrit sa large cicatrice. Quand ils l'eurent tous deux regardée et examinée avec soin, ils se mirent à pleurer en jetant leurs bras autour du sage Ulysse, et ils lui baisèrent tendrement la tête et les épaules. Ulysse leur baisa pareillement la tête et les mains; et ils auraient pleuré sans doute jusqu'au coucher du soleil, si Ulysse n'avait arrêté ces transports en leur disant : « Cessez de vous lamenter et de gémir, de peur que quelqu'un, sor-

tant du palais, ne s'en aperçoive et n'aille le redire à l'intérieur. Mais rentrez l'un après l'autre, et non pas tous deux ensemble. J'entrerai le premier, vous me suivrez; et convenons du signal que voici. Les nobles prétendants, tous tant qu'ils sont, s'opposeront à ce que l'arc et le carquois me soient donnés; mais toi, divin Eumée, prends l'arc, et, traversant la salle, remets-le entre mes mains; dis aux femmes de fermer les portes solidement agencées de leur appartement; et, si l'une d'elles entend des gémissements ou des clameurs dans la salle des hommes, qu'elle ne sorte point au dehors, mais qu'elle reste en silence à son travail. Toi, Philétius, je te charge de fermer à clef les portes de la cour, et de les assujettir avec un lien. »

6. Après avoir ainsi parlé, il rentra dans le palais magnifique, et alla se rasseoir sur le siége qu'il avait quitté; ensuite, entrèrent les deux serviteurs du divin Ulysse. Déjà Eurymaque retournait l'arc entre ses mains, le chauffant en tous sens aux rayons de la flamme; mais il ne put néanmoins le bander; et son cœur généreux gémissait fortement. Il soupira donc, prit la parole et dit : « Grands dieux! que je souffre pour moi et pour vous tous! Ce n'est pas tant sur notre hymen que je pleure, bien que j'en sois affligé : car il ne manque pas de femmes grecques, soit dans Ithaque même, baignée par les flots, soit dans d'autres villes; mais je gémis de voir que nous sommes si inférieurs en force au divin Ulysse, que nous ne pouvons bander son arc : ce sera pour nous une honte auprès de la postérité. » Antinoüs, fils d'Eupithès, lui répondit : « Non, Eurymaque, il n'en sera pas ainsi : tu le sais bien toi-même. C'est aujourd'hui dans le pays la fête sacrée du dieu[1] : qui pourrait tendre un arc? Déposez

[1] Ces fêtes, appelées Néoménies, se célébraient aux nouvelles lu-

donc tranquillement cette arme; quant aux haches, laissons-les toutes debout : car je ne pense pas qu'on vienne les enlever dans le palais d'Ulysse, fils de Laerte. Mais allons, que l'échanson verse le vin dans les coupes, afin qu'après avoir fait les libations, nous déposions l'arc recourbé. Ordonnez à Mélanthée, le chévrier, d'amener demain matin les plus belles chèvres de ses troupeaux, afin qu'après avoir brûlé les cuisses des victimes en l'honneur d'Apollon, le célèbre archer, nous essayions de bander l'arc, et achevions ce combat. » Ainsi parla Antinoüs, et tous approuvèrent son langage. Les hérauts versèrent l'eau sur les mains des prétendants, et les jeunes gens remplirent les cratères d'un vin qu'ils distribuèrent à tous, en buvant les premiers à chaque coupe.

7. Lors donc qu'ils eurent fait les libations et bu au gré de leurs désirs, l'ingénieux Ulysse, méditant une ruse, prit la parole au milieu d'eux : « Écoutez-moi, prétendants d'une illustre reine [afin que je dise la pensée que mon cœur m'inspire]. C'est Eurymaque surtout que je prie, et Antinoüs, semblable aux dieux, qui a dit ces sages paroles : « Aujourd'hui laissez l'arc de côté et re-
« posez-vous sur les dieux; demain matin, une divinité
« donnera la victoire à qui elle voudra. » Mais allons, donnez-moi l'arc bien poli, pour que j'essaye devant vous la force de mon bras, et que je voie si mes membres flexibles ont la même vigueur qu'autrefois, ou si une vie errante et les privations l'ont détruite. » Il dit; et tous furent saisis de la plus vive indignation, dans la crainte qu'il ne bandât l'arc bien poli. Antinoüs prit la parole et le gourmanda en ces termes : « O le plus vil des étrangers, tu n'as pas l'ombre de raison. N'es-tu pas content de manger au milieu des prétendants superbes? Tu n'as pas

nes. On sacrifiait à Apollon, et ce jour était consacré à des *Syssities* ou repas en commun.

seulement part à nos festins, mais tu entends nos discours et nos entretiens : et nul autre étranger, nul mendiant n'entend nos discours. Assurément le vin, doux comme le miel, te trouble l'esprit, comme il fait mal d'ailleurs à quiconque l'avale avidement et boit sans mesure. C'est le vin aussi qui aveugla l'illustre centaure Eurytion, venu chez les Lapithes, dans le palais du magnanime Pirithoüs. Quand une fois le vin eût égaré sa raison, il entra en fureur et commit des excès dans la demeure de Pirithoüs[1]. Les héros, indignés, se jetèrent sur lui, et le traînèrent hors du vestibule et jusqu'à la porte, après lui avoir coupé avec l'airain cruel les oreilles et le nez; et lui, l'esprit égaré, emporta sa douleur dans son cœur insensé. Telle fut l'origine de la guerre entre les Centaures et ces hommes vaillants; et ce fut Eurytion qui le premier attira le malheur sur lui-même, pour avoir bu avec excès. Je t'annonce à toi pareillement une grande calamité, si tu viens à bander cet arc : car tu ne trouveras aucune assistance dans notre pays; et aussitôt nous t'enverrons sur un vaisseau noir au roi Achétus, fléau de tous les mortels : tu ne sortiras pas de là sain et sauf. Bois donc en repos, et n'entre point en lice avec des hommes plus jeunes que toi. » La prudente Pénélope lui dit à son tour : « Antinoüs, il n'est ni beau ni juste de maltraiter les étrangers, quels qu'ils soient, que Télémaque a reçus dans son palais. T'imagines-tu que, si cet étranger, confiant dans la force de son bras, vient à bander le grand arc d'Ulysse, il m'emmènera dans sa demeure et fera de moi sa femme? Non, lui-même ne nourrit point cette espérance dans son cœur. Que cette pensée ne trou-

[1] *Voyez* Apollodore. Dans une de ses idylles, André Chénier a esquissé d'une façon vive et animée le combat des Centaures et des Lapithes : Eurytion y figure sous le nom d'Eurytus. *Voyez* Ed. Charpentier, p. 15.

ble donc pour aucun de vous la joie de ce festin : car rien ne serait moins convenable. » Eurymaque, fils de Polybe, lui répondit à son tour : « Fille d'Icarius, prudente Pénélope, nous ne pensons pas qu'il t'épouse jamais : cela n'est pas possible. Mais nous craignons les propos des hommes et des femmes. Peut-être quelque Grec de basse naissance dira : « Voilà certes des hom-« mes bien inférieurs au héros irréprochable, dont ils « poursuivent l'épouse : car ils ne peuvent tendre son arc « bien poli; mais un mendiant, un vagabond est venu, « qui a bandé l'arc sans peine et a traversé le fer. » Voilà ce qu'on dira et nous serons couverts d'opprobre. » La prudente Pénélope lui répondit à son tour : « Eurymaque, ils ne peuvent obtenir une bonne renommée parmi le peuple ceux qui ruinent outrageusement la maison d'un héros illustre; et quelle honte voyez-vous là? Cet étranger est grand et bien fait, et il se vante d'être issu d'un sang illustre. Allons, donnez-lui l'arc bien poli, afin que nous le voyions à l'œuvre. Car je vous le déclare, et ma parole sera suivie d'effet : s'il parvient à le tendre et qu'Apollon lui donne la victoire, je le revêtirai de beaux vêtements, manteau et tunique : je lui donnerai un javelot aigu pour écarter les hommes et les chiens, et une épée à double tranchant; je lui donnerai aussi des sandales pour mettre à ses pieds, et je le ferai conduire partout où son cœur aspire à se rendre. » Le sage Télémaque lui répondit à son tour : « Ma mère, personne parmi les Grecs n'a le droit plus que moi de donner ou de refuser cet arc à qui je voudrai; ni ceux qui dominent dans la rocailleuse Ithaque, ni ceux qui règnent sur les îles voisines de l'Élide, fertile en coursiers : nul d'entre eux ne contraindra ma volonté, lors même que je voudrais donner cet arc à l'étranger en toute propriété. Mais rentre dans ton appartement et vaque à tes travaux; reprends ta

toile, ton fuseau, et ordonne à tes femmes d'accomplir leur tâche; l'arc sera le partage des hommes, et le mien avant tout : car c'est moi qui suis le maître céans. » Pénélope, interdite, retourna dans son appartement, l'esprit pénétré des sages paroles de son fils. Elle remonta à l'étage supérieur avec les femmes, ses suivantes, et pleura son cher époux, Ulysse, jusqu'à l'heure où Minerve, aux yeux étincelants, versa le doux sommeil sur ses paupières.

8. Cependant le divin porcher, ayant pris l'arc recourbé, le portait à Ulysse; alors tous les prétendants le menacèrent dans le palais, et chacun de ces jeunes présomptueux parlait ainsi : « Où donc portes-tu l'arc recourbé, misérable porcher, fou que tu es? Bientôt les chiens rapides que tu as nourris te dévoreront auprès de tes porcs, seul, loin des hommes, si toutefois Apollon nous est propice ainsi que les autres dieux immortels. » C'est ainsi qu'ils parlaient; et lui, déposa l'arc qu'il portait, sans aller plus loin : il était effrayé des menaces que la foule des prétendants lui adressait dans le palais. Mais Télémaque, d'autre part, l'apostropha d'un ton menaçant : « Poursuis, mon père, et porte l'arc : bientôt tu te trouverais mal d'obéir à tout le monde. Crains que, tout jeune que je suis, je ne te renvoie aux champs à coups de pierre : car je suis plus fort que toi. Plût au ciel que je l'emportasse autant par la force de mon bras sur tous les prétendants réunis dans ce palais : car alors j'en chasserais durement plus d'un de notre maison : car leur conduite est criminelle. » Il dit, et tous les prétendants rirent doucement à ces paroles, et leur violente colère contre Télémaque s'apaisa. Quant au porcher, il traversa la salle, portant l'arc, et s'approcha du prudent Ulysse, aux mains duquel il le remit; puis, il prit à part la nourrice Euryclée, et lui dit : « Télémaque t'ordonne, prudente Euryclée, de fermer les portes, solidement

agencées, de l'appartement des femmes; et, si l'une d'elles entend des gémissements ou des clameurs dans la salle des hommes, qu'elle ne sorte point au dehors, mais qu'elle reste en silence à son travail. » C'est ainsi qu'il parla, et aucune parole ne s'échappa des lèvres d'Euryclée. Elle ferma les portes de l'appartement magnifique. De son côté, Philétius sortit brusquement et sans rien dire de la salle, et ferma ensuite les portes de la cour, à la solide enceinte; il trouva à terre, sous le portique, un câble de vaisseau, fait de papyrus, avec lequel il attacha les portes; après quoi, il rentra et vint se rasseoir sur le siége qu'il avait quitté, les yeux fixés sur Ulysse.

9. Déjà le héros maniait l'arc, le retournant de tous côtés et l'examinant en tous sens, de peur que les vers n'eussent rongé la corne, en l'absence du maître. Plus d'un prétendant disait en regardant son voisin : « C'est sans doute un amateur, un connaisseur en fait d'arc; peut-être en a-t-il un semblable chez lui, ou bien se propose-t-il d'en faire un pareil : voyez comme ce vagabond, habile au mal, le manie en tous sens. » Un autre de ces jeunes présomptueux disait encore : « Plût aux dieux qu'il parvînt à l'accomplissement de ses vœux, aussi vrai qu'il pourra bander cet arc! » Ainsi parlaient les prétendants. Comme un homme, habile dans l'art de la lyre et du chant, tend aisément, à l'aide d'une cheville nouvelle, la corde, boyau flexible d'une brebis, qu'il a fixée aux deux extrémités de l'instrument, de même l'ingénieux Ulysse, après avoir soulevé et regardé en tous sens le grand arc, le tendit sans peine : il prit la corde de la main droite pour l'essayer, et elle rendit un beau son, pareil au cri de l'hirondelle. Grande fut la douleur des prétendants, et tous changèrent de couleur. En même temps Jupiter tonna avec force, pour manifester sa volonté. Le divin Ulysse, ravi du signe que lui envoyait le

fils du rusé Saturne, saisit une flèche rapide qui se trouvait près de lui sur la table : car toutes les autres, que devaient bientôt sentir les Grecs, étaient renfermées dans le carquois profond. La flèche appuyée sur la courbure de l'arc, il tira la corde et la coche, sans quitter le siége où il était assis, et lança le trait, en visant droit devant lui. Il ne manqua pas une seule des douze haches, et la flèche donna dans la porte qu'elle traversa de part en part. Il dit alors à Télémaque : « L'étranger, assis dans ton palais, Télémaque, ne te fait pas honte. Je n'ai pas manqué le but, et je ne me suis pas fatigué longtemps à tendre cet arc. Ma vigueur me reste tout entière, et je ne mérite pas les reproches injurieux des prétendants. Mais voici l'heure d'apprêter le repas des prétendants, tandis qu'il fait jour, pour qu'ils se divertissent ensuite par le chant et la lyre : car ce sont là les ornements d'un festin. » Il dit et fit un signe avec les sourcils : Télémaque, le fils chéri du divin Ulysse, ceignit son glaive acéré, saisit une lance dans sa main, et se plaça debout auprès du siége de son père, armé de l'airain étincelant.

CHANT XXII

ARGUMENT

1. Ulysse commence par percer Antinoüs d'une flèche, puis il se fait connaître aux prétendants consternés. Eurymaque promet, s'il veut les épargner, qu'ils l'indemniseront amplement : Ulysse refuse; il tue Eurymaque, et Télémaque frappe Amphinomus d'un coup mortel. — 2. Télémaque va chercher des armes pour Ulysse, pour les deux pasteurs et pour lui; mais il laisse la porte ouverte, et Mélanthée, le chevrier, en profite pour armer les prétendants. — 3. Mélanthée, surpris par les deux pasteurs, est pendu au haut d'une colonne, par l'ordre d'Ulysse. — 4. Minerve intervient sous la figure de Mentor : sollicitée tour à tour par Ulysse et par les prétendants, elle disparaît soudain, et, se transformant en hirondelle, assiste du haut de la salle au combat. Après une lutte sanglante, Minerve déploie son égide et Ulysse achève le massacre des prétendants. — 5. Liodès est immolé, malgré ses supplications; l'aède Phémius et le héraut Médon doivent leur salut à l'intervention de Télémaque. — 6. Tous les prétendants sont immolés : Ulysse fait venir Euryclée et lui ordonne d'appeler les femmes coupables : elles emportent les cadavres, nettoient la salle, et sont pendues. — 7. Ulysse purifie le palais et se fait reconnaître des esclaves fidèles.

1. Alors l'ingénieux Ulysse, ayant quitté ses haillons, s'élança sur le large seuil, tenant l'arc et le carquois, rempli de flèches : il versa les traits rapides à ses pieds, et dit aux prétendants : « Maintenant que cette lutte si pénible est achevée, je vais essayer d'atteindre un autre but, que personne encore n'a touché : voyons si Apollon

me donnera la victoire. » A ces mots, il dirigea un trait aigu sur Antinoüs. Celui-ci allait porter à ses lèvres une belle coupe d'or, à deux anses : et déjà il la tenait dans ses mains, prêt à boire du vin, et son cœur ne songeait point au trépas : qui donc aurait cru que, parmi tant de gens à table, un homme, quelque vaillant qu'il fût, le livrerait à la mort cruelle et à la sombre Parque? Ulysse, l'ayant atteint, le frappa d'une flèche à la gorge, et la pointe traversa de part en part le cou délicat. Il tomba de côté, et, dans sa chute, la coupe lui échappa des mains; aussitôt un flot épais de sang lui sortit par les narines; d'un coup de pied il renversa brusquement la table, et les aliments se répandirent à terre, et le pain et les viandes rôties furent souillées de poussière. Les prétendants s'agitèrent en tumulte dans le palais, lorsqu'ils virent tomber Antinoüs : ils s'élancèrent de leurs siéges, courant à travers la salle, et promenant de tous côtés leurs regards sur les murs bien bâtis; mais il n'y avait nulle part de bouclier ni de forte lance à prendre. Ils gourmandèrent Ulysse avec des paroles pleines de colère : « Étranger, c'est mal à toi de tirer de l'arc contre des hommes! Tu ne prendras part désormais à aucun jeu : une mort terrible t'attend aujourd'hui. Car tu viens de tuer un héros, de beaucoup le plus distingué des jeunes gens d'Ithaque : c'est pourquoi tu seras ici la proie des vautours. » Chacun d'eux se trompait en croyant qu'il avait tué involontairement Antinoüs. Les insensés! ils ne voyaient pas que déjà ils touchaient tous à leur dernière heure. L'ingénieux Ulysse, les regardant d'un air farouche, leur dit : « O chiens, vous ne croyez pas que je reviendrais jamais de chez les Troyens dans ma patrie; et alors vous ruiniez ma maison, vous couchiez de force avec mes servantes; et, de mon vivant, vous recherchiez ma femme en mariage, sans craindre les dieux, qui habitent le vaste ciel,

ni prévoir aucune vengeance de la part des hommes. Mais aujourd'hui vous touchez tous à votre heure dernière. » Il dit; et la pâle crainte s'empara d'eux tous, [et chacun cherchait de l'œil un refuge contre la mort terrible.] Eurymaque, seul, prenant la parole, lui répondit : « Si tu es véritablement Ulysse l'Ithacien, de retour en ces lieux, tu as eu raison de parler des forfaits nombreux que les Grecs ont commis tant dans ton palais que dans tes champs. Mais le voilà gisant à terre, celui qui fut la cause de tout, Antinoüs : car c'est lui qui a provoqué ces méfaits : non pas qu'il soupirât après l'hymen et le souhaitât vivement; mais il avait d'autres pensées que le fils de Saturne n'a pas accomplies : il voulait régner lui-même dans le pays de la superbe Ithaque, et faire périr ton fils dans une embuscade. Maintenant qu'il a justement péri, épargne tes peuples; et nous, après t'avoir plus tard satisfait, en te comptant chacun séparément la valeur de vingt bœufs, pour tout ce qui a été bu et mangé dans le palais, nous te donnerons de l'or et de l'argent, jusqu'à ce que ton cœur soit apaisé : en attendant, nous ne saurions blâmer ton courroux. » L'ingénieux Ulysse, le regardant d'un air farouche, lui répondit : « Eurymaque, lors même que vous m'abandonneriez votre patrimoine entier, et tout ce que vous possédez maintenant, dussiez-vous y ajouter d'autres biens, provenant d'une autre source; non, même à ce prix, mon bras ne cesserait pas de tuer, avant que les prétendants n'eussent expié toute leur insolence. Maintenant choisissez ou de combattre ouvertement ou de fuir, s'il en est qui échappent aux Parques de la mort; mais je crois que pas un n'évitera l'horrible trépas. » Il dit; et tous eurent à l'instant les genoux et le cœur brisés. Eurymaque prit de nouveau la parole et leur dit : « Amis, cet homme ne retiendra pas son bras indomptable; maintenant qu'il a saisi l'arc bien poli et le carquois,

il lancera des flèches sans quitter le seuil luisant, jusqu'à ce qu'il nous ait tous tués. Eh bien! songeons au combat. Tirez vos glaives, faites-vous un rempart des tables contre les traits, aux atteintes mortelles. Fondons sur lui tous ensemble; essayons de le repousser du seuil et de la porte et d'aller par la ville, pour crier à l'aide au plus vite : car alors cet homme banderait aujourd'hui son arc pour la dernière fois. » Après avoir ainsi parlé, il tira son glaive d'airain, aigu, à double tranchant, et bondit sur le héros, en poussant un cri terrible; mais au même instant le divin Ulysse, décochant une flèche, l'atteignit à la poitrine, près du sein, et le trait rapide s'enfonça dans le foie. Eurymaque lâcha son glaive, et tomba en arrière sur la table, en tournoyant; il renversa à terre les plats et la double coupe, et frappa du front le sol, dans l'excès de sa douleur; il heurta des deux pieds et culbuta son siége; et ses yeux se voilèrent de ténèbres. Amphinomus fondit droit sur le glorieux Ulysse, et tira son glaive acéré dans l'espoir qu'il le délogerait de la porte; mais Télémaque, l'ayant prévenu, le frappa de sa lance d'airain par derrière, entre les deux épaules et lui traversa la poitrine : il tomba sur le sol avec bruit, et frappa du front la terre. Télémaque recula vivement, laissant sa longue lance dans le corps d'Amphinomus : car il craignait que, s'il arrachait sa longue lance, quelqu'un des Grecs, fondant sur lui, ne le perçât de son épée ou ne le frappât avec le tranchant. Il se mit donc à courir et rejoignit à pas précipités son père chéri; et, s'approchant, il lui adressa ces paroles ailées : « O mon père, je vais t'apporter un bouclier et deux lances et un casque tout d'airain, s'adaptant à tes tempes; j'irai moi-même revêtir des armes, et j'en donnerai au porcher et au bouvier : car il vaut mieux que nous soyons armés. » L'ingénieux Ulysse, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Hâte-toi d'apporter ces



armes, pendant que j'ai des flèches pour me défendre : car je crains qu'ils ne me délogent de la porte, quand je serai seul. »

2. Il dit ; et Télémaque obéit à son père chéri. Il se rendit à l'appartement où se trouvaient les belles armes d'Ulysse, y prit quatre boucliers, huit lances, et quatre casques d'airain, garnis de crins de cheval, et revint en toute hâte les apporter à son père chéri. Lui-même, tout d'abord, couvrit son corps d'airain ; les deux serviteurs revêtirent pareillement de belles armures et se placèrent debout aux côtés du sage, de l'astucieux Ulysse. Tant que celui-ci eut des flèches pour se défendre, il visa et frappa successivement un des prétendants ; et ils tombaient nombreux et serrés. Mais, lorsqu'à force de tirer, les traits manquèrent au roi, il appuya son arc tout droit sur le montant de la porte du solide appartement, contre la muraille resplendissante ; puis, il couvrit ses épaules d'un bouclier, garni d'un quadruple revêtement, posa sur sa forte tête un casque bien travaillé, garni d'une queue de cheval, et dont le panache s'inclinait du haut en bas d'une façon menaçante, et il prit deux fortes lances, armées d'une pointe d'airain. Il y avait une porte secrète, pratiquée dans l'épaisse muraille, sur l'extrême seuil du solide appartement, et qui donnait issue dans la rue : elle était faite de planches bien agencées. Ulysse ordonna au divin porcher de se poster près de cette porte pour la garder : elle n'était accessible du reste que d'un côté. Cependant Agélaüs dit en s'adressant à tous ses compagnons : « Amis, ne pourrait-on franchir la porte et prévenir le peuple, en poussant au plus vite un cri d'alarme ? car alors cet homme banderait aujourd'hui son arc pour la dernière fois. » Mélanthée, le chevrier, lui répondit alors : « Cela n'est pas possible, noble Agélaüs : car la belle porte de la cour est extrêmement rapprochée, et la sortie de la

rue est difficile : un seul homme, pour peu qu'il fût vaillant, suffirait à nous repousser tous. Mais allons, je vais vous apporter des armes pour vous équiper : il y en a, je crois, dans la chambre : car Ulysse et son glorieux fils ne les ont pas déposées ailleurs. » A ces mots, Mélanthée, le chevrier, monta dans l'appartement d'Ulysse, par l'escalier de la salle. Il prit douze boucliers, autant de lances, et autant de casques d'airain, garnis d'une queue de cheval ; puis, il revint en toute hâte les apporter aux prétendants. Et alors Ulysse eut les genoux et le cœur brisés, quand il les vit revêtir ces armures et brandir dans leurs mains de longues lances : la lutte devenait pour lui difficile. Aussitôt il adressa à Télémaque ces paroles ailées : « Télémaque, ou l'une des femmes du palais ou Mélanthée suscite contre nous deux assurément une guerre terrible. » Le sage Télémaque lui répondit à son tour : « O mon père, c'est moi-même qui ai commis la faute, et il n'y a pas d'autre coupable : car j'ai laissé ouverte la porte solidement construite de la chambre : leur espion, à eux, est plus habile que moi. Mais va, divin Eumée, fermer la porte de la chambre, et vois si le coupable est une des femmes, ou bien le fils de Dolius, Mélanthée, comme je le crois d'ailleurs. »

3. Tels étaient les discours qu'ils échangeaient. Mélanthée, le chevrier, monta de nouveau à l'appartement, pour en rapporter de belles armes. Le divin porcher s'en aperçut, et dit aussitôt à Ulysse placé près de lui : « Noble fils de Laerte, industrieux Ulysse, voilà que cet homme pervers, que nous soupçonnions, monte encore à l'appartement : allons, parle sans détour, dois-je le tuer, si toutefois je suis le plus fort, ou l'amener ici, pour qu'il expie les nombreux forfaits qu'il a commis dans ta maison? » L'ingénieux Ulysse, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Télémaque et moi nous saurons bien contenir

dans l'intérieur de cette salle les fiers prétendants, quelle que soit leur ardeur. Vous deux, après lui avoir ramené en arrière les pieds et les mains, jetez-le dans la chambre et fermez la porte derrière vous; puis, attachez-lui une forte courroie, et hissez-le jusqu'au haut d'une colonne, tout près du plafond, afin qu'il survive longtemps, endurant de cruelles douleurs. » Il dit ; eux, dociles à sa voix, lui obéirent. Ils se rendirent à l'appartement, sans être aperçus de Mélanthée qui était à l'intérieur : en ce moment, il cherchait des armes au fond de la chambre. Les deux pasteurs l'attendirent, debout de chaque côté de la porte. Comme Mélanthée, le chevrier, franchissait le seuil, portant d'une main un beau casque, et de l'autre un large et vieux bouclier, couvert de crasse, que le héros Laerte portait aux jours de sa jeunesse (il gisait là depuis longtemps, et les courroies en étaient décousues), ils sautèrent sur lui, le saisirent et le tirèrent dans la chambre par les cheveux; là, ils le renversèrent à terre, sur le plancher, malgré ses cris de douleur, et lui serrèrent les pieds et les mains avec un lien odieux, après avoir eu soin de les ramener tout à fait en arrière, comme l'avait ordonné le fils de Laerte, le patient et divin Ulysse; puis, lui attachant une forte courroie, ils le hissèrent jusqu'au haut d'une colonne, tout près du plafond. Alors tu lui adressas, porcher Eumée, ces paroles railleuses : « Maintenant tu passeras toute la nuit, Mélanthée, couché dans un lit moelleux, comme tu le mérites. Tu ne manqueras pas de voir l'Aurore, au trône d'or, sortir des flots de l'Océan, à l'heure ou tu amènes tes chèvres au palais pour servir au festin des prétendants. » A ces mots, ils le laissèrent là, serré dans des liens cruels : puis, ayant revêtu les armes et fermé la porte brillante, ils rejoignirent le prudent, l'artificieux Ulysse. Alors ils se tinrent debout à ses côtés, respirant l'audace : ils étaient quatre

sur le seuil, tandis que la salle renfermait des guerriers nombreux et vaillants.

4. Bientôt après leur apparut la fille de Jupiter, Minerve, qui avait emprunté la taille et la voix de Mentor. Ulysse fut ravi de la voir et lui dit : « Mentor, écarte de nous le malheur; souviens-toi de ton cher compagnon, qui t'a si souvent fait du bien : nous sommes de même âge tous deux. » Il parla ainsi, pensant bien que c'était Minerve, qui ébranle le peuple. D'autre part, les prétendants s'agitaient en tumulte dans le palais. Agélaüs, fils de Damastor, gourmanda le premier la déesse : « Mentor, qu'Ulysse ne t'induise pas par ses paroles à combattre contre les prétendants pour sa défense. Car voici notre pensée qui sera, je crois, suivie d'effet : quand nous les aurons tués, le père et le fils, nous t'immolerons ensuite avec eux, en punition de ce que tu prétends faire dans le palais : tu payeras cette audace de ta tête. Lorsque nous aurons réprimé vos violences avec l'airain, nous confondrons tous les biens que tu possèdes chez toi et au dehors avec ceux d'Ulysse; nous ne laisserons vivre dans ta maison ni tes fils ni tes filles, et ta fidèle épouse sera chassée de la ville d'Ithaque. » Il dit; et Minerve n'en fut que plus profondément irritée. Elle gourmanda Ulysse avec des paroles pleines de colère : « Non, tu n'as plus rien, Ulysse, de ta force et de ta vaillance d'autrefois, alors que tu combattis neuf ans, sans fin ni cesse, contre les Troyens, pour Hélène, aux bras blancs, issue d'un noble père, et que tu leur tuas une foule de guerriers dans la mêlée terrible, et que, grâce à tes conseils, fut prise la ville spacieuse de Priam. Comment donc, aujourd'hui que tu es rentré en possession de ta maison et de tes biens, hésites-tu à te montrer brave en face des prétendants? Mais allons, place-toi ici, à mes côtés, mon ami, et regarde-moi faire : tu verras comment, au milieu d'ennemis, Mentor, fils d'Al-

cimus, sait payer tes bienfaits. » Ainsi parla Minerve; mais elle ne décida pas entièrement la victoire en faveur d'Ulysse : elle voulait encore éprouver la force et la valeur du père et de son glorieux fils. La déesse, ayant disparu brusquement, alla se percher sous la forme d'une hirondelle, sur la poutre saillante du plafond, toute noire de fumée. Cependant Agélaüs, fils de Damastor, Eurynomus, Amphimédon, Démoptolème, Pisandre, fils de Polyctor, et le prudent Polybe excitaient les prétendants : car ils l'emportaient de beaucoup par leur valeur sur les prétendants qui vivaient encore et défendaient leur vie : les flèches nombreuses, parties de l'arc, avaient abattu les autres. Agélaüs leur dit en s'adressant à tous : « Amis, cet homme va contenir désormais son bras indomptable : déjà Mentor s'en est allé, après avoir proféré de vaines bravades : les voilà restés seuls à l'entrée de la porte. C'est pourquoi ne lancez pas tous ensemble vos longs javelots; mais vous six, tirez les premiers, et puisse Jupiter nous donner de frapper Ulysse ! je ne crains pas les autres, une fois qu'il sera tombé. » Il dit; et tous, pleins d'ardeur, lancèrent leurs javelots comme il l'avait ordonné; mais Minerve les rendit tous inutiles : l'un frappa les lambris de la salle solidement construite, l'autre la porte étroitement jointe; un troisième frêne, garni d'airain, donna dans la muraille. Voyant qu'ils avaient échappé aux javelots des prétendants, le patient et divin Ulysse prit la parole et dit aux siens : « Amis, je vous invite, moi aussi, à lancer vos javelots sur la foule des prétendants, qui, après tous les maux qu'ils nous ont faits, brûlent de nous immoler. » Il dit; et tous lancèrent à la fois leurs javelots aigus, en visant droit devant eux : Ulysse tua Démoptolème, Télémaque tua Euryadès, le porcher tua Élatus, le bouvier tua Pisandre : et tous à la fois mordirent ensuite avec les dents le sol immense.

Alors les prétendants se retirèrent au fond de la salle. Ulysse et ses compagnons s'élancèrent en avant et arrachèrent des cadavres leurs dards : puis, les prétendants lancèrent une seconde fois avec ardeur leurs javelots aigus; mais Minerve les rendit pour la plupart inutiles : l'un frappa les lambris de la salle, solidement construite; l'autre la porte étroitement jointe; un troisième frêne, garni d'airain, donna dans la muraille. Amphimédon blessa légèrement Télémaque au poignet et l'airain entama la surface de la peau. Ctésippus avec son long javelot effleura l'épaule d'Eumée, et le trait volant par dessus le bouclier alla tomber à terre. Les compagnons du prudent et artificieux Ulysse lancèrent de nouveau leurs javelots aigus sur la foule des prétendants : alors Ulysse, destructeur de cités, atteignit Eurydamas, Télémaque Amphimédon, et le porcher Polybe : le bouvier frappa ensuite Ctésippe à la poitrine, et lui dit en se glorifiant : « O fils de Polytherse, qui aimes tant à railler, ne commets jamais l'imprudence de parler avec vanité; laisse plutôt faire aux dieux : car ils sont beaucoup plus puissants. Voilà mon cadeau d'hospitalité pour le pied que naguère tu donnas au divin Ulysse, alors qu'il mendiait dans sa maison. » Ainsi parla le pasteur de bœufs aux cornes recourbées. Quant à Ulysse, il blessa de près le fils de Damastor avec sa longue lance. Télémaque blessa de la sienne Léocritus, fils d'Événor, au milieu du basventre et lui poussa l'airain au travers du corps. Il tomba la tête en avant, et frappa de son front la terre. Alors donc Minerve, du haut de la voûte, découvrit son égide meurtrière, et les cœurs des prétendants furent saisis d'épouvante : ils couraient, éperdus, dans la salle, comme un troupeau de bœufs qu'un taon attaque et poursuit, dans la saison du printemps, alors que commencent les longs jours. Tels que des vautours aux ongles crochus et

au bec recourbé, fondent du haut des montagnes sur des oiseaux, qui s'abattent effrayés des nues dans la plaine; et les vautours se jettent sur eux et les tuent : résister ou fuir est impossible; et les assistants prennent plaisir à cette chasse; tels Ulysse et ses compagnons, s'élançant sur les prétendants à travers la salle, frappaient à droite et à gauche; aux coups qui pleuvaient sur leurs têtes, ceux-ci poussaient des gémissements affreux; le plancher était tout inondé de sang.

5. Liodès, se jetant au-devant d'Ulysse, lui prit les genoux, et, d'une voix suppliante, lui adressa ces paroles ailées : « J'embrasse tes genoux, Ulysse : épargne-moi par pitié : car je jure que je n'ai jamais rien dit ni rien fait aux femmes du palais, qui fut criminel; au contraire, je réprimai souvent pareille audace chez les autres prétendants; mais ils ne m'écoutaient pas, et ne s'abstenaient pas du crime; aussi, pour prix de leurs iniquités, ont-ils subi un sort cruel. Et moi, leur augure, qui n'ai point fait le mal, je vais périr avec eux : telle est donc la récompense réservée aux bienfaits! » L'ingénieux Ulysse, le regardant d'un œil farouche, lui répondit : « Puisque tu te vantes d'avoir rempli auprès d'eux les fonctions d'augure, tu dois avoir souhaité souvent dans le palais que l'époque du doux retour fût reculée pour moi, et que mon épouse chérie te suivît et te donnât des enfants. C'est pourquoi tu ne saurais échapper à la mort inexorable. » A ces mots, il saisit dans sa robuste main l'épée qu'Agélaüs avait jetée à terre en recevant la mort, et la lui enfonça au milieu du cou : Liodès parlait encore que sa tête roula dans la poussière. Cependant le fils de Terpius, l'aède Phémius, qui chantait par contrainte parmi les prétendants, échappa à la sombre Parque. Debout près de la porte dérobée, et tenant dans ses mains sa lyre harmonieuse, il flottait entre deux résolutions : sortirait-il furtivement de la salle pour

aller s'asseoir à l'autel artistement façonné du grand Jupiter, protecteur des maisons[1], sur lequel Laerte et Ulysse brûlaient jadis tant de cuisses de bœufs; ou bien implorerait-il Ulysse en tombant à ses genoux. Le parti qui lui sembla le meilleur, après réflexion, fut d'embrasser les genoux d'Ulysse, fils de Laerte. Il déposa donc à terre sa lyre sonore, entre le cratère et son siége aux clous d'argent; puis, s'élançant au-devant d'Ulysse, il lui saisit les genoux, et, d'une voix suppliante, lui adressa ces paroles ailées: « J'embrasse tes genoux, Ulysse : épargne-moi, par pitié. Tu te préparerais à toi-même des regrets, si tu immolais un aède qui chante, comme je fais, pour les dieux et pour les hommes. D'ailleurs, je n'eus de maître que moi[2] : et c'est un dieu qui a mis en mon âme des chants de toute sorte. Je suis en état de chanter en ton honneur, comme en l'honneur d'un dieu. Ne sois donc pas impatient de me tuer. Et puis, Télémaque, ton fils chéri, peut te le dire : si je venais dans ta maison chanter pour les prétendants, au milieu des festins, ce n'était ni volontairement ni par indigence; mais plus nombreux et plus forts que moi, ils m'amenaient par contrainte. » Il dit; et le divin Télémaque l'entendit, et aussitôt il adressa la parole à Ulysse, placé près de lui : « Arrête, et ne blesse point cet innocent avec l'airain. Sauvons aussi le héros Médon, qui a toujours eu soin de moi dans notre maison, pendant mon enfance, à moins toutefois que Philétius ou le porcher ne l'aient déjà tué, ou que tu ne l'aies trouvé sur ton passage, quand tu te précipitais à travers la salle. » Il dit; et Médon, animé de sages pen-

[1] Jupiter, comme dieu protecteur de la maison, avait son autel dans le vestibule ou avant-cour. — [2] Pindare (II° olympique) dit de même : « Celui-là est savant à qui la nature a beaucoup appris; ceux que l'étude a formés poussent d'inutiles et violentes clameurs, comme le corbeau contre l'oiseau divin de Jupiter.

sées, l'entendit : car il gisait blotti sous un siége; et, pour échapper à la sombre Parque, il s'était enveloppé d'une peau de bœuf nouvellement écorché. Aussitôt il sortit de dessous le siége et rejeta vivement la peau de bœuf; puis, courant à Télémaque, il lui saisit les genoux, et d'une voix suppliante, lui adressa ces paroles ailées : « Me voici, mon ami; arrête et dis à ton père qu'il n'abuse pas de sa force pour me blesser avec l'airain acéré, dans son courroux contre les prétendants qui dévoraient ses biens et n'avaient, les insensés, aucun respect pour ta personne. » L'ingénieux Ulysse lui répondit en souriant : « Rassure-toi, puisqu'il t'a tiré du péril et sauvé : que ton cœur apprenne par là, et redis à d'autres, combien la vertu est plus utile que l'iniquité. Mais sortez du palais, toi et l'illustre aède, et allez vous asseoir dehors, dans la cour et loin du carnage, tandis que je m'occuperai dans le palais de ce qui me reste à faire. » Il dit; et tous deux partirent et quittèrent la salle; ils allèrent tous deux s'asseoir à l'autel du grand Jupiter, promenant autour d'eux des regards inquiets, et s'attendant toujours à être massacrés.

6. Ulysse parcourut des yeux toute la salle, pour voir si quelqu'un des prétendants, encore vivant, s'était caché pour échapper à la sombre Parque; mais il les vit tous gisants en foule dans le sang et dans la poussière, comme des poissons que des pêcheurs ont tirés de la mer écumante avec leur filet, aux mailles nombreuses, et ont jetés sur le rivage sinueux : ils sont tous répandus sur la grève, regrettant l'onde amère, et le soleil resplendissant les prive de la vie : c'est ainsi que les prétendants étaient étendus les uns sur les autres. Alors donc l'ingénieux Ulysse adressa la parole à Télémaque : « Va, Télémaque, appelle-moi la nourrice Euryclée, afin que je lui dise ce que j'ai dans l'esprit. » Il dit; et Télémaque obéit à son père chéri. Ayant frappé à la porte, il appela la nourrice

Euryclée : « Viens, accours, bonne vieille, accablée d'années, toi qui surveilles les femmes de notre maison ! viens ! mon père t'appelle pour te parler. » C'est ainsi qu'il parla ; et, sans qu'aucune parole s'échappât de ses lèvres, elle ouvrit les portes du superbe appartement, et se mit en marche, précédée de Télémaque. Elle trouva ensuite Ulysse au milieu de corps sans vie, et souillé de sang et de poussière, comme un lion qui vient de dévorer la chair d'un bœuf sauvage : sa poitrine et ses deux mâchoires sont toutes sanglantes ; il est horrible à regarder en face : de même Ulysse avait les pieds et les mains salis. Quand donc Euryclée vit ces cadavres et ces ruisseaux de sang, elle s'apprêta à pousser des cris d'allégresse, parce qu'elle voyait une grande œuvre accomplie ; mais Ulysse l'arrêta et réprima son envie ; et, élevant la voix, il lui adressa ces paroles ailées : « Réjouis-toi au fond du cœur, bonne vieille : contiens-toi et ne pousse pas de cris : il est impie de triompher de la mort des hommes : c'est la justice des dieux et leurs méchantes actions qui les ont accablés : ils ne respectaient aucun des hommes vivant sur la terre, qui venait les trouver, fût-il bon ou méchant : aussi, pour prix de leurs iniquités, ont-ils subi un destin affreux. Mais allons, énumère-moi les femmes du palais qui m'ont outragé et celles qui sont innocentes. » Sa chère nourrice Euryclée lui répondit alors : « Oui certes, mon fils, je te dirai la vérité. Il y a cinquante femmes, attachées au service du palais, auxquelles nous avons appris à exécuter différents ouvrages, à carder la laine et à supporter la servitude : douze en tout, parmi elles, en sont venues à l'impudence, sans respect pour moi, ni pour Pénélope elle-même. Télémaque commençait à grandir, et sa mère ne permettait pas qu'il donnât des ordres aux femmes. Mais, je vais remonter dans le magnifique appartement, pour prévenir ton épouse, à laquelle une divinité a envoyé le sommeil. »

L'ingénieux Ulysse, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Ne la réveille pas encore; et fais seulement venir ici les femmes dont la conduite fut indigne, en mon absence. » Il dit; et la vieille sortit de la salle pour appeler ces femmes, et les inviter à descendre. Quant à Ulysse, il prit à part Télémaque et les deux pasteurs et leur adressa ces paroles ailées : « Commencez par emporter maintenant les morts, et faites-vous aider par les femmes; ensuite il faut nettoyer les siéges magnifiques et les tables avec de l'eau et des éponges poreuses; puis, quand vous aurez mis en ordre toute la maison, conduisez les femmes hors de la salle, aux solides fondements, entre le pavillon[1] et l'excellente clôture de la cour, pour les frapper avec de longues épées, jusqu'à ce qu'elles aient rendu l'esprit et oublié ces plaisirs amoureux dont elles jouissaient dans leur commerce secret avec les prétendants. » Il dit, et les femmes arrivèrent toutes ensemble, jetant des cris affreux et versant d'abondantes larmes. D'abord, elles emportèrent les cadavres des morts, et les déposèrent sous le portique de la cour bien close, en s'appuyant l'une sur l'autre : Ulysse lui-même leur donna cet ordre et en pressa l'exécution; et elles emportèrent les corps par contrainte. Ensuite, elles nettoyèrent les siéges magnifiques et les tables avec de l'eau et des éponges poreuses; puis, Télémaque et les deux pasteurs grattèrent avec des racloires le sol de la salle, solidement construite, et les servantes emportèrent les ordures qu'elles déposèrent dehors. Lors donc que tout fut mis en ordre dans la maison, ils conduisirent les femmes hors de la salle, aux solides fondements, entre le pavillon et l'excellente clôture de la cour, et les enfermèrent dans un espace étroit, d'où elles ne pouvaient

[1] C'était une sorte de garde-manger, où l'on serrait les ustensiles de cuisine, la vaisselle et les provisions de bouche de chaque jour.

s'échapper. Le sage Télémaque prit la parole et dit aux pasteurs : « Je ne veux point faire périr d'une mort honorable ces femmes qui nous ont couverts d'opprobre, moi et ma mère, et ont couché avec les prétendants. » Il dit, et ayant pris un câble de navire, à la proue azurée, il l'attacha à une colonne élevée, et le tendit autour du pavillon, assez haut pour que nulle ne touchât la terre avec ses pieds. Telles que des grives, au vol rapide, ou des colombes donnent dans un filet tendu au milieu des buissons : elles rentraient à leur nid, et c'est une couche odieuse qui les reçoit; telles ces femmes avaient leurs têtes rangées sur la même ligne, et le cou serré par un lien, afin qu'elles mourussent de la mort la plus pitoyable : elles agitèrent leurs pieds un moment, mais ce ne fut pas long.

7. Ensuite ils amenèrent Mélanthée à travers le vestibule et la cour : ils lui tranchèrent le nez et les oreilles avec l'airain acéré, lui arrachèrent les parties sexuelles, qu'ils donnèrent à dévorer aux chiens; et, dans l'excès de leur colère, ils lui coupèrent les pieds et les mains; ensuite, après s'être lavé les mains et les pieds, ils revinrent trouver Ulysse : leur tâche était accomplie. Alors le héros adressa la parole à sa chère nourrice Euryclée : « Apporte-moi le soufre, bonne vieille; apporte aussi du feu, pour que je purifie la salle; puis, invite Pénélope à venir ici avec les femmes, ses suivantes : ordonne à toutes les servantes de se rendre en ce lieu. » Sa chère nourrice Euryclée lui répondit à son tour : « Ce que tu dis-là est fort sensé assurément, mon enfant; mais je vais t'apporter des vêtements, une tunique et un manteau : ne reste point dans ton palais en cet état, tes larges épaules couvertes de haillons : on pourrait le trouver mauvais. » L'ingénieux Ulysse, prenant la parole à son tour, lui répondit : « C'est du feu qu'il me faut maintenant, avant tout, dans le palais. » Il dit; et sa chère nourrice Euryclée s'empressa

d'obéir. Elle apporta le feu et le soufre; et Ulysse purifia la salle, le vestibule et la cour. La vieille traversa une seconde fois le beau palais, pour appeler les femmes et les inviter à descendre. Elles quittèrent leur appartement, tenant un flambeau dans les mains; et, se pressant autour d'Ulysse, elles le saluèrent, couvrant de tendres baisers sa tête et ses épaules et lui pressant les mains. Le héros était pris d'une douce envie de pleurer et de gémir : car son cœur les reconnaissait toutes.

CHANT XXIII

ARGUMENT

1. Euryclée va prévenir Pénélope du retour d'Ulysse. Incrédulité de la reine, qui se décide enfin à descendre pour voir les prétendants privés de vie et l'homme qui les a immolés. — 2. Pénélope descendue dans la salle, hésite à reconnaître son époux. Ulysse prend des mesures pour cacher actuellement le trépas des prétendants. — 3. Ulysse décrit à Pénélope le lit et la chambre nuptiale : reconnaissance et joie des deux époux. — 4. Ulysse instruit Pénélope des prédictions du devin Tirésias. — 5. Les deux époux se racontent mutuellement leurs malheurs. — 6. Ulysse, avant de se rendre auprès de Laerte, donne ses ordres à Pénélope.

1. La vieille Euryclée, transportée de joie, monta à l'étage supérieur, pour dire à sa maîtresse que son époux chéri était au palais : ses genoux se mouvaient rapidement et ses pieds s'allongeaient avec une vitesse extrême. Elle se pencha au-dessus de la tête de Pénélope, et lui dit ces mots : « Éveille-toi, Pénélope, ma chère fille, pour voir de tes yeux ce que tu souhaites tous les jours : Ulysse est arrivé et présent au palais, après une longue attente; il a tué les nobles prétendants qui ruinaient sa maison, dévoraient ses biens et violentaient son fils. » La prudente Pénélope lui dit à son tour : « Bonne vieille, les dieux t'ont rendue folle : ils peuvent ôter le sens à la personne la plus sensée, et rendre la raison à qui déraisonne. Assurément, ils ont troublé ton esprit, à toi jusqu'alors si

sage. Pourquoi te jouer de moi, dont le cœur est plongé dans la tristesse, en me contant des mensonges? pourquoi me tirer du sommeil agréable qui m'avait enchaînée en voilant mes paupières? car je n'ai pas encore aussi bien dormi, depuis le jour où Ulysse est parti pour voir cette Ilion de malheurs, nom abhorré. Mais allons, descends maintenant, et retourne dans la salle. Si toute autre de mes femmes était venue m'apporter cette nouvelle et m'avait réveillée, je l'aurais bientôt congédiée durement et renvoyée dans l'intérieur du palais : mais toi, la vieillesse sera ta sauvegarde. » Euryclée, la chère nourrice, lui répondit à son tour : « Je ne me joue pas de toi, chère enfant. Ulysse est réellement arrivé et présent au palais, comme je dis : c'est l'étranger que tous maltraitaient dans cette maison. Télémaque était instruit depuis longtemps de son retour; mais il cachait par prudence les desseins de son père, afin qu'il pût châtier l'insolence de ces hommes présomptueux. » Elle dit; et Pénélope, transportée de joie, s'élança hors de son lit et embrassa la vieille en versant des larmes; puis, élevant la voix, elle lui adressa ces paroles ailées : « Allons, bonne vieille, dis-moi sans mentir, s'il est réellement de retour dans sa demeure, ainsi que tu l'annonces, et comment il a pu appesantir son bras sur les audacieux prétendants. Car il était seul, tandis qu'eux stationnaient toujours en foule dans la maison. » Euryclée, la chère nourrice, lui répondit à son tour : « Voilà ce que je n'ai point vu ni su : j'ai seulement entendu les gémissements de ceux qu'on immolait. Assises au fond de notre appartement, dont les portes étaient fermées étroitement, nous restâmes en proie à la terreur, jusqu'à ce qu'enfin ton fils m'appela de la salle : car son père l'avait chargé de m'appeler. J'ai trouvé Ulysse debout au milieu des cadavres; autour de lui, les prétendants gisaient les uns sur les autres,

couvrant le pavé de la salle. Ton cœur se fût ouvert à la joie, [si tu l'avais vu souillé de sang et de poussière, comme un lion.] Ils sont tous maintenant entassés aux portes de la cour; et Ulysse a fait allumer un grand feu et purifie avec du soufre sa superbe demeure : c'est lui qui m'a envoyée t'appeler. Suis-moi donc, afin de livrer tous deux vos cœurs à la joie, après les maux nombreux que vous avez soufferts. Le voilà aujourd'hui exaucé ce désir que tu nourrissais depuis longtemps : il est revenu vivant dans ses foyers, et t'a trouvée toi et son fils dans le palais; et ces prétendants qui lui faisaient tant de mal, il les a tous châtiés dans sa demeure. » La prudente Pénélope lui répondit à son tour : « Bonne vieille, ne triomphe pas encore, dans l'excès de ta joie. Aussi bien sais-tu que le retour d'Ulysse serait agréable à tous dans le palais, et surtout à moi et au fils que nous avons engendré. Mais il n'y a rien de vrai dans les paroles que tu m'apportes. C'est un des Immortels qui a tué les nobles prétendants, indigné de leur insolence déplorable et de leurs mauvaises actions : car ils ne respectaient aucun des hommes, vivant sur la terre, qui venait les trouver, fût-il bon ou méchant : aussi, pour prix de leur iniquité, ont-ils subi la mort; mais Ulysse a perdu, loin de la Grèce, toute espérance de retour, et a péri lui-même. » Euryclée, la chère nourrice, lui répondit à son tour : « Ma fille, quelle parole s'est échappée de tes lèvres? Ton époux est ici, auprès du foyer, et tu dis qu'il ne reviendra pas dans sa patrie! Ton cœur sera donc toujours incrédule! Mais allons, je vais te donner un autre signe certain, la cicatrice de la blessure que lui fit un sanglier avec sa dent blanche : je remarquai cette cicatrice en lui lavant les pieds, et je voulais moi-même te prévenir; mais il m'appliqua sa main sur la bouche, et, dans sa profonde sagesse, il ne me permit pas de parler. Suis-moi

donc : pour gage je te livrerai ma personne ; et, si je t'abuse, tu me feras mourir de la mort la plus cruelle. » La prudente Pénélope lui répondit ensuite : « Bonne vieille, il t'est difficile d'approfondir les décrets des dieux, quelle que soit d'ailleurs ta sagacité. Mais allons néanmoins trouver mon fils, afin que je voie les prétendants, privés de vie, et l'homme qui les a immolés. »

2. A ces mots, elle descendit de l'étage supérieur, le cœur agité de pensées diverses : elle se demandait si elle interrogerait à part son cher époux, ou si, l'abordant, elle lui baiserait la tête et lui prendrait les mains. Quand elle fut arrivée et qu'elle eut franchi le seuil de pierre, elle s'assit ensuite en face d'Ulysse, à la lueur du foyer, près de la muraille opposée. Le héros se tenait adossé à une haute colonne, les yeux baissés, attendant que sa noble épouse lui adressât la parole, après l'avoir vu de ses yeux. Mais elle demeura longtemps silencieuse, et son âme fut saisie de stupeur : tantôt elle le regardait fixement au visage, tantôt elle le méconnaissait sous les misérables vêtements qui le couvraient. Télémaque prit la parole et la gourmanda en ces termes : « Ma mère, cruelle mère, dont le cœur est insensible, pourquoi te tenir ainsi à l'écart de mon père, et ne pas t'asseoir près de lui pour l'interroger et le questionner? Non, jamais une autre femme ne montrerait un cœur aussi obstiné à fuir son époux, qui, après avoir souffert des maux sans nombre, arriverait, au bout de vingt ans, dans la terre de sa patrie. Ton cœur, à toi, est toujours plus dur que la pierre. » La prudente Pénélope lui répondit : « Mon enfant, j'ai l'âme saisie de stupeur : je ne puis rien lui dire, rien lui demander, ni le regarder en face au visage. S'il est véritablement Ulysse, de retour dans ses foyers, nous nous reconnaîtrons certes l'un l'autre, et plus sûrement : car il est des signes secrets que nous

savons seuls, à l'exclusion des autres. » Elle dit; et le patient et divin Ulysse sourit et adressa aussitôt à Télémaque ces paroles ailées : « Télémaque, laisse donc ta mère m'éprouver dans le palais : elle ne m'en reconnaîtra bientôt que mieux. Maintenant, comme je suis sale et que j'ai sur le corps de misérables vêtements, elle me méprise et ne s'imagine pas que je sois Ulysse. Pour nous, voyons quel est le meilleur parti à prendre. Car n'eût-on tué qu'un homme dans le pays, un homme auquel ne survivent pas beaucoup de défenseurs, on s'enfuit, abandonnant parents et patrie; et nous, nous avons abattu le rempart de la cité, les plus illustres jeunes gens d'Ithaque : voilà ce que je t'invite à examiner. » Le sage Télémaque lui répondit à son tour : « Vois cela toi-même, mon cher père : car on dit que tu excelles entre tous les hommes par ta sagesse; et il n'est personne parmi les hommes mortels qui puisse lutter avec toi. [Nous te suivrons, pleins d'ardeur; et je ne crois pas que je manquerai de courage, du moins dans la mesure de mes forces. »] L'ingénieux Ulysse, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Je vais donc vous dire quel est, selon moi, le meilleur parti. Commencez par vous baigner et par revêtir des tuniques nouvelles, et ordonnez aux femmes du palais de s'habiller; puis, que le divin aède, ayant sa lyre sonore, conduise pour nous la danse, amie de la joie, afin que les voisins ou quiconque, en passant sur la route, entendra ce bruit du dehors, s'imagine qu'il y a noce ici : de cette façon, la nouvelle du trépas des prétendants ne se répandra pas dans la ville avant que nous soyons partis et arrivés dans nos champs ombragés : là, nous examinerons alors quel sage conseil nous suggérera le roi de l'Olympe. » Il dit; et tous, dociles à ses ordres, lui obéirent. Ils commencèrent par se baigner et par revêtir des tuniques nouvelles; les femmes

se parèrent; puis, le divin aède prit sa lyre sonore, et fit naître en eux le désir de l'aimable chant et de la danse irréprochable. Le vaste palais retentissait des pas cadencés des hommes et des femmes, à la belle ceinture; et chacun disait, en les entendant du dehors : « Oui, bien certainement quelqu'un a obtenu la main si briguée de la reine. La malheureuse! elle n'a pas eu le courage de garder constamment le vaste palais de son époux légitime, jusqu'à ce qu'il fût de retour. » Voilà ce qu'ils disaient; mais ils ne savaient pas comment les choses s'étaient passées.

3. Cependant l'intendante Eurynomé baigna le magnanime Ulysse, dans son palais, et le frotta d'huile; puis, elle le revêtit d'un beau manteau et d'une tunique. De son côté, Minerve répandit sur la tête du héros une grande beauté, et le fit paraître plus grand et plus gros, et déroula sur ses épaules les boucles de sa chevelure, semblable à la fleur de l'hyacinthe. Comme un habile ouvrier, instruit par Vulcain et par Pallas-Minerve dans tous les secrets de son art, fait couler l'or autour de l'argent, et exécute des ouvrages charmants : de même la déesse répandit la grâce sur sa tête et sur ses épaules. Il sortit du bain, égal en beauté aux Immortels, et retourna s'asseoir sur le siége qu'il avait quitté, en face de son épouse, et lui parla en ces termes : « Cruelle! les dieux, habitants du palais de l'Olympe, t'ont donné une âme inflexible plus qu'à toutes les faibles femmes. Non, jamais une autre femme ne montrerait un cœur aussi obstiné à fuir son époux, qui, après avoir souffert des maux sans nombre, arriverait, au bout de vingt ans, dans la terre de sa patrie. Mais allons, bonne vieille, dressemoi un lit, pour que je me couche : car sa poitrine cache assurément un cœur de fer. » La prudente Pénélope lui répondit : « Cruel! je ne veux point me faire valoir; je

ne méprise ni n'admire avec excès; mais je sais parfaitement quel tu étais, quand tu partis d'Ithaque sur un navire aux longues rames. Allons, Euryclée, dresse pour lui une couche moelleuse dans le solide appartement qu'il a construit lui-même : portez-y le lit, et garnissez-le de peaux, de manteaux et de couvertures brillantes. » C'est ainsi qu'elle parla pour éprouver son époux; mais Ulysse, en soupirant, adressa ces mots à sa fidèle épouse : « O femme, ce que tu as dit là me déchire le cœur. Qui donc m'a déplacé ce lit? Il serait difficile, même au plus habile, d'en venir à bout; à moins qu'un dieu, arrivant à son aide, ne veuille transporter aisément ce lit dans une autre place; mais il n'y a pas un mortel vivant, fût-il dans toute la vigueur de l'âge, qui puisse le bouger facilement. Au reste, ce lit façonné avec art, et que j'ai construit moi-même et de mes propres mains, porte un signe important. Dans l'intérieur de la cour avait poussé une tige d'olivier, au feuillage épais, vigoureuse, verdoyante, aussi épaisse qu'une colonne. Elle fut le centre autour duquel je bâtis, jusqu'à complet achèvement, une chambre à coucher en pierres serrées : je la couvris d'un toit et y adaptai des portes solides, formées d'ais étroitement unis. Alors, je coupai la chevelure de l'olivier, au feuillage épais; puis, ayant taillé le tronc à partir de la racine, je le polis avec l'airain bien et savamment, et je l'alignai au cordeau, ayant ainsi façonné un support de lit; le tout fut percé avec la tarière. En commençant par le pied, je taillai le lit jusqu'à complet achèvement, et l'incrustai d'or, d'argent et d'ivoire; à l'intérieur, je tendis des courroies de cuir de bœuf, brillantes d'une couleur pourpre. Tel est le signe que je te fais remarquer; au reste, j'ignore si mon lit est encore intact, ou si quelque homme l'a transporté ailleurs en coupant l'olivier à sa base. » Il dit; et Pénélope sentit ses genoux et son cœur défaillir, en

reconnaissant les signes manifestes que lui avait expliqués Ulysse. Alors elle courut, toute en larmes, droit à Ulysse, lui jeta ses bras autour du cou, lui baisa la tête et dit : « Ne sois point fâché contre moi, Ulysse, toi qui, en toute occasion, te montras le plus prudent des hommes. Les dieux nous condamnaient à l'infortune, eux qui nous ont refusé de jouir de la jeunesse et d'arriver au terme de la vieillesse en restant l'un près de l'autre. Ne t'irrite donc pas maintenant contre moi et ne trouve pas mauvais que je ne t'aie point tout d'abord accueilli avec tendresse, quand je t'ai vu. Car j'ai toujours craint au fond de mon cœur qu'un des mortels ne vînt m'abuser par des paroles trompeuses : bien des hommes, en effet, imaginent de coupables fraudes. Jamais Hélène l'Argienne, la fille de Jupiter, n'aurait reçu un étranger dans sa couche, si elle avait su que les fils belliqueux de la Grèce dussent la ramener dans ses foyers, sur le sol chéri de la patrie. Sans doute un dieu l'avait poussée à commettre cette action indigne, et elle n'avait point réfléchi d'avance à cette faute déplorable, source première des malheurs qui nous ont accablés; mais tu viens de décrire exactement les signes de notre lit, qu'aucun autre mortel n'avait vu, excepté nous deux et une seule esclave, Actoris, que mon père me donna quand je vins ici, et qui veillait aux portes de notre chambre, solidement construite : aussi, tu as fléchi mon cœur, tout insensible qu'il est d'ailleurs. » Elle dit; et ces paroles redoublèrent l'attendrissement d'Ulysse. Il pleurait, tenant embrassée sa chère et fidèle épouse. Comme l'aspect de la terre réjouit le cœur des naufragés, dont Neptune a brisé sur la mer le solide vaisseau, battu des vents et des vagues enflées : un petit nombre, échappé de l'onde amère, atteint la terre à la nage : une écume épaisse s'est amassée sur leur corps; et, sauvés du trépas, ils montent avec joie sur le rivage.

Ainsi Pénélope contemplait son époux avec ravissement et ne pouvait détacher ses bras blancs de la tête du héros.

4. Ils auraient pleuré sans doute jusqu'au lever de l'Aurore, aux doigts de rose, si Minerve, la déesse aux yeux étincelants, n'avait pas eu d'autre pensée : elle prolongea la nuit, qui touchait à son terme, et retint dans l'Océan l'Aurore, au trône d'or, sans lui permettre d'atteler ses rapides coursiers, Lampus et Phaéton, qui apportent la lumière aux hommes : car ce sont eux qui traînent le char de l'Aurore. Alors donc l'ingénieux Ulysse adressa la parole à son épouse : « O femme, nous ne sommes point encore arrivés à la fin de toutes nos épreuves : l'avenir me réserve encore une tâche immense, tâche longue et difficile, que je dois accomplir tout entière. Voilà ce que m'a déclaré l'âme de Tirésias[1], le jour où je suis descendu dans la demeure de Pluton, pour assurer le retour de mes compagnons et le mien. Mais viens, allons au lit, femme, afin de goûter désormais sur la même couche les douceurs du sommeil. » La prudente Pénélope lui répondit : « Ta couche te recevra, quand ton cœur en éprouvera le désir, puisque les dieux t'ont ramené dans ton superbe palais et sur le sol de ta patrie. Mais puisque tu as eu cette pensée, et que les dieux te l'ont suggérée, allons, dis-moi quelle est cette épreuve : aussi bien le saurai-je plus tard, j'imagine : et il n'y a point de mal à ce que je l'apprenne sur-le-champ. » L'ingénieux Ulysse, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Malheureuse! pourquoi me presser par tes vives instances de parler? Eh bien! je dirai la vérité sans rien céler. Toutefois ton cœur ne se réjouira pas : car je ne me réjouis pas moi-même. Le devin m'a ordonné de parcourir les villes nombreuses des mortels,

[1] *Voyez* chant XI, 3.

tenant dans mes mains une large rame, jusqu'à ce que j'arrive chez des hommes qui ne connaissent pas la mer, et ne mangent pas d'aliments assaisonnés de sel; ils ne connaissent pas non plus les vaisseaux, aux flancs rouges, ni les larges rames, qui sont les ailes des navires. Or, tel est l'indice certain qu'il m'a fourni : je ne te le cacherai point : lorsqu'un autre voyageur, venu à ma rencontre, me dira que je porte un van sur mon épaule glorieuse, je dois aller planter ma rame en terre, immoler au roi Neptune de belles victimes, un bélier, un taureau et un sanglier qui saillit les laies; après quoi, je reviendrai dans ma patrie, et offrirai des hécatombes sacrées aux dieux immortels qui habitent le vaste ciel, sans en excepter un seul. Loin de la mer, m'arrivera la douce mort, qui m'emportera au terme d'une agréable vieillesse; et autour de moi les peuples seront heureux. Le devin m'a dit que tout cela s'accomplirait. » La prudente Pénélope lui répondit à son tour : « Si les dieux t'accordent une vieillesse meilleure, il faut espérer que tu échapperas ensuite au malheur. »

5. Tels étaient les discours qu'ils échangeaient. Cependant Eurynomé et la nourrice garnissaient la couche de tissus moelleux, à la clarté des flambeaux. Aussitôt qu'elles eurent dressé le lit épais avec diligence, la vieille Euryclée rentra dans son appartement pour dormir, et l'intendante Eurynomé conduisit les deux époux jusqu'à leur lit, un flambeau dans les mains : après les avoir introduits dans la chambre, elle se retira; et tous deux retrouvèrent avec joie la place de leur ancien lit [1]. De leur côté, Télémaque, le bouvier et le porcher arrêtèrent les pas des danseurs, firent taire les femmes, et allèrent eux-mêmes se coucher dans le palais obscur. Lors donc que les deux époux eurent goûté les délices de l'amour,

[1] Les grammairiens terminaient là l'Odyssée.

ils prirent plaisir à causer, se racontant mutuellement leurs peines. Pénélope, la plus noble des femmes, disait tout ce qu'elle avait eu à souffrir dans son palais, en voyant la foule des prétendants, qui, à cause d'elle, égorgeaient en foule bœufs et grasses brebis et vidaient tout le vin de ses tonneaux. De son côté, Ulysse, issu de Jupiter, racontait tous les maux qu'il avait causés aux hommes et combien de souffrances il avait endurées lui-même. Pénélope était charmée de l'entendre, et le sommeil ne descendit pas sur ses paupières, avant qu'il eût achevé son récit. Il commença par la défaite des Ciconiens[1]; il dit ensuite comment il était arrivé dans le fertile pays des Lotophages[2]; ce qu'avait fait le Cyclope, et comment il avait vengé ses braves compagnons que le monstre dévora sans pitié[3]; et son arrivée chez Éole[4] qui l'avait reçu avec bienveillance et reconduit; mais sa destinée n'était point encore de revenir dans sa chère patrie; et la tempête l'avait emporté de nouveau et entraîné, malgré ses cruels gémissements, sur la mer poissonneuse; il avait abordé à Télépyle, chez les Lestrygons[5], qui avaient détruit ses navires et tous ses compagnons, aux belles cnémides : Ulysse avait échappé seul sur son noir vaisseau. Il raconta aussi les ruses et les divers artifices de Circé[6]; comment il était arrivé avec un navire, bien garni de rameurs, dans le séjour ténébreux de Pluton[7], pour consulter l'âme du Thébain Tirésias, et avait vu tous ses compagnons et sa mère, qui le mit au monde et soigna son enfance; comment il avait entendu les Sirènes à la voix retentissante[8]; comment il avait atteint les roches errantes, l'épouvantable Charybde et Scylla[9], auxquelles les hommes n'ont jamais échappé sains et saufs; com-

[1] *Voyez* chant IX. — [2] *Voyez* chant IX. — [3] *Voyez* chant IX. — [4] *Voyez* chant X. — [5] *Voyez* chant X. — [6] *Voyez* chant X. — [7] *Voyez* chant XI. — [8] *Voyez* chant XII. — [9] *Voyez* chant XII.

ment ses compagnons avaient égorgé les génisses du Soleil [1] et comment Jupiter Tonnant avait frappé de sa foudre enflammée le rapide vaisseau; ses compagnons avaient péri [tous ensemble, et lui seul avait échappé aux Parques cruelles;] comment il était arrivé dans l'île d'Ogygie, chez la Nymphe Calypso [2], qui, désirant le prendre pour époux, l'avait retenu longtemps dans ses grottes profondes, le choyant et promettant de le soustraire à jamais à la mort et à la vieillesse; mais elle n'avait pu changer les sentiments de son cœur; comment il avait abordé, après bien des traverses, chez les Phéaciens [3] qui l'avaient reçu cordialement, honoré comme un dieu, et reconduit avec un vaisseau dans la terre chérie de la patrie, après lui avoir donné beaucoup d'airain, d'or et de vêtements. Ce furent là ses dernières paroles; et alors descendit sur lui le doux sommeil, qui détend les membres et calme les soucis de l'âme.

6. Cependant Minerve, la déesse aux yeux étincelants, conçut une autre pensée. Quand elle supposa que le cœur d'Ulysse était rassasié d'amour et de sommeil, elle fit sortir aussitôt de l'Océan la fille du matin, l'Aurore au trône d'or, pour qu'elle apportât la lumière aux hommes. Ulysse s'élança de sa couche moelleuse, et donna ses ordres à Pénélope : « O femme, nous avons passé tous deux par des épreuves nombreuses : tu pleurais ici mon pénible retour; et moi, Jupiter et les autres dieux me retenaient, au sein de la souffrance, loin de cette patrie après laquelle je soupirais. Maintenant que nous avons retrouvé tous deux notre couche bien-aimée, prends soin dans ce palais des biens que je possède encore. Quant aux troupeaux que les audacieux prétendants ont con-

[1] *Voyez* chant XII. — [2] *Voyez* chant V. — [3] *Voyez* chant VII. — [4] *Voyez* chant VIII.

sommés, je saurai bien en capturer moi-même un grand nombre, et les Grecs m'en donneront d'autres jusqu'à ce qu'ils aient rempli toutes mes étables. Cependant je vais me rendre dans mes campagnes ombragées, pour voir mon excellent père, qui s'afflige cruellement de mon absence. Toi, femme, voici l'ordre que je te donne, bien que tu sois sage : aussitôt que le soleil se lèvera, la renommée parlera des prétendants que j'ai tués dans ce palais : monte à l'étage supérieur avec les femmes, tes suivantes, et tiens-toi en repos, sans regarder ni interroger personne. » Il dit et couvrit ses épaules de sa belle armure; il fit lever Télémaque, le bouvier et le porcher, et leur ordonna à tous de prendre dans leurs mains les instruments de Mars. Ceux-ci s'empressèrent d'obéir, et s'armèrent de l'airain; ils ouvrirent les portes et sortirent, Ulysse à leur tête. Déjà le jour éclairait la terre; mais Minerve les ayant enveloppés d'un nuage, les conduisit rapidement hors de la ville.



CHANT XXIV

ARGUMENT

1. Mercure conduit aux Enfers les âmes des prétendants. Entretien d'Achille et d'Agamemnon. — 2. Amphimédon leur raconte le retour imprévu d'Ulysse et le trépas des prétendants. — 3. Ulysse se rend à la campagne de Laerte, et l'interroge sans se faire connaître. — 4. Ému de la douleur de son père, Ulysse cesse de feindre et se nomme. — 5. Ulysse et Laerte rejoignent Télémaque. Au moment où ils vont se mettre à table, Dolius et ses fils arrivent des champs; ils reconnaissent Ulysse et témoignent une grande joie de son retour. — 6. A la nouvelle du meurtre des prétendants, le peuple excité par Eupithès, père d'Antinoüs, court aux armes; Médon et Halitherse calment les esprits, et plus de la moitié des citoyens abandonne Eupithès. — 7. Minerve consulte Jupiter qui lui ordonne de rétablir la concorde. — 8. Au premier choc, Eupithès tombe mortellement blessé par Laerte. Ulysse allait exterminer tous ses ennemis; mais il est arrêté par Minerve qui réconcilie les deux partis.

1. Cependant Mercure, le dieu du Cyllène[1], appelait à lui les âmes des prétendants : il tenait dans ses mains la belle baguette d'or[2], avec laquelle il assoupit les yeux des mortels, quand il veut, ou les tire du sommeil. Armé de

[1] Mercure était né sur le mont Cyllène, en Arcadie. C'est le seul endroit d'Homère où Mercure soit appelée Cyllénien. — [2] Le caducée.

cette baguette, il les menait et les poussait en avant; et elles le suivaient en poussant des cris aigus. Comme on voit des chauves-souris voltiger avec des cris aigus au fond d'un antre immense, quand l'une d'elles est tombée de la grappe suspendue au rocher : car elles se tiennent les unes les autres; ainsi les âmes s'avançaient toutes en poussant des cris aigus, et Mercure bienfaisant les conduisait à travers les sentiers ténébreux. Elles dépassèrent les courants de l'Océan, et la roche Blanche, et les portes du Soleil, et le pays des Songes; et arrivèrent aussitôt dans la prairie de l'Asphodèle, où habitent les âmes, fantômes des morts. Elles trouvèrent l'âme d'Achille, fils de Pélée, et celle de Patrocle, et celle de l'irréprochable Antiloque, et celle d'Ajax, qui l'emportait sur les autres Grecs par la taille et par la beauté, après l'irréprochable fils de Pélée. Ces héros se trouvaient ainsi réunis autour d'Achille; et bientôt après arriva, gémissante, l'âme d'Agamemnon, fils d'Atrée; autour d'elle se pressaient les âmes de ceux qui avaient péri et subi leur destinée avec lui dans le palais d'Égisthe. L'âme du fils de Pélée fut la première à lui adresser la parole : « Fils d'Atrée, nous croyions qu'entre tous les héros tu étais cher à jamais à Jupiter, qui aime à lancer la foudre, parce que tu commandais à des guerriers nombreux et vaillants dans le pays des Troyens, où nous autres Grecs avons souffert tant de maux; et pourtant tu devais tout le premier devenir la proie de la Parque funeste, à qui personne n'échappe, du moment qu'il est né. Que n'as-tu péri et subi ta destinée dans le pays des Troyens, encore investi de l'honneur du commandement! Alors tous les Grecs ensemble t'auraient élevé un tombeau, et tu aurais acquis à ton fils une grande gloire dans l'avenir; mais tu étais destiné à mourir de la mort la plus pitoyable. » L'âme du fils d'Atrée lui répondit : « Heureux fils de Pélée, héros semblable aux dieux, d'avoir péri

à Troie, loin d'Argos! autour de toi furent tués d'autres fils valeureux des Troyens et des Grecs, en se disputant ton cadavre : et toi, couché dans un tourbillon de poussière, tu couvrais de ton grand corps, un grand espace, ayant oublié l'art de conduire un char. Nous combattîmes durant tout le jour, et nous n'aurions pas du tout renoncé à la lutte, si Jupiter n'y eût mis fin par une tempête. Alors nous te portâmes du champ de bataille jusqu'aux vaisseaux et te déposâmes sur un lit funèbre, après avoir lavé ton beau corps avec de l'eau tiède et des essences : autour de ce lit, les Grecs versèrent en abondance des larmes brûlantes et coupèrent leur chevelure. Ta mère, au bruit de cette nouvelle, sortit de la mer avec les Néréides immortelles : un immense cri retentit sur les flots, et l'effroi s'empara de tous les Grecs : peut-être qu'ils se fussent élancés pour regagner leurs vaisseaux creux, s'ils n'avaient été retenus par un homme qui savait des choses anciennes et nombreuses, par Nestor, dont les conseils avaient toujours paru excellents. Plein du désir de leur être utile, il prit la parole et leur dit: « Arrêtez, Ar-« giens; ne fuyez pas, fils des Grecs. C'est la mère d'Achille « qui vient de la mer avec les Néréides immortelles, pour « visiter le cadavre de son fils. » Il dit; et les Grecs magnanimes renoncèrent à la fuite. Les filles du vieillard marin entourèrent ton lit, en poussant des cris pitoyables, et te revêtirent d'habits immortels; les neuf Muses entonnèrent, toutes successivement, l'hymne funèbre d'une voix superbe : alors tu n'eusses point vu un seul des Grecs qui ne versât des larmes, si grande était l'émotion qu'excitait la Muse harmonieuse. Durant dix-sept jours et dix-sept nuits nous pleurâmes, dieux immortels et hommes mortels : le dix-huitième jour, nous te livrâmes aux flammes et égorgeâmes autour de toi une foule de brebis grasses et de bœufs, aux cornes recourbées; on te brûla vêtu

d'habits divins, avec beaucoup de parfums et de doux miel; et un grand nombre de héros grecs, fantassins et cavaliers, défilèrent en armes autour du bûcher en feu; et un grand tumulte retentit. Lorsque la flamme de Vulcain t'eût consumé, nous recueillîmes dès l'aurore tes blancs ossements, Achille, dans du vin pur et des parfums. Ta mère donna une urne d'or : c'était, disait-elle, un présent de Bacchus et l'œuvre du glorieux Vulcain. C'est là que sont renfermés tes blancs ossements, illustre Achille, confondus avec ceux de Patrocle, fils de Ménœtius : à part sont les os d'Antiloque, celui de tes autres compagnons que tu estimais le plus depuis la mort de Patrocle. Autour de vos cendres l'armée sacrée des Grecs belliqueux éleva ensuite un tombeau grand et magnifique, sur un point saillant du rivage qui borde le large Hellespont, afin qu'il apparût de la haute mer à tous les hommes qui vivent maintenant et qui naîtront dans l'avenir. Ta mère, ayant obtenu le consentement des dieux, déposa au milieu de la lice des prix magnifiques pour les chefs des Grecs. J'ai assisté déjà aux funérailles de bien des héros, lorsqu'après le trépas d'un roi les jeunes gens s'arment et se préparent aux luttes; mais mon cœur fut saisi de la plus vive admiration en voyant les prix magnifiques que la déesse Thétis, aux pieds d'argent, proposa en ton honneur : c'est que tu étais bien cher aux dieux. Ainsi tu n'as rien perdu de ton renom, même au sein de la mort; mais ta gloire sera toujours brillante parmi tous les hommes, Achille. Moi, au contraire, quelle douceur puis-je goûter, après avoir terminé la guerre? Car Jupiter m'a préparé, à mon retour, une mort déplorable sous les coups d'Égisthe et de ma pernicieuse épouse. »

2. Tels étaient les discours qu'ils échangeaient. Bientôt après arriva le meurtrier d'Argus, messager des dieux,

amenant les âmes des prétendants tombés sous le bras d'Ulysse. Tous deux, frappés d'étonnement, allèrent droit à eux, quand ils les virent. L'âme d'Agamemnon, fils d'Atrée, reconnut le fils chéri de Mélanée, l'illustre Amphimédon qui était son hôte, quoiqu'il eût sa demeure à Ithaque. L'âme du fils d'Atrée fut la première à lui parler : « Amphimédon, quel accident vous a plongés dans le sein ténébreux de la terre, vous tous hommes d'élite et de même âge? Aussi bien ne pourrait-on choisir dans une seule ville et rassembler tant de héros distingués. Est-ce Neptune qui vous a fait périr sur vos vaisseaux, en soulevant les vents impétueux et les vagues amoncelées? ou des ennemis vous ont-ils tués, alors que vous ravissiez leurs bœufs et leurs beaux troupeaux de brebis? ou bien combattiez-vous pour prendre leur ville et leurs femmes? Réponds à mes questions : car je me glorifie d'être ton hôte. Ne te souvient-il pas, en effet, que je vins là-bas, dans votre demeure, accompagné de Ménélas, semblable aux dieux, pour engager Ulysse à nous suivre à Ilion sur des navires, garnis de bons rameurs. Nous mîmes un mois entier à traverser la vaste mer, ayant eu peine à persuader Ulysse, destructeur de cités.» L'âme d'Amphimédon lui répondit : « [Glorieux fils d'Atrée, Agamemnon, roi des guerriers,] je me rappelle tout ce que tu dis, ô nourrisson de Jupiter : et je vais te raconter sincèrement et en détail comment fut consommé notre funeste trépas. Nous recherchions l'épouse d'Ulysse, absent depuis longtemps: elle ne repoussait ni n'accomplissait un hymen odieux, nous préparant la mort et la sombre Parque. Sur un métier dressé dans le palais, elle se mit à tisser un voile fin et démesurément grand, et aussitôt elle nous dit : « Jeunes « gens, qui prétendez à ma main, puisque le divin Ulysse « est mort, attendez, au lieu de presser le moment de mon « hymen, que j'aie terminé ce voile funèbre, destiné au

« héros Laerte (puisse l'ouvrage de mes mains n'être pas « entièrement perdu !), lorsque la Parque fatale de la mort « l'aura couché dans le tombeau. Plus d'une femme grec- « que, dans le pays, s'indignerait contre moi, si je laissais « gisant sans linceul un homme qui a possédé tant de « biens. » Elle dit, et notre cœur généreux se laissa persuader. Et alors elle ourdissait pendant le jour cette grande toile; et la nuit, à la clarté des flambeaux, elle la défaisait. C'est ainsi que durant trois années elle tint sa ruse cachée et séduisit les Grecs. Mais lorsque vint la quatrième année, quand les saisons furent révolues [avec le cours des mois, et que de longs jours se furent écoulés,] alors une de ses femmes, instruite de la vérité, nous avertit; et nous surprîmes Pénélope défaisant le superbe tissu. Voilà comment elle l'a terminé, malgré elle et par contrainte. Quand elle nous montra le voile, cette grande toile qu'elle avait tissée et lavée, et qui avait l'éclat du soleil ou de la lune, alors une divinité ennemie ramena Ulysse à l'extrémité de son champ, où le porcher avait son habitation. Là, se rendit le fils chéri du divin Ulysse, arrivant de la sablonneuse Pylos sur un noir vaisseau. Tous deux, après avoir concerté le funeste trépas des prétendants, entrèrent dans la ville fameuse; toutefois Ulysse y vint le dernier, car Télémaque l'avait précédé. Ce fut le porcher qui l'amena, couvert de haillons et pareil à un mendiant vieux et misérable. Aucun de nous ne put le reconnaître, quand il apparut soudain : les plus âgés même s'y trompèrent. Nous l'accablâmes de paroles injurieuses et de coups; mais lui se laissa patiemment injurier et frapper dans son propre palais. Lorsque enfin l'esprit de Jupiter, qui tient l'égide, l'eut animé, il enleva, aidé de Télémaque, les armes superbes, et les déposa dans son appartement dont il ferma les verrous. Ensuite le héros, fertile en ruses, ordonna à son épouse d'apporter aux pré-

tendants l'arc et le fer brillant, et de proposer à ces infortunés des jeux, prélude du carnage. Aucun de nous ne put tendre la corde de l'arc redoutable : nous étions beaucoup trop faibles. Mais comme le grand arc allait passer aux mains d'Ulysse, nous criâmes tous de ne pas le lui donner, quoi qu'il pût dire ; seul, Télémaque le pressa instamment de le prendre. Le patient et divin Ulysse, ayant donc pris l'arc dans sa main, le banda facilement et traversa le fer. Il alla se poster sur le seuil, et répandit à ses pieds les flèches rapides, en promenant autour de lui des regards terribles. Il frappa d'abord le roi Antinoüs; puis, il lança aux autres des traits, source de larmes, en visant droit devant lui : et ils tombèrent nombreux et serrés. Il était aisé de reconnaître qu'un dieu assistait Ulysse et les siens : car, emportés par leur ardeur, ils couraient à travers la salle, tuant à droite et à gauche; aux coups qui pleuvaient sur leurs têtes, les prétendants poussaient des gémissements affreux; le plancher était tout inondé de sang. Voilà comment nous avons péri, Agamemnon; et nos corps gisent encore maintenant sans sépulture dans le palais d'Ulysse : car nos amis ne savent rien, chacun dans leur demeure : autrement, ils nous pleureraient, après avoir lavé le sang noir de nos blessures et nous avoir déposés sur des lits funèbres : car tels sont les honneurs dus aux morts. » L'âme du fils d'Atrée lui répondit : « Heureux fils de Laerte, industrieux Ulysse, tu as donc reconquis ton épouse, grâce à ta valeur! Combien grande était la prudence de l'irréprochable Pénélope, la fille d'Icarius, et comme elle avait bien gardé le souvenir d'Ulysse, son époux légitime! Aussi jamais ne périra la mémoire de sa vertu, et les Immortels inspireront aux habitants de la terre d'aimables chants en l'honneur de la prudente Pénélope. Elle n'a point commis d'horribles forfaits, comme la fille de Tyn-

dare[1], qui a tué son époux légitime : elle sera le sujet de chants odieux parmi les hommes : car elle a préparé une mauvaise renommée à toutes les femmes, même à celle qui ferait le bien. »

3. Tels étaient les discours qu'ils échangeaient dans les demeures de Pluton, au sein profond de la terre. Ulysse et les siens, sortis de la ville, arrivèrent bientôt au beau et fertile domaine, que Laerte lui-même avait acquis jadis, après avoir souffert bien des maux. Là, il avait une maison, et, tout autour de cette maison, s'étendait le bâtiment de service, où mangeaient, habitaient et couchaient les esclaves qui lui appartenaient et qui travaillaient à sa fantaisie. Il y avait parmi eux une vieille femme sicilienne, qui, du reste, soignait avec zèle le vieillard dans cette campagne éloignée de la ville. Alors Ulysse parla en ces termes aux deux pasteurs et à son fils : « Vous, entrez maintenant dans la maison bien bâtie, et immolez à l'instant le porc le plus beau pour le repas ; moi, je vais éprouver mon père et voir s'il me reconnaîtra et me devinera des yeux, ou s'il me méconnaîtra pour avoir été si longtemps loin de lui. » A ces mots, il donna ses armes aux pasteurs ; et, tandis qu'ils entraient rapidement dans la maison, Ulysse s'approcha du fertile verger, dans le but d'éprouver son père. Mais il ne trouva, en pénétrant dans le vaste enclos, ni Dolius, ni ses fils, ni aucun des serviteurs : aussi bien étaient-ils partis ramasser des épines pour clore la haie du verger : et le vieux Dolius leur montrait le chemin. Ulysse ne trouva donc dans le verger, bien cultivé, que son père, creusant la terre autour d'une plante. Or, Laerte était vêtu d'une tunique sale, rapiécée, dégoûtante; il avait les jambes prises dans des bottines en cuir de bœuf cousues, pour éviter les écor-

[1] Clytemnestre, fille de Tyndare et de Léda.

chures, et des gants protégeaient ses mains contre les buissons; enfin un casque de peau de chèvre couvrait la tête du vieillard, plongé dans le deuil. Lors donc que le patient et divin Ulysse vit son père, le corps brisé par la vieillesse et l'âme accablée de chagrin, il s'arrêta sous un poirier touffu et se mit à pleurer. Ensuite il délibéra en lui-même et dans sa pensée s'il irait baiser son père, le serrer dans ses bras et lui raconter en détail comment il était venu et rentré dans sa patrie, ou s'il commencerait par l'interroger et l'éprouver sur chaque point. Le parti qui lui sembla le meilleur, après réflexion, fut d'éprouver d'abord Laerte par des paroles railleuses. Dans cette pensée, le divin Ulysse alla droit à lui; et comme Laerte, la tête baissée, bêchait autour d'une plante, son glorieux fils s'approcha et lui dit : « O vieillard, tu n'es pas ignorant dans l'art de cultiver un jardin; tu as bien soin de tout, au contraire; et je ne vois absolument ni plante, ni figuier, ni vigne, ni olivier, ni poirier, ni carré de légumes, qui soient négligés dans cet enclos. Mais j'ajouterai (ne va point en concevoir de colère) que tu n'as pas soin de ta personne; et, outre que la triste vieillesse t'accable, tu es horriblement sale et vêtu de haillons. Ce n'est pourtant pas un maître qui te néglige à cause de ta paresse : car, à bien considérer ton air et ton port, tu n'as rien d'un esclave : tu ressembles plutôt à un roi. On dirait d'un homme qui, après s'être baigné et avoir mangé, n'a qu'à dormir mollement : tel est, en effet, le lot des vieillards. Mais, voyons, parle et réponds-moi sincèrement : quel est le maître que tu sers, et pour qui cultives-tu ce jardin? Dis-moi aussi avec franchise, pour que je le sache, si nous sommes réellement arrivés à Ithaque, comme me l'a dit cet homme que je viens de rencontrer tout à l'heure, en venant ici; il n'avait pas l'esprit bien fait : car il n'a pas eu la patience de répondre à toutes

mes questions ni de m'écouter quand je lui demandais si mon hôte vivait encore à cette heure ou s'il était mort et dans le séjour de Pluton. Car je te dirai (prête-moi une oreille attentive) que je reçus jadis et logeai chez moi un étranger venu dans ma chère patrie; et jamais hôte, arrivé d'un pays lointain, n'est entré dans ma maison, qui me fût plus cher. Or, il se vantait d'être originaire d'Ithaque et avait, disait-il, pour père Laerte, fils d'Arcésius. Je le conduisis à mon palais et l'accueillis comme il faut et avec tous les égards possibles : car l'abondance régnait dans ma demeure. Je lui fis les présents qu'exige l'hospitalité : je lui donnai sept talents d'or bien travaillé, un cratère tout d'argent, orné de fleurs, douze manteaux simples, autant de tapis, autant de beaux voiles, et, de plus, douze tuniques; je lui donnai, en outre, quatre femmes, parfaites et belles, habiles ouvrières, qu'il choisit lui-même à son gré. »

4. Son père lui répondit en versant des larmes : « Étranger, tu es arrivé en effet dans cette terre que tu demandes; mais les hommes qui l'occupent sont insolents et pervers : tu as fait à ton hôte des dons inutiles, en le comblant de présents. Si tu l'avais trouvé vivant dans le pays d'Ithaque, il ne t'eût pas congédié sans t'offrir à son tour des présents et une généreuse hospitalité : car c'est ainsi qu'il faut agir envers quiconque nous a obligés le premier. Mais allons dis-moi et parle sincèrement : combien y a-t-il d'années que tu l'as reçu, cet hôte infortuné, mon malheureux fils, si toutefois il le fut jamais. Loin de ses amis et de sa terre natale, les poissons l'ont sans doute dévoré au sein des mers, ou, sur le continent, il est devenu la proie des bêtes féroces et des oiseaux. Sa mère et moi, auteurs de ses jours, nous n'avons pas pleuré après l'avoir enseveli; son épouse fortunée, la prudente Pénélope, ne s'est point lamentée sur le lit funèbre de

son époux, comme il convient, après lui avoir fermé les yeux : car tels sont les honneurs rendus aux morts. Mais réponds-moi franchement, pour que je sache à quoi m'en tenir : qui es-tu? où sont ta patrie et tes parents? où s'est arrêté le rapide vaisseau qui t'a conduit ici avec tes compagnons, pareils aux dieux? Es-tu venu comme passager sur un navire étranger, et les matelots sont-ils partis après t'avoir débarqué? » L'ingénieux Ulysse, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Je vais répondre à toutes tes questions avec une entière sincérité. Je suis d'Alybas[1], où j'habite un palais magnifique, et j'ai pour père le roi Aphidas, fils de Polypémon; Epéritus est mon nom; mais un dieu m'a écarté de la Sicile et poussé, malgré moi, sur ces bords. Quant à Ulysse, voilà cinq ans qu'il est parti et a quitté ma patrie, l'infortuné! Lorsqu'il partit, des oiseaux favorables parurent à sa droite; et moi, je le congédiai, joyeux de cet augure; lui-même partit joyeux; et nos cœurs espéraient que l'hospitalité nous réunirait encore et que nous échangerions de riches présents. » Il dit; et le sombre nuage de la douleur enveloppa Laerte. Il prit dans ses deux mains de la cendre mêlée de poussière, et la répandit sur sa tête blanche, en poussant de profonds soupirs. Le cœur d'Ulysse fut ému; un âcre picotement irrita ses narines, à la vue de son père chéri : il courut se jeter dans ses bras, le baisa tendrement et lui dit : « Je suis celui-là même que tu cherches, mon père; et je suis revenu après vingt ans dans la terre de ma patrie. Mais cesse tes pleurs et tes gémissements mêlés de larmes. Car je te dirai (et il n'y a pas de temps à perdre) que j'ai tué les prétendants qui assiégeaient notre palais, en expiation de leurs outrages déplo-

[1] Ville dont la position est inconnue : Eustathe suppose que c'est Métaponte, dans l'Italie inférieure.

rables et de leurs mauvaises actions. » Laerte prit la parole à son tour et dit : « Si tu es Ulysse, mon fils, de retour à Ithaque, donne-m'en un signe certain, pour me convaincre. » L'ingénieux Ulysse, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Vois d'abord de tes yeux la cicatrice de la blessure que me fit avec sa dent blanche un sanglier, sur le Parnasse, alors que vous m'envoyâtes, toi et ma mère vénérable, chez Autolycus, le père chéri de ma mère, pour recevoir les présents qu'il m'avait promis et assurés quand il vint ici. Je te dirai encore, si tu veux, les arbres de ce fertile verger, que tu me donnas autrefois, un jour que, dans mon enfance, je t'avais suivi au jardin et te les demandais l'un après l'autre. Nous marchions à travers les allées, et tu me les nommas tous successivement. Tu me donnas treize poiriers, dix pommiers, quarante figuiers : tu dis expressément que tu me donnerais cinquante rangées de vignes : les intervalles étaient semés de blé, et les grappes de raisin s'y multipliaient, quand les saisons de Jupiter, descendant du ciel, les avaient fécondées. » Il dit ; et Laerte sentit les genoux et le cœur lui manquer, en reconnaissant les signes certains que lui avaient fournis Ulysse. Il jeta ses bras autour de son fils chéri : et le patient et divin Ulysse pressa contre son sein le vieillard défaillant. Puis, lorsqu'il eut respiré et que son âme eut recouvré le sentiment, il prit de nouveau la parole et s'écria : « Grand Jupiter ! il y a donc encore des dieux dans le vaste Olympe, s'il est vrai que ces coupables prétendants ont expié leur insolence ! Maintenant je crains fort au fond du cœur que tous les Ithaciens n'arrivent bientôt ici, et n'envoient de tous côtés des messages aux villes des Céphalléniens. » L'ingénieux Ulysse, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Rassure-toi et que ces pensées ne préoccupent point ton esprit. Mais allons à la maison, qui est située

près du jardin : c'est là que j'ai envoyé en avant Télémaque avec le bouvier et le porcher pour préparer au plus tôt le repas. »

5. Après avoir ainsi parlé, ils prirent le chemin de la belle habitation. Or, quand ils furent arrivés dans cette superbe demeure, ils trouvèrent Télémaque et les deux pasteurs occupés à découper une grande quantité de viandes et à mélanger le vin plein de feu. Cependant l'esclave sicilienne baigna le magnanime Laerte dans sa maison et le frotta d'huile; puis, elle lui jeta sur les épaules un beau manteau. De son côté, Minerve, s'étant approchée, développa les membres du pasteur des peuples et le fit paraître plus grand et plus fort qu'auparavant. Quand il sortit de la baignoire, son fils chéri fut étonné de le voir ouvertement semblable aux dieux immortels. Il éleva la voix et lui adressa ces paroles ailées : « O mon père, c'est assurément quelqu'un des dieux éternels qui t'a prêté cet air et ce port admirables. » Le prudent Laerte lui répondit : « Plût au ciel, grand Jupiter, et vous, Minerve et Apollon, que devenu tel que j'étais, lorsqu'à la tête des Céphalléniens je pris la belle ville de Néricus [1], située sur le rivage du continent, je t'eusse assisté hier dans notre palais, les épaules couvertes de mes armes, et eusse repoussé les fiers prétendants! Plus d'un, alors, eût été terrassé par mon bras, et ton cœur se fût réjoui intérieurement. » Tels étaient les discours qu'ils échangeaient. Lorsque les autres eurent achevé leur travail et apprêté le repas, tous s'assirent en ordre sur des fauteuils et des siéges et se mirent aussitôt à manger. Bientôt arrivèrent le vieux Dolius et les fils du vieillard, épuisés de fatigue : la vieille sicilienne, leur mère, qui les

[1] Ville ancienne de l'île de Leucas, située, selon Strabon, à l'endroit où la péninsule était jointe au continent.

avait nourris, était allée les chercher : elle soignait Dolius avec tous les égards possibles, depuis que la vieillesse s'était appesantie sur lui. Lors donc que ceux-ci virent Ulysse et l'eurent reconnu, ils demeurèrent immobiles de stupeur dans la salle; mais Ulysse, leur adressant de douces paroles, leur dit : « O vieillard, assieds-toi à table, et revenez de votre étonnement. Depuis longtemps nous étions impatients de prendre de la nourriture; mais nous restions dans cette salle, attendant toujours votre arrivée. » Il dit; et Dolius, étendant les bras, alla droit à Ulysse, lui saisit la main près du poignet et la baisa; puis, élevant la voix, il lui adressa ces paroles ailées : « Cher maître, puisque tu es de retour, comme nous le souhaitions ardemment sans l'espérer, et que les dieux eux-mêmes t'ont ramené, que la santé et la joie t'accompagnent, et que les dieux te fassent prospérer ! Mais, parle-moi sincèrement, pour que je sache à quoi m'en tenir : la prudente Pénélope est-elle déjà instruite de ton retour à Ithaque, ou devons-nous lui envoyer un message? » L'ingénieux Ulysse, prenant la parole à son tour, lui répondit : « O vieillard, elle en est déjà instruite; mais pourquoi t'inquiéter de cela? » Il dit; et Dolius se rassit sur un siége bien poli. Les fils de Dolius, entourant pareillement le glorieux Ulysse, lui adressèrent des paroles amicales et lui prirent les mains; puis, ils s'assirent en ordre auprès de Dolius, leur père. C'est ainsi que, dans la maison de Laerte, ils s'occupaient du repas.

6. Cependant la Renommée, cette prompte messagère, parcourut la ville en tous sens, annonçant la mort terrible et le trépas des prétendants. A cette nouvelle, les citoyens, accourus de différents côtés, se rassemblèrent devant le palais d'Ulysse avec des sanglots et des gémissements : ils portèrent les cadavres hors de la maison et leur donnèrent chacun la sépulture; ils placèrent sur de

rapides navires les corps de ceux qui étaient des autres villes et chargèrent des pêcheurs de les conduire chacun dans sa patrie. Pour eux, ils se rendirent en foule au lieu d'assemblée, le cœur affligé. Lors donc qu'ils furent réunis et formés en conseil, Eupithès se leva et prit la parole : car il ressentait dans l'âme une douleur inconsolable de la mort de son fils, Antinoüs, que le divin Ulysse avait immolé tout d'abord. Il prit la parole en versant des larmes et leur dit : « Amis, cet homme a fait assurément bien du mal aux Grecs! les uns, nombreux et vaillants, étaient partis avec lui sur des vaisseaux : il a perdu ses vaisseaux creux, et perdu ses guerriers; les autres, l'élite des Céphalléniens, il les a massacrés à son retour. Eh bien! avant qu'il soit parti en hâte pour Pylos ou pour la divine Élide, où dominent les Épéens, marchons contre lui : sinon, nous serons couverts de honte dans l'avenir : car ce sera un opprobre pour nous-mêmes au jugement de la postérité. Si nous ne châtions pas les meurtriers de nos fils et de nos frères, je ne saurais, pour moi, trouver aucune douceur à vivre; mais j'aurais hâte de quitter la vie et de descendre parmi les morts. Marchons donc, de peur qu'ils ne prennent les devants et ne traversent la mer. » C'est ainsi qu'il parla en pleurant, et tous les Grecs furent saisis de compassion. Bientôt après arrivèrent du palais d'Ulysse Médon et le divin aède : car le sommeil les avait quittés. Ils se placèrent au milieu d'eux, et l'étonnement s'empara de toute l'assemblée. Alors Médon, animé de sages pensées, leur parla en ces termes : « Écoutez-moi maintenant, Ithaciens : non, ce n'est pas sans la volonté des dieux immortels qu'Ulysse accomplit cet exploit. Pour moi, j'ai vu une divinité immortelle, qui se tenait aux côtés d'Ulysse, et qui ressemblait en tout à Mentor. Tantôt, elle apparaissait devant Ulysse et l'encourageait; tantôt, courant à travers la

salle, elle jetait le trouble parmi les prétendants; et ils tombaient nombreux et serrés. » Il dit, et la pâle crainte s'empara d'eux tous. Alors un vieillard, le héros Halitherse, fils de Mastor, prit la parole au milieu d'eux : car il voyait seul dans l'avenir et dans le passé. Plein du désir de leur être utile, il se leva dans l'assemblée et dit : « Écoutez maintenant, Ithaciens, ce que j'ai à vous dire. C'est votre méchanceté, mes amis, qui a causé tout cela. Car vous ne m'écoutiez pas, non plus que Mentor, pasteur des peuples, lorsque nous vous pressions de mettre un terme aux folies de vos fils : entraînés par une coupable insolence, ils commettaient un grand crime, consommant les biens et outrageant la femme d'un noble héros, dans la pensée qu'il ne reviendrait pas. Suivez donc aujourd'hui mon avis; croyez-moi, comme je le dis. Ne marchons pas, de peur que l'un de nous n'attire sur lui le malheur. » Il dit; et plus de la moitié des Ithaciens se retira en poussant de grands cris; les autres restèrent là, assemblés : car le langage d'Halitherse ne leur avait pas plu : ils croyaient plutôt Eupithès. Aussitôt après, ils coururent aux armes; puis, quand ils eurent couvert leurs corps de l'airain étincelant, ils s'assemblèrent en foule devant la ville spacieuse : Eupithès, dans sa démence, se mit à leur tête. Il croyait venger le trépas de son fils; mais, au lieu de rentrer dans sa demeure, il devait sur le lieu même subir sa destinée.

7. Cependant Minerve adressa la parole à Jupiter, fils de Saturne : « O notre père, fils de Saturne, ô le plus puissant des souverains, dis-moi, je te le demande, quelle pensée se cache en ton âme. Vas-tu prolonger la guerre funeste et la mêlée sanglante? ou vas-tu rétablir l'amitié entre les deux partis? » Jupiter, qui rassemble les nuages, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Ma fille, pourquoi m'interroger et me faire cette question? N'est-

ce pas toi-même qui as décidé qu'Ulysse, à son arrivée, châtierait les prétendants? Fais comme tu veux : je te dirai ce qui me semble convenable. Puisque le divin Ulysse a châtié les prétendants, qu'ils immolent des victimes, gages de la foi jurée, et qu'Ulysse continue de régner. Pour nous, effaçons le souvenir du meurtre des enfants et des frères; qu'ils s'aiment les uns les autres, comme auparavant, et jouissent à souhait de l'abondance et de la paix. » Ces paroles ne firent qu'ajouter à l'ardeur de Minerve, qui s'élança à la hâte des sommets de l'Olympe.

8. Lorsqu'Ulysse et les siens eurent apaisé le désir de la douce nourriture, le patient et divin Ulysse prit le premier la parole : « Que l'un de vous sorte pour voir si les Ithaciens n'approchent pas de ces lieux. » Il dit; et un des fils de Dolius sortit, comme le héros l'ordonnait. Il s'arrêta donc sur le seuil, et les vit tous en marche. Aussitôt il adressa ces paroles ailées à Ulysse : « Les voilà qui s'avancent ; armons-nous donc au plus vite. » A ces mots, ils se levèrent et revêtirent leurs armes : Ulysse et ses trois compagnons, puis les six fils de Dolius; Laerte et Dolius s'armèrent aussi, quoique blanchis par l'âge; mais la nécessité en faisait des guerriers. Lorsqu'ils eurent couvert leur corps de l'airain étincelant, ils ouvrirent les portes et sortirent, ayant Ulysse à leur tête. Bientôt après leur apparut la fille de Jupiter, Minerve, qui avait emprunté la taille et la voix de Mentor. Le patient et divin Ulysse fut ravi de la voir, et aussitôt il dit à Télémaque, son fils chéri : « Télémaque, sache en paraissant dans cette lutte guerrière où se reconnaissent les plus braves, ne pas déshonorer la race de tes pères : car ils ont toujours excellé sur toute la terre par leur force et par leur vaillance. » Le sage Télémaque lui répondit : « Tu verras, si tu veux, mon père, je le sens au courage qui m'anime, que je ne déshonorerai point ta race, comme tu le dis. »

Il dit; et Laerte, ravi, s'écria : « Quel jour pour moi, bons dieux ! comme je suis heureux ! mon fils et mes petits-fils font assaut de courage. » Minerve, aux yeux étincelants, s approcha et lui dit : « Fils d'Arcésius, ô le plus cher de tous mes compagnons, invoque d'abord la déesse aux yeux étincelants, et Jupiter souverain ; puis, jette aussitôt en avant ta longue lance en la brandissant avec force. » En parlant ainsi, Pallas-Minerve inspira une grande force au vieillard. Il invoqua d'abord la fille du grand Jupiter; puis, il jeta aussitôt en avant sa longue lance, en la brandissant avec force, et atteignit Eupithès : le casque d'airain n'arrêta pas le trait, dont la pointe passa d'outre en outre : Eupithès tomba avec un grand bruit, et ses armes retentirent sur lui. Ulysse et son illustre fils fondirent sur les premiers rangs, frappant avec leurs épées et avec leurs lances à deux tranchants; et ils les auraient tous tués et privés à jamais du retour, si Minerve, la fille de Jupiter qui tient l'égide, n'avait pas élevé la voix et arrêté tous les combattants : « Cessez cette lutte déplorable, Ithaciens, et séparez-vous au plus vite sans effusion de sang. » Ainsi parla Minerve, et la pâle crainte les saisit. Dans leur effroi, ils laissèrent échapper les armes de leurs mains; elles tombèrent toutes sur le sol, au cri de la la déesse; et ils s'enfuirent vers la ville, impatients de sauver leur vie. Le patient et divin Ulysse poussa un cri terrible, et, s'étant ramassé sur lui-même, il fondit sur ses ennemis, comme l'aigle au vol élevé; mais en ce moment le fils de Saturne lança son brûlant tonnerre, qui tomba aux pieds de la déesse aux yeux étincelants, fille d'un père puissant. Alors Minerve dit à Ulysse : « Noble fils de Laerte, industrieux Ulysse, arrête et fais cesser la lutte et le combat, également funeste à tous, de peur que le fils de Saturne, Jupiter aux vastes regards, ne s'irrite contre toi. » Ainsi parla Minerve : Ulysse lui obéit et se

réjouit au fond du cœur. Plus tard les victimes, gages d'alliance entre les deux partis, furent amenées par la fille de Jupiter qui tient l'égide, Pallas-Minerve, qui avait emprunté la taille et la voix de Mentor.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

CHANT PREMIER

ARGUMENT

1. Invocation. — 2. Les dieux, Neptune excepté, ont pitié d'Ulysse retenu, malgré lui, dans l'île de Calypso. Minerve propose à Jupiter d'envoyer Mercure porter à Calypso l'ordre de laisser partir le héros; elle-même se rendra à Ithaque pour encourager Télémaque et l'envoyer à la recherche de son père. — 3. Minerve arrive dans le palais d'Ulysse sous la figure de Mentès, roi des Taphiens et ancien hôte d'Ulysse. Télémaque reçoit la déesse, et la fait asseoir à l'écart, tandis que les prétendants se livrent au jeu. — 4. Télémaque se plaint à son hôte de l'absence de son père et de l'insolence des prétendants qui dévorent son bien; il lui demande son nom, son pays, le but de son voyage. — 5. Minerve, après avoir satisfait à ses questions, l'assure qu'Ulysse vit encore et qu'il sera bientôt de retour. Elle lui conseille de chasser les prétendants, et d'aller à Pylos et à Sparte chercher des nouvelles de son père; puis, elle disparaît après avoir refusé les présents de Télémaque. — 6. Après le départ de la déesse, Télémaque rejoint les prétendants. Phémius chantait au milieu d'eux le funeste retour des Grecs: Pénélope descend de l'étage supérieur, et le prie de cesser un chant qui lui brise le cœur; mais Télémaque, prenant la parole, invite sa mère à se retirer: c'est aux hommes, à lui surtout, qu'il appartient de commander. — 7. Il annonce aux prétendants que, le lendemain, il tiendra une assemblée et leur donnera l'ordre d'évacuer le palais. Antinoüs s'étonne du langage hardi de Télémaque; Eurymaque l'interroge sur l'hôte qu'il a reçu; quel est-il et que veut-il? Télémaque répond que cet étranger est Mentès, le Taphien, et que, pour lui, il ne croit plus au retour de son père. — 8. Les chants et la danse durent jus-

36

CHANT II

ARGUMENT

CHANT III

ARGUMENT

CHANT IV

ARGUMENT

CHANT V

ARGUMENT

CHANT VI

ARGUMENT

CHANT VII

ARGUMENT

CHANT VIII

ARGUMENT

CHANT IX

ARGUMENT

CHANT X

ARGUMENT

CHANT XI

ARGUMENT

CHANT XII

ARGUMENT

CHANT XIII

ARGUMENT

CHANT XIV

ARGUMENT

CHANT XV

ARGUMENT

CHANT XVI

ARGUMENT

CHANT XVII

ARGUMENT

CHANT XVIII

ARGUMENT

CHANT XIX

ARGUMENT

CHANT XX

ARGUMENT

CHANT XXI

ARGUMENT

CHANT XXII

ARGUMENT

CHANT XXIII

ARGUMENT

CHANT XXIV

ARGUMENT



FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES


Biblioteca Ateneu Barcelo
1006572966

